Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **498** sur **498**

Nombre de pages: **498**

Notice complète:

**Titre :** Littérature étrangère. Écrivains et poètes modernes, par Saint-René Taillandier

**Auteur :** Saint-René Taillandier (1817-1879). Auteur du texte

**Éditeur :** Michel-Lévy frères (Paris)

**Date d'édition :** 1861

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Langue :** language.label.français

**Format :** In-8° , VIII-165 p.

**Format :** application/pdf

**Format :** Nombre total de vues : 498

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k9612595c](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9612595c)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Littérature et art, Z-59593

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb31284879z>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 26/10/2015

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 99 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

ÉCRIVAINS

ET r f

POETES MODERNES

PAR

SAINT-RENÉ TAILLANDIER

m

IJ

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861

Tous droits réservés

PRÉFACE

On voit se former de nos jours le commencement d'une littérature européenne. Les peuples ne sont plus séparés par une muraille chinoise, et, sans renoncer a l'esprit qui leur est propre, ils éprouvent le besoin de se connaître les uns les autres. Ce n'est plus assez de savoir quel mouvement d'idées agite la conscience de notre patrie, c'est-à-dire quelle littérature, quelle poésie, quel art est en train de mourir ou de naître chez nos concitoyens; les esprits fidèles à la mission du dix-neuvième siècle voient s'étendre devant eux des horizons plus larges. Que se passe-t-il à Londres et à Paris, à Berlin et à Vienne, à Boston et à Saint-Pétersbourg, dans le domaine de la pensée littéraire et morale? Que font Amsterdam et Bruxelles? Que deviennent Lausanne la savante et Genève l'hospitalière? Quels livres a-t-on publiés à Florence, à Naples, à Venise? Quel écrivain, dans le pays de José de Larra, a exprimé le réveil de la Péninsule espagnole? Athènes se ressouvient-elle de son nom? Savants de la Bohême et poëtes de la Hongrie, vous qui réclamez si noblement pour votre patrie des destinées meilleures, par quelles oeuvres nouvelles avez-vous confirmé ses droits ? Voilà les questions que se font bien des intelligences d'élite d'un bout de l'Europe à l'autre.

L'Allemagne a longtemps prétendu qu'il lui appartenait d'être le foyer de ces études ; pourquoi la France n'essayerait-elle pas de lui disputer cet honneur? Je sais bien que Goethe le premier a salué l'aurore de cette littérature du monde, comme il l'appelle, die Welt-lileratur; je sais bien que la paisible Germanie, ramenée, malgré elle, à son existence contemplative, dispose de merveilleuses ressources pour accomplir cette tâche. Mais si la patrie de Goethe est plus studieuse et mieux exercée aux investigations de la critique, s'il lui est plus facile, assure-t-on, de renoncer à elle-même pour entrer dans l'esprit des littératures qu'elle étudie, n'avons-nous pas l'avantage sur elle par cette sympathie toujours prête qui fait que toutes les causes généreuses, dans le monde entier, deviennent la cause de la France ?

Un jour, au fond du pays de Galles, des hommes d'une même race, séparés par des divisions séculaires, célébraient dans une fête de famille leur fraternité retrouvée, et du cœur même de notre pays s'élevait une voix harmonieuse et vibrante pour chanter ces grandes scènes r

Quand ils se rencontraient sur la vague ou la grève, En souvenir vivant d'un antique départ,

Nos pères se montraient les deux moitiés d'un glaive Dont chacun d'eux gardait la symbolique part; Frère, se disaient-ils, reconnais-tu la lame?

Est-ce bien là l'éclair, l'eau, la trempe et le fil?

Et l'acier qu'a fondu le même jet de flamme

Fibre à fibre se rejoint-il ?

Et nous, nous vous disons : 0 fils des mêmes plages Nous sommes un tronçon de ce glaive vainqueur : Regardez-nous aux yeux, aux cheveux, aux visages, Nous reconnaissez-vous à la trempe du cœur?....

Ces beaux vers, que M. de Lamartine écrivait en 1838 pour le banquet d'Abcrgavenny, devraient être la devise de tous ceux qui s'intéressent parmi nous aux littératures étrangères. Et ce n'est pas aux Gallois seulement que nous tiendrions ce tangage : aux hommes du nord et du midi, du levant et du couchant, aux peuples de race germanique comme aux enfants de la famille romane, il faut que nous puissions dire avec le poëte : Nous reconnaissez-vous? Notre cœur ne bat-il pas à l'unisson du vôtre? Vos intérêts nous laissent-ils indifférents? Vos douleurs, vos plaintes, vos espérances, n'ont-elles pas un écho dans nos entrailles? La fibre humaine enfin ne tressaille-t-elle pas chez nous au moindre bruit des choses qui touchent l'humanité ? Pour moi, depuis que j'étudie les peuples dont les génies opposés forment l'harmonieux concert de la civilisation moderne, j'ai senti maintes fois que je faillirais à ma tâche si je n'étais soutenu par l'esprit de mon pays. Chargé d'enseigner sur un autre théâtre la grande tradition intellectuelle de cette France qui a tant travaillé, tant combattu, tant souffert pour la communauté du genre humain, je comprenais bun qu'en portant mes regard? au-delà de nos frontières je ne faisais que continuer mon enseignement et en appliquer les principes. Si le livre que je soumets ici au public est digne de quelque bienveillance, il le devra

surtout à cette sympathique inspiration qui, malgré tant de causes- de découragement, m'a toujours soutenu dans mes efforts.

Je n'ai parcouru qu'une bien faible partie du champ que mon imagination aperçoit et que mes études voudraient peu à peu conquérir; j'ai tâché du moins d'y tracer mon sillon. Ici, l'Amérique, dans les vivantes peintures du Grand inconnu, m'a dévoilé quelquesunes de ses richesses morales, et au moment où la démocratie des Etats-Unis subit une crise si périlleuse, je n'ai eu qu'à relire les ouvrages de M. Charles Sealsfield pour condamner les défenseurs de l'esclavage au nom même de leur histoire. Là, dans les instructifs récits de M. Henri Conscience, j'ai interrogé le travail d'un petit peuple qui essaye de retrouver littérairement ses traditions nationales, — mince sujet en apparence, mais d'un intérêt sérieux si on le rattache aux événements qui agitent aujourd'hui l'Europe. Puisque les réclamations les plùs légitimes des peuples servent trop souvent de prétexte aux entreprises démagogiques, il est bon de rappeler à la société moderne quels ont été à. l'origine l'inspiration et le caractère de Ge mouvement d'idées. Deux courants de sentiments contraires entraînent l'humanité de nos jours, l'un qui pousse toutes les nations à s'unir au sein de la fraternité révolutionnaire, l'autre qui les rattache plus que jamais aux saintes chaînes du foyer natal. C'est l'instinct libéral et conservateur des peuples qui répond ici aux utopies despotiques et destructives du socialisme. Nous donc, penseurs libéraux, n'oublions pas l'inspiration

salutaire d'où est sorti le mouvement des nationalités; et puissent les races opprimées ne pas oublier non plus qu'en faisant alliance avec l'esprit démagogique elles se livrent pieds et poings liés à leur mortel ennemi f Il comprenait bien ce péril, le hardi missionnaire qui, dans ses romans sans modèle, défendait avec un si joyeux-courage les vieilles mœurs, les mœurs républi- ' caines et chrétiennes de l'Oberland. Après avoir suivi M. Sealsfield en Amérique et M. Conscience dans les campagnes flamandes, j'ai visité cette noble Suisse germanique qui a donné au dix-huitième siècle les Bodmer, les Breilinger, c'est-à-dire les amis de Klopstock, les précurseurs de Lessing, et qui, de nos jours, au milieu d'une crise désastreuse, a suscité l'un des plus mâles adversaires de la démagogie européenne, le pasteur Jérémie Gotthelf. Le même désir d'élever et d'affranchir toute une race d'hommes inspire M. Léopold Kompert quand il nous peint les juifs de Bohême et de Hongrie; j'ai suivi le romancier du Ghetto chez les malheureuses peuplades dont il connaît si bien" les souffrances, et c'est ainsi que de l'ouest à l'est de l'Europe je voyais reparaître sous des formes différentes les mêmes questions morales.

A côté de ces quatre conteurs, pour varier le ton de mes tableaux, j'ai placé trois poëtes allemands qui appartiennent à la même période : Henri Heine d'abord, puis M. Frédéric Hebbel et M. Oscar de Redwitz. Tandis que M. Charles Sealsfield compose pour l'instruction de l'Europe ses peintures delà démocratie américaine; tandis que M. Henri Conscience, M. Jérémie Gotthelf,

M. Léopold Kompert, c'est-à-dire un catholique, un protestant et un israélite, travaillent à l'éducation morale de leurs frères, dans une période que troublent tant de mauvaises passions, M. Frédéric Hebbel porte sur le théâtre les mêmes préoccupations morales, et M. Oscar de Redwitz, sous le coup des émotions de 1848, y trouve l'occasion d'un triomphe dont il fallait expliquer le sens. Quant à Henri Heine, je n'ai pas besoin de dire pourquoi je lui ai donné une place dans ee groupe d'hommes qui représentent soit une nationalité qui se réveille, soit un épisode de la pensée publique en Europe. Quelque jugement que l'on prononce sur cet esprit brillant et funeste, il est impossible de méconnaître la part qui lui revient dans les agitations intellectuelles du temps où nous vivons. Depuis Goethe et Byron, les littératures étrangères n'ont pas un poëte à lui opposer; et l'Allemagne, qui le maudit en l'admirant, a subi son influence bien plus qu'elle ne veut se l'avouer à elle-même. Henri Heine n'est donc pas ici le représentant d'un peuple ou d'une grande cause, il est le représentant des maladies morales de notre époque, Je poëte fantasque de l'hégélianisme et de toutes les théories qui aboutissent à la destruction de la personnalité humaine. Placer l'humoriste hégélien en face de l'austère Sealsfield, de l'honnête Conscience, du mâle chrétien Jérémie Gotlhelf, de l'esprit mystérieux et sacerdotal de Frédéric Hebbel, du fnibh' et doux Oscar de Redwitz, du généreux et compatissant Léopol(l Kompcrt, n'est-ce pas faire entrevoir une partie des contrastes qui remplissent notre siècle et des troubles qui l'affligent?

Au reste, je n'ai pas eu la prétention de tracer l'histoire d'une période, fût-ce la période la plus limitée de notre temps. Il n'y a ici qu'une assemblée de personnages très-divers, appartenant à des pays très-éloignés l'un de l'autre, et unis seulement par cette communauté qui donne une physionomie analogue aux enfants d'un même siècle. Ces portraits, publiés dans la Revue des Deux-Mondes à mesure que les événements publics appelaient l'attention sur tel ou tel point de la vie contemporaine, il est tout naturel qu'en les réunissant j'essaye de les classer avec un peu plus d'ordre. C'est ainsi que j'ai rangé dans le même cadre ceux qui, par leur ressemblance ou leurs contrastes, peuvent se compléter ou se faire valoir les uns les autres. Je n'ai pas eu d'autre plan. Qu'on veuille donc bien ne pas demander à ce livre ce que je n'ai pas eu la pensée d'y mettre. A défaut de l'enchaînement des faits, j'ai cherché du moins l'harmonie des principes. En jugeant des hommes séparés de nous parla langue, l'esprit, la religion, les traditions nationales, je me suis rappelé toujours que, depuis la révélation du Christ, le respect de l'âme humaine et de ses droits est la première loi de la critique. J'ai tâché d'être fidèle à ce qu'il y a de meilleur dans l'esprit de notre temps, à l'amour de la liberté, au respect de la raison, c'est-à-dire aux grands principes de la société moderne, confirmés et rectifiés par l'Évangile.

L'étude des littératures étrangères serait impossible et vaine si elle n'accoutumait les esprits à comprendre ce qu'il y a de plus opposé à notre génie propre. La

règle de nos travaux est dans ce mot hardi que Fénelon empruntait à saint Paul, et qu'il répétait sans cesse -,'l ses deux amis, les ducs de Chevreuse et de Beauvilliers, quand leur conscience trop scrupuleuse les enfermait dans une religion étroite : Dilatamini 1 La dévotion pusillanime et sombre, que combattait ainsi l'archevêque de Cambrai, n'existe pas seulement dans le domaine de la foi; en philosophie, en littérature, dans la recherche du beau et du vrai, dans tout ce qui intéresse la vie morale de l'homme, nous devons nous dire aussi : Ouvrons nos cœurs, élargissons nos âmes 1 parole féconde, pourvu que cette générosité de l'intelligence soit toujours alliée à des principes immuables, pourvu que l'esprit, en rayonnant de mille côtés, n'abandonne jamais son centre d'action et son foyer de lumière. Il y a là tout un idéal pour une vie d'écrivain, mais un idéal que les maîtres seuls peuvent atteindre. Heureux encore celui qui le poursuivrait toujours! tu longe sequere et vestigia semper adora. Je ne me plaindrais pas, quant à moi, d'avoir perdu mes veilles, si l'on reconnaissait, à travers les fautes de ce livre, le goût d'un critique libéral et l'âme d'un philosophe chrétien.

Juin 1861.

1

LE ROMANCIER

DE LA DÉMOCRATIE AMÉRICAINE

M. CHARLES SEALSFIELD

1

On a dit souvent que le peuple américain fait de grandes choses et assiste à de grands spectacles sans paraître en soupçonner la poésie. Cette laborieuse démocratie a suscité de mâles générations, elle a donné naissance à des vertus sévères, elle dépense chaque jour un tranquille héroïsme dans ses luttes avec une puissante nature, et, malgré tous ces témoijnages de force, il ne semble pas qu'elle jouisse du sentiment de son œuvre. Parmi bien des causes qui peuvent expliquer ce fait, il y en a une surtout qui a frappé les esprits. Ne serait-ce pas que les poëtes et les philosophes ont trop manqué jusqu'ici à la démocratie transatlantique, les poëtes et les philosophes, c'est-à-dire ces révélateurs

charmants ou sublimes sans lesquels la plus grande société du monde n'aura jamais une entière conscience de ce qu'elle vaut? Les voyageurs européens qui descendent le Missouri ou le Mississipi sentent leur imagination tressaillir quand ils voient les bateaux à vapeur, sillonnant ces magnifiques fleuves, se croiser en si grand nombre le long des forêts vierges et des prairies séculaires. Les miracles de l'industrie humaine et la prodigieuse fécondité d'un monde primitif, ce sont là des oppositions qui saisissent énergiquement la pensée; l'Américain seul semble y être indifférent : il vit au milieu de ces contrastes, et ne sait pas s'approprier la liaule poésie qu'ils renferment.

Le travail, en effet, l'austère travail sollicite sans cesse cette race de puritains, et laisse peu de loisirs à .la méditation. Regardez le squatter, cet intrépide aventurier qui s'enfonce dans les prairies sans issue et dans les forêts impénétrables. Armé de sa hache et de" sa carabine, le voilà parti pour ses expéditions taciturnes. C'est le conquérant du sol; il va donner à la civilisation des espaces nouveaux; tout ce qu'il gagnera sera gagné pour le genre humain. Cependant nul ne doit savoir quel courage aura été déployé, quelles privations souffertes, quels périls héroïquement bravés dans ces luttes de chaque jour et de chaque heure. Lui-même le sait-il bien? Sait-il ce que produit cette activité toujours en éveil, ce que valent ces trésors d'audace et cette fertilité d'expédients ? Non ; il ne paraît pas que ce brave homme ait seulement une idée confuse du rôle si original qu'il rémplit dans le monde. Combien plus ce même phénomène existera au sein des grandes villes 1 Il y la, dit-on, un orgueil américain d'une espèce à part; les citoyens des républiques

unies se proclament hardiment les premiers citoyens de l'univers, et ils savourent avec une singulière béatitude le plus parfait contentement d'eux-mêmes. Cherchez seulement ce qu'ils pensent de leur histoire et de leurs traditions, tâchez de découvrir l'idéal qui brille à leur esprit; vous les trouverez toujours préoccupés de l'action immédiate, du travail d'aujourd'hui et de demain, rarement de l'influence générale et du génie de leur pays.

Tous les écrivains qui ont visité l'Union sont d'accord sur ce point. La fièvre du travail matériel y est partout et y absorbe tout. De New-York à la Nouvelle-Orléans, de l'Orégon au Texas, les États-Unis forment une immense exploitation agricole et commerciale; .du nord au sud et de l'est à l'ouest, toutes ces républiques travaillent, comme des fourneaux en feu, avec une ardeur que rien ne peut ralentir. Quant à cette activité sublime qui ne se révèle pas par un produit visible, qui fonde autre chose que des plantations, qui défriche sans le secours de la charrue des contrées plus fécondes que les plaines du Mississipi, on ne la connaît guère dans la démocratie américaine. Or ce n'est pas impunément que l'homme méconnaît une partie de ses devoirs, et, lorsque le travail de l'esprit est dédaigné, l'autre travail en souffre bientôt; je veux dire que le travail matériel, quelle que puisse être l'importance de ses résultats, ne donne plus à la société les satisfactions glorieuses qu'elle en pouvait tirer. Qu'importe que le peuple ait montré de la grandeur. en maintes circonstances, si le loisir et la méditation lui manquent pour se rendre compte de ce qu'il accomplit, si aucun poëte, aucun historien, aucun penseur inspiré ne fait luire aux yeux de la patrie la mission qu'elle doit remplir dans le

monde? Là où la tradition ne peut s'implanter avec force, on peut bien dire que la conscience publique est menacée.

Les transformations morales que d'éminents publicistes ont signalées déjà dans le pays de Washington indiquent assez la gravité du péril t. L'Amérique n'a eu qu'une belle époque intellectuelle, c'est l'époque même où elle a fondé son indépendance. Ses écrivains sont aussi ses héros; c'est Washington, c'est Jefferson, c'est Franklin. Or, ces grands esprits n'ayant pas eu de successeurs dans les travaux de l'intelligence, il est arrivé que leurs principes ne se sont pas suffisamment perpétués, que la tradition ne s'est pas faite, et que cette démocratie austère, qu'ils pensaient avoir si vigoureusement établie, a subi, depuis leur mort, de profondes altérations. On sait quelle influence le général Jackson a exercée sur les mœurs publiques, et comme les plus solides vertus américaines, le respect de la loi, l'esprit d'indépendance, le goût de la dignité, se sont amoindries peu à peu, grâce à la fascination du peuple par le vieil Ilickory. Croit-on que ce résultat se fût si promptement opéré, si une littérature élevée et forte eût transmis aux générations survenantes le noble idéal que poursuivait la pensée de Washington?

Les écrivains que l'Amérique peut citer depuis une trentaine d'années, et le nombre n'en est pas considérable, relèvent presque tous de la littérature européenne. Washington Irving est un esprit élégant, une plume ingénieuse et facile; mais Londres le réclame à bon droit, il n'a presque rien qui lui vienne directement du Nouveau-Monde. Les ré-

i. Revus des Deux-Mondes, 15 octobre i83G. — De la Présidence du génércil Jackson et du choix de son successeur, par M. Michel Chevalier^

publicains sincères de son pays lui ont reproché plus d'une fois d'avoir défiguré, d'avoir trahi l'Amérique dans ses prétentieuses descriptions de mœurs. « Pourquoi, s'écrie amèrement l'un d'èntre eux, pourquoi faut-il qu'il s'appelle Washington? » Fenimore Cooper fait preuve de qualités tares dans ses romans maritimes. Marin lui-même et parfaitement initié aux usages de la marine américaine, il a écrit de beaux livres sur la rude et aventureuse existence de l'homme de mer. Ses compatriotes reconnaissent qu'il a rendu de vrais services, et l'on assure que ses romans, en éveillant sur ce point la sollicitude du pays, contribuèrent beaucoup à la rapide extension des forces navales de l'Amérique. Si le fait est exact, ce serait un résultat piquant, et ce seul exemple devrait prouver à ce peuple, toujours préoccupé des intérêts pratiques, combien il y a de relations fécondes entre les travaux de l'esprit et les progrès de la civilisation matérielle. Mais Cooper renonce à tous ses avantages quand il quitte l'océan : il paraît bien qu'il n'a pas sérieusement étudié les mœurs américaines. Quels que soient les mérites de la Prairie, des Pionniers, du Dernier des Mohicans, des juges compétents affirment que ces peintures sont fausses, qu'on n'y sent pas l'inspiration directe de la réalité, que les personnages sont des types de convention, et qu'enfin, si le dramatique conteur a imité Walter Scott, c'est précisément parce qu'il ignorait l'Amérique et toutes les richesses si neuves qu'elle offre à l'imagination d'un poëte.

Après Washington Irving et Fenimore Cooper, un seul nom s'est révélé récemment avec un vif éclat, le nom de Ralph Waldo Emerson. Voilà un philosophe enfin, voilà un jpenseur ingénieux et profond; je me demande seulement -

s'il ne relève pas de l'inspiration germanique, s'il ne doit pas à Novalis et à Carlyle les plus lumineux rayons de sa subtile intelligence.

Admettez même que ce disciple émancipé de la métaphysique allemande, par une combinaison inattendue de l'idéalisme de Kant, de Fichte, de Hegel, avec les tendances pratiques de son pays, ait produit une œuvre originale et préparé une sorte de science américaine, est-ce bien la J-Ihilosophie, est-ce bien surtout une philosophie comme celle-là qui peut commencer l'éducation d'une société si affairée? Cette tâche est réservée à des écrits plus populaires, à des imaginations moins abstraites. La profondeur d'Emerson est aussi peu accessible aux commerçants de New-York et de Philadelphie qu'aux hardis solitaires du Tennessée et de la Louisiane. Avant que ces délicates instructions puissent pénétrer au sein de la société américaine, il faut quelques-uns de ces inventeurs privilégiés qui ont reçu le don d'enfermer leurs idées dans une forme dramatique et vivante.

Je sais bien qu'au moment où je trace ces lignes, des œuvres plus appropriées aux mœurs américaines commencent à attirer l'attention. De jeunes poëtes, de nouveaux conteurs ont paru, et la fière démocratie du Nouveau-Monde, impatiente qu'elle est d'avoir une littérature à elle (notons cet heureux signe), accueille avec enthousiasme ces représentants de son génie. C'est le brillant poëte Longfellow, c'est le subtilet andarieuxHawthorne, c'est l'humoriste Halliburton, c'est Edgard de Poë, c'est Hermann Melville, c'est Cornélius Mathews, ce sont enfin, à côté de ces ingénieux esprits, des théologiens sans idéal, mais nettement et résolûment pratiques, un Channing, un Théodore Parker, toute une colonie

à moitié américaine, à moitié germanique, dont le Massachussets est principalement le théâtre. Il y a là, on ne peut le nier, la substance d'une littérature nouvelle; il y a des pensées, des sentiments, des formes de style qui indiquent l'intention évidente decréer quelque chose d'inconnu à l'Europe; mais cette originalité est-elle bien sûre d'elle-même? les inspirations neuves sont-elles tout à fait dégagées de l'influence d'autrefois ? La partie la plus originale, à mon avis, dans ce mouvement intellectuel du Massachussets, c'est cètte théologie, puritaine d'origine, qui contracte aujourd'hui une alliance hardie avec le catéchisme du bonhomme Richard. Quant aux romanciers et aux poëtes, tout en appréciant à leur valeur tant de qualités de premier ordre, je ne pu-is m'empêcher de remarquer que Longfellow appartient à l'école souabe autant qu'à l'école américaine, et que Hawthorne, semblable à ce brillant Emerson dont il a subi l'ascendant, se rattache par maintes subtilités allemandes à l'esprit de l'ancien monde. La principale faute, j'oserai le dire, de tous ces romanciers humoristes, c'est le choix même des sujets qui les occupent: leur regard ne porte pas au loin, ils ne songent qu'à peindre le présent le plus rapproché d'eux, ils prennent au daguerréotype la vue des choses qui les entourent; ils décrivent minutieusement les prétentions, les bizarreries, les vices de ces cités populeuses où tant d'éléments contraires se heurtent au milieu de la plus complète liberté qui fut jamais. Admirez chez eux, j'y consens, de curieuses études de physiologie sociale; ce sont là cependant les procédés d'une littérature épuisée, bien plutôt que le juvénile essor d'un monde qui se lève. On dirait un cours de clinique au chevet d'une société mourante.

Si donc Washington Irving est un Anglais de Londres, si Fenimore Cooper imite Walter Scott, si Emerson est peu accessible à la foule, si Longfellow rivalise trop souvent avec Uhland, si Hawthorne et ses spirituels émules s'enferment plus qu'il ne faut dans l'analyse des misères du présent, que reste-t-il à l'Amérique des traditions de son glorieux passé? Que lui reste-t-il de cette époque vraiment originale, représentée par les héros de l'indépendance, de cette grande école intellectuelle et politique, dont la littérature devait populariser l'esprit ? Privée de ses meilleurs souvenirs, et, pour ainsi dire, séparée de son histoire, comment cette démocratie ne serait-elle pas exposée un jour à de périlleuses épreuves?

Or, voici un écrivain qui a eu l'ambition de donner à la société américaine ce fier sentiment d'elle-même. La muse qui l'inspire, c'est un profond amour, une mâle et respectueuse tendresse pour les libres institutions de son pays. Il y a là de quoi imprimer à ses écrits une vive originalité; j'ajoute que son esprit est plein d'audace, et que son imagination atteint sans peine à la véritable grandeur. Ses romans sont plus qu'un vivant tableau de la société des États-Unis, ils ont une sorte de majesté épique. L'auteur, en effet, poursuit un but sérieux, et, lorsqu'il confronte leNouveau-Monde avec les vieilles monarchies européennes, c'est pour marquer le rôle de sa patrie dans le drame de l'histoire universelle. De là quelque chose de grave, d'austère, une virile intelligence de l'histoire mêlée aux créations de la poésie. De là aussi une foi sans bornes dans la suprématie de l'Amérique et une sincère ardeur de prosélytisme.

II

Quel est donc ce poëte dont le nom, à peine connu en France, a déjà été salué d'acclamations chez nos voisins d'Allemagne et d'Angleterre ? D'où vient cette imagination heureuse et forte qui se révèle tout à coup par des créations si belles et si peu attendues? Remarquez ici le mélange qui s'opère chaque jour entre les races humaines, et voyez les produits de ces alliances fécondes. J'ai dit que ce poëte a un merveilleux sentiment de l'histoire, et que ses romans empruntent au sentiment de la vie universelle une sorte de largeur épique; or, ne semble-t-il pas que les conditions dans lesquelles s'est formé son talent aient dû favoriser ce résultat? Né de parent allemands, assure-t-on, bien que son nom semble attester une origine anglaise, M. Charles Sealsfield a deux patries, l'Amérique et l'Allemagne. La patrie de son cœur et de sa pensée, c'est bien certainement l'Amérique ; cependant, il n'a pas oublié le pays de ses pères, et, jeté par Le hasard de la naissance au sein d'une société dont la gran- deur le remplit d'enthousiasme, c'est.pour son autre patrie, c'est pour l'Allemagne surtout qu'il a tracé ces poétiques tableaux d'un grand peuple. Citoyen dévoué d'une démocratie, son esprit est sans cesse dirigé vers cette Allemagne d'où sont sortis ses ancêtres, et à laquelle bien des liens sans doute le rattachent encore. Il lui envoie la bonne nouvelle. Il lui dit quels spectacles il contemple, quel idéal il entrevoit chaque jour sur le sol républicain du Nouveau-Monde. N'estce pas là, pour une mâle intelligence, une source vive d'in-

spiration, et cette situation si originale n'explique-t-elle pas l'élévation naturelle de sa pensée?

Oui, tous ces beaux récits, dont quelques-uns, j'ose le dire, sont l'épopée de l'Amérique nouvelle, tous ces récits admirables ont été écrits en allemand dansia patrie de Washington. En vain les traduisait-on avec un empressement sans exemple, en vain la presse américaine en faisait-elle l'objet de ses éloges enthousiastes ou de ses critiques passionnées, l'auteur ne se laissait pas distraire par ce succès inouiï C'est pour l'Allemagne qu'il avait écrit, c'est de l'Allemagne qu'il attendait patiemment sa récompense. Aucun no:n sur ses livres, rien qui pût commander l'attention, rien qui protégeât ces messagers des contrées lointaines. L'auteur s'était fié seulement à la grandeur de cette démocratie dont il racontait la dramatique histoire.

Aussi, quand ces romans pénétrèrent peu à peu, quel étonnement subit! Comme les imaginations furent éblouies! comme on s'informait avec respect de ce mystérieux écrivain qui, séparé de ses frères par la moitié du monde, leur envoyait à travers l'océan ces vivantes peintures d'une société libre! L'enthousiasme alla même un peu loin. L'Allemagne, depuis plus de quinze ans, aspire à une poésie démocratique; les romans de M. Sealsfield réalisent parfaitement cet idéal, et l'on ne doit pas s'étonner que l'admiration d'une jeune et ardente critique ait quelquefois dépassé les limites du vrai. On était impatient de connaître le nom du poëte; les hypothèses se croisaient en tout sens : il s'appelait Follen selon ceux-ci, Rivinus selon ceux-là ; le nom de Sealsfield était aussi prononcé, mais sans qu'on eût aucune raison sérieuse de s'arrêter à l'un ou à l'autre. Enfin, le grand

inconnu, — c'est ainsi que tous les critiques le désignaient dans leur naïf enthousiasme, — le grand inconnu était mis au rang des maîtres suprêmes; il était de la famille d'Homère et de Shakspeare; c'était le poëte si longtemps attendu, si ardemment invoqué, le vrai poëte du dix-neuvième siècle.

Lisez cette page écrite sur M. Sealsfield par un juge qui passe pour intelligent et habile :

« Bien des poëtes ont été jusqu'ici la brillante expression littéraire du développement de notre siècle; mais le sentiment moderne atteint aujourd'hui sa forme la plus haute et la plus large, la plus élevée et la plus compréhensive, chez un écrivain dont les œuvres sont les épopées, non pas d'une nation, mais du monde. 11 est inconnu cependant, inconnu comme l'avenir auquel aboutira un jour la société présente. A peine depuis quelque temps nous a-t-on prononcé ce nom : Sealsfield. C'est chez lui, sans aucun doute, que l'esprit moderne a trouvé sa forme grandiose; il s'élève, en effet, non pas seulement au-dessus des partis, mais au-dessus des peuples qui se partagent la terre.

« On sait que sept villes se sont disputé ce poëte des âges primitifs qui semblait réunir en lui les nationalités les plus différentes et dont les chants ont été un lien entre l'Europe et l'Asie; on sait aussi que son nom n'était qu'une épithète, et que la perfection de son œuvre était trop grande pour qu'on pût l'attribuer à un seul homme : le même phénomène se reproduit aujourd'hui. Bien plus, ce ne sont pas seulement des villes, ce sont des pays entiers, ce sont des parties du monde qui se disputent notre poëte, le poëte moderne par excellence, et il se pourrait bien que le nom de Sealsfield nous cachât le véritable nom de cette gloire inconnue. Oui, tandis qu'ils bataillent, Anglais et Allemands, Américains et Européens, pour savoir sur quelle terre il est né, plusieurs critiques déjà, par une hypothèse hardie, ne craignent pas d'attribuer ses œuvres à une école d'écrivains allemands disséminés sur la surface du globe, en sorte que les romans de Sealsfield, ces romans qui ont ébloui le monde, auraient été composés par ces germanides, de la même manière que les homéride ont fait les poëmes d'Homère. Cette explication (à ne la prendre que comme un symbole) serait très-exacte, au moins par un côté; ce sont les Allemands, en effet, qui savent le

mieux s'approprier d'une manière idéale l'esprit des autres peuples pour le comprendre par la philosophie, pour le reproduire par la poésie et l'art.

« Quoi qu'il en soit, ce qui nous frappe d'admiration dans Sealsfield, — comme aussi dans Shakspeare, — c'est son omniscience, si j'ose le dire. Il sait tout. Ses créations vivent d'une vie véritable. Queses personnages soientlaids ou gracieux, dégoûtants ou aimables, terribles ou charmants, qu'il s'agisse de la nature ou de l'homme, que ce soit la terre, la mer, le ciel, ou bien le sombre pionnier des forêts immenses et le riche élégant de New-York, toutes ses créai n sont complètes, pas une fibre de la vie ne leur manque. »

Cette page, qui fera sourire plus d'une fois 1p lecteur, est empruntée à un écrivain de l'Allemagne du Nord, à M. le docteur Alexandre Jung. On voit qu'il est difficile de porter plus loin l'enthousiasme. Si M. Jnng dit vrai, nous n'avons rien à envier aux monuments de l'épopée antique. Bien loin de là, M. Sealsfield est supérieur à Homère de toute la supériorité du momie mo lerne sur la cité grecque. Ce sont des villes qui se disputent le chantre de l'Iliade; c'est l'Europe et l'Amérique qui réclament l'auteur de Nathan. Les tribus de la Grèce ont trouvé dans l'épopée homérique l'idéale unité de leur patrie; aujourd'hui, les peuples des deux hémisphères saluent dans les œuvres de M. Sealsfield l'unité grandiose de l'esprit moderne.

J'ai cité M. Jung pour faire comprendre le succès passionné que M. Sealsfield a obtenu au delà du Rhin et l'espèce d'éblouissoment dont il a frappé les imaginations allemandes; on n'attend pas de moi, sans doute, que je m'associe au jugement du spirituel critique. Au moment même où il porte si haut l'esprit moderne, c'est le méconnaître étrangement que d'appliquer les célèbres théories de Wolf à un romancier contemporain. Wolf a montré avec génie la part qu'un

siècle et une société entière peuvent revendiquer dans les poëmes homériques : qu'on applique le même procédé aux chants des âges primitifs, aux épopées des peuples enfants, aux Eddas et aux Niebelungen, par exemple, rien de mieux; mais à des romans, à des récits de notre siècle, à des récits d'une netteté si vive, d'un dessin si ferme et si pur! en vérité, c'est abuser de Wolf et parodier un grand principe. J'ai une admiration sincère pour M. Sealsfield, je me garde bien cependant de l'admirer comme les critiques d'Allemagne. Lui-même, je ne suis pas sûr qu'il soit trèssatisfait de ce singulier enthousiasme. Un des traits principaux de M. Sealsfield, on le verra tout à l'heure, c'est assurément la précision. Au lieu d'un esprit mystique et nuageux, nous avons affaire à un observateur plein de franchise, à un peintre d'une vigueur extraordinaire. Comment cette fine et ferme intelligence n'eût-elle pas été plus d'une fois embarrassée de l'étrange attitude qu'on lui imposait?

Il y a déjà une quinzaine d'années que M Charles Sealsfield a donné à l'Allemagne le premier de ses romans, le Maître légitime et les Républicains. Ce roman est le seul que l'auteur ait publié d'abord en anglais et qu'il ait traduit ensuite en allemand. Il parut à Philadelphie en 1828 sous ce titre : Tokéah, ou la Rose blanche (Tokeah, or the White Rose) ; on peut y ajouter encore l'esquisse intitulée Une Nuit au bord dit Tennessée (A Night on the banks of the Tennessee), qui fut insérée dans un journal littéraire de New-York : tous les autres ont été publiés en allemand; ce sont des écrits allemands originaux, ce ne sont pas des traductions de l'anglais.

Je pense que ces détails ne sembleront pas indifférents ;

ils nous font bien connaître la situation de M. Charles Sealsfield. Nous voyons l'éloquent romancier toujours fidèle à sa pensée de prosélytisme et le regard tourné vers les peuples germaniques. Ainsi, depuis 1833, c'est en Allemagne qu'il publie ses œuvres, qu'il les publie patiemment, obstinément, sans être jamais découragé par les mille obstacles qui l'arrêtent. Pendant ce temps-là, tandis que ces beaux récits pénètrent lentement dans le monde lettré de Berlin ou de Leipzig, les libraires des États-Unis, qui semblent réclamer leur bien, font traduire à l'envi toutes les productions nouvelles de l'autèur de Tokéah. « Mes livres, dit M. Sealsfleld avec une franchise qui ne messied pas, mes livres ont conquis d'un seul coup leur droit de cité en Amérique. Ils sont dans les mains, je ne dis pas de mille, mais de cent mille citoyens des États-Unis. On en a donné des éditions de toute espèce, livres, revues, journaux. J'ai devant moi des corbeilles de journaux américains contenant des appréciations de mes écrits, les unes pleines d'éloges exagérés que je n'accepte pas, les autres de critiques haineuses que je ne mérite pas davantage. 1> Un tel succès aurait pu détourner de ses desseins une imagination frivole, mais M. Sealsfield est un esprit austère et opiniâtre; il a voulu montrer à l'ancien continent, ainsi qu'un idéal sublime, les fortes institutions du Nouveau-Monde; il a voulu planter sur le sol de l'Europe la bannière de sa grande république. Parvenu aujourd'hui à son but, maître d'une -éclatante renommée conquise à force de patience et de talent, c'est encore en Allemagne qu'il publie l'édition complète de ses oeuvres.

III

Le premier roman de M. Sealsfield, le Maître légitime et les Républicains, est un poétique tableau des tribus indiennes et de leurs dernières luttes avec la race conquérante. Profondément ému du sort tragique de ces peuples, l'auteur a voulu inspirer une politique plus humaine à ses concitoyens, en retraçant à leurs yeux la grandeur des vaincus et le calme terrible, la majesté muette de leur douleur. « Je tremble, disait Jefferson, je tremble pour mon peuple, quand je songe à toutes les injustices dont il s'est rendu coupable avec les . indigènes. » M. Sealsfield inscrit ces belles paroles à la première page de son livre, et il est resté fidèle à cette pensée d'expiation. Pour rendre l'enseignement plus grave, ce ne sont pas des héros imaginaires qu'il met en scène, ce sont des personnages réels, des chefs indiens dont le souvenir est encore vivant dans certaines contrées de l'Amérique. Le héros du livre est le chef des Creeks, Tukéah, noble et sublime vieillard en qui se personnifient admirablement les suprêmes efforts et les destinées lamentables des maitres légitimes du sol. Tokéah a joué un rôle considérable chez les Indiens de la Georgie de 1780 à 1812. On sait que le général Jackson extermina les Creeks en 1812 dans une guerre implacable qui commença sa gloire militaire; Tokéah était l'un des adversaires du général Jackson. Muni de précieux documents sur le héros indien, M. Sealsfield avait songé d'abord à écrire son histoire; bien qu'il se soit décidé

à peindre plus librement cette grande figure, on reconnaît toujours dans ses inventions une sorte de gravité historique.

Le moment choisi par M. Sealsfield dans la biographie de son héros, c'est celui où le vieux Tokéah, fatigué de ses longues guerres et réfugié au fond des forêts, est obligé de quitter cette dernière retraite et d'abandonner pour toujours le sol de ses aïeux. Rien de plus gracieux d'abord, rien de plus grave et de plus solennel que cette peinture de la vieillesse de Tokéah. Une jeune fille, prise dans sa première enfance par le chef indien, a été élevée par lui avec une sollicitude paternelle. L'auteur, dès le commencement de son récit, a placé ce symbole d'union, voulant faire entrevoir la réconciliation possible des races ennemies. A la vue de cette belle créature, Tokéah sent s'évanouir toutes ses idées de vengeance. Sa vraie fille, Canondah, a initié la fille des blancs à tous les usages de la tribu; mais la Rose blanche (c'est le nom donné à l'orpheline) est dispensée des rudes travaux qui blesseraient ses délicates mains. Pour mieux reposer sa grande âme lassée de tant de haines, il semble que le vieux Tokéah ait besoin d'aimer cette jeune fille de race blanche et de se faire aimer d'elle, comme la mère est aimée de son enfant. La description de ce village, de ce campement d'une tribu indienne, est une peinture achevée; les délibérations solennelles, le mélange de gravité et de puérilité, l'héroïsme des hommes, le dévouement des femmes, tous ces traits du caractère indien sont mis en relief avec un art très-ingénieux et une dramatique animation. Le paysage est digne de ces beaux groupes si bien disposés; ces paisibles événements, ces scènes d'une gravitési douce

se passent dans la solitude immense, non loin des rivages de la mer, au sein d'une puissante nature dont M. Sealsfield connaît les grandes lignes et les splendides couleurs.

Cette première partie du roman est un chef-d'œuvre de grâce, d'une grâce sauvage, si j'ose ainsi parler. Il est impossible de mieux faire comprendre la poésie du désert et la profonde, l'inconsolable tristesse des tribus dépossédées; mais bientôt des scènes de lutte et de violence vont succéder à ces églogues. Tandis que Tokéah, repoussé dans son dernier refuge, porte avec une dignité religieuse le lourd fardeau de sa douleur, la guerre vient d'éclater entre les Américains et les Anglais. M. Sealsfield a très-habilement placé dans son récit quelques-uns des principaux personnages de cette guerre de 1812. L'artillerie des Américains était commandée par un pirate français dont l'audace a laissé de tragiques souvenirs dans la Georgie. Lafitte, c'est le nom de l'aventurier, voulut s'allier avec Tokéah et fonder une colonie indépendante. C'est là pour le conteur une excellente occasion de mettre en lumière le caractère de son héros. Il n'y avait point d'alliance possible entre le bandit européen et le vénérable chef des tribus indigènes. D'abord le patriarche ne soupçonne l ien des exploits de Lafitte; quand il apprend bientôt à quel homme il a tenda la main, ses paroles, empreintes de douleur et de colère, ont une sorte de dignité sacerdotale qui fait songer aux antiques magistratures du monde naissant. Il faut voir aussi avec quelle franchise l'auteur met en présence ces hommes du désert et la civilisation américaine. Averti par un songe, Tokéah vient de partir pour des déserts plus lointains et de plus profondes solitudes; il est obligé pourtant de traverser le pays occupé par ses en-

nemis, et il assiste à leur victoire sur les Anglais. Tout le mouvement de la civilisation passe sous ses yeux; le maître légitime est face à face avec les républicains. Or, quelles que soient les sympathies du poëte pour son héros, le maître légitime n'est pas le vrai maître; ces races attardées, ces peuples héroïques et enfants, n'avaient pas le droit d'enlever à la culture et à l'industrie les immenses domaines qu'ils regrettent. Si l'utilité publique autorise de fréquentes atteintes au droit absolu de la propriété, n'y a-t-il pas lieu souvent à de grandes expropriations au nom de l'humanité tout entière? Tout abstraits qu'ils sont, ces raisonnements commencent à être confusément compris par ces malheureux peuples; cette nécessité leur apparaît comme une loi fatale, irrésistible, et ils se courbent devant elle avec une sorte de résignation mêlée d'épouvante. Ce sentiment est interprété d'une façon grandiose dans le beau dialogue de Tokéah et du général, du général Jackson évidemment, bien que l'auteur ne le nomme pas. Ce simple et solennel entretien, jeté avec tant d'art au milieu des péripéties du drame, exprime très-bien un des plus graves problèmes de la société transatlantique. Ce n'est plus seulement une scène de roman; deux mondes, deux peuples sont ici en présence, et, puisque M. Sealsfield aime ces peintures et y excelle, avais-je tort d'attribuer un caractàrt-. épique à sa forte imagination?

Une rapide analyse ne fera pas comprendre, je le crains bien, l'originalité de ce beau livre. Commènt indiquer les mille détails qui en font la vie? A côté de ce chef indien environné de tant de respects, il est curieux de voir le général républicain, le vainqueur de la Nouvelle-Orléans, condamné, le lendemain de sa victoire, à une amende de 2,000 dollars, pour

une légère atteinte à la loi. Du reste, ne croyez pas que l'auteur obéisse à un parti pris; ces vives oppositions sont involontaires, elles résultent de la nature même des choses, car ce qui frappe tout d'abord dans les écrits de M. Sealsfield, c'est la sérénité inaltérable, c'est la suprême impartialité de la pensée. M. le docteur Jung, qui le compare sur certains points à lord Byron et à George Sand, choisit assez mal ses rapprochements. Il n'y a rien de hasardeux, rien de passionné dans le talent de M. Sealsfield. C'est une intelligence calme et forte. Il voit les choses avec une lucidité merveilleuse, il en reçoit des impressions vives et saines, et de là cette vigueur sans effort, de là cette franche imagination qui découvre tout naturellement l'idéale poésie que contient la réalité. Rien de cherché non plus, rien de mystique; l'esprit de M. Sealsfield ne voyage pas dans le bleu, comme on dit en Allemagne; la terre, pour qu'il la quitte, est trop belle, et le monde trop rempli d'enseignements. Est-ce de la poésie, est-ce de la réalité? C'est l'un et l'autre à la fois; c'est la réalité aux mains d'un artiste qui l'interprète sans la défigurer.

Cette peinture de la démocratie américaine, commencée dans son premier roman, M. Sealsfield va la continuer avec amour. Le Maître légitime et les Républicains ne forment qu'une page de cette histoire. L'auteur a d'autres problèmes, des problèmes plus graves encore à étudier. Il est attiré surtout par l'antagonisme des races, et ces luttes sourdes ou éclatantes ont trouvé en lui un poétique historien. L'un des plus grands sujets qu'il puisse traiter, c'est assurément la lutte de la race anglo-américaine et de la race espagnole. L'envahissement du Mexique par les États-Ùnis, la

marche incessante et presque fatale de l'activité américaine, c'est là un spoctacle qui a dû frapper cette intelligence si pénétrante et lui inspirer d'énergiques inventions. Or, pour que le tableau fût plus vrai, M. Sealsfield a débuté par une étude spéciale sur le Mexique; il a voulu connaître à fond tous les vices de l'esprit espagnol avant de le voir aux prises avec le fier génie des hommes du Nord, et il a écrit le Vice-roi.

Le Vice-roi et les Aristocrates sont une brillante étude sur le Mexique pendant les tumultueux conflits qui précédèrent la révolution de 1824. On sait que l'établissement de la république mexicaine fut préparé par de continuelles insurrections, et que de 1811 à 1824, des secousses sans nombre attestent le profond déchirement de ce vaste empire. La première de ces révoltes est celle que conduisait l'audacieux curé Hidalgo. Soulevées par les classes inférieures de la société, par les patriotes, comme on disait, les tribus indigènes tentèrent un hardi coup de main et furent massacrées à Guanajuato. Voilà le signal de ces longues guerres qui durèrent plus de douze ans, et dont le terme fut l'affranchissement du Mexique, sa rupture avec l'Espagne, et l'établissement d'une république fédérative. Or, c'est au milieu même de ces guerres civiles, c'est au lendemain de l'insurrection d'Hidalgo que M. Sealsfield a placé son récit.. Vers l'époque où cette première tentative échoua,il se forma un parti inter- ' médiaire entre les démagogues et l'aristocratie d'Espagne : la noblesse créole en était l'âme. Egalement opposée aux violences d'une démocratie désordonnéa et à l'insolence hautaine de la cour du vice-roi, l'aristocratie créole voulut s'emparer de l'influence et gouverner le Mexique. Tel est le

sujet traité par M. Sealsfied avec sa vigueur accoutumée. Ce sujet est habilement choisi. En se plaçant ainsi au miheu de la société mexicaine, l'auteur a pu la juger tout entièré. Bien plus, ce ne sont pas seulement les agitations de 1812 dont il nous fait le tableàu; le drame qu'il raconte éclaire tous ceux qui vont suivre, car, en voyant cette révolution de palais, en voyant la légèreté, la vanité des créoles, c'est-à-dire du seul parti qui pût intervenir entre les violences extrêmes, il est facile de pressentir tous les désordres et toutes les extravagances de l'avenir.

Dès les premières pages, le récit est plein de mouvement. .Nous sommes à Mexico, et tous les partis sont en présence. Voyez-vous ces mascarades sur la place publique? Ce sont les patriotes qui font-la caricature du vice-roi et de la cour. Les alcàdes arrivent; aussitôt la foule s'agite, l'émeute éclate, et les coups de fusil retentissent au coin des rues. Entrez maintenant dans le palais du vice-roi, vous verrez la minutieuse étiquette, les formalités hautaines, tout le cérémonial de la vieille monarchie espagnole puérilement transporté sur le sol du Nouveau-Monde. Rien n'est changé. En vain a-t-on passé les mers, en vain marche-t-on ici sur une terre vierge; toutes les ridicules superstitions d'une monarchie décrépite sont fidèlement conservées à la face de ce nouvel univers, où il semble que la pensée de l'homme doive se régénérer naturellement. Du palais du vice-roi, si vous pénétrez dans la demeure de Condé de .San Yago, vous assisterez aux délibérations de la noblesse créole qui prépare son coup de main. Don Condé de San Yago, en effet, est le chef de cette aristocratie libérale si opposée à tout ce qui vient de Madrid. C'est un chef habile, celui-là, une intelli-

gente et loyale figure dont l'analyse fait honneur au pinceau de M. Sealsfield. Au milieu de tant de caractères bas ou d'esprits incohérents, cette âme calme et maîtresse d'elle-même repose la pensée du lecteur. Condé de San Yago est un adversaire décidé de ce stupide despotisme espagnol, mais il connaît trop la faiblesse de ses amis; esprit ferme et clairvoyant, il n'est pas dupe de l'ardeur de quelques gentilshommes irrités : il sait que l'heure n'est pas venue pour une révolution, et tous ses efforts tendent à créer peu à peu un grand parti, le parti créole, qui se rendrait digne de recueillir l'héritage du vice roi.

Toutes ces intrigues, toutes ces vanités, se croisent et se succèdent avec une vivacité pittoresque. Ce qu'il y a ici de brusque, de heurté, n'est pas un prétentieux artifice de composition; ce n'est que la peinture exacte de cette société espagnole, de ce monde d'aventuriers, de muletiers, de bandits , qui s'agite à Mexico comme dans les comédies de cape et d'épée. Il semble même que l'imagination si franche de M. Sealsfield éprouve quelque scrupule à peindre cette incohérente mascarade. C'est du moins le sentiment qu'il laisse entrevoir vers la fin du premier volume. « Peutêtre, dit-il, et nous n'en serons pas étonné, le lecteur aura-t-il souri en lisant les scènes qui précèdent; peut-être n'y aura-t-il vu autre chose que les éclats d'une fantaisie malade, l'image désordonnée d'une réalité impossible, et qui n'a jamais existé ailleurs que dans les songes du poëte. Nous autres Américains, dont les institutions politiques se sont développées d'une manière si conforme à la raison humaine, nous dont les lois, grâce à ce développement logique, sont si solidement établies et si unanimement respectées, nous chez qui le

plus pauvre, aussi bien que le plus riche, connaît ses droits avec les limites nécessaires qu'il a consenties lui-même, et met à les maintenir autant de résolution que nos glorieux ancêtres en ont mis à les fonder; nous enfin dont la vie politique est si grave, comment soupçonner seulement la possibilité d'un si extravagant mélange? Quoi 1 une témérité si enragée et une lâcheté si stupide ! un despotisme si brutal et une anarchie si effrénée 1 des prétentions si intolérables et ce lâche abandon des droits les plus sacrés ! Il faut ces influences fatales qui enlèvent à l'homme sa dignité et le rabaissent au rang de la brute, il faut toutes ces misères réunies pour produire de telles scènes et de tels caractères. »

Parmi les belles scènes du livre, je citerai celle où un des soldats d'Hidalgo raconte la vie et la mort de son général. Tandis que les créoles et le vice-roi commencent à lutter sourdement, les patriotes sont en armes autour de Mexico. C'est à travers une insurrection démocratique, c'est au bruit du canon et de la fusillade que s'accomplit dans l'ombre cette révolution de palais. Or l'auteur nous conduit souvent au camp des insurgés, et c'est là que le muletier Jago, tantôt avec une pittoresque familiarité, tantôt avec une énergie terrible, raconte la révolte de 1811, le massacre des patriotes à Guanajato, et la bizarre biographie du curé mexicain. La révolution au Mexique a commencé par les prêtres : c'est le bas clergé qui, voyant les évêchés et les bénéfices obstinément envahis par les Espagnols, a soulevé le peuple contre le vice-roi. L'âme de la révolte était le curé Hidalgo. « Ah 1 si vous l'aviez vu! » s'écrie le muletier la voix pleine de larmes et les yeux brillants du feu de la vengeance. Pour moi, après avoir entendu le conteur, je vois

d'ici l'audacieux curé avec son visage vert d'olive, couleur d'une bouteille de Madère. Je le vois dans son costume de généralissime, avec son habit bleu à revers blancs et sur sa poitrine la grande médaille de la Vierge. Le singulier mélange de hardiesse et de raillerie, de jovialité et de courage intrépide! « Par malheur, s'écrie Jago, c'était un détestable général; ce sont ses ordres qui nous ont perdus. » Et tout à coup les souvenirs horribles, les sombres et hideuses images se pressent sur les lèvres du narrateur : quelle cruauté bigote chez le général Calléja 1 que de sang dans les rues de Guanajato ! femmes et jeunes filles, livrées à la brutalité du soldat espagnol, gisent au milieu des cadavres de leurs frères. Ce récit, fait par le muletier au milieu des montagnes où se sont réfugiées les bandes du curé Hidalgo, est d'un effet terrible. Chacun des traits du tableau atteste la sûreté d'un maître; on se rappelle M. Mérimée traçant le vivant portrait de Carmen et des bohémiens des Sierras.

Le roman se termine par l'humiliation du vice-roi et la victoire diplomatique de Condé de San Yago. Le chef de l'aristocratie créole est un habile négociateur qui a mieux aimé vaincre son ennemi dans l'ombre que d'en triompher sur un champ de bataille. Il sait bien qu'une victoire trop complète serait périlleuse et ouvrirait la voie aux partis extrêmes. Or le vice-roi trahit son maître; tandis que la monarchie d'Espagne se débat et s'affaisse sous la honteuse administration du prince de la Paix, don Vanégas négocie avec Joseph Bonaparte pour lui livrer le Mexique. Ce secret, Condé de San Yago l'a découvert, et le vice-roi, qu'un seul mot peut perdre, est obligé de se soumettre aux ccnditions qu'on lui impose. Cependant le parti des créoles n'est pas satisfait de

sa victoire ; il s'agit bien de concessions et de privilèges! les créoles veulent l'autorité tout entière, ils veulent secouer le joug de l'Espagne et constituer un pouvoirqui soit à eux. Tous les yeux sont fixés sur Condé, toutes les ambitions essayent d'allumer la sienne: pourquoi hésite-t-il? pourquoi n'a-t-il pas foi dans sa fortune? N'est-ce pas le moment d'agir ? Ainsi parlent ces frivoles conspirateurs, toujours si prompts à se décider aujourd'hui et toujours si insouciants du lendemain.

Mais lui, grave et inflexible, il contient l'impatience de ses amis. Moins irréfléchie, son ambition est plus haute; il songe à fortifier l'aristocratie créole, à lui donner les mâles vertus qui confèrent l'autorité; il voit déjà se relever pour elle le vaste empire de Montézuma. Projets grandioses, poétiques illusions, qui attestent encore, chez ce prudent esprit, la vieille vanité espagnole !

C'est au milieu de ces chimériques espérances des créoles que l'auteur termine son récit, et cette fin, quand on sait ce qui va suivre, exprime à merveille l'état de ce pays où les plus sages même sont le jouet de leur imprévoyance. M. Sealsfield aurait pu nous montrer Condé de San Yago, dix ans plus tard, assistant à la tentative impériale de don Augustin Iturbide, et, l'année suivante, à l'établissement de la république mexicaine. Ce grand parti, que le chef créole espérait fonder, nous aurions Vu son impuissance et sa chute. Mais à quoi bon insister? Cette histoire habilement interrompue, ce triomphe dont on profite en se berçant de chimères, cette suspension enfin au bord de l'abîme en disent plus que tous les contrastes.

IV

Le caractère distinctif de M. Sealsfield, nous pouvons l'affirmer désormais, c'est la force et la sûreté de l'imagination. Il semble appelé surtout au roman historique. Je ne parle pas de ce roman qui n'est que la mise en scène de l'histoire, de ce roman où il est si difficile d'exceller et si facile de tromper les lecteurs vulgaires. Cette arène, à la fois trèspérilleuse et très-accessible , et qui, pour un Walter Scott, nous a donné tant de compilateurs médiocres, n'est pas celle où M. Sealsfield profiterait le mieux de tous ses avantages. Une de ses plus rares qualités, en effet, c'est la promptitude avec laquelle il reçoit la vive impression de la réalité et sait élever jusqu'à la poésie le mouvement confus des choses présentes. Cette faculté supérieure est celle qui fait les vrais artistes. C'est donc le roman historique contemporain qui offrira à M. Sealsfield les occasions les plus glorieuses. Sa pensée n'a pas besoin des chroniques poudreuses; le spectacle de la vie est plein, pourlui, d'enseignements et d'inspirations.

Une seule fois M. Sealsfield a abandonné ce terrain solide et s'est aventuré en de mystiques régions où son esprit est fort dépaysé. Je ne veux pas nier l'éclat de cette fantaisie étrange ; je suis surpris de la rencontrer dans les œuvres de M. ,Sealsfield. Après Tokéah et le Vice-Roi, entre ces beaux romans et les récits, plus beaux encore, qui vont suivre, Morton ou le Voyage en Europe est une tentative sin-

gulière; rien de plus inattendu qu'un tel épisode dans le développement de la pensée du poëte.

C'est une froide matinée de janvier. Au fond d'une des plus charmantes vallées de la Pensylvanie, un jeune homme, distrait, inattentif au spectacle qui l'entoure, laisse galoper son cheval le long des eaux bouillonnantes de la Susquehannah Où va-t-il? que cherche-t-il? Pourquoi pousse-t-il ainsi le noble animal entre les rochers à pic qui bordent l'abîme ? Il cherche une place où se noyer. Il était capitaine de vaisseau, et le navire qui portait sa fortune vient de s'engloutir la veille; ruiné et découragé, Morton veut mourir. Tandis qu'il regarde une dernière fois ces flots où l'entraîne le désespoir, un vieillard s'approche de lui, et peu à peu le détourne de son fatal projet. Morton rejette d'abord avec injures l'intervention amicale de l'étranger; mais il y a tant de calme et de noblesse dans sa physionomie, il y a dans ses paroles une autorité si haute, que le jeune capitaine de vaisseau est subjugué. Ce vieillard est un Allemand, un ancien officier de cavalerie qui a fait les guerres de l'Indépendance; c'est un des débris de cette génération héroïque et simple qui suivait le drapeau de Washington. Son nom est Isling, colonel dans l'armée des États-Unis. C'est lui-même qui se fait ainsi connaître au jeune homme avec une gravité antique; et il faut voir comme le jeune capitaine, tout à l'heure si violent et si dur, va s'incliner respectueusement devant le soldat des grandes guerres de la patrie. Le colonel Isling a bien deviné l'abattement du jeune homme, et, tandis qu'un bateau les ramène à la ville, il lui raconte, pour relever son courage, toutes les rudes épreuves qu'il lui a fallu traverser.

« Qu'appelle-t-on les coups de la fortune? Il n'y a que les sots qui

se laissent abattre; les hommes, et surtout les hommes libres, se rient des injustices du hasard. Ah! les choses allaient mal à l'époque où je m'engageai. Nos souffrances étaient terribles. Je n'oublierai jamais cette bataille de Brandywine; c'était un spectacle à déchirer le cœur. Toute la route jusqu'à Germantown, et au delà encore jusqu'à Narristown, n'était qu'une immense plaine de sang. Ce n'était pas le sang des morts et des blessés, c'était le sang des soldats valides. Il gelait comme aujourd'hui ; le froid était atroce, et, dans toute l'armée, il n'y avait pas mille homme qui eussent des chaussures. Il fallait marcher sans souliers, sans bas, sur une terre dure et glacée, sur une terre amollie seulement par le sang de nos pieds déchirés. Nous avons bien souffert! mais nous ne murmurions pas; toutes nos souffrances étaient si bien rachetées par les sentiments qui remplissaient nos âmes! Que sont les guerres d'aujourd'hui, les guerres même de Napoléon, comparées à notre guerre sainte, à cette guerre qui, comme la crèche de Bethléem, contenait la régénération du mondes? » En disant ces mots, le colonel leva les yeux au ciel : « Et les hommes qui nous conduisaient! reprit-il, quels caractères grandioses et simples! Washington! » A ce nom, il se découvrit, et son regard semblait vouloir percer la voûte des cieux. Le jeune homme suivit son exemple, et les rameurs eux-mêmes s'inclinèrent. 11 reprit : « Washington, et Green, et Lafayette, le généreux Français, et ^le brave Prussien Steuben, et Kalb, le bon et affectueux Kalb, tous, c'étaient tous des hommes innocents comme des enfants! etMorton!... — Morton! s'écria le jeune homme, et il ajouta tout bas d'une voix légèrement tremblante : le général Morton, mon grand-oncle! —Le vieillard aussitôt prit les mains du jeune homme, et les tenant serrées dans les siennes : — Soyez le bienvenu, lui dit-il à voix basse, vous; le neveu de mon premier, de mon meilleur ami. Voyez-vous? ajouta-t-il plus bas encore, et il lui montrait sur la rive dQjleuve, du côté du soleil levant, un point éloigné et lumineux, c'était là une des possessions de votre grand-oncle, c'était la résidence traditionnelle de votre famille avant qu'elle se retirât dans la Georgie. » Le jeune homme tressaillit involontairement; ce point lumineux était précisément en face des rochers qui devaient être témoins de son suicide. »

Accueilli par l'ami de son grand-oncle, Morton reprend goût à la vie. Le vieux colonel, en effet, le reçoit dans son '

domaine, et, sous ce toit hospitalier, les récits des guerres de l'Indépendance, le souvenir des héros de l'Amérique, relèvent le courage du jeune marin. Jusque-là, rien de mieux. C'est une bonne pensée d'avoir sauvé ce jeune homme en remettant sous ses yeux l'idéal sublime de la patrie. Dans la démocratie laborieuse des États-Unis, le suicide est un crime plus grand que partout ailleurs, et nul n'a le droit d'enlever un homme aux conquêtes pacifiques de la civilisation; telle est l'idée qui semble inspirer l'auteur dans les premiers chapitres de son roman. Cette idée est belle, et convient parfaitement au sévère patriotisme de M. Sealsfield; mais bientôt d'une étude morale et sérieuse nous allons passer subitement à la plus étrange poésie et aux plus fantastiques inventions.

Le colonel Isling adresse Morton à un de ses amis de Philadelphie , à un négociant français, nommé Stéphy. Négociant, spéculateur, banquier, Stéphy a ramassé une fortune immense, et de plus, bien qu'il vive enfoui dans l'ombre de ses bureaux, c'est un homme d'un génie grandiose et d'une influence. sans limites. Il n'aime pas la richesse pour ellemême, il ne la poursuit pas pour en jouir vulgairement; l'or est l'instrument de sa mystérieuse politique et de ses grands desseins révolutionnaires. Ce vieil homme, sale et rechigné, qui use depuis cinquante ans le cuir de son bureau, ce n'est pas seulement le roi des millions, c'est le chef taciturne d'une conspiration formidable contre toutes les aristocraties européennes. L'initiative révolutionnaire de la France n'est plus à Paris, elle est à Philadelphie, dans les bureaux du banquier français. Stéphy accueille avec empressement le jeune Morton et lui donne l'ambassade de Londres, car le gouvernement de Stéphy a ses ambassadeurs, ses ministres, ses pré-

fets, dans tous les pays de l'Europe. Tout cela est si étrange, qu'il faut laisser la parole à l'auteur : c'est le moment ou le vieux banquier accompagne Morton jusqu'au paquebot qui va le porter en Europe. L'heure du départ a sonné; la clocl;e s'agite avec impatience; mais le banquier, impassible et sans presser le pas, continue d'exposer ses plans à Morton.

« Oui, mon cher Morton, à Londres vous commencerez à me connaître. Londres a une physionomie qui lui est propre, et dans une certaine mesure mon esprit est là. Vrais et hardis marchands, tous 'ces Anglais! —Votre esprit est à Londres? reprend Morton; je le croyais surtout à Philadelphie... Mais le paquebot, mon cher monsieur Stéphy ! nous serons en retard. — Vous vous trompez, Morton; l'esprit d'un grand négociant doit embrasser le monde. C'est une puissance souveraine qu'un grand négociant, une puissance indépendante de l'État, et qui n'a de rapports avec l'État que pour en profiter, comme autrefois l'Église. Je dis que le grand négociant est une-puissance souveraine, aussi souveraine, — remarquez bien cela, mon cher Morton, — aussi souveraine que le monarque d'un royaume. Est-ce que c'est la terre qui fait la force? Ce sont les hommes, comprenez bien, et le riche négociant a ses sujets, ses employés, ses alliances, oui, sa sainte-alliance même, tout aussi, bien que les grandes puissances de l'Europe. Ah! ah! quand vous serez à Londres, chez mon vieux Lomond, vous allez subir, sans vous en douter, votre examen rigorosum. — Nous voici arrivés, ditil en montrant le paquebot d'où l'on venait précisément de retirer le pont ae communication avec la terre. On entendit retentir les ordres du capitaine, et le bateau se mit en mouvement. Le vieillard semblait avoir oublié et le paquebot et le voyage de Morton. Les mains du jeune homme fortement pressées dans les siennes, il murmurait, tandis que ses yeux plongeaient dans le lointain : C'est le 20 janvier que je devais partir pour Paris, et nous voici au 3. La lettre de Lomond est du 19 décembre. Ces bateaux sont sans prix; ils volent comme des hirondelles. Morton, vous serez au Havre le 20, èt le 15 du mois prochain à Londres. — Ayez seulement la bonté de commander aux vents. — Vous avez avec vous la fortune du vieux Stéphy'; quel vent vous servirait mieux ? répliqua-t-il gravement. Il tenait toujours les mains du jeune homme. — Capitaine

Morton, adieu! cria une voix du paquebot. Le banquier ne remarquait rien; il continua : — Jeune homme, vous emportez l'esprit de votre grand-oncle endossé par le vieux Stéphy. N'oubliez pas que vous m'appartenez, que je n'ai pas besoin d'une machine, que vous serez le représentant du vieux Stéphy, et que vous devez agir vite et résolument, selon les circonstances. Ah! j'oubliais, voici votre lettre de crédit pour M. Lomond. (La lettre de crédit était une petite carte sale, roulée et cachetée.) Maintenant, mon ami, et il est rare que le vieux Stéphy se serve de ce nom, mon ami, adieu! et si vous ne vous vengez pas du destin, c'est votre faute; si vous ne revenez pas avec un million, c'est plus qu'une faute. Holà! hé! Tom, John, Mike, Ben! conduisez ce gentleman^, bord du Maryland. Un dollar à chacun de vous! »

Que va donc faire à Londres l'ambassadeur de Stéphy ? Que produira l'esprit de l'Amérique endossé par l'esprit de la France? car tel est, j'imagine, le caractère de Morton, tel est le sens de ce bizarre symbole. Par malheur, ces symboles, ces personnifications puétiques d'uue grande idée promettent ordinairement beaucoup plus qu'elles ne tiennent. Il était digne d'un poëte supérieur de personnifier énergiquement les grands peuples démocratiques, et de les montrer aux prises avec des symboles contraires. L'imagination aventureuse de Jean-Paul, guidée par des principes plus sûrs, eùt été à l'aise en de pareils sujets; l'esprit si net de M. Sealsfield y est dépaysé. Son œuvre a le tort de n'être ni lill roman, ni un poëme. Quelle que soit la hardiesse de la pensée, il y a trop de réalité pour un poëme fantastique; pour un roman, les situations sont fausses, et les personnages impossibles.

Morton arrive à Londres, chez le correspondant de Stéphy, chez Lomond, une sorte d'usurier à la physionomie sombre, aux habitudes louches et mystérieuses. L'usurier a établi son repaire dans un des quartiers les plus pauvres de

la Cité, au milieu de la hideuse misère de Saint-Giles, et c'est là qu'il reçoit le jeune et brillant Morton. A peine le gentleman américain est-il installé dans la demeure de l'usurier, que tous les grands seigneurs de l'aristocratie britannique s'empressent de lui rendre visite. Bien plus, les diplomates, les sous-secrétaires d'État, se rendent en foule auprès de lui. Sa maison est le rendez-vous des héros du sport, de la politique et de la finance, comme un des plus riches hôtels du West-End. Ce sont des orateurs de la chambre des communes qui viennent lui demander son appui, ce sont des diplomates qui lui proposent les négociations les plus importantes. Il e t clair que Morton est devenu en quelques heures un personnage considérable; mais d'où lui est tombée cette fortune imprévue? Lui-même ne s'en doute guère. C'est pourtant à Stéphy et à Lomond qu'il la doit. Le vieux Stéphy avait raison de vanter l'immensité de son empire; si les choses se passent comme les raconte M. Sealsfield, la maison de banque de Stéphy est, en effet, une des hautes puissances de l'Europe. Seulement il choisit étrangement ses ministres ; l'usurier Lomond est un des plus laids personnages qu'on puisse imaginer.

Cet homme- déguenillé, qui s'est tenu jusqu'ici à l'écart, et qui semble n'avoir été que le valet de Morton, va se révéler enfin à son brillant protégé. La scène est curieuse, et comme maître Lomond, jusque-là si taciturne, ouvre son cœur et laisse voir le fond de sa pensée, nous allons peut-

«

être savoir l'exacte signification du mythe. Qu'est-ce donc que Stéphy et Lomond? Quels sont leurs projets, leurs plans souterrains, et quel usage font-il de ce gouvernement occulte dont ils sont les chefs? Le récit de Lomond n'est pas

très-clair; j'ai cru comprendre toutefois que l'auteur a voulu personnifier dans ces bizarres créations la démocratie ellemême, la démocratie européenne au moment de ses dernières luttes avec l'ancien régime. Lomond et Stéphy, c'est le peuple à moitié affranchi qui a poursuivi la richesse pour arriver par elle à la liberté, et qui, maître enfin de cette richesse tant désirée, l'emploie comme une arme mystérieuse à la destruction du vieux monde. Stéphy et Lomond ne sont pas seuls; ils sont dix répandus sur la surface du globe, dix empereurs, dix alliés invincibles qui tiennent dans leurs mains le secret de la fortune de tous les États de l'Europe, et qui, à un moment donné, sans qu'on sache d'où vient le coup, peuvent décréter et accomplir des révolutions décisives. A l'époque où se passe le roman de M. Sealsfield, le vieux Stéphy prépare la révolution de 1830. C'est pour cela que le jeune Morton a été envoyé à Paris et à Londres : nos conspirateurs avaient besoin d'un jeune émissaiie qui fût admis dans les plus brillants salons du West-End et du faubourg Saint-Germain, et il a plu au vieux Stéphy de donner ce rôle au petit-neveu d'un général américain, à l'héritier d'un ami de Washington.

Accordons à la fantaisie de jf. Sealsfield cette grande société secrète des banquiers américains; seulement, bien que nous soyons ici dans la région des chimères, bien que le poëte nous ait transportés dans ces capricieux domaines où la logique n'a rien à voir, je lui demanderai pourquoi ces hommes investis d'un sacerdoce, ces ministres de la Providence dans le drame de l'histoire universelle, sont représentés par lui sous deo traits si repoussants. Je n'en veux pas à Stéphy, qui n'est qu'un bizarre personnage; je parle de cet odieux

Lomond, de ce sauvage usurier dévoré par une implacable haine. Je ne puis concevoir que M. Sealsfield ait symbolisé d'une manière si hideuse la guerre de la liberté et du droit contre les iniquités du vieux monde. Je ne puis m'expliquer les contradictions des acteurs qu'il met en scène. Il y a, par

exemple, dans ce discours de Lomond, d'admirables pensées, un vif sentiment de l'émancipation de l'homme, un sérieux dévouement aux idées de 89, et à côté de cela je ne sais quel abominable égoïsme, je ne sais quelles frénésies diaboliques.

« Votre pays, jeune homme, — c'est Lomond qui s'adresse à Morton, — votre pays est le port où toutes nos richesses sont en sûreté. Sur votre sol, le plus puissant despote est plus faible que le moindre des marchands. C'est le banc de sable où vient échouer l'arbitraire, le roc où les tyrans se briseront la tète; c'est aussi le foyer où se concentrent tous les rayons qui illuminent les sociétés nouvelles, et l'asile d'où sortira la liberté du monde, non pas cette liberté des jacobins invoquée par des sots ou des bandits, mais l'indépendance de la personne et la sûreté de la propriété, sans lesquelles il n'y a point de liberté véritable... Nous sommes dix, reprit le banquier avec un accent d'orgueil, et, bien que disséminés sur la face de la terre, chaque jour, chaque heure même, nous sommes enseirble. A Londres, nous sommes cinq. Nous nous réunissons toutes les semaines, nous comparons nos notes, et nous établissons d'une manière précise la situation des choses dans tout l'univers. Les mystères financiers, non de ce royaume seulement, mais des autres États, nous sont dévoilés à nu. Aucun empire, aucune famille n'échappe à notre scalpel. Le crédit public et le crédit de chaque maison, la prospérité de la Grande-Bretagne et de tous les royaumes du monde civilisé, c'est-àdire du monde qui a des dettes, tout cela dépend d'un signe de nous. Qu'est-ce que cette misérable police secrète du continent tout entier auprès de la nôtre, que nous payons comme les maîtres du monde? car, tôt ou tard, nous serons les maîtres du monde, tôt ou tard nous prendrons sur tous les points la place de ces aristocrates; oui, nous serons les plus près du trône, monsieur Morton, et les trônes n'en seront pas moins solides. Il faudra bien que tous les peuples passent par cette révolution; la France qui danse en frémis-

sant sous ses fers, la flegmatique Allemagne plongée dans son vague somnambulisme, et la bigote Espagne, et cette malheureuse Italie qui semble ronger comme un os ses trois siècles de gloire, tous il faudra bien qu'ils se soumettent, car nos mineurs sont actifs. Il n'y a pas un jour, pas une heure où nos courriers ne partent. Chaque sac de café, chaque boite de thé, chaque ballot de marchandises donne à notre empire un plus solide fondement. Il 1 a des soti qui pensent que nous aimons l'or pour l'or; nous aimons l'or, mais combien plus la puissance! D'autres s'imaginent que nous travaillons pour le peuple... — Et le vieillard fit entendre son hideux ricanement. — Nous! les capitalistes, l'aristocratie de l'argent, nous battre pour cette sale canaille en guenilles! Nous nous battons contre l'aristocratie de naissance, mais nous ne nous battons que pour nous. Cela n'empêche pas le genre humain d'en tirer son profit, jeune homme! car, d'échapper à cette manU8 mortua de l'aristocratie, de quitter cette mer morte où tous les courants allaient se perdre et tous les êtres s'empoisonner, c'est pour le monde un progrès qu'il aurait tort de ne pas estimer à sa valeur. Il n'y a pas de saut violent dans la nature, tout y marche lentement. »

On voit déjà quel mélange incohérent d'aspirations libérales et de misérable égoïsme. Le banquier révolutionnaire devient bien plus repoussant encore quand il raconte à Morton toutes les joies affreuses qu'il se donne au fond de son taudis. « Ici, s'écrie-t-il, dans cette maison noire et suspecte, des lords, des généraux, des marquises hautaines, sont venus se mettre à genoux devant moi; ici, l'homme d'État a fait fléchir son orgueil; ici, la jeune et altière duchesse, enviée de tous, s'est offerte à ma merci. Bien des ducs encore, bien des ministres, bien des grandes dames y viendront, car c'est ici que se pèse la destinée de plus de cent millions d'hommes. » L'usurier continue ainsi à savourer sa haine, et bientôt, dans son exaltation fiévreuse, il veut faire admirer à Morton la poésie de son existence.

« Et vous croyez, lui dit-il, que nous n'avons pas de joies, pas de

poésie, pas d'impressions sublimes! Vous croyez que, sous notre extérieur glacé, ce n'est pas un grand caur qui bat, ce n'est pas un sang généreux qui bouillonne! Vous croyez que la poésie de Byron était plus hardie que la mienne, plus hardie que l'imagination du vieux Stéphy ! Byron s'est fait un nom qu'il a confié à la mémoire de quelques milliers de sots; nous, nous créons un empire, nous fondons une église qui sera plus brillante que l'Eglise romaine, plus magnifique et plus durable que le Vatican. Les portes de t'enter ne prévaudront pas contre elle, car c'est sur l'enfer même qu'elle est bâtie. »

J'ai dû citer les passages les plus expressifs du livre de M. Sealsfield, car il m'eût été impossible de faire comprendre au moyen d'une simple analyse l'extravagance d'une conception pareille. Certes, l'obscurité et les contradictions n'y manquent paS. J'avais cru d'abord que l'auteur essayait de personnifier en traits énergiques l'avènement universel de la démocratie et les races opprimées depuis tant de siècles arrivant à la richesse, à la liberté, au pouvoir, à force de travail et de vertus opiniâtres. Je crains maintenant que son livre ne soit une injurieuse satire de ce que nos pamphlétaires appellent la bourgeoisie. Si Lomond représente fidèlement le tiers état, il faut déchirer nos annales. Il m'en coûte, je l'avoue, d'être obligé de voir ces tristes diatribes sous les inventions poétiques de M. Sealsfield et de si fâcheuses erreurs chez une intelligence si belle; mais la clarté ne se fait-elle pas peu à peu? Mes doutes s'éclaircissent encore lorsque je vois Morton, chez un des chefs de l'aristocratie de Londres, au milieu d'un bal éblouissant, livrer, dans un accès de délire, tous les secrets de son maître, et prédire la révolution de i830 avec un luxe fort singulier de narrations fantasques et d'images apocalyptiques. Décidément, le sens que je soupçonnais est manifeste : au lieu d'écrire un poëme

grandiose comme il semblait l'annoncer,au lieu de personnifier en des figures idéales la lutte qui agite le monde depuis 89, M. Sealsfield a caché sous les rêves de sa fantaisie une calomnieuse malédiction du tiers état. Que nous sommes loin de Tokéah et du Vice-roi ! S'il n'y avait là un talent d'élite, on croirait lire les déclamations'd'un tribun.

Oui, disons-le sans hésiter, M. Sealsfield a beau mettre en œuvre les plus poétiques ressources, ce livre est indigne de lui. L'auteur du Maître légitime et du Vice-roi, celui qui nous donnera bientôt le magnifique récit de Nathan, est un talent supérieur à qui la critique doit une mâle franchise, et je ne puis lui dissimuler l'espèce de colère que j'ai ressentie en lisant Morton. Cette colère s'accroit quand on songe aux espérances que le début du livre permettait de concevoir. Ce petit-neveu d'un général américain, protégé par la France et envoyé à Paris avec une mission secrète, était comme le symbole d'une alliance morale entre les deux pays les plus démocratiques de la terre. J'attendais que M. Sealsfield me montrât la sérieuse démocratie des Etats-Unis donnant des leçons et des conseils à la démocratie encore si inexpérimentée du vieux monde. L'âme de Washington visitait la patrie de Lafayette. 0 féconde assistance 1 ô glorieux modèles! Je me laissais donc aller à mon rêve, et, après avoir lu les premiers chapitres, j'imaginais la suite du roman; inspiré par M. Sealsfield, je me construisais tout son poëme. Pourquoi faut-il que M. Sealsfield ait été si infidèle à ses promesses? Dans ses premiers romans, la pensée est claire, la langue est nette, et pourtant, sous ce récit d'une simplicité si belle, on sent fermenter une riche et abondante poésie. Dans Morton, au contraire, la forme est brillante ; ce ne sont

que mythes et symboles : l'auteur a quitté la terre, et sa fantaisie nous emmène aux régions de l'impossible; mais, malgré ce luxe, malgré cette ambitieuse fantasmagorie, le fond est d'une désolante sécheresse. Quoi de plus prosaïque, en effet, que. de rapetisser les grandes' choses ! Ou bien ce livre n'a pas de sens et' n'est qu'une énigme indéchiffrable, ou bien c'est un outrage à ce qu'il y a de plus grand dans le monde moderne, à 89 et au génie de la France.

v

Heureusement M. Sealsfield est homme à prendre d'éclatantes revanches. Après cette malheureuse - excursion au pays des chimères, il revient dans son Amérique chérie, et il y trouve matière à des inventions pleines de nouveauté et de fraîcheur. Le Maître légitime et le Vice-roi sont des compositions d'un ordre élevé, ce sont de grandes et belles toiles : M. Sealsfield va nous donner des tableaux de genre. Les gracieux essais dont je parle sont le commencement d'une série qui embrasse à la fois des esquisses familières et des récits d'une poésie plus haute, des scènes de la vie domestique et ces peintures magistrales où M. Sealsfield sait si bien représenter ce qu'il appelle.un moment dans le drame de l'histoire du monde. Cette série, qui forme cinq volumes de ses œuvres complètes et qui porte un titre commun : Scénes de la vie américaine, semble être son travail de prédilection. C'est comme un ouvrage à part, qui a son caractère propre, Bien que tous les écrits de M. Sealsfield, excepté le Maître légitime, aient été rédigés en allemand, ces

Scènes de la vie amèricaine ont été plus expressément destinées à la patrie de Goethe et de Schiller, à cette Allemagne dont il suit avec sollicitude la lente et laborieuse régénération. C'est ce que dit en de nobles termes la dédicace de l'ouvrage : « A la nation allemande, éveillée désormais à la conscience de sa force et de sa dignité, l'auteur dédie respectueusement ces tableaux d'un peuple libre, d'un peuple issu de la race germanique, et qui agrandit chaque jour sa place dans l'histoire universelle; il les lui envoie comme un miroir où elle pourra se contempler elle-même et entrevoir ses destinées futures. » On va voir, en effet, qu'il y a tout à la fois, dans ce curieux ouvrage, et l'inspiration de l'artiste et le prosélytisme du républicain.

Le premier des récits charmants qui ouvrent cette série est intitulé le Voyage de George Howard, oti plutôt, car nous n'avons pas de mot français qui rende le terme allemand sans le secours d'une périphrase, le Voyage de George Howard cherchant à se marier (George Howard's Brautfahrt). C'est à la fois un voyage et un roman. George Howard est un jeune planteur des États du Sud qui va se marier à New-York; le mariage manque, et George Howard regagne ses foyers, s'arrêtant de ville en ville et cherchant partout une femme. Sur cette trame si simple, l'auteur a jeté avec art les peintures les plus vives et les plus variées. Le tableau de New-York, dès le début du livre, est plein de mouvement, plein de bruit et d'éclat. Rien de plus piquant que l'embarras du naïf George Howard avec ces folles Parisiennes de New-York, avec ces jeunes miss brillantes et fantasques. Marguerite et Ariliurine Bowsends sont deux portraits fort avenants, bien qu'elles causent le désespoir du pauvre George. Les scènes

intérieures sont entremêlées de descriptions de la rue, car New-York est très-agité par l'élection du président ; Jackson et Webster sont aux prises, et les Jacksonmen proclament leur candidat avec des cris forcenés. Est-ce l'excitation générale qui monte à la tête de nos jeunes miss? La vérité est qu'elles sont plus désespérantes que jamais, et que George Howard s'enfuit au plus tôt de cette maudite ville de New-York.

Avant de rentrer chez lui, le jeune planteur traversera plusieurs des États de l'Union, et des tableaux gais ou sombres, familiers ou poétiques, se dérouleront sous ses yeux. D'abord, c'est le Tennessée, avec ses mœurs rudes et violentes, avec ses tavernes pleines de cris et de fumée. Plus loin, voici le pays des Natchez, où l'auteur place un petit drame rempli d'émotion, le Voleur d'enfants. Le glorieux écrivain que la France vient de perdre a employé, pour la peinture de ces tribus sauvages, tous les trésors de sa riche fantaisie; les tableaux de M. Sealsfield diffèrent de ces éclatantes compositions comme l'histoire diffère de l'idéal, comme un voyage diffère - d'un poëme 1. Ce rapprochement, qui se présente de lui-même, entre les études si exactes du conteur américain et les arrangements de la poésie, M. Sealsfield l'indique d'une manière expresse, non pas au sujet de Chateaubriand, mais à propos de son compatriote Fenimore Cooper. Dans les prairies que traverse la rivière Rouge, George Howard rencontre des trappeurs, et son journal nous en donne une description pleine de vie. Je demande la permission de traduire cette page, qui fera connaître sous un aspect nouveau le talent de M. Sealsfield.

1. J'écrivais ces pages au mois d'août 1848. M. de Chateaubriand venait de mourir le 4 juillet.

« Il y a dans ces immenses prairies désertes une influence particulière qui élève l'àme et lui donne, si je puis ainsi parler, le nerf et la vigueur du corps. Là règnent le cheval sauvage, et le bison, et le loup, et l'ours, et les serpents sans nombre, et le trappeur qui les surpasse tous en férocité, non pas le vieux trappeur de Cooper, qui de sa vie n'en a vu un seul, mais le vrai trappeur, qui pourrait fournir le sujet des plus beaux romans et inspirer le génie des plus grands peintres.

« Notre civilisation, la plus noble qui se soit jamais formée et développée d'elle-même, a enfanté pourtant certaines créatures monstrueuses, inconnues aux autres sociétés, et qui ne pouvaient se déchaîner que dans un pays où la liberté est sans limites. Ces trappeurs sont, pour la plupart, des hommes de rebut, ou des criminels échappés au bras vengeur de la loi, ou des natures indomptables auxquelles la liberté fondée sur la raison, la liberté des États-Unis, parait encore une contrainte. Peut-être est-ce un bonheur pour ces États de joindre à leur territoire ce fagend 1, où les passions sans frein peuvent se satisfaire et s'épuiser; comprimées dans le sein de la société civile, elles y feraient d'effroyables ravages. Si la belle France, par exemple, eût eu, pendant ses grandes crises, un semblable fagend à sa disposition, combien de ses héros seraient morts trappeurs! Et vraiment ni l'Europe ni l'humanité ne seraient plus pauvres, pour ne rien savoir, ou bien peu de chose, de ces grands instruments du despotisme le plus absolu qui fût jamais, des M , des V , des S , des D , et en général de toute cette troupe d'habits brodés !... »

Nous savons déjà que M. Sealsfield n'est guère bienveillant pour nous. A l'orgueil de la démocratie américaine viennent se joindre encore chez lui toutes les rancunes de l'Allemagne. Supprimez ce qu'il y a d'injurieux dans ce dernier passage; aux noms de nos maréchaux (je n'ai cité que les initiales pour voiler les torts de M. Sealsfield), à ces noms illustrés dans les plus nobles guerres de la révolution, substituez ceux des despotes de la terreur, quelle vérité profonde dans ce vœu de M. Sealsfield 1

1. Fagend, tout objet sans valeur, et surtout la mauvaise partie d'une chose bonne, littéralement le bout usé d'une corde.

« On trouve ces trappeurs ou chasseurs depuis les sources de la Colombie et du Missouri jusqu'à celles de l'Arkansas et de la rivière Rouge, sur les bords de toutes les rivières tributaires du Mississipi, qui sortent des montagnes Rocheuses. Leur existence entière est consacrée à la destruction des animaux qui se sont multipliés sans fin, depuis des milliers d'années, dans ces steppes et dans ces prairies. Ils tuent le buffle sauvage, dont le cuir sert à leur vêtement et les haunches 1 à leur repas. Ils tuent l'ours pour dormir sur sa peau, le loup parce que cela leur plaît, le castor pour sa fourrure et pour sa queue. Ils reçoivent en échange de la poudre, du plomb, des jaquettes et des chemises de flanelle, de la ficelle pour leurs filets, et du wisky pour supporter les froids de l'hiver. Ils se jettent quelquefois par centaines dans ces déserts, où ils ont de sanglantes rencontres avec les Indiens. Le plus souvent ils se réunissent huit ou dix et s'associent pout l'attaque et la défense ; c'est une sorte de guérilla sauvage. Il est vrai que ceux-là sont plutôt chasseurs que trappeurs. Le vrai trappeur ne s'associe qu'un ami, lié à lui par un serment, soit pour un jour, soit pour une année, le plus souvent pour des années entières, car il leur faut bien ce temps pour découvrir les repaires des castors. Si un associé meurt, le survivant garde pour lui les peaux et le secret du séjour de ces animaux. Cette vie, que la crainte de la loi a fait embrasser à beaucoup d'entre eux, devient bientôt un besoin absolu, et cette liberté sans règles, sans frein, cette licence sauvage, il en est peu qui voulussent l'échanger contre la plus brillante position dans la société civilisée. Ces hommes vivent toute l'année dans les savanes, les prairies et les forêts de l'Arkansas, du Missouri, de l'Orégon, qui enferment d'immenses steppes de sable et de pierres, en même temps que les plus riches campagnes. La neige et la gelée, le chaud et le froid, la pluie, l'orage, les privations de toute espèce, ont endurci leurs membres et épaissi leur peau comme le cuir du buffle qu'ils chassent. La constante nécessité où ils se trouvent de se fier à leur force corporelle produit en eux une confiance qui ne recule devant aucun danger, une vivacité de coup d'œil et une sûreté de jugement dont l'homme de la société civilisée ne peut se faire une idée. Leurs souffrances et leurs privations sont souvent affreuses; nous avons vu des trappeurs qui avaient enduré des maux auprès desquels les aventures imaginaires de Robinson Crusoé ne sont que des jeux d'enfants, et dont la

1. La bosse du bison.

peau durcie ressemblait plus au cuir tanné qu'à l'enveloppe d'une créature humaine ; l'acier ou le plomb pouvaient seuls la déchirer. Ces trappeurs présentent des phénomènes psychologiques dignes d'attention ; au sein d'une nature sauvage et sans bornes, leur intelligence se développe d'une façon étrange; c'est une pénétration singulière, souvent même je ne sais quoi de grandiose, au point que nous avons mainte fois aperçu chez eux des traits de lumière dont les plus grands phil, sophes des temps anciens et modernes auraient pu se faire honneur.

« Ces dangers de chaque jour, de chaque heure, devraient, à ce qu'il semble, élever vers l'Être suprême les regards de ces hommes farouches. Il n'en est rien cependant. Leur dieu, c'est leur couteau de chasse; leur saint, c'est leur carabine; leur protecteur, c'est le creux de rocher où ils trouvent un asile. Le trappeur évite l'homme, et le regard dont il mesure celui qu'il rencontre dans le désert est plus rarement le regard d'un frère que celui d'un meurtrier, car l'amour du gain est ici un aiguillon infernal aussi puissant que dans le monde civilisé. Ordinairement, quand deux trappeurs se rencontrent, il faut que l'un des deux périsse. Le trappeur déteste son concurrent à la recherche des précieuses peaux de castor encore plus que l'Indien. Il abat celui-ci avec le même calme qu'il abattrait un loup, un bison ou un ours; mais il plonge son couteau dans le cœur de l'autre avec une joie vraiment diabolique, comme s'il sentait qu'il délivre l'humanité d'un de ses criminels complices. La nourriture contribue beaucoup à cette férocité, qui fait de l'homme une brute ; le trappeur se nourrit de la chair du bison, l'aliment le plus énergiqIJe qu'il y ait au monde, et il"le mange sans pain, sans rien qui en adoucisse l'âpreté, pendant des années entières, ce qui le transforme en animal carnassier.

« Dans une excursion que nous fimes avec quelques amis sur la partie supérieure de la rivière Rouge, nous rencontrâmes plusieurs de ces trappeurs, entre autres un vieux, tellement brûlé par le soleil, tellement desséché et calciné par les intempéries des saisons et par des privations de toute espèce, que son enveloppe ressemblait plus à !a carapace d'une tortue qu'à la peau d'un fils de l'homme. Pendant deux jours, nous avions chassé avec le vieux trappeur sans avoir rien remarqué en lui de particulier. Il prépara notre repas, qui consista, la première fois, en un quartier de cerf, la seconde en haunches de bison. Il connaissait le séjour et le passage du gibier, et le sentait plus finement encore que son énorme chien-loup, qui ne le

quittait jamais. Ce ne fut que le matin du troisième jour que nous découvrîmes une circonstance qui nous rendit moins confiants dans notre nouveau compagnon de chasse : c'étaient une foule d'entailles et de croix sur le bois de sa carabine, qui nous révélèrent le vrai caractère de cet homme. Ces entailles et ces croix étaient classées sous diverses rubriques, à peu près de la manière suivante :

«Buffaloes (buffles). — Aucun nombre, le nombre étant sans doute trop grand.

« Bears (ours), 19. — Ceux-ci étaient marqués par de simples entailles.

« Wolves (loups), 13. — Doubles entailles.

« Red underloppers (fraudeurs rouges), 4. — Quatre entailles obliques.

« White underloppers (fraudeurs blancs), 2. — Marqués avec des croix.

« Comme mon compagnon examinait avec soin le bois de la carabine et s'efforçait de deviner le sens du mot underloppers, nous vîmes courir sur la figure du vi'eux trappeur un ricanement ironique qui nous rendit attentifs; mais lui, sans perdre une parole, s'occupa de retirer de dessous l'herbe le haunch de buffle qu'il avait enveloppé dans la peau, et nous le servit. Ce fut un repas tel qu'aucun roi n'en peut faire de meilleur, et qui nous fit bientôt oublier le bois de la carabine. Tout à coup il nous dit, avec un sourire sournois, en attirant à lui son arme : Look ye, ifs my pocket-book. D'ye think it a sin to kill one of them two legged red — or white underloppers? (Voyez, voici mon livre de poche. Croyez-vous que ce soit un péché de tuer un de ces coureurs à deux pieds, qu'il soit rouge ou blanc?) — Whom do you mean? (Quels coureurs? qu'entendez-vous par là?) répondimes-nous. Le trappeur sourit de nouveau et se leva. Nous sûmes alors ce qu'étaient les coureurs à deux pieds qu'il avait marqués sur sa carabine aussi tranquillement que si, au lieu d'hommes, il eût tué des outardes.

« Nous n'avions ni le droit ni la force de nous ériger en juges, dans un lieu où ne peut atteindre le bras vengeur de la société, et nous laissâmes le vieux trappeur.

(c Au bout d'une ou plusieurs années, ces trappeurs reviennent toujours dans le sein de la civilisation, au moins pour quelques semaines, dès qu'ils ont amassé une quantité suffisante de peaux de castors. Ordinairement, ils abattent un arbre creux dans le voisinage ou sur les bords d'une rivière navigable, le rendent impénétrable à

l'eau, le tirent dans le courant, y chargent leurs peaux et quelque peu d'effets, et rament des milliers de milles sur le Missouri, l'Arkansas et la rivière Rouge, jusqu'à Saint-Louis, Natchitoclies ou Alexandrie. Là, quand ils parcourent les rues dans leur costume de peaux de bêtes, à cette apparition inattendue, l'étranger sent son imagination transportée au fond des âges primitifs. »

On a remarqué, dans cette énergique ébauche, la précision et la hardiesse d'un peintre exercé. Le journal de George Howard contient beaucoup de richesses du même genre. Je recommande les poétiques descriptions du Mississipi, l'effrayant tableau de l'embouchure de la rivière Rouge, les courses rapides des bateaux à vapeur le long de ces forêts où croissent, à côté des chênes sombres, les grands magnolias parés de leurs magnifiques fleurs blanches. On respire dans ces brillantes pages toutes les vives senteurs d'une végétation puissante. Et puis, n'oubliez pas qu'au milieu de ces peintures si variées se déroule tout naturellement l'aimable histoire de George Howard. Il lui en coûte, au pauvre George, de revenir seul sous son toit, et de n'être reçu au seuil que par ses commis et ses noirs. Malheureux à New-York, il n'a pas été mieux accueilli sur les bords du Mississipi; aussi le récit de ses aventures est-il animé d'une tristesse douce, et de cette espèce d'humour dont Jean-Paul a donné le modèle. Pourtant ne soyez pas inquiet, le poëte lui réserve de précieuses consolations..George Howard n'aura pas vainement accompli ce long pèlerinage, il ne reviendra pas seul dans sa plantation; M. Sealsfield lui fait traverser la Louisiane, où une jeune fille d'origine française, une vive et charmante créole, va réparer pour lui les erreurs et les injustices du sort.

Il parait que ces sortes de voyages sont fréquents aux

États-Unis, et que les jeunes planteurs, après avoir donné une direction active à leurs établissements agricoles, quittent volontiers leur solitude et vont chercher une compagne dans les villes de la contrée. Ce cadre qui lui a si bien réussi, M. Sealsfield le reprend dès le second volume des Scènes de la vie américaine. Après le Voyage de George Howard, voici le Voyage de Ralph Doughby. Seulement, Ralph Doughby ne ressemble pas à George Howard; Doughby est un habitant du Kentucky, il est né sur ces frontières où l'homme, toujours aux prises avec les sauvages, aux prises avec une nature redoutablC') contracte l'habitude de la haine et de la violence. Si les citoyens du Kentucky ont aujourd'hui d'autres arguments que le pistolet ou le poignard pour abréger les discussions politiques, ils n'en ont pas moins conservé, dit-on, une singulière rudesse. Ainsi, au lieu du doux et mélancolique George Howard, l'homme que nous allons suivre dans ses pérégrinations amoureuses est un caractère primitif que rien n'a pu encore assouplir; c'est une nature brusque, impétueuse, altière, au demeurant le meilleur fils dtt monde. Il y a beaucoup de cœur, en effet, sous cette grossière écorce, et nous verrons le violent fils du Kentucky s'adoucir peu à peu dans un monde plus sociable. L'auteur a voulu peindre un de ces sauvages à demi civilisés que l'expérience des hommes et les saintes lois de la famille transforment insensiblement. Ce joli tableau de genre forme un gracieux pendant au voyage de George Howard, et en même temps que le pinceau du peintre trouve encore sur les bords du Mississipi maintes richesses fécondes, la fine analyse du conteur fait circuler dans le roman une véritable grâce morale. Ces tableaux domestiques se lient d'ailleurs à ceux

dont nous venons de parler. Pfotre ami George Howard est un des acteurs du récit, et c'est la sœur de madame Howard qui est chargée par l'auteur d'achever l'éducation de Ralph Doughby. Avec les piquantes scènes d'intérieur et les poétiques paysages, je signalerai dans ce livre de curieux épisodes politiques, les luttes des deux partis et les étranges incartades de Ralph Doughby, qui est bien, comme on pense, le plus enragé des Jacksonmen Si vous voulez connaitre les mœurs publiques des États-Unis et les nuances diverses du patriotisme américain, ces vivants détails valent mieux que les plus savantes dissertations.

.Après avoir marié George Howard et Ralph Doughby, M. Sealsfield les ramène sous le toit domestique, et l'exisience des planteurs va devenir pour lui un'fertile sujet d'observations. Nous sommes en Louisiane, dans la nouvelle famille de George Howard; le livre que nous avons sous les yeux, la Vie des Planteurs, est la continuation de son journal. C'est toujours, comme on voit, le même cadre sans prétention, la même forme simple et souple où l'auteur introduit avec art un fidèle portrait de la société transatlantique. De nouveaux personnages vont entrer en scène; toutes les traces de nos ancêtres n'ont pas disparu dans la Louisiane ; il y a là encore un grand nombre de familles françaises, les unes qui datent des premiers temps de l'occupation, qui ont hérité des héroïques souvenirs du chevalier de La Salle, les autres qui s'y sont réfugiées pendant la tempête de 89. Ce, sera pour M. Sealsfield une source de contrastes habiles, et l'impartialité de l'artiste fera taire les rancunes que nous avons blâmées dans Morton. Cet antagonisme de races amè\* nera des enseignements de la plus haute poésie. Tel est, par

exemple, le dernier roman de cette série, le récit vraiment épique qui suffirait à consacrer le nom de M. Sealsfield, Nathan ou le premier Américain dans le Texas.

VI

Nathan est le type grandiose du squatter, du pionnier, du hardi conquérant des terres vierges. Aux dernières années du dÍx-huitième siècle, vers la fin de la présidence de Washington, quelques hommes de l'Arkansas et du Mississipi, destinés à jouer un rôle immense, bien que tout à fait obscur, dans l'histoire de l'Amérique, se jetaient intrépidement dans les déserts de la Louisiane. C'était une petite troupe d'un courage à toute épreuve et d'une invincible patience. Le chef se nommait Asa Nollins; il avait avéc lui sa femme, Rachel, et son beau-frère, Nathan Strong. Asa avait combattu sous Lafayette dans les guerres de l'Indépendance, et nul n'est plus digne de prendre le commandement de l'expédition. Après lui vient Nathan; Righteous, Bill, James, Jonas, complètent la troupe; ils sont six, avec femmes et enfants. La carabine d'une main, la hache de l'autre, ils pénètrent dans les forêts et les savanes. Les voilà bientôt campés, et déjà défrichant le pays. Un jour, quelques Espagnols - (la Louisiane était alors au Mexique) traversent à cheval cette solitude, et voient nos hommes au milieu de leurs travaux. — Tenons-nous sur nos gardes, dit Asa; dans quelques semaines nous serons attaqués. Il hésite cependant avant de s'engager dans cette lutte, avant d'élever des remparts '

pour défendre la colonie; il se demande avec gravité s'il est bien sûr de son droit; il consulte Nathan et sa troupe, et cette délibération solennelle est un des plus curieux épisodes du récit. Les pionniers décident enfin qu'ils sont chez eux, que ce pays n'appartient pas au Mexique, car le Mississipi, en traversant l'Arkansas et les territoires de l'ouest, entraîne dans ses grandes eaux le sol dont s'est formé la Louisiane. A qui appartient le Mississipi? à nous ou au Mexique? A qui donc appariiennent les richesses de notre beau fleuve ?—A nous, répondent les pionniers. C'est Nathan qui a trouvé cette triomphante justification. L'argument est pesé avec soin, et, après une mûre discussion, comme il convient en des circonstances si graves, après qu'ils ont sagement, loyalement examiné le pour et le contre, nos six Américains, sûrs de leur droit, déclarent la guerre au Mexique.

Cet épisode est traité de main de maitre. On sait que l'argument de Nathan a été mainte fois employé par les plus grands orateurs du Congrès; mais ici, en face des déserts, dans la bouche de ces hommes qui osent s'attaquer seuls à un vaste empire, cette diplomatie inattendue prend un aspect vraiment extraordinaire. Il y a là je ne sais quoi de comique et de grandiose tout ensemble; on sourit et on admire; il n'est pas possible de mieux rendre les instincts conquérants et l'imperturbable assurance de cette race angloaméricaine. Une fois en règle avec leur conscience, les squatters élèvent des remparts autour de leurs cabanes; en quelques jours, un blockhaus est debout, et certes il était temps, car les sentinelles postées par Asa ont annoncé une troupe qui s'approche. C'est un régiment de mousquetaires

mexicains et de cavaliers acadiens .qui ont reçu l'ordre de disperser la petite colonie. Le combat s'engage, terrible combat ! un contre vingt. Enfermés dans le blockhaus, les six Américains font un affreux ravage dans les rangs des mousquetaires. Asa indique à chacun de ses hommes l'ennemi qu'il faut frapper, et, tandis que les enfants et les femmes chargent les fusils de rechange, chaque pionnier, à l'abri sous le rempart, ne brûle son amorce qu'à coup sûr. Nos gens ont l'œil exercé; à la précision des coups, on reconnaît les chasseurs d'ours et de bisons. A la fin, cependant, décimés par cette fusillade meurtrière et furieux de ne pas voir l'ennemi, les mousquetaires essayent de mettre le feu au blockhaus. Des étoupes incendiaires sont jetées aux quatre

0

coins, et déjà le toit est en flammes. Asa s'élance par la cheminée; au moment où il verse de l'eau pour arrêter le feu, une balle l'atteint et le rejette mourant dans l'enceinte où combattent ses frères. Alors la lutte est plus furieuse encore; le blockhaus est envahi; on se bat à coups de couteau, et, après un dernier effort dont les Acadiens sont victimes, le peu d'Espagnols qui restait s'enfuit avec d'affreux hurlements. C'est ainsi que périt Asa Nollins, et que son beaufrère Nathan Strong devint le chef de l'expédition.

Le livre de M. Sealsfield s'ouvre par ces épisodes pleins de grandeur, et c'est Nathan' lui-même qui les raconte. En face de ce blockhaus, sur cette terre arrosée du sang et des sueurs de ses frères, Nathan raconte à deux gentilshommes français les héroïques origines de la colonie. Maîtres du sol, Nathan et ses quatre compagnons firent les funérailles d'Asa Nollins; puis ils appelèrent à eux plusieurs familles de leur pays. C'était une bande d'aventuriers qui s'était jetée dans

los déserts; ce fut bientôt une colonie véritable, une belle et florissante colonie américaine qui prenait pied dans la Louisiane.

Cette expédition d'Asa et de Nathan, qui s'est reproduite si souvent et sur tant de frontières différentes, au sud et à l'ouest des États-Unis, n'est pas une invention du roman-

( ier; c'est un. fait réel attesté par les journaux du temps. Ce qui est bien à M. Sealsfield, c'est le souffle épique dont il anime son récit; ce qui lui appartient surtout, ce sont les beautés sublimes qu'il en saura tirer. A qui Nathan racontet-il ces grandes choses? A deux jeunes gentilshommes,

M. le comte de Vignerolles et M. de Lasalle, que 92 vient

:1e chasser de France, et qui ont cherché un refuge en Amérique.

« Te souviens-tu, Lasalle, de cette scène de nuit? Te souviens-tu de cette pleine lune et de ces magnifiques jeux de lumière, pareils ù tous les reflets de l'arc-en-ciel? Comme elle versait une clarté merveilleuse, une lumière verte, sur des millions de palmiers! Ici, c'étaient des cyprès enveloppés d'un nuage de vapeur brillante là, au second et au troisième plan, les arbres disparaissaient dans un fantastique clair-obscur. Tout le paysage semblait danser devant nos yeux éblouis. Au sud-ouest, le ciel était clair et nuancé comme une rose; il était vert, au nord-ouest, comme une pomme nouvelle. Ouel éclat de tous les côtés! quelle transfiguration magique! Et ous, groupés à l'indienne, assis sur nos selles, pressés autour du teu, et des feuilles de cotonnier sur nos genoux, nous y placions des quartiers de cerf rôti. Ces larges morceaux ne nous suffisaient r.uère; tout cela disparaissait si vite que nos pionniers eux-mêmes demeuraient stupéfaits de ce formidable appétit.

« La vie de pionnier acquiert bientôt un singulier charme, lorsque, jeune et robuste, on sent avec émotion la beauté de la primitive nature. Et qui donc ne serait ému, qui ne serait ravi d'enthousiasme en présence de cette terre grandiose, qui, bien différente de la nature artificielle de l'ancien continent, met à chaque pas sous nos yeux tant de prodigieux contrastes? L'impression qu'on y reçoit tout

d'abor est celle d'un homme qui, enfermé jusque-là dans une cage de fer, et tout à coup délivré de cette prison étroite, prendrait sa course dans des espaces sans bornes. Je ne sais quel frissonnement imperceptible, je ne sais quel embarras inquiet accompagne ces vagues impressions. L'infini vous saisit, et la liberté sans frein, fantôme terrible, se dresse devant vous. Pour reprendre toute sa confiance, il faut avoir essayé ses forces, surmonté des obstacles, il faut enfin s'être bien assuré de son empire. La puissante souplesse que l'esprit gagne à une telle existence est vraiment miraculeuse. C'est 'de là que vient cette conscience particulière d'une force intérieure, l'un des principaux caractères du type si intéressant des pionniers. Songez, en effet, à ces fatigues, à ces privations de mille sortes, songez que chaque jour, chaque heure, les dangers de mort se succèdent. Périr asphyxié dans un marais ou mourir de soif dans le désert, être dévoré par un alligator ou déchiré par les ours et les jaguars, quelles alternatives terribles! Cette vie de périls, en même temps qu'elle tient le corps et l'esprit en éveil, ne doit-elle pas nécessairement produire cette indifférence superbe qui donne à ces hommes étranges, à leur langage, à tout leur être, je ne sais quelle physionomie extraordinaire? Leur langue, où se reflètent les contrastes de leur vie, est prime-sautière et souvent poétique. Quoique rude et inculte, elle n'est jamais commune. On y aperçoit surtout cette insouciance, cette nonchalance, qui tout à coup vous fait dresser les cheveux sur la tète, un instant après amène le rire sur vos lèvres, et vous replonge ensuite dans une apathie pareille à celle de ces hommes singuliers que personne encore n'a décrits.

« L'heure que nous passâmes.avec le vieux Nathan et ses compagnons, dans ce délicieux repas au fond de la forêt, nous donna toutes ces sensations en foule. Souvent nous éclations de rire si cordialement, que les larmes nous venaient aux yeux, car les vues de ces bonnes gens sur nos affaires d'Europe étaient parfois si baroques, si originales, si drôlement sens dessus dessous, et parfois aussi elles étaient si justes et formulées avec tant de hardiesse, que ce bizarre amalgame nous rappelait involontairement la Tentatioa de saint Antoine de Teniers. En d'autres moments, et surtout quand ils parlaient de la situation de leur pays, ils développaient leurs idées avec une sagacité, avec une netteté qui eussent fait honneur à nos premiers hommes d'État. Nous commençâmes à nous apercevoir que nous étions réellement dans un nouveau monde, parmi de nouveaux hommes, dont la culture, bien que composée d'éléments européens,

avait complétement revêtu les formes ou plutôt la nature américaine. Quelle distance entre ces hommes et nos créoles f

« Cependant nos nouveaux amis n'étaient nullement de nature naïve, comme nous étions portés à nous le figurer dans des instants de confiance et d'abandon. Tandis qu'ils conversaient entre eux, le vieux Nathan, avec une finesse et un tact qui auraient assuré la fortune d'un commissaire c1a police, sut bientôt nous dérober le secret de notre vie passée, de nos plans à venir, et nous faire, en un mot, exprimer tout notre caractère. Les Américains sont seuls capables d'uné telle diplomatie. On a bien raison de dire de ce pays qu'il n'a pas besoin de police : chaque citoyen y naît commissaire. C'est là, du reste, une conséquence toute naturelle des mœurs républicaines.

« Nous avions donc, comme je le disais, échangé de part et d'autre nos opinions, et, pour ce qui nous concerne, nous venions d'exposer nos plans et nos projets, sans remarquer que le vieillard ne nous répondait plus que par monosyllabes et se renfermait bientôt dans un silence absolu. Il avait pris en main sa carabine et il en pressait la pierre avec force, ce qui est chez les pionniers, je l'appris plus tard, le signe infaillible de la défiance qui s'éveille.

« Les autres chuchotaient, se parlaient bas à l'oreille et se rapprochaient les uns des autres en s'éloignant de nous. Nous vîmes enfin ce qui se passait, et nous cessâmes de parler. Il y eut une pause de quelques instants.

« — Ainsi, vous avez obtenu une concession de terrain? reprit le vieillard.

« — Oui, cher monsieur Nathan.

« — Et le droit de choisir un domaine, n'importe en quelle partie de la Louisiane ?

« — Pourvu, lui dis-je, qu'il n'ait pas été déjà concédé.

« — Concédé? Comment l'entendez-vous? par les fonctionnaires espagnols, voulez-vous dire?

« — Ou bien par les maitres antérieurs, par les maîtres légitimes de ce pays, par la couronne de France; car les Espagnols et les Français sont les seuls, si je ne me trompe, à qui appartienne régulièrement ce droit de concession.

« Le vieillard secoua la tète d'un air sombre.

« — Ainsi donc, si un roi de l'ancien continent avait la fantaisie d'envoyer ici un de ses laquais avec un mauvais drapeau sale, et de le planter sur quelque tronc de cotonnier pourri, vous croyez sérieu-

sement que ce bric-à-brac aurait le privilége de lui assurer en possession deux cent mille lieues carrées de pays, et que cette terre pourrait être donnée et partagée comme il plairait au roi ou à ses gens?

« — Si le roi et son gouvernement, par un acte que vous nommez . bric-à-brac, prenait réellement possession du pays, c'est-à-dire s'il s'emparait des villes, des plantations et des forts, je dis hardiment : oui.

« Je fis cette réponse du ton le plus décidé. Le langage hautain du squatter nous avait déplu, et pour la défense de nos droits de Français, pour notre honneur et celui de la nation espagnole, nous regardions comme un devoir de riposter vivement.

« Le vieillard fixa tour à tour sur Lasalle et sur moi son regard le plus pénétrant :

« — Quant à cela, personne n'en doute, reprit-il d'un ton adouci.

Les villes et les forts, quand on y est maître, assurent le droit de possession. Nul ne contestera vos droits sur la Nouvelle-Orléans et sur les deux rives du Mississipi, jusqu'au Bâton-Rouge et au Pont-Coupé ; mais soutiendrez-vous que votre souverain a le droit de disposer des campagnes où ni lui ni les siens n'ont jamais mis les pieds?

« — Si elles se trouvent dans les limites de ses forts et de ses travaux, oui; sinon, non.

« — Vous parlez bref, dit le vieillard, qui s'était levé pendant ce colloque; et il frappa la terre de la crosse 3e sa carabine. Vous parlez bref... et vous pourriez bel et bien vous faire concéder notre pays... Mais je calcule que vouloir chasser de braves gens, et les chasser en effet, ce sont deux choses fort différentes.

« — Quelle idée avez-vous? m'écriai-je, et qui'diantre a eu le projet de se faire donner la concession de votre pays?

« — Vous êtes Français, monsieur, et vous avez la langue bien affilée. Le baron de Bostropp l'avait aussi ; mais gardez-vous de marcher sur ses traces.

« — Qu'a donc fait ce baron de Bostropp?

« — Ce qu'il a fait? Écoutez ce qu'il a fait. Il avait obtenu du gouvernement une concession d'environ quinze cents arpents, et qui s'étendait jusqu'à l'Arkansas. Mais bientôt il n'eut pas assez de son domaine, le plus beau cependant qu'il y eût sous le soleil. Aux limites de ses terres était un Acadien, nommé Jean. L'Acadien s'était créé son domaine à la sueur de son front, et, avec l'aide de sa femme et de ses dix enfants, il avait merveilleusement organisé sa demeure.

Un jour, arrive ce damné Bostropp, il voit la plantation, fait jouer aussitôt toutes ses machines à la Nouvelle-Orléans, et il faut que le pauvre Jean s'en aille, qu'il s'en' retourne dans le désert, laissant son domaine au baron... et Dieu sait à quel digne usage ce maître ! aron l'a fait servir! Peux ans après, l'aventurier avait déménagé. i 'orce lui fut de décamper à la faveur de l'ombre et de la nuit; mais la plantation n'en resta pas moins enlevée pour toujours au pauvre Jean. A l'heure qu'il est, les bâtiments ne sont plus que ruines et décombres, un repaire d'ours et de chacals. A la place de Jean, plutôt que d'abandonner mon domaine au baron, je lui aurais fait cadeau d'une balle dans la tète.

« Et en disant cela, il ajustait sa carabine, Pour moi, sans paraître effrayé de ce mouvement : — Certes, lui dis-je, je ne puis ni ne veux prendre la défense du baron. Si la chose est comme vous le dites, il a agi misérablement et en homme sans foi.

« Je m'arrêtai, car le vieillard s'était mis en marche; il se retourna cependant, et m'écouta, la tète à demi portée en arrière. Je l'ai déjà dit, la conduite du pionnier nous froissait d'autant plus, que nous regardions toujours la Louisiane comme une colonie française, comme notre légitime propriété.'

« Le vieillard semblait réfléchir profondément, tandis que ses fils, jetant sur leurs épaules les quartiers de cerf et leurs cognées de bûcheron, se disposaient à le suivre. Nous restions immobiles et silencieux.

« — Ne venez-vous pas avec nous? demanda le vieillard.

« — Nous ne savons pas si cela vous serait agréable. — Eh ! les paroles ne sont pas des flèches. Il y a du bon et du mauvais dans chaque peuple. Venez, vous ne trouveriez pas le chemin.

« Nous le suivîmes. Le chemin, ou, pour mieux dire, la direction qu'il nous fit prendre, car il n'y avait pas la plus légère trace de Hiemin ni de sentier, traversait une prairie, puis une forêt, puis des cuissons, qui achevèrent de mettre en pièces les derniers fragments de notre garde-robe. Nous marchâmes ainsi, quelques milles durant, il travers les bois et les clairières, lorsque tout à coup le terrain s'amollit et d'autres symptômes encore nous avertirent qu'un marais n'était pas loin. Nous allâmes tant que le sol put nous porter et ne nous arrêtâmes qu'au bord même des eaux. James et Jœ, sans rien dire, jetèrent bas leur charge, saisirent leurs cognées et commencèrent à attaquer un des cyprès voisins. Lasalle et moi, nous restions là en silence, regardant ce qui allait se passer et admirant avec

quelle aisance extraordinaire nos pionniers charpentaient les arbres. On eût dit un jeu plutôt qu'un travail. Les cognées volaient de çà, de là, sur les larges troncs, aussi légères, aussi fermes, aussi élégantes qu'une épée aux mains d'un gentilhomme. Nous nous rappelions aussi le bruit harmonieux des fléaux dans ces villages du Rhin que nous avions traversés récemment avec l'armée de Condé. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que déjà l'énorme tronc, dont le diamètre avait bien quatre ou cinq pieds, craqua et tomba lourdement dans le marais. Aussitôt les deux jeunes bûcherons sautèrent dessus et marchèrent en avant, taillant les branches jusqu'à l'extrémité, de sorte que le tronc put se tenir flottant à la surface. Ils se mirent ensuite à en tailler un second, puis un troisième, puis un quatrième... Bref, en une demi-heure, nos pionniers avaient achevé, sans souffler mot, un travail qui eût coûté pour le moins tout un jour à quatre Français.

« Après les avoir regardé faire avec étonnement, nous demandâmes pourquoi tout ce travail. • -

« — Vous le-saurez bientôt, reprit le vieillard, qui, appuyé sur sa carabine et la mine sombre, tenait ses regards fixés sur le marais; il ne sortit de cette préoccupation qu'à la voix de son fils James. — C'est fini, avait crié le jeune pionnier.

« — Suivez-moi, dit le vieillard.

« — Mais pourquoi traverser le marais et à quoi bon s'être donné tant de peine ?

« — Parce que c'est là le plus court chemin et que votre carcasse serait bien vite à bas si nous étions obligés de faire le tour. Tant de peine! ajouta-t-il entre ses dents, et il jetait un regard de mépris sur les cyprès abattus; si vous appelez cela une grande peine, c'est que vous avez peu travaillé jusqu'ici, et, dans ce cas, vous auriez mieux fait de ne pas quitter votre pays, où il y a, m'a-t-on dit, des millions de sots qui travaillent au profit des autres. Je calcule que vous êtes des aristocrates qui laisseraient volontiers les autres se fatiguer pour eux et qui ne demanderaient pas mieux que de nicher dans un nid tout fait. Mais nous vous montrerons que ce n'est pas l'usage chez nous de nicher dans des nids tout faits. Nous ne sommes pas comme ce pauvre Jean, nous autres, — par le ciel, non ! — nous ne sommes pas des gens à nous laisser chasser de nos domaines par un baron, eût-il une troupe de cent cinquante valets à son service !

« Évidemment, le vieillard était poursuivi de l'idée que nous étions venus, comme ce Bostropp, pour prendre d'abord connaissance

de son pays et l'en chasser ensuite, lui et les siens. La chose était claire; mais si disposés que nous fussions à le délivrer de ces fausses craintes, l'arrogance, la rudesse qu'il avait montrées tout à coup, l'aventure où nous étions engagés, cette marche au milieu de la nuit, les dangers que nous avions courus, tout cela nous avait déjà donné quelque chose de l'assurance des pionniers, sans parler des rasades de wisky et de notre énergique repas dans la forêt.

« — Nous verrons, répondis-je après une pause, à la façon des pionniers, avec une insouciance qui eût fait honneur au plus aguerri d'entre eux.

« Et nous suivîmes d'un pas ferme le vieillard, qui marchait devant nous sur le cyprès. Arrivés à l'extrémité, nous passâmes sur le second arbre, puis sur le troisième, puis sur le quatrième, et avant d'atteindre les dernières branches, nous étions déjà sur la terre ferme. Le vieillard nous fit signe de continuer dans le même ordre, à la file indienne, comme on dit, et pendant l'espace d'un demi-mille environ, nous nous avançâmes en tâtonnant, l'un derrière l'autre, à travers d'épaisses broussailles. Enfin, Nathan s'arrêta. Il posa sa carabine à terre, se tourna vers nous et nous regarda fixement avec de véritables yeux de hibou.

« — Où sommes-nous? lui demandai-je, en laissant au?si tomber à terre la crosse de mon fusil à deux coups, et imitant son attitude.

« Il me regarda de nouveau avec un sourire particulier :

— « Mais apparemment dans la Louisiane, dit-il, entre la rivière Rouge, le golfe du Mexique et le Mississipi, dans l'intérieur des frontières que votre roi s'est fixées, et pourtant dans un lieu ail son bras s'est trouvé trop court, si longs que puissent être les bras des rois.

« Il y avait dans le ton de ses paroles quelque chose de si insolemment moqueur, que mon regard se dirigea sur lui presque involontairement, et que je cherchai à deviner sur sa physionomie quelles pouvaient être ses intentions vis-à-vis de nous.

« Ses traits étaient impassibles comme toujours. 11 me prit le bras, me conduisit à quelques pas de côté et me montra une masse obscure, assez semblable à un amas de terre.

« — Quelque tombeau indien? lui dis-je négligemment.

« — Oui, vous l'avez deviné, c'est un tombeau, mais ce n'est pas le tombeau d'un Peau-rouge, c'est le tombeau d'un homme... Ah! jamais plus brave homme que celui-là n'a descendu notre grand fleuve. Ne voulez-vous pas vous approcher?

«Nous approchâmes. C'étaient des palissades, et, par derrière, une construction en poutres qui s'élevait environ à dix pieds au-dessus d'elles.

« — Eh bien ! que dites-vous maintenant ?

« — Je dis que cela ressemble plus à une forteresse qu'à une habitation.

« — Attendez une échelle, nous allons entrer.

« Une échelle fut apportée; nous gravîmes le terrassement;-un des jeunes pionniers ouvrit une porte cachée dans les palissades, et nous entrâmes dans l'intérieur de ce singulier bâtiment. Il était composé de troncs de cyprès larges et non coupés, qui, emboîtés 1eruns dans les autres, pouvaient offrir une vigoureuse résistance. Le tout .formait une enceinte carrée, recouverte d'un toit bas, également en troncs de cyprès. Elle pouvait avoir quarante pieds delontf et à peu près autant de large. L'intérieur, du reste, ne présentait rien de curieux, si ce n'est une cheminée en briques, .et quand BOUT y regardâmes de plus près, une table de bois dressée dans le coin du blockhaus.

« — N'approchez pas de cette table, s'écria solennellement le vieilllard, c'est là une terre sainte.

« — Une terre sainte!

« — Oui, une terre sainte, son tombeau, son blockhaus, le blockhaus qu'il a construit, dans lequel il est mort, qu'il a baptisé de sou sang... Quand vous apprendrez l'histoire de ce blockhaus, vous saurez comment six carabines américaines ont- reçu quatre-vingt-cinq mousquets français et espagnols.

« Je secouai la tête d'un air de doute. Il nous prit tous deux par le bras et nous conduisit hors de l'enceinte. Arrivé aux palissades, il s'arrêta :

« — Comment six carabines américaines ont reçu quatre-vingtcinq mousquets français et espagnols, répéta-t-il d'une voix ferme. C'était Asa avec ses trois frères, son beau-frere, son cousin et leurs femmes. Il est tombé comme un homme, comme un vieux pionnier, comme un brave Américain; mais avant de tomber, il a fait mordre la poussière à trente-cinq espagnols. C'est là, — et il nous montrait un groupe de cotonniers sur la cime desquels les àmes des morts semblaient errer mystérieusement dans les lueurs de la lune, c est là, sous ces cotonniers, à l'ombre desquels ils se battaient, c'est là qu'ils sont tombés et là qu'ils sont ensevelis.

« Le silence de la nuit, la lumière argentée de la lune, qui inon-

dait et transfigurait de ses rayons les avenues de la forêt ouvertes dans la prairie; à droite et à gauche du blockhaus, la sombre épaisseur des bois, éclairés seulement à leur cime; toutes ces circonstances, jointes à l'attitude devenue tout à coup solennelle du vieillard, agirent peu à peu sur nos esprits. Nous l'écoutions sans répondre.

« — Oui, reprit-il, toujours appuyé sur sa carabine, ici sont morts trente-cinq Espagnols en se battant contre un Américain.

« — Et cet Américain s'appelait?...

« — Pourquoi demander comment il s'appelait? Pourquoi vouloir connaître son nom? Regardez avec vos yeux, écoutez avec vos oreilles; mais veillez sur votre langue, car les arbres ont des oreilles ici, comme chez vous les murailles.

« — Pardonnez, lui dis-je en le calmant, nous n'avions pas l'intention de vous offenser.

« — L'intention de m'offenser! reprit le vieillard avec un ricanement dédaigneux. Je calcule, en effet, que vous n'avez pas eu cette intention-là. Je voudrais bien voir qui prendrait plaisir à offenser, à humilier le vieux Nathan, ou seulement à se mettre devant son chemin ; le vieux Nathan le guérirait bientôt de cette fantaisie, tant qu'il aura une carabine et un poignard à la portée de son bras. C'est un fait, cela est comme je le dis : l'homme qu a construit ce blockhaus, et regardez-le bien, car il est peu changé depuis, regardez surtout ce toit, qui a été cause de sa mort, —cet homme-là, couché aujourd'hui entre les quatre murs de la forteresse, était la gloire des squatters. Mais les Espagnols ont chèrement payé fa mort, et l'envie leur a passé de rien entreprendre contre le domaine d'Asa. Ah ! ils n'oublieront pas de sitôt Asa Nollins...

« — Asa Nollins! fis-je en l'interrompant; il me semble que j'ai entendu parler de cet homme.

« — Et la leçon qu'il leur a donnée, continua-t-il, sans paraître faire attention à mes paroles. Puis se tournant tout à coup vers mo d'un air sombre : Ainsi vous avez entendu parler d'Asa? et que disait-on ?

« Je m'étais ravisé pendant cette courte pause, car tous les deux nous commencions à nous apercevoir que le tempérament de notre nouvelle connaissance était terriblement chatouilleux.

« — Je ne saurais vous le dire précisément, répondis-je. Je me souviens seulement d'avoir entendu prononcer son nom; mais nous avons eu l'occasion d'entendre tant de choses de ce genre, que nous oublions bien vite la moitié de toutes ces histoires.

« — Je comprends, dit le vieillard, je calcule... vous ne voulez pas parler, et peut-être avez-vous raison ; c'est toujours le plus sage. Dites-moi, si vous regardez d'ici dans ce bois de cotonniers, tout vous parait noir et sombre au delà de la lisière de la forêt ; mais descendez, faites soixante pas en avant, tout sera lumineux là-bas, et le lieu où nous sommes vous semblera plongé dans les ténèbres. C'est un fait; tout dépend du point de vue où l'on se place pour considérer les choses.

« Après cette digression, le vieillard s'arrêta un instant, puis il nous regarda d'un air scrutateqr et continua ensuite avec aisance :

« — Je vais vous dire ce que vous avez entendu. Je calcule ceci, vous avez entendu raconter que l'homme dont vous voyez ici le tombeau avait fait irruption dans vos domaines et y avait volé des chevaux. N'est-ce pas vrai? On devait ajouter que c'était un rebelle altéré de sang.

« — Quelque chose comme cela, s'il faut l'avouer, lui dis-je, bien que mes souvenirs ne soient pas très-distincts.

« — Et moi je vous dis, reprit le vieillard avec véhémence, je vous dis que je veux recevoir un coup de fusil, si ce n'est pas là le plus infâme des mensonges. Asa n'a pas plus volé de chevaux que je n'en ai volé moi-même, moi qui suis le Reglahter des pionniers, et qui ai reçu de mes concitoyens la charge de maintenir l'ordre parmi eux; quant à ce qui concerne sa rébellion, Asa était Américain, et un Américain n'est jamais rebelle, car il est né libre.

« — Reglahter? fis-je tout étonné, et interrogeant cet Américain né libre qui ne peut jamais être un rebelle.

« — Reglahter, répéta le pionnier avec une complaisance qui ne manquait pas d'emphase; vous ne savez sans doute pas ce que c'est? C'est une fonction que les pionniers ont créée chez eux, afin de prendre eux-mêmes la loi en main, au lieu de la laisser appliquer par des juges salariés à tant par dollar. Plus tard, vous en apprendrez davantage à ce sujet; il faut d'abord que vous sachiez l'histoire d'Asa et de son blockhaus, de ce blockhaus qu'il avait baptisé le blockhaus sanglant, et qui, en effet, n'a que trop bien justifié son nom.

« — Ne serait-il pas mieux de remettre cela à un autre moment? « — Remettre à un autre moment? répéta le vieillard; écoutez ceci : le fou ajourne, l'homme sage agit. Il n'y a qu'un temps pour toute chose. C'est le moment de parler d'Asa, car vous entrez dans

ses domaines, et il faut entendre avant de voir. Demain, le moment serait passé.

« Le langage du pionnier commençait à devenir embarrassant; sa sombre humeur éclatait çà et là, au milieu de son interminable bavardage, comme un éclair sinistre, et nous commencions à sentir qu'un peu plus de réserve de notre part n'eût pas été hors de propos. Sans laisser toutefois percer notre mécontentement, nous nous assîmes aussi commodément que possible, et il put voir que nous étions disposés à écouter l'histoire d'Asa. »

Ainsi commencent ces grandes peintures, et l'on aperçoit déjà la pensée morale qui les éclairera d'une lumière si vive. M. de Vignerolles voulait se faire planteur; le récit de Nathan, le spectacle des travaux de la colonie éveille en lui le désir de s'établir .aux mêmes lieux. D'abor j, on l'a vu, Nathan est terriblement brusque et défiant; l'austère Américain a horreur de la frivolité française; mais comme cette rudesse s'adoucit peu à peu ! comme le patriotisme vient tempérer la roideur puritaine 1 et que le démocrate est fier de montrer à un gentilhomme de Versailles la supériorité de son pays ! Cette idée inspire à M. Sealsfield une suite de pages admirables. Les assemblées populaires, la justice rendue'en commun, la pratique des institutions républicaines, pratique grave, sévère, et empreinte d'un caractère religieux, ce sont là autant de scènes originales et d'une beauté toute neuve. Soutenu par une foi ardente dans les lois et. l'esprit de son pays, l'auteur déploie ici ses pins hautes inpirations morales. Le drame, d'ailleurs, quoique moins vif, ne faiblit pas; l'i-dée de conquête est toujours présente au milieu de ces pacifiques tableaux, et ces planteurs occupés à défricher le sol ne sont peut-être pas moins hardis que les pionniers du blockhaus. Considérez que cette commune, avec son suffrage universel ' ses lois démocratiques, est placée sur le sol

mexicain et qu'elle y plante le drapeau des États-Unis sans se soucier de l'autorité espagnole.

N'est-ce pas aussi une lutte morale pleine d'intérêt que cette éducation de nos gentilshommes sous la mâle discipline de Nathan ? Brusqué et séduit tout ensemble, le comte de Vignerolles s'éveille à une vie qu'il ne soupçonnait pas. S'il est souvent froissé des rudes paroles du squatter, les grands spectacles qui frappent ses yeux transforment insensiblement son esprit. Nathan, si peu hoseitalier d'abord, est plein d'une cordialité austère dès qu'il a foi dans l'honnêteté du nouveau venu. Fondateur et chef de la colonie, il protége tout étranger qui peut lui faire honneur, et le défend avec courage dans le tumulte des meetings populaires. Une scène charmante est celle où tous les colons, sous le commande ment de Nathan, donnent au comte quelques journées de travail, et lui construisent une belle et commode habitation sur les domaines qu'il vient d'acquérir. Tout cela se passe à la fin du dix-huitième siècle, au moment où la révolution française creusait un abîme éternel entre le passé et l'avenir du monde. Là aussi, dans cette colonie de la Louisiane, c'était le passé et l'avenir, c'était l'ancien régime et la démocratie qui se trouvaient face à face, représentés par Nathan et M. de Vignerolles. J'ai déjà dit que les personnages de M. Sealsfield, sans perdre jamais la précision d'un caractère individuel, atteignent à des proportions idéales et confinent au symbole; la plus belle assurément de ces poétiques créations, c'est le grand seigneur de la cour de France converti à la vie démocratique, c'est M. le comte de Vignerolles devenu le disciple, l'ami, le prosélyte passionné du républicain Nathan Strong.

Cependant un événement inattendu vient jeter le trouble dans la'colonie. Vers 1802, la Louisiane fut livrée par l'Espagne à la France, et le 30 avril 1803 Bonaparte la vendait aux États-Unis pour quinze millions de dollars. Bonaparte avait eu soin de stipuler que tous les établissements des colons autorisés par l'Espagne et la France seraient reconnus par le gouvernement américain. Cette condition, qui protégea tant de familles contre les exigences des nouveaux maîtres, ne profita pas à Nathan. On vit, chose cruelle 1 on vit l'héroïque fondateur de la colonie inquiété dans la possession de ses domaines. Nathan n'avait pas de papiers; l'autorité espagnole avait subi le conquérant, mais, on le pense bien, elle n'avait pas signé le contrat. Les seuls titres de Nathan, c'était son sang versé, c'était la tombe d'Asa Nollins, c'était ce blockhaus sanglant derrière lequel six pionniers, au nom de la patrie américaine, avaient fait la guerre au Mexique. Ce n'était point assez aux- yeux de l'inflexible loi; Nathan se retira devant leshériff. M. de Vignerolles était au désespoir. — Il faut parler, criait-il, il faut protester; vous laisserez-vous chasser de ce sol que votre sang a conquis et qu'ont fécondé vos sueurs? Serez-vous moins brave en face d'un homme de loi que vous ne l'avez été devant les mousquets des Espagnols ? — Tel est, en effet, le respect de la loi chez le peuple américain, et ce dernier trait ne devait pas manquer à cette majestueuse figure. Nathan dit adieu à ses compagnons; il reprend sa carabine et sa hache; il va chercher de nouveaux déserts où-il n'aura plus affaire au shériff, mais seulement aux fusils des Mexicains. Nathan fera dans le Texas ce qu'il a fait dans la Louisiane. Telle est l'origine de cette colonie anglo-américaine qui s'établit

au Texas vers les premières années de ce siècle, petite colonie très-inoffensive d'abord, mais qui, s'accroissant peu à \* peu par un travail opiniâtre, devint assez forte pour se détacher du Mexique en 1836, et dont l'annexion aux États-Unis a tenu longtemps en suspens la politique des deux mondes.

N'est-ce pas là un trait qui achève de peindre cet éminent personnage? Que sont les Pionniers de Cooper, je vous prie, auprès de ce magnanime Nathan, à la fois conquérant et fondateur, aussi grand dans la paix que dans la guerre, et qui, après une telle vie, est tout prêt il déployer de nouveau, et le plus naturellement du monde, son inépuisable héroïsme? Vingt-cinq ans plus tard, Nathan, après avoir colonisé le Texas, vient passer quelques semaines dans la Louisiane. Il veut revoir le blockhaus, la tombe d'Asa, les travaux de ses compagnons, et surtout son vieil ami, son disciple dévoué, le comte de Vignerolles. Le patriarche est plus grand encore que le jour où il abandonna au shériiï ses domaines contestés. Ses conquêtes dans le Texas ont creusé des rides nouvelles sur son front, et imprimé je ne sais quel caractère auguste à cette physionomie. Il y a dans la scène finale du drame une sublime et bienfaisante sérénité. Assis à la table de M. de Vignerolles, entouré et fêté par les colons comme un père par ses enfants, le vieux pionnier républicain ne songe pas aux victoires de sa carabine, il pense à ses conquêtes morales, et, serrant la main du comte, il porte un toast à l'amitié. C'est le calme des beaux soirs après les journées laborieuses, ce sont les sévères douceurs qui remplissent l'âme après un grand devoir accompli.

Tel est ce livre de Nathan, la plus originale peinture du caractère américain, et aussi la plus poétiqua des oeuvres

du romancier. Si l'on voulait faire connaître chez nous ce vigoureux génie, c'est Nathan qu'il conviendrai t de traduire. N'oubliez pas que ce magnifique drame est habilement placé dans le journal de George Howard et qu'il couronne la série des Scènes de la vie américaine, expressément dédiées à l'Allemagne. Le contraste des épisodes familiers qui précèdent avec la solennité de ce récit renferme une intention profonde. Insérer ces pages grandioses dans le journal d'un jeune planteur, les y jeter, pour ainsi dire, négligemment, avec des esquisses de voyages et des intérieurs domestiques, c'est montrer combien est naturelle la sublimité de Nathan, c'est révéler avec art la puissance de cette démocratie américaine, qui, au milieu de la vie commune, peut présenter souvent des spectacles comme celui-là, grands spectacles dont l'histoire ne dit rien, dévouements glorieux et ignorés qui ont-besoin d'un poëte 1

VII

M. Sealsfield vient de peindre l'idéal des squatters, qui préparent les envahissements de la race anglo-américaine; mais cette tâche n'appartient pas seulement .à des héros comme le vieux Nathan. En face de l'austère pionnier, il faut oser placer son étrange et terrible auxiliaire, le bandit, l'homme que la société a rejeté de son sein, et qui va chercher aventure dans les expéditions lointaines. C'est ce qu'a fait l'intelligent artiste, et au portrait de Nathan Strong il a opposé hardiment la louche et sinistre figure de Bob. Nous voici arrivés au dernier ouvrage de M. Sealsfield, à celui qu'il a

intitulé, je ne sais trop pourquoi, le Livre des Cajutes (das Cajutenbuch). Ce livre est un recueil de récits liés ensemble par une mise en scène assez étrange; c'est dans une tabagie que nous conduit l'auteur, et là, au milieu des conversations bruyantes, les types des différentes contrées de l'Union sont habilement évoqués. De tous ces récits, le plus considérable^ à tous égards est celui dont le meurtrier Bob est le héros. - Nathan nous a montré le premier Américain dans le Texas; en lisant la vie et la mort de Bob, nous assisterons à cette guerre de 1836, qui sépara le Texas du Mexique et fit de la colonie anglo-américaine une république indépendante.

La scène se passe en 1840, et le théâtre est une tabagie de quelque ville du Sud, en Louisiane sans doute, ou bien dans l'Arkansas. On boit, on fume, on discute. Le prix du coton; le prix des esclaves, la banque, la question de la présidence, toutes les nouvelles du jour mettent les esprits en feu. Les affaires du Texas arrivent tout naturellement; il n'y a pas de questions plus brûlantes. On discute l'annexion de la république texienne; la majorité, on le pense bien, réclame cette brillante conquête, car nous sommes dans le Sud, et c'est le Nord qui repousse l'annexion, craignant l'influence toujours croissante des États à esclaves. Au milieu des propos échangés vivement, au milieu des injures et des railleries dont on accable les politiques éminents de l'Amérique du Nord; et Adam la vieille femm13, et l'ennuyeux^Nebsler, et le pédant, le HMï<re' d'école Everett, un des adversaires de l'annexion, le colonel Cracker e:nploie quelques arguments fort peu honorables pour les Texiens. g Que ferons-nous, dit-il, de toute cette canaille? Savez-vous ce que c'est que le Texas ? Un ramas d'aventuriers, des assassins, des bandits,

des gens de sac et de corde. » Il allait continuer, quand un jeune homme se lève, et, du ton le plus poli, mais le plus décidé, demande au colonel de vouloir bien retirer ses paroles.

Ce jeune homme est un Texien, le colonel Morse, l'un des chefs de la guerre de 1836. A ce nom déjà célèbre, le colonel Cracker s'incline et reconnaît avec empressement que le vainqueur de San-Antonio, le défenseur de Velazco et du fort Goliath, est le plus digne gentleman qu'il connaisse. « Ce n'est pas assez, dit le colonel Morse; veuillez rendre le même hommage aux soldats qui étaient avec moi à San-Antonio, à Velazco et au fort Goliath. — Volontiers, dit l'autre en se mordant la lèvre. — Et maintenant, reprend le colonel Morse, je vous accorde, à mon tour, que la canaille ne manque pas dans le Texas et qu'il y a là force brigands et meurtriers; j'ajoute seulement qu'il n'y en a pas trop, et que ces gens de sac et de corde ont été le salut du pays. » — A ce paradoxe étrange, ce sont des cris, des exclamations tumultueuses; mais le colonel Morse soutient résolûmenL sa thèse, et il a de curieuses pièces à l'appui. D'ailleurs on le presse de questions : Comment est-il devenu Texien? Comment l'héritier de l'une des premières familles du Maryland a-t-il quitté sa patrie pour se dévouer à la fortune de ces aventuriers? Le récit du colonel Morse nous introduit dramatiquement dans cette singulière histoire du Texas.

La prairie de Jacinto est une des plus vastes et des plus touffues parmi les immenses prairies du Nouveau-Monde. Malheur à qui s'égare dans ses hautes herbes ! il fera d'inutiles efforts pour en sortir, et, comme le naufragé qui n'aperçoit ni une voile, ni un rocher aux quatre coins de l'ho-

rizon, il disparaîtra dans cette mer sans limites. Un jour, pendant un voyage au Texas, le colonel Morse s'engage dans la prairie de Jacinto. Ignorait-il le danger? se fiait-il à l'intelligence et à l'agilité de son cheval ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est bientôt perdu dans les savanes. Pendant quatre jours et quatre nuits, le voyageur désespéré s'épuise en efforts infructueux pour trouver une issue; brisé par la fatigue et la faim, traîné à demi mort par son cheval exténué, il va rouler au fond d'un torrent, quand un homme arrête le cheval, et avec quelques gouttes de whisky ranime les forces du cavalier.

Ce sauveur inattendu est un homme de mine sombre, aux cheveux en désordre, aux yeux hagards, c'est Bob le meqrtrier. Bob est l'habitant de la prairie de Jacinto. Il l'habite, chose étrange 1 malgré lui; il y est enchaîné par une volonté supérieure à la sienne. A l'endroit même-où il a sauvé le colonel Morse, sous un arbre immense qu'on nomme le Patriarche, Bob a assassiné jadis un voyageur pour lui voler un sac d'argent. Depuis ce jour, son remords, sous la forme du malheureux qu'il a tué, le poursuit sans cesse et le ramène à l'endroit où le crime a été commis. Bon gré mal gré, une force invisible le pousse vers l'arbre fatal. Quand il a couché dans quelque misérable cabane des environs, il part le matin, sa carabine sur l'épaule; il se dirige vers les montagnes: vains efforts! Quelques heures après, il est au milieu de la prairie, à l'ombre si nistre du Patriarche. Chaque jour le châtiment se renouvelle, chaque jour Bob est trainé en face de son crime. Atterré, anéanti, le meurtrier a besoin de faire un aveu, de déposer ce fardeau qui l'écrase. Il dit tout au colonel Morse; mais ce n'est point assez, et, encou-

ragé par cette première confession, il supplie le colonel de Je livrer aux mains de la justice. Le lendemain, en effet, introduit auprès de l'alcade, Bob lui raconte en frissonnant son meurtre et l'épouvantable châtiment qu'il subit. « Ah! s'était écriée la victime sous le poignard de Bob, ma pauvre femme 1 mes pauvres enfants! » Ces mots, retentissant aux oreilles de l'assassin, lui ont dévoilé l'énormité de son forfait, et la solitude, le silence, la nécessité de vivre avec son remords sans pouvoir jamais s'étourdir, ont produit chez lui ce phénomène extraordinaire qu'il veut fuir en se livrant au juge.

La scène est admirable. Le juge écoute avec froideur, avec distraction même, et comme accoutumé à des confessions de ce genre; puis il ajourne Bob au lendemain, voulant prévenir ses assesseurs, qui prononceront avec lui la sentence. Quand le meurtrier est sorti, ce juge impassible, cet homme dont l'indifférence impatièntait le colonel Morse, entame avec son hôte la plus singulière conversation. Ce n'est pas un indifférent, c'est un philosophe. Il connaît à fond ce peuple de bandits qui s'attache aux colonies nouvelles, il a réfléchi sur l'emploi possible de ces forces perdues, et, dans son existence solitaire, il est arrivé à se faire une philosophie de l'histoire pleine d'une vigoureuse originalité. Cette philosophie, il faut la lire dans le texte même, car on ne saurait la réduire en formules C'est un feu croisé de paradoxes et d'idées sublimes, ce sont les bizarreries les plus sensées et les extravagances les plus judicieuses, et tout cela dit avec un aplomb, avec une certitude ! rien n'est plus vif ni plus brillant. La conclusion, c'est que les Normands étaient des diables déchaînés dans le monde, un ramas de coquins con-

duits par un bâtard, de vrais sacripants qui, poussés par la faim, ont fondé le plus puissant royaume des Lemps modernes. Est-ce la faute de leurs fils, si ce sang diabolique s'agite encore en eux? Étaient-ils libres de ne pas être des brigands comme leurs pères? Pouvaient-ils ne pas -remplir le monde de leurs scandales ? Pouvaient-ils ne pas voler. les deux Indes? Et, pour accomplir ces grands brigandages que poètes et historiens ont déguisés sous de si belles couleurs, combien de misérables n'a-t-il pas fallu réunir 1 Quelle vile canaille autour de ce bâtard de Guillaume 1 que de coquins 1 que de Bobs ! C'est là que l'alcade voulait en venir; il avait besoin de tonte celte philosophie inattendue pour annoncer au colonel Morse que le meurtrier serait absous. « Mais vous n'êtes pas un chef de Normands, dit le colonel; vous n'êtes ni un Guillaume le Bâtard ni un Plantagenet. — Je suis' tout autant que chacun de ces hommes, reprend l'alcade; je suis citoyen américain, et j'ai le Texas à conquérir.» Cette scène bizarre et forte exprime avec une énergie sauvage l'ardeur envahissante de la race anglo-américaine; la haute impartialité du peintre n'a voilé aucun trait de cette insatiable ambition.

Mais ce n'est là quelle commencement des théories -de l'alcade; ses loisirs lui ont permis de réfléchir beaucoup, et vraiment il y a profit à l'entendre quand il expose avec une brusquerie si originale la situation de son pays. Le Texas, avant de conquérir son indépendance, était une sorte de Botany-Day pour le Mexique; on y jetait assassins et voleurs. « Heureusement, dit l'alcade, l'Union nous envoyait aussi les siens, et cela formait un contre-poison. » On pense bien que ces étranges théories sont de continuelles surpri-

ses pour le colonel Morse. L'alcade, cependant, n'hésite pas à prouver son dire, et rien n'est plus curieux que ce portrait de la canaille mexicaine comparée à la canaille des États-Unis : ici, des malheureux qui joignent l'hypocrisie à la perversité, des bandits que l'absolution d'un confesseur aveugle prépare à de nouveaux forfaits; là, des criminels sans doute, mais chez qui les ressources ne manquent pas, et qui conservent, comme une religion dernière, le plus vif sentiment de la patrie. Tel est le meurtrier Bob, et c'est pourquoi l'alcade ne veut puas le condamner. Il sent qu'on a besoin, comme il dit, de ces pierres mal taillées, de ces rudes morceaux de granit rebelle, dans les fondements d'une société qui se forme. Pour bien comprendre d'ailleurs cette indulgence presque paternelle de l'alcade pour i'assassin, il faudrait citer la scène tout entière et voir quelles luttes la colonie américaine est obligée de soutenir contre la perfidie espagnole; mais, encore une fois, comment compter les richesses que prodigue la verve du hardi causeur? Disons seulement que c'est là une des excellentes créations de M. Sealstield. Le caractère de l'alcade s'y révèle avec une énergie extraordinaire, et les lueurs les plus vives éclairent cette étrange société de colons et de brigands. Au lieu d'avoir affaire à un juge de village, le colonel Morse a en face de lui un des chefs qui préparent dans l'ombre la révolution du Texas. Séduit par les projets enthousiastes et l'impertubable assurance de l'alcade, le colonel met son épée au service des insurgés américains. La guerre éclate, et, au milieu d'une bataille, Bob, réhabilité par son repentir et son courage, meurt, frappé d'une balle, dans les bras de l'alcade et du colonel Morse.

Il est difficile de lire cette dernière scène sans que les larmes viennent aux yeux. A travers la bizarrerie de l'alcade, quel admirable cœurt quel trésor de générosité et de patriotisme ! Sa sollicitude pour le meurtrier, ses mille efforts pour purifier cette [Ime énergique, pour la rendre utile au pays, tout cela est d'une inspiration profondément religieuse. Citons encore un détail. En dépit de l'alcade, Bob avait été condamné à être pendu aux branches du Patriarche, et c'est l'alcade qui l'avait sauvé, malgré sa résistance, sous l'ombre même de l'arbre fatal. Au moment où l'alcade menait le meurtrier au supplice, il lui faisait réciter une prière; cette prière inachevée, ils la reprennent ensemble au milieu des balles qui sifflent, et Bob, couvert de sang, demande à l'alcade s'il est content de lui. L'alcade atteint ici à une véritable grandeur, et ces deux figures, l'une plaisamment étrange, l'autre sinistre et sombre, sont transfigurées tout à coup par le patriotisme.

Nous devons le dire cependant : malgré tant de belles scènes, l'artiste a mérité plus d'un reproche. Si M. Sealsfield a jeté dans ce récit des beautés de premier ordre, il ne s'est pas donné le loisir de les coordonner harmonieusement. Je vois ici des fragments admirables, des matériaux du plus grand prix, mais le monument n'existe pas. C'est sans doute une puissante et magnifique ébauche ; ce n'est pas le roman que M. Sealslield nous a fait entrevoir, ce n'est pas l'audacieuse contre-partie de Nathan qu'il avait semblé nou promettre.

VIII

L'analyse des romans de M. Sealsfield a dû montrer, je l'espère, quelle est la grandeur naturelle de cette saine imagination. L'Amérique a-t-elle enfin produit un de ces poëtes originaux qui savent consacrer par d'idéales créations l'âme et le génie d'un peuple? Je crois qu'on peut l'affirmer; je crois que l'auteur du Maître légitime, du Vice-roi, de Nathan, l'aimable confident de George Howard, le peintre énergique de Bob et de l'alcade a donné un vivant tablpau de la démocratie américaine. Cette forte et laborieuse société, aucun poëte, aucun romancier ne l'avait consacrée ainsi dans sa vie familière et sa dramatique histoire. Pénétré d'un religieux tespect pour les lois de son pays, M. Sealsfield n'a jamais été infidèle à cette austère inspiration; il est vraiment le poëte du patriotisme et de la démocratie libérale. On a vu avec quel mélange d'enthousiasme et de raison il proclame ses croyances, comme il dégage sa foi des superstitions mauvaises, comme il s'efforce enfin de purifier cet idéal qu'il propose à l'admiration du monde. Il y a chez lui un éloquent publiciste en même temps qu'un romancier habile. La prédication qui résulte de ses livres ne gêne jamais sa fantaisie inspirée : l'auteur de Nathan est avant tout un artiste; mais, comme c'est un artiste dévoué aux idées libérales, l'imagination, dans ses ouvrages, s'unit d'une façon toute vivante, toute spontanée, aux graves enseignements de la politique. N'est-ce pas là un privilége rare et qui atteste un maître ?

La sévère pensée de M. Sealsfield ne s'inspire pas seulement du tableau des choses humaines; le poëte sait dérober à la magnifique nature qui l'entoure les plus neuves et les plus riches couleurs. J'ignore si M. Sealsfield appartient aux États du Nord ou aux États du Sud; quelques-uns de ses récits se passent à New-York et à Philadelphie, les autres dans la Louisiane ou l'Arkansas; j'inclinerais pourtant à croire que l'auteur de Nathan est né dans le Sud, dans \* cette belle Louisiane qu'il a si brillamment décrite, non loin de ce Mississipi, qui lui a fourni tant d'admirables paysages.

Avant M. Sealsfield, un seul homme avait compris la poésie de ces grands spectacles; il semblait même qu'il l'eût épuisée, et certainement il était difficile de décrire après Chactas les soleils couchants du pays des Natchez et les hautes herbes du Meschacébé. M. Sealsfield a su échapper, et par son talent même et par la situation de son esprit, à une comparaison si périlleuse. Le grand écrivain que pleure la France portait dans les déserts de l'Amérique la mélancolie du vieux monde; il y portait une imagination attristée par la ruine d'une société tout entière, et, mêlant les sombres pensées de l'Européen à la splendeur immaculée de la nature sauvage, il composait de ces hardis contrastes une poésie qu'on ne surpassera pas. La pensée de M. Sealsfield est naturellement toute différente, et c'est ainsi qu'il peut rester original en retraçant les mêmes paysages que l'auteur d'Atala et de René. Ce ne sont pas les pensées de mort qui préoccupent M. Sealsfield; il foule un sol vivace où tout est jeune et nouveau. Comme René chez les Natchez, Châteaubriand ne peut s'empêcher de songer aux ruines de l'Europe.

« Ici, s'écrie l'auteur de Nathan, point de ruines, point de châteaux démantelés, point de forteresses découronnées ; cette terre est à nOlls; bien plus, elle est notre œuvre et ne porte que notre empreinte. Il n'y a pas de fantômes, empereurs ou rois, comtes ou ducs, qui viennent obséder notre esprit. Nous n'avons jamais été les fermiers de ce sol; nous en sommes tous les créateurs et les maîtres. » Et il dépeint avec un mâle orgueil cette noble terre du travail ; les belles plantations entourées de magnolias se détachent sur les forêts sombres; le Mississipi roule ses eaux mugissantes, que sillonnent fièrement les bateaux à vapeur; partout apparaît la main de l'homme, et partout circule la vie, une vie active, infatigable.

M. Sealsfield a quitté cette terre d'Amérique qui lui a prodigué des inspirations si belles. Retiré depuis quelques années déjà dans la Suisse allemande, il est venu sans doute y recueillir le fruit de ses travaux, non loin du pays à qui il les a dédiés. Peut-être, puisque ce n'est pas en Allemagne, mais dans une démocratie, qu'il a fixé sa retraite, peut-être a-t-il voulu s'assurer plus de liberté, afin de continuer son éloquente prédication. Pourquoi n'y aurait-il pas dans le développement de cette forte pensée toute une seconde phase, aussi poétique et plus militante encore que la première? Son nom, déjà populaire en Amérique, celèbre en Angleterre et en Allemagne, deviendrait bientôt un nom européen, et n'aurait pas besoin d'être révélé à la France.

P. S. J'achevais ce travail sur les œuvres complètes'de

M. Charles Sealsfield quelques semaines après les journées de juin 1848, et au moment de le publier dans la Revue des Deux-Mondes, j'ajoutais ces paroles :

« Pour moi, en essayant d'introduire chez nous cet émi« nent écrivain, ai-je été trop indulgent, et me reprochera« t-on d'avoir surfait les travaux de M. Sealsfield? Sans « doute je courais ce danger. Au milieu des tristesses de « l'heure présente, dans ce douloureux, enfantement de notre « jeune république, comment la pensée ne se reposerait-elle « pas avec bonheur sur les grands spectacles de la démocra« tie du nouveau monde? Lorsque j'achevais de-lire l'épopée « de la Louisiane et du Texas, des sauvages plus criminels « que Bob mettaient la France en deuil (et saurons-nous, « hélas! comme l'Amérique, régénérer jamais ces violentes « natures?); lorsque j'admirais les mâles vertus du peuple « américain, le respect de la loi, le respect de la liberté, le « dévouement sans bornes à la patrie, quels tableaux avions« nous sous les yeux? L'idée même de la loi effacée au fond « des âmes, la liberté et les saintes conquêtes de 89 compro« mises par des passions hideuses, nos généraux d'Afrique, « tant de fois vainqueurs des Arabes, tombant égorgés sur le « pavé de Paris, et le meilleur sang de la patrie répandu par « des mains parricides. Oui, je l'avoue, j'ai éprouvé autre « chose encore que les joies de la poésie en lisant les romans « de M. Sealsfield; j'y ai goûté la paix, j'y ai contemplé « l'idéal d'une démocratie honnête. Je suis bien sûr cepen« dant de n'avoir pas cédé dans mes jugements à un en« thousiasme intéressé. Les douloureux motifs qui ont aug« menté l'attrait de ces beaux livres disparaitront bientôt; « notre république s'organisera, il faut l'espérer, assise sur

« le droit éternel ; et, comme la France est supérieure aux « États-Unis par l'inspiration du cœur et la gloire de la pen« sée, un jour viendra sans doute, où nous pourrons don« ner, nous aussi, d'utiles leçons au nouveau monde. « M. Sealsfield n'y perdra rien; alors comme, aujourd'hui « on admirera en lui un peintre éclatant et un profond pen« seur; sa place enfin est marquée parmi les vrais poëtes « du dix-neuvième siècle. » C'est ainsi que je terminais mon étude au mois d'août 1848, et je ne veux pas, en réimprimant ces pages, effacer la trace des émotions qui me les dictèrent; voyez pourtant comme à treize ans de distancè ces émotions se déplacent et comme le spectacle est changé! Aujourd'hui, si j'avais à faire une étude du même genre, ce n'est pas vers la France que je tournerais mes regards, c'est vers cette démocratie américaine dont M. Charles Sealsfield a si noblement célébré les patriotiques vertus et qui, ébranlée en ce moment par une crise formidable, semble donner un démenti à ses admirateurs.

Où est-il ce respect de la loi, la force et l'honneur éternel, disait-on, de la démocratie du nouveau monde ? La nomination d'un adversaire de l'esclavage à la présidence des ÉtatsUnis a suffi pour exaspérer les États à esclaves, et le pacte fondamental a été rompu avec violence. Ah 1 l'éloquent auteur de Nathan et du Livre des Cajutes est-il donc si profondément enseveli dans sa retraite que de pareils événements ne le ramènent pas sur la scène? Les quinze années qui se sont écoulées depuis la publication de ses œuvres complètes l'ontelles rendu indifférent aux principes dont il était naguère le généreux défenseur? A-t-il renoncé à glorifier sa patrie? Ne ressent-il plus le désir de nous la faire admirer? Je ne crois

pas assurément que M. Sealsfied ait assez d'autorité sur ses concitoyens d'Amérique pour qu'une voix de plus ou de moins puisse rien changer à la situation des esprits ; je voudrais seulement qu'il se souvint de l'espèce de ministère moral dont il s'était chargé autrefois, et que, poursuivant sa prédication à l'adresse de la vieille Europe, il voulût bien expliquer à ses auditeurs maintes choses qui les étonnent et les affligent. A part les conséquences funestes que peut avoir, en matière politique et financière, la dissolution de la république de Washington, cette crise, au point do vue moral, est une cause d'alarmes bien autrement sérieuses pour tous les amis de la liberté. La société américaine, quels que soient ses défauts et ses vices, était pour les âmes libérales un exemple, un encouragement ou du moins une consolation: « Voilà une démocratie, disait-on, qui sait respecter la loi, qui a le sentiment de la liberté individuelle, qui trouve dans les mœurs publiques un frein à ses passions, et qui n'a pas besoin, pour se maintenir, d'abdiquer au profit d'un maître 1 » Or, maintenant que les États du Sud, comme nos factions démagogiques, protestent par la violence contre res institutions et les représentants du pays, que devient notre idéal, et que pourrons-nous répondre désormais aux ennemis de la société moderne?

C'est surtout à M. Charles Sealsfield qu'il appartenait de dissiper ces inquiétudes. Il y a, au douzième volume de ses œuvres, un 'curieux chapitre-où est traitée la question de l'esclavage; je l'ai relu, on le pense bien, avec un intérêt tout nouveau, j'y ai cherché avidement la pensée du loyal publiciste, et voici ce que j'ai -trouvé. La scène se passe dans la Louisiane; la Soirée, ou la Nouvelle-Orléans en 1799, tel est

le titre de ce récit. De jeunes gentilshommes français, chassés de leur pays par la révolution, sont réunis chez des planteurs du Sud et exposent librement leurs impressions sur la société américaine. L'un d'eux, M. de Vergennes, flétrit l'institution de l'esclavage avec une verve toute parisienne; les planteurs se défendent en véritables pionniers ; la discussion est vive; on crie, on gesticule, on s'emporte, et l'âpreté tenace des squatters est décrite par l'auteur avec une singulière impartialité. Au milieu des récriminations que l'Amérique adresse à l'Europe, un des Mississipiens nommé Richards produit tout à coup des arguments inattendus..

« Nos esclaves, dit-il, nous ont été imposés, et nous ne sommes pas le moins du monde responsables de l'introduction de ce fléau parmi nous. Permettez-moi de vous raconter brièvement,'et en historien exact, l'origine de l'esclavage aux États-Unis. Vous savez que nous étions encore, il y a moins de soixante ans, les sujets de la couronne d'Angleterre; vous savez que le gouvernement anglais s'était arrogé le droit de régler le. commerce de ses colonies, et qu'il exerçait ce droit dans toute sa rigueur, cherchant là un moyen de maintenir les colonies aussi longtemps que possible dans la dépendance de la métropole. Tous les actes du parlement en font foi. Les bills . de cette époque tendaient tous à un seul et unique but : favoriser le commerce des sujets anglais habitant la Grande-Bretagne, limiter et même empêcher complètement celui des colons d'Amérique. Les colons n'avaient pas de bâtiments de mer et ne pouvaient en avoir; on ne leur permettait que des navires côtiers. La navigation de la marine marchande était exclusivement réservée aux sujets de Sa Majesté Britannique demeurant dans les trois royaumes unis, lesquels avaient et exerçaient seuls le monopole de l'importation et de l'exportation pour tous les articles dont le gouvernement permettait l'entrée dans les colonies.

« Une des branches de ce commerce autorisé par le gouvernement anglais, ce fut bientôt, après que les colonies eurent atteint quelque bien-être, l'importation des esclaves nègres d'Afrique. La première

opération de ce genre fut faite, en 1620, par un navire hollandais, avec l'autorisation formelle du gouvernement britannique ; puis, aussitôt après, le gouvernement s'empara de ce commerce et ne le permit plus qu'aux navires anglais, aux navires équipés dans des ports 'anglais et appartenant à des sujets anglais. En un mot, il en fit un monopole. Sur le monopole du commerce en général, les colons ne pouvaient rien dire, mais ils protestèrent contre cette nouvelle branche de négoce, l'importation des Africains.

« Ils comprirent bien que l'importation des noirs, nouvelle espèce de marchandise publiquement étalée comme les autres articles de commerce, comme le thé, le sucre, les épices, et bientôt vendue à vil prix, — ils comprirent bien que cette -importation finirait par enraciner, par éterniser l'esclavage dans leur pays. L'arrivée des premiers navires chargés d'esclaves causa donc une alarme universelle. Les- colons résolurent d'adresser des remontrances au- parlement ■ britannique et de protester contre te commerce de marchandise humaine. Ils le firent, ils supplièrent instamment la couronne de . leur épargner à l'avenir l'importation des Africains et, ce qui devait en être la conséquence-inévitable, l'établissement de l'esclavage. Le MassachusÕts, la Pensylvanie, le Maryland, la Virginie, prirent l'initiative, et d'autres colonies les suivirent.

« Pour faire apprécier la sérieuse importance de ces protestations et l'obstination désespérée des pétitionnaires, il suffit de citer l'exemple de la Géorgie. La Géorgie est la plus jeune, la dernière des grandes colonies fondées sous le gouvernement de l'Angleterre. Elle est née vers la fin de la première moitié du dix-huitième siècle, c'està-dire dans une période où la barbarie du moyen âge s'était déjà évanouie devant les premiers rayons de l'esprit .nouveau, et où les hommes d'État commençaient à régler leur politique sur dès principes plus humains. L'excellent Oglethorpe, qui l'organisa, en fut le premier gouverneur. La colonie à peine fondée, des navires anglais chargés d'esclaves arrivent dans les ports de la Géorgie, et, avec " l'autorisation du gouvernement britannique, commencent à étaler leur marchandise. Le gouverneur proteste, le conseil proteste; peines perdues!. C'était le droit de la couronne de déterminer les articles d'importation; or l'intérêt de la marine marchande d'Angleterre, disait-on, faisait un devoir au gouvernement de protéger une branche de commerce qui occupait tant de navires; quant à l'intérêt des colonies, ce n'était qu'une chose toute secondaire. Les colons, le gouverneur, le conseil furent donc déboutés de leur demande. Mais

ce premier échec ne les découragea point. Ils firent une seconde pétition plus pressante que la première, ils en firent une troisième, une quatrième, ils en firent jusqu'à dix, comme le prouvent les actes du gouvernement des colonies. Quelle fut la dernière réponse à ces infatigables remontrances ? Le goifrerneur fut déposé, le conseil fut dissous après réprimande, et l'importation des esclaves continua dans des proportions plus insolentes que jamais.

« — Les colons étaient-ils donc forcés d'acheter ces esclaves? demanda d'Ermonvalle.

« — Eh ! répliqua Richards, pouvait-on les jeter à la mer, comme on fit à Boston pour les caisses de thé? Et puis, ajouta-t-il, pour peu que vous connaissiez la nature humaine, vous savez bien qu'il y a dans toute société des hommes avides de gain, sans cesse préoccupés de leurs intérêts et nullement soucieux de leur devoir. Il se trouva de tels hommes pour acheter les esclaves ; d'autres en achetèrent aussi pour les arracher à l'effroyable misère dont ils étaient victimes sur les navires négriers et dans le marché public \ car c'était à fendre le cœur.

« L'insuccès des tentatives de la Géorgie n'effraya pas les autres colonies; les protestations continuèrent. Doléances et supplications devinrent de plus en plus impérieuses, à mesure que le mal faisait des progrès plus rapides. Les colons du Nord, usant de tout le pouvoir que leur laissaient les lois, apportèrent maintes entraves à l'importation et à la vente des nègres; quant aux colonies du Sud, dont les constitutions moins libérales accordaient beaucoup plus d'autorité aux gouxerneurs institués par la couronne, on peut dire que les esclaves leur furent à peu près imposés. Or ce mal fut si universellement et si profondément senti, que ce commerce des esclaves devint une des causes décisives d'où sortit la révolution. Lisez le .premier projet de la déclaration d'indépendance, projet conçu par Jefferson, Adams, Livingston, Sherman, Fra-llklin, et rédigé par Jefferson, vous ' y trouverez un article où, parmi liS' nombreux griefs qui décidèrent les colons à prendre les armes et à secouer le joug de l'Angleterre, on n'a pas oublié celui-ci : « Le roi d'Angleterre a arraché un peuple « à son pays natal, l'a traîné à travers l'Océan, l'a vendu comme cs« clave aux colons de l'Amérique du Nord ; et, après avoir ouvert « ainsi un marché d'hommes étrangers, il n'a pas eu honte de sou« lever ces esclaves vendus aux colonies sous sa propre sanction et « de les pousser à une guerrç à mort contre leurs maîtres. »

« Il est vrai que cet article, continue Richards, fut laissé de côté

lorsqu'on publia les pièces relatives à l'indépendance; quelques membres du congrès, au nom des colonies du Sud, avaient élevé.des objections contre l'opportunité de ces paroles, et le désir de réunir, l'unanimité des voix dans un document de cette importance devait passer naturellement avaht toute autre considération; mais l'horreur qu'excita l'odieuse barbarie du gouvernement ne s'en ex- , prima pas avec moins de forcé, même dans les colonies au Sud.

« — 'Voilà des faits, dit M. d'Ermonvalle, qui présentent la question sous un jour tout nouveau. Permettez-moi cependant une question : votre congrès, votre gouvernement à voua, après qu'il eut brisé le joug de la Grande-Bretagne, qu'a-t-il fait dans l'intérêt des malheureux noirs?

« — La demande est toute naturelle et elle est discrètement formulée, reprit Richards; c'est avec plaisir que je vais y répondre. Avant même d'ouvrir les hostilités contre la Grande-Bretagne, les colonies avaient déjà pris des mesures pour arrêter ce commerce inhumain. Le congrès continental de Philadelphie, comme il s'appelait, rassemblé en 1774, décida, à l'unanimité des suffrages, qu'à partir de la fin de décemhre de cette même année aucun esclave ne pourrait être introduit dans la contrée, ni exposé pour être mis en vente. Les assemblées coloniales-de New-York et de Delaware avaient déjà pris une décision semblable. Si ces arrêtés n'eurent pas les résultais bienfaisants qu'on avait en. vue, on né peut imputer ce malheur qu'aux désordres inévitables de toute révolution.

« Vous avez peut-être entendu parler du gouvernement fédéral qui fut établi, ou plutôt qui se rassembla aussitôt après la guerre de l'indépendance. Ce n'était qu'un simple lien entre les treize États devenus indépendants, une fédération d'États sans cohésion au dedans et sans force au dehors, chacun des. nouveaux États ayant maintenu-son absolue souveraineté, non-seulement pour ses affaires Intérieures, mais dans ses relations avec l'étranger. Le gouvernement fédéral était si faible qu'après Quelques années d'une existence im-' puissante, il se vit obligé lui-même de se dissoudre. Cet événement ejit lieu en 4787; cette même année, la nation américaine, comprenant enfin la. nécessité d'un gouvernement central f-ortement constitué, nomma une convention à qui échut la. grande tâche de fonder la constitution nouvelle. Cette convention se réunit en 1789, époque à laquelle la nouvelle constitution, avec Washington pour président, commença de fonctionner.

«. Il eût. été. à désirer, ajouta l'orateur, que les cinquante-deux

fondateurs de cet impérissable monument de sagesse politique donnassent au gouvernement central le pouvoir de régler la question de \* l'esclavage. Malheureusemi nt, cela ne fut pas et cela ne pouvait pas être; les Éta!s particuliers, entrés désormais dans la pleine jouissance de leurs droits civils et politiques, considérèrent la question de l'esclavage comme une question de propriété. D'ailleurs, presque tous, à cette date, avaient des esclaves; seuls, les États de la Nouvelle-Angleterre, dans lesquels l'esclavage n'avait jamais pu jeter. de profondes racines, avaient complétement réussi à l'extirper pendant le régime intérimaire de 1787 à 1789. La majorité des voix dans le congrès appartenait donc aux États du Sud, c'est-à-dire aux États à esclaves, qui, habitués insensiblement au mal, désiraient d'autant plus en finir avec cette question, qu'ils avaient employé une grande partie de leurs biens à l'acquisition de ces esclaves. Et si vous songez aux difficultés qu'il fallait vaincre avant de parvenir à fonder un gouvernement fédéral investi d'un pouvoir réel et fort, difficultés d'autant plus graves que chaque État particulier était àussi peu disposé que possible à rien sacrifier de ses droits souverains, et qu'ainsi tous les grands hommes à qui était dû le projet de la constitution nouvelle, les Washington, les Jefferson, les Franklin, les Adams, les Hamilton, les Morris, avai.ent en quelque sorte les mains liées, — si vous songez à ces difficultés, vous comprendrez sans peine que ces grands et sages hommes d'État aient été obligés de céder, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, pour ne pas mettre en péril le principe vital de la Constitution naissante; car il s'agissait de savoir si les colonies devenues libres resteraient treize petites républiques sans lien, sans unité, ou si elles formeraient une vaste et puissante fédération. Toutefois, cette conventionlà même n'a pas entièrement oublié la question de l'esclavage; elle a plus fait pour remédier au mal que n'ont fait tous les gouvernements de l'Europe réunis ensemble. Par un arrêté, qui devint plus l tard une loi, elle décida.que, dans tous les États à esclaves, la possession de ces esclaves serait garantie à leurs maîtres comme elle l'avait été par le gouvernement anglais, et que la solution de ces difficiles problèmes resterait abandonnée à chaque législation particulière; mais elle décida en même temps que le commerce des esclaves cesserait absolument dans un délai de quatorze années, si ' bien qu'après ce terme tout citoyen américain, atteint et convaincu d'avoir fait ce. co'mmerce, serait considéré et châtié comme pirate. Voilà ce qu'elle fit à une époque où l'Angleterre et les autres gou-

vernements paraissaient à peine se douter de tout ce qu'il y a de - barbare dans le commerce'des noirs. »

« L'assemblée écoutait avec une attention singulière ces explications si neuves pour elles, et aussi importantes qu'intéressantes.

« — Que firent donc, poursuivit Richards, ces États particuliers auxquels avait été abandonné le règlement de la question ? Sous le gouvernement intérimaire, de 1783 à 1787, les États de la NouvelleAngleterre, nous l'avons dit, avaient détruit l'esclavage sur leur sol; la Pensylvanie, le Delaware, New-York, New-Jersey, en tout dix États, ne tardèrent pas à suivre leur exemple. Ce sont ces dix États, comme on sait, qui ont peuplé les territoires occidentaux de l'Ohio, . d'Indiana, de l'Illinois, où l'esclavage n'existe, pas non plus. Le Michigan, qui peu de temps après fut admis au nombre des États, n'an a pas davantage, si bien que la majorité des États-Unis a complétement extirpé ce mal que lui avait inoculé l'Angleterre. Le Maryland, la Virginie, le Kentucky, on peut l'affirmer d'avance, suivront infailliblement la même marche. »

« C'est ainsi que nous traitons et détruisons peu à peu ce mal, qui s'est enraciné chez nous sans qu'on puisse nous en rendre responsables. Nul de nous ne se dissimule que c'est un mal, que ce mal , exerce une influence funeste à bien des points de vue, qu'il pèse sur toute notre vie civile, qu'une cure radicale est absolument nécessai re; mais nul homme tant soit peu sensé ne contestera non plus que cette cure doive être conduite lentement.

« — Oui, bien lentement, dit d'Ermonyafle.

« — Vous avez bien 'mis plus de douze siècles en Europe à émallciper les esclaves blancs, répliqua Richards, et vous n'êtes pas encore au but... »

Telle est l'opinion de M. Sealsfield sur la question de l'esclavage, et n'oubliez pas que l'auteur de Nathan est surtout le peintre enthousiaste des républicains du Sud. Il y a là pour lui deux points tres-différents, la question d'histoire et la question de droit. Au nom de l'histoire, il décline pour son

. pays la rèsponsabilité d'une institution odieuse, et il en rejette la honte sur l'Angleterre. Au nom du droit/ il affirme que l'esclavage doit disparaître des États du Sud, comme il

a disparu déjà des États du Nord, et il demande seulement que l'extirpation du mal s'accomplisse avec lenteur, avec ménagement, pour qu'aucun intérêt ne soit compromis.

Ces prémisses posées, il est facile de deviner quel serait aujourd'hui le drapeau du grand romancier américain. L'homme qui répondait si-vertement aux attaques inconsidérées de l'Europe ne changerait pas de sentiments et de langage en face de ces colons du Sud qui répudient insolemment toutes les traditions américaines. Les planteurs de M. Sealsfield ont horreur de l'esclavage, mais ils veulent, en hommes pratiques, circonscrire le mal, le refouler peu à peu, lui retrancher tout ce qui l'alimente, le condamner enfin à mourir insensiblement, au lieu de l'arracher tout d'un coup. avec violence. Envers des hommes qui parlent de la sorte, on comprend la politique des compromis; mais n'y a-t-il pas longtemps que tous les délais ont expiré? N'y a-t-il pas longtemps que les hommes du Sud ont cessé de condamner l'esclavage pour en essayer, au contraire, l'insolente justification? La. patience et la longanimité des États du Nord n'a-t-élle pas atteint les limites extrêmes ? Même avant l'agitation produite par l'élection d'un président opposé à l'esclavage, avant la crise qui vient de détacher de L'Union un certain nombre des États méridionaux, par conséquent avant la situation nouvelle qui impose aux hommes du Nord le devoir de repousser toute concession antilibérale, était-il posçiiile de se prêter encore à des compromis sans déshonorer la république de Washington? Depuis le jour oùM. Calhoun, le Mirabeau de la Caroline du Sud, osait dire en m

plein sénat : « L'esclavage est la plus saine et la plus solide base des libres institutions dans le monde, » et M. Mac-

Duffie: « L'esclavage est la pierre angulaire de l'édifice républicain, Il combien de paroles plus révoltantes encore ont été proférées! Combien de défis à la civilisation! Combien d'outrages à l'humanité, à l'honneur, à la loi chrétienne! Quels démentis aux traditions des grandes colonies libérales, aux exemples et aux doctrines des pères de l'indépendance! Un éloquent sénateur du Massachusets, M. Charles\_SumnerAont je m'honore d'être l'ami, a cité quelques-unes de ces paroles dans l'admirable discours qu'il a prononcé au congrès le 4 juin 1860 Ici, c'est le sénateur de la 'Caroline du Sud, M. Hammond, disant « que les formes de cette société appelée l'esclavage sont les meilleures qui soient au monde, » et son collègue, M. Chesnut, s'empresse d'adopter ses paroles; là, c\'st le sénateur du Mississipi, M. Davis, soutenant cette théorie « que l'esclavage est une forme de gouvernement civil pour ceux qui ne sont pas capables de se gouverner eux-mêmes, » et son collègue, M. Brown, ajoute avec enthousiasme : « Bien plus, c'est une grande bénédiction morale, sociale et politique, une bénédiction ponr l'esclave et une bénédiction pour le maître. A great moral, social and political blessing, a blessing to the slave and a blessing to the master. » Ce mal dont on était heureux autrerois de pouvoir imputer l'origine à l'Angleterre, ce mal qui, aux yeux de Jefferson, de Washington, de Franklin, était un des principaux griefs des colonies américaines contre le despotisme de la métropole, on le glorifie aujourd'hui comme un clu-fd'œuvre d'organisation politique, comme une source de

I. The barbarism of SI(ii,pi-y. Speech of hOIl. Charles Sumner, on the bill for the admission of Kansas as a free st(tic. lit the United States senate, june 4, 1860. In-8 ; Washington, 1860.

bienfaits pour l'humanité tout entière. Ecoutez M. Hunter, le sénateur de la Virginie, et dites si le délire peut aller plus loin: « Le système social des États à esclaves est la condition normale de la société humaine. Ses bienfaits ne sont pas réservés aux États à esclaves, ils s'étendent même aux États voisins qui ont cru devoir proscrire l'esclavage. Il fait le bonheur des deux races, de la race esclave autant que de la race libre; enfin, la pierre angulaire de cette voûte puissante qui, par sa force concentrée, est capable de soutenir tout l'édilice social, c'est ce bloc de marbre noir qu'on appelle l'esclavage des nègres. The very keystone of the mighty arch, wich by its concentrated strength is able to sustain our social superstructure, consists in the black marble block of african slavery. Enlevez ce bloc, aussitôt la forte voûte, avec tout ce qu'elle soutient, s'affaisse et tombe, couvrant le sol de ruines. »

Quand de telles doctrines sont proclamées à la face de l'Amérique et du monde, il n'y a plus de compromis possibles. C'est ce qu'a dit si énergiquement M. Charles Sumner dans son beau discours du 4 juin 1860, dans ce discours qui a précédé de quelques mois seulement l'élection de M. Lincoln et qui donne peut-être sa signification véritable à la victoire des libéraux. (1 Jusqu'ici, disait l'éloquent ora:eur, je n'ai discuté qu'incidemment la question de l'esclavage : en développant, par exemple, ce principe que l'esclavage e.4 un élément de dissolution et la liberté une garantie nationale; en exposant tout ce qu'avait d'inconstitutionnel le bill des esclaves fugitifs; en soutenant la prohibition de l'esclavage dans le territoire du Missouri; en révélant la faiblesse que montrèrent les États à esclaves, et particulièrement la Caroline du Sud, à travers les épreuves de la révolution ; et der-

nièrement enfin en démasquant le crime commis contre le Kansas. Dans toutes ces occasions où j'ai pu développer longuement ma pensée, j'ai trop peu parlé du caractère-même de l'esclavage, d'abord parce que d'autres sujets nous oecu-. paient, et aussi parce que je me suis toujours senti peu disposé à presser d'arguments un adversaire chez qui j'apercevais la sensibilité d'un malade. Mais, Dieu soit loué, ce temps n'est plus, et le débat s'est élevé enfin des détails aux principes. Jamais plus grand sujet de discussion ne s'est présenté dans notre histoire; dans toute histoire même, pareilles occasions sont rares; la lutte qui vient de s'ouvrir ne se terminera que par le triomphe de la liberté. »

1 Pourquoi ai-je cité ces paroles de M. Charles Sumner?Parce qu'elles répondent avec une parfaite précision à celles du romancier américain. On dirait que le sénateur du Massachusets continue l'exposition de principes commencée par l'auteur de Nathan. Si M. Sealsfied prenait part aux discussions où s'agite en ce moment le sort de la démocratie américaine, engagé par les inspirations de toute sa vie, il parlerait, je n'en doute pas, comme a parlé M. Charles Sumner. Il s'opposerait, comme lui,- à toute concession; comme lui, il dirait sans hésiter: « Renonçons, puisque l'honneur et la liberté sont à ce prix, renonçons aux cinq on six États qui répudient misérablement l'héritage de nos pères. Ce sera la ruine certaine de l'esclavage. i> Si j'ai tort d'attribuer ces idées à M. Sealsfield, qu'il sorte enfin de sa retraite, qu'il se lève et qu'il parle!

Mars 1861.

il

DE LA POÉSIE ALLEMANDE

AU XIXe SIÈCLE.

HENRI HEINE, SA VIE ET SES ÉCRITS1

1

Quand on étudie attentivement l'Allemagne depuis Goethe et Hegel, il est impossible de ne pas être frappé de l'agitation fébrile que manifeste sur tant de points sa vie intellectuelle et morale. Goethe et Hegel représentaient avec une sorte de puissance majestueuse, celui-ci dans le domaine de l'art, celui-là dans l'ordre de la pensée pure, le travail de l'esprit germanique pendant plus d'un demi-siècle. Suscité par un homme tel que Lessing, conduit par les intelligences les plus hardies dans une époque de scepticisme et d'innovations, ce travail ne s'était pas accompli sans porter atteinte à bien des croyances, sans détruire bien des habitudes qui étaient na-

i. Œuvres complètes de Henri Heine. — Paris,- Michel Lévy frères. --

guère le charme et l'honneur de ce pays. La sérénité impassible de Goethe, la tranquillité presque familière de Hegel, dissimulaient du moins ces. altérations du génie national, et la conscience publique, encouragée par le calme des maîtres, semblait décidée aussi à écarter toute pensée d'alarme. Eux morts, tout changea bientôt. La génération qu'ils avaient élevée protes.ta soudain avec impatience contre cette froide et circonspecte gravité; les voiles tombèrent, les illusions s'évanouirent, et il fallut bien comprendre qu'une Allema-, gne nouvelle était née.

- Que devait être cette nouvelle Allemagne? Elle-même ne le savait pas très-bien. Ce qui était évident pour tous, c'est qu'elle voulait sortir du royaume des abstractions et -prendre pied dans le monde réel. Une transformation de cette nature avait besoin du secours des ànnées : pour produire efficacement tous ses fruits, pour faire son œuvi e sans supprimer aucune des traditions essentielles d'un grand peuple, elle ne pouvait se réaliser que peu à peu, sans violences et sans secousses; mais les révolutions les plus légitimes ne sont pas toujours celles qui obéissent le mieux aux conseils de la raison. Dans ce renouvellement entrepris à la hâte, combien vit-on de précieux trésors dissipés par des mains folles 1 combien de vénérables souvenirs reniés avec injure 1 Tout - ce qui gênait la marche des novateurs, croyances séculaires, aspirations sublimes, ardeurs d'un spiritualisme audacieux, . tout cela fut relégué parmi les vieilleries d'un autre âge, — ou plutôt ces édifices de la philosophie et de l'art, ces tem: pies, comme dit le poëte latin, construits par la science sereine des sages, jonchèrent le sol de leurs débris.

De là le singulier aspect des lettres allemandes depuis une

vingtaine d'années; de là ce fantastique pêle-mêle où les inspirations les plus contraires, le grandet le mesquin, le sérieux et le frivole, le vrai et le faux, aspirent inutilement à une harmonie impossible. Ce qu'on y rencontre ,à chaque pas, ce sont des ruines, des colonnes renversées,—ruines du spiritualisme antique, colonnes renversées des vieilles basiliques nationales. Le passé y remplit le présent de ses éclats. La poésie la plus haute y est unie souvent à des pensées toutes vulgaires; les idéales rêveries s'y associent à un naturalisme sans vergogne; il existe, en un mot, toute sorte de liens bizarres et ineffaçables entre la vieille Allemagneet cette Allemagne d'aujourd'hui qui renie si résolûment ses ancêtres. D'anciennes richesses, quoique dissipées avec dédain ou employées à d'autres usages, s'y retrouvent sans cesse encore, et l'athée y parle la langue des mystiques. Bizarre assemblage de rapprochements et de contrastes! on comprend ce qu'une telle période doit contenir de singularités inattendues. Si elle ne peut briller par l'unité, elle brillera du moins par le mouvement, par la variété d'une vie aventureuse; ce ne sera pas assez pour la peindre d'évoquer tel ou tel poële : il faudra s'adresser à la tristesse inquiète des uns, à la folle ironie des autres, aux laborieux efforts de tous; il faudra faire comparaître tour à tour maintes figures qui ne se ressembleront pas.

Il y a pourtant un écrivain qui résume fidèlement cette agitation des vingt dernières années et en réunit en lui tous les contrastes. C'est une imagination ailée, une intelligence poétiquement railleuse, un de ces esprits subtils et hardis, merveilleusement préparés à tirer parti d'une situation comme celle que je viens de décrire. Ni la philosophie ni la

poésie de la période qui précède n'ont de secrets pour sa pensée. Il comprend tous les problèmes de la science, il possède tous les trésors de l'art, et il emporte gaiement ce bagage de la vieille Allemagne au milieu des expéditions révolutionnaires d'une génération émancipée. L'Allemagne du spiritualisme et de l'imagination semble descendue dans la tombe; lui il l'évoque et la confronte avec les temps nouveaux. Personne ne pouvait se jouer avec plus de grâce au milieu des ruines. Avec une cruauté enfantine, avec une tristesse mêlée d'insouciance, il prend je ne sais quel plaisir de raffiné à faire croître maintes fleurs sur des champs de mort; fleurs charmantes et empoisonnées! toutes sortes de parfums bizarres s'y confondent, et il est impossible de les respirer sans être ravi et troublé tout ensemble. Est-il triste? est-il joyeux? Est-ce le triomphe du libre penseur qui éclate dans sa gaieté? est-ce la tristesse du poëte blessé qui se dissimule sous les accens de l'ironie? En vérité, le doute est permis sur ce point, ou plutôt ces deux sentiments si contraires forment chez lui un merveilleux accord qui est l'originalité même de ses œuvres.

C'est bien le libre penseur, à coup sûr, qui fait cette déclaration hautaine : « Je n'ai jamais considéré la poésie que comme un saint jouet, comme un moyen consacré à un but céleste. Qu'on loue mes chants ou qu'on les blâme, peu importe; vous placerez un glaive sur ma tombe, oui, un glaive! car j'ai toujours été un bon soldat dans la guerre de délivrance du genre humain. » "Mais que le poëte est sincère aussi quand il se joue dans sa fantaisie insouciante! « Mon poëme, s'écrie-t-il, est le songe d'une nuit d'été; il est sans but, comme la vie, comme l'amour! » Ou bien : « C'est moi qui

ai chanté le dernier ehant dans les libres et printanières forêts du romantisme. » Ou bien encore : « Je suis né sur les bords de ce beau fleuve où la folie pousse sur de vertes montagnes! » Unissez ces deux inspirations différentes, imaginez l'harmonie où ces contrastes puissent se fondre,' faites une nature complète de ce libre penseur si vaillamment armé et de ce capricieux poète enivré de sa folie; vous aurez le représentant de toute la période qui a suivi Goethe et Hegel, vous aurez l'auteur des Reisebilder et du Livre des chants, l'auteur d'Atta Troll et du Romancero, le brillant, le fantasque, l'insaisissable Henri Heine.

Le moment est venu d'apprécier avec ensemble les travaux de Henri Heine. A travers les jeux étincelants d'une imagination aussi prompte à se renouveler, au milieu des rôles divers que l'humoriste quittait ou se donnait tour à tour, la critique, déconcertée quelquefois, pouvait hésiter dans ses jugements; elle devait s'attacher surtout à suivre cette fantaisie rapide, à marquer les phases de ses évolutions, à indiquer le rapport des écrits du poëte avec le moment qui les voyait se produire et l'espèce d'influence qu'il se proposait d'exercer. Aujourd'hui Henri Heine a parcouru le cercle de sa poésie, et son œuvre entière est devant nous; nous pouvons embrasser toute sa destinée d'un même regard. Cette destinée, mobile comme le caprice, est une cependant par le culte de l'imagination; elle finira comme elle a commencé, par la gaieté charmante et le poétique essor de la jeunesse. En vain les années ont-elles suivi leur cours, en vain la souffrance, une souffrance affreuse; impitoyable, a-t-elle appesanti ses mains de plomb sur la fantaisie ailée : la fantaisie triomphe et s'envole. Voyez-le sur ce lit de dou-

leur où un artiste éminent nous l'a représenté \*, considérez cette tête fine et pensive où le mal physique semble accuser plus vivement l'originalité de la vie intérieure : ce qui est manifeste dans ce commentaire si vrai, ce qui éclate dans la délicatesse du visage, dans le sourire des lèvres, dans ce regard à demi fermé où ne pénètre plus qu'un dernier rayon de lumière, c'est la sérénité imperturbable, c'est la victoire de l'humour sur les plus cruelles souffrances qui puissent enchaîner l'essor de l'âme.

Que de contradictions souvent entre les livres et la conduite! L'histoire sait plus d'un écrivain spiritualiste qui, dans la pratique de la vie, a laissé de côté son système. Ce poëte-ci, bien au contraire, s'il faut lui reprocher d'avoir trop prêché la religion des sens et de la beauté, avec quelle aisance merveilleuse il se montre supérieur à ses doctrines! Au moment où tout ce qu'il a aimé lui échappe, où la forme s'évanouit, où la couleur s'efface, où ce culte de l'hellénisme, dont il semblait enivré, l'abandonne au sein du vide, c'est alors que nous le voyons, toujours souriant et calme, rappeler à lui l'essaim des songes avec une grâce qu'aucune souffrance n'altère. Ou plutôt ces termes d'école — sensualisme, spiritualisme — ne sont pas ici à leur place. Je comprends désormais pourquoi ces deux inspirations se croisent si bien dans la trame de ses imbroglios ; je comprends que le fond de sa poésie n'est proprement ni l'enthousiasme idéaliste ni l'enivrement de la beauté matérielle, mais l'humour, — l'humour! espèce de mysticisme littéraire particulier aux esprits du Nord, forme capricieuse de l'intelligence qui cache

1 Voyez dans la Revue des Deux-Mondes du 1er avril 1352 le beau dessin de M. Charles Gleyre, si bien gravé par M. Françoiu.

la douleur sous ia joie et la tendresse sous la moquerie, ironie gracieuse et profonde qui s'établit parfois sur les plus hautes cimes de la pensée, embrasse de là tout l'univers, et se joue élégamment du ciel et de la terre.'du réel et de l'idéal. Ceux qu'a visités cette muse sont emportés par \* elle dans des régions où ne pénètre aucun trouble; toutes les choses d'ici-bas n'y apparaissent plus que transfigurées par la'gaieté hardie du songeur. Tel nous avons vu Henri Heine, lorsque, jeune, intrépide, à la fois joyeux et mélancolique, il écrivait, il y a vingt-cinq ans, les pages railleuses des B.eisebildm',-tel nous le retrouvons aujourd'hui triomphant de la douleur par la poésie ét dictant les strophes étincelantes du Romancero. Étrange unité de cette vie au milieu de tant d'œuvres légères et de singuliers contrastes 1

\*

II

Henri Heine est né, selon ses poétiques paroles, aux bords de ce beau fleuve où la folie pousse sur de vertes montagnes ; il. est né sur le Rhin, au murmure des ondes qui, avant de baigner sa ville natale, ont arrosé les vignobles de Rudesheim et du Johannisberg : sa patrie est Düsseldorf. Issu d'une famille justement considérée, il'tenait par sa mère à des médecins illustres et à des négociants par son père. Henri Heine, l'aîné de quatre enfants, a une sœur et deux frères, l'un actuellement médecin en Russie, l'autre officier au service de l'Autriche. Il était bien jeune quand son père mourut; sa inère vit encore, et le chef de la famille est un oncle paternel, M. Salomon Heine, banquier à Hambourg, aussi connu en Allemagne par son immense fortune que vénéré pour sa

bienfaisance. Jusqu'ici toutes les biographies du poëte ont été inexactes sur bien des points : comment faire l'histoire d'un humoriste? Les bibliophiles de ce temps-ci ne peuvent tomber d'accord sur l'acte de naissance de Charles Nodier;

' il y a toujours pour ces esprits fantasqués quelque Trilby mystérieux qui vient brûler toutes les notes et bouleverser les archives. La date de la naissance de Heine n'a pas été mieux fixée par ses biographes ; presque tous .le font naître en 1800; la date véritable est 1799. Voici les lignes qu'il veut bien nous adresser en réponse à notre curiosité - nous les citons à la fois et comme la solution définitive d'une question douteuse, et comme un renseignement de plus sur l'esprit du poëte : ..

« Ma tête est trop délabrée pour que je sois en état de dicter des notes. Je me borne à vous dire que la date de ma naissance n'est pas exactement indiquée dans les biographies que vous avez pu lire sur mon compte. Cette inexactitude, je vous le dis entre nous, doit provenir d'une erreur volontairement commise en ma faveur lors de l'invasion prussienne; on voulait par là me soustraire au service de Sa Majesté le roi de Prusse. Depuis, toutes nos archives de famille ont été détruites à Hambourg dans plusieurs incendies. En consultant mon acte de baptême, j'y trouve indiqué, comme date de ma naissance, le 12 décembre 1799. L'important, c'est que je sois né, et né aux bords du Rhin, où déjà, à l'âge de seize ans, j'avais fait une pièce de vers sur Napoléon ; vous la trouverez dans le Buch der kieder sous ce titre : lee Deux grenadiers, et elle vous prouvera que tout mon culte d'alors était l'empereur. Mes ancêtres ont appartenu à la religion juive- Je ne me suis jamais enorgueilli de cette origine; je ne me suis jamais targué non plus de ma qualité de luthérien, quoique j'appartienne à la confession évangélique aussi bien que les plus dévots d'entre mes ennemis de Berlin, qui me reprochent toujours de manquer de religion. J'étais humilié plutôt de passer pour une créature purement .humaine, moi à qui le philosophe Hegel avait fait croire que j'étais dieu. Combien j'étais fier alors de ma divinité ! Quelle idée j'avais de ma grandeur ! C'était vraiment pour

moi une belle époque ; hélas! elle est passée depuis longtemps, et je n'y puis songer sans tristesse, aujourd'hui que je suis là, misérablement étendu sur le dos; ma maladie fait des progrès horribles. »

Cette gaieté mélancolique, cette inoffensive moquerie dont il ne se fait pas grâce lui-même sur son lit de mort, a été dès l'enfance le caractère particulier de Henri Heine. Ajoutez-y le caprice, ce maître toujours écouté, et vous saurez comment s'est faite l'éducation de ce charmant esprit. Son ironie, chaque fois qu'il ne force pas sa nature, n'est pas cette ironie malsaine qui repousse et flétrit toute chose; c'est une ironie sympathique, s'il est permis d'associer ces deux mots. Il accueille maintes inspirations différentes, il se livre à des sentiments opposés, puis il les confronte et les raille; mais que cette raillerie est douce! ou bien, si elle est irritée et amère, comme elle cache encore de tendresse et de commisération sur l'humaine destinée! Lorsqu'il lisait, tout enfant, les aventures de don Quichotte, il lui est arrivé souvent de pleurer de colère en voyant que l'héroïsme du vaillant hidalgo était si tristement récompensé; n'oubliez pas cette colère de l'enfant, et, malgré l'opinion commune, malgré les fautes même si regrettables de l'écrivain, croyez qu'il y aura souvent bien du donquichottisme dans ses folles incartades.

Il raconte aussi que, dans le couvent des franciscains de Düsseldorf, où se passèrent ses premières années, il contemplait avec piété un grand christ de bois dont les regards douloureux lui allaient au fond de l'âme. Depuis ce jour-là jusqu'à ces conférences philosophiques de Berlin où le panthéisme de Hegel l'éblouissait, il a ouvert son cœur à mille

influ^p^^ûT^combattent, et, chose singulière, ce sont

5.

précisément ces larges et sympathiques dispositions de son esprit qui ont nourri sa gaieté. Ce qui eût été pour d'autres une source de réflexions sérieuses est devenu chez lui, grâce à une sensibilité fantasque, l'aliment d'une ironie sans fin. On devine ce qu'une telle ironie doit renfermer, et comment les idées, les émotions, les systèmes du plus inquiet de tous les siècles s'agitent douloureusement dans ses joyeuses satires. il souffre lui-même et l'humour le console. Au milieu des cruautés que nous lui reprocherons, au milieu des hardiesses qui lui ont le plus aliéné son pays, une observation attentive découvrira toujours dans ses œuvres je ne sais quelle tendresse vraiment humaine. Il a des sympathies qu'il tâche en vain de dissimuler; il sent admirablement la génie particulier de chaque époque historique. L'antiquité et le moyen âge, les Juifs, les Grecs, les chrétiens, il les aime, il les raille tous avec une verve égale. A travers les grelots de sa voix moqueuse, écoutez bien; vous surprendrez des accents d'une douceur infinie : ce sont les souvenirs, c'est le charme inaltérable de l'enfance qui reparaît tout à coup au moment où on y compte le moins. Quand il battra en brèche les vieilles mœurs de son pays, il le fera parfois avec une grâce enfantine en répétant les chansons de sa nourrice ; quand il osera attaquer, au nom de la philosophie de Hegel, -les plus saintes et les plus douces des croyances, il se souviendra presque toujours de ce christ du couvent des franciscains, qui tenait attachés sur lui ses grands yeux baignés de larmes.

Sa première éducation d'enfant terminée au couvent des franciscains de Dusseldorf, il entra au lycée de la même ville, et quelques années plus tard, en 1819, il commençait l'étude

de la jurisprudence à runiversité de Bonn. Après deux années de séjour dans cette ville, il passa à Goettingue, et de là à Berlin, où il s'adonna spécialement, sous la direction de Hegel, aux sciences philosophiques. A peine âgé de vingtdeux ans, il étair.lié avec tout ce que Berlin contenait d'hommes éminents dans les travaux de l'esprit. Hegel, le jurisconsulte Édouard Gans, l'habile écrivain Varnhagen d'Ense et sa femme Rachel, si célèbre par son action sur la société allemande, le grand philologue Franz Bopp, le poëte Chamisso, étaient les patrons de ce jeune homme qui s'annonçait déjà avec une indépendance si résolue et une gaieté si fantasque. C'est aussi à Berlin que Heine rencontra un écrivain non moins connu en Allemagne par ses drames bizarrçs que par l'excentricité de sa vie : nous voulons parler de Grabbe. Heine vécut dans l'intimité du malheureux poëte, dont les allures désordonnées contrastaient singutiè- - rement avec le flegme hautain qui fait le fond du caractère berlinois.

Louis Boerne, le spirituel publiciste, a été, comme Henri Heine, mêlé à la société de Berlin, et il a raconté en des fragments pleins de verve l'influence qu'il en reçut. Ce que Louis Boerne avait vu surtout au sein de ce monde d'élite, c'était le mouvement de l'intelligence, les fêtes et les victoires de l'esprit; quant à la philosophie elle-même, il y était médiocrement sympathique. Chose singulière ! de ces deux hommes si diversement remarquables, le plus grave et le plus ferme en ses principes a toujours eu une sorte d'aversion pour ces systèmes de métaphysique si chers à l'imagination allemande; celui-là, au contraire, à qui on a le plus reproché la frivolité de ses caprices, s'était plongé éperdument dans les

problèmes abstrus de la science des idées. Les vestiges de ces études se retrouvent sans cesse dans ses joyeux imbroglios et les marquent d'une profonde empreinte. C'est ainsi que l'ironie d'Henri Heine, qu'on la blâme ou qu'on l'excuse, est bien autrement hardie et compréhensive que celle de Louis Boerne; c'est ainsi qu'il se joue du monde entier, et que l'effrayant panthéisme de son maître a entretenu sa verve intarissable. Ne craignez pas que cette imagination s'assombrisse au milieu des formules : tandis que le puissant Hegel introduisait dans ses arcanes ce rusé compagnon, l'artiste n'oubliait pas son œuvre, et déjà la poésie était sa meilleure croyance. L'élève du philosophe de Berlin venait de publier ses premières strophes, celles qui, sous le nom de Jeunes souffrances (Junge Leiden), forment la gracieuse ouverture du Livre des chants. Deux ans plus tard, en 1823, il donnait un autre recueil contenant deux drames produits alors sur la scène et assez vertement sifflés : Almanzor et Rateliff. Un gracieux poëme lyrique, devenu aussi l'une des parties les plus remarquables du Livre des chants, était inséré, sous le titre d'Intermezzo, entre ces deux essais dramatiques, lesquels ne sont nullement méprisables malgré leur peu de succès. Enfin, en 1825, le premier volume des Reisebilder ( Tableaux de voyages) signalait décidément le jeune poëte comme le chef d'une révolution littéraire.

III

Le Livre des chants et les Reisebilder sont dans la poésie et dans la prose le commencement d'une époque toute nou-

velle pour les lettres allemandes. Ces deux ouvrages marchent de front et se complètent l'un l'autre; on ne saurait les séparer. C'est dans les Reisebilder qu'ont paru pour la première fois plusieurs des pièces les plus belles dont 1 e Livre des chants s'est enrichi; c'est dans le Livre des, chants que l'auteur chante le brillant poëme humoristique dont les Reisebilder nous donnent un si merveilleux commentaire.

Quel poëme! quels accents! quelle langue souple et puissante! Tantôt elle est naïve comme la plainte d'un enfant, tantôt elle est sonore et formidable comme le clairon des combats; d'autres fois, on dirait un cri'sorti de l'enfer. Ce sont d'abord les élégies d'un cœur jeune, éprouvé déjà à vingt ans par ce que la vie a de plus cruel. Il a aimé et il a cru à l'amour, mais celle qui avait ouvert son âme aux fraîches émotions printanières est devenue la fiancée d'un autre. — « Connais-tu cette vieille chanson, dit le poëte, cette vieille chanson que tant de cœurs ont chantée? » C'est ainsi qu'il débute. Vieille chanson, vieille plainte monotone qui devient singulièrement dramatique dans ses strophes trempées de; larmes! Plus tard, il se vengera par la raillerie; aujourd'hui il ne dissimule pas sa douleur, et sa douleur est si vraie, son style si pur, la fraicheur de ses images répond si bien à la jeunesse du sentiment, qu'il est impossible de ne pas en être ému. Les ballades qui suivent, Don Ramiro, les Deux frères, les Grenadiers, révèlent un artiste qui peut devenir un maître; ce sont les fières ébauches de son imagination pendant les intervalles de la souffrance. Il ne s'y arrête pas toutefois; il a hâte de revenir à la première inspiration de son livre, et dans une série de pièces qu'il nomme Intermezzo, il écrit le poëme de cette douleur par laquelle il a si

gracieusement débuté. Ce poëme sans modèle est composé de soupirs, de sanglots, de rêves lamentables, parfois même de cris. réalisés; condensés, si cela peut se dire, dans quelques strophes, avec une précision incomparable. Ce sont de véritables merveilles, des diamants d'une eau limpide; on ne saurait rien imaginer de plus accompli dans l'art des vers. La précision ici n'a rien de sec; elle s'unit à la tendresse la plus émue, à la plus musicale inspiration. Il n'est pas d'interprète si habile qui pût faire passer dans un autre idiome ces fortes et délicates beautés; les Lieder de Schubert donnent seuls une idée de cette désolation infinie, exprimée en quelques sons rapides. Jamais si douce musique n'a été employée à de tels soins; au lieu de se répandre en invectives, au lieu de maudire celle qui lui a brisé le cœur, le poëte n'est occupé qu'à endormir sa peine. Il la berce délicatement, avec une sollicitude étrange. Il se chante à lui-même des chansons, il se raconte des rêves, il évoque mainte image d'une suavité sans pareille Quelle mère aurait des formes de langage plus caressantes pour apaiser le nouveau-né qui pleure! Sous l'enfantine harmonie de cette complainte, la douleur est toujours là; elle. saigne, elle crie, et le contraste des sentiments et des paroles produit une impression navrante. N'importe, la grâce de l'élégie triomphe; on se laisse aller avec l'écrivain au courant de sa rêverie, on savoure l'amertume si poétiquement dissimulée, lorsque tout à coup des accents inattendus, les éclats d'une voix stridente, vous éveillent en sursaut :

« Comment peux-tu dormir tranquille, sachant que je vis encore?

Ma vieille colère va reparaître, et je briserai mon joug.

« Connais-tu la vieille chanson, la chanson du jeune homme tré.

passé qui s'en vient à. minuit chercher sa bien-aimée, et l'entraîna au fond de la tombe?

« Crois-moi, ô belle enfant, belle enfant merveilleusement belle, je vie et je suis plus fort que tous les trépassés ensemble. »

Ce n'est plus l'auteur de l'Intermezzo qui parle ainsi, c'est l'auteur d'nn nouveau cycle intitulé le. Retour (Heimhehr). Le poëte, après ses voyages, est revenu aux lieux où il a souffert : il est toujours triste, toujours blessé au cœur; mais cette fois il ne cherche plus à se ealmer, il éclate. L'univers - a perdu pour lui désormais la beauté sereine qu'il chantait si bien; les serments rompus, les affections trahies éclairent d'une lueur sinistre à ses yeux désenchantés toutes les misères de l'humaine nature. il plonge jusqu'au fond des noirs abîmes et se complaît dans ces désolantes images. Nul ordre, nulle loi, partout le mal, partout l'impuissance ou la contradiction, partout l'ironie que Dieu a mise dans son univers et que le grand poète de don Quichotte a imitée dans le sien. Ce cycle de stroplles amènes forme le centre du Livre des chants; on y voit comme la rupture éclatante entre la confiante jeunesse de l'auteur et l'expérience toute prête à se venger. Le mélange de la tristesse et de la colère, de la. sérénité qui disparaît et de l'ironie qui s'éveille, y est merveilleusement rendu. A une plainte soumise comme celle de l'Intermezzo ont succédé de méprisantes paroles et des images funèbres où la bouffonnerie se glisse par instants, bien que ce ne soit encore qu'une bouffonnerie mélancolique. « Que ce monde est mal fait! s'écrie-t-il; qu'il est plein de fragments inachevés ! J'irai chercher un professeur allemand, qui de tout cela m'arrangera une synthèse. Avec son bonnet de nuit, avec les morceaux de sa robe de chambre il me

bouchera, j'en suis sûr, tous les trous de ce grand édifice détraqué. » Ce philosophe à qui il a demandé ses consolations, c'est Hegel; mais les consolations ne l'ont pas guéri, et il a été forcé de se composer à lui-même sa théorie du monde. De là la synthèse d'Henri Heine, cette ironie ardente, née d'abord d'une souffrance personnelle, qui grandit, s'é- ' lance, prend un libre essor et enveloppe bientôt le monde entier, de la terre au septième ciel.,

Dans la seconde partie du Livre des chants, le poëte ne semble occupé qu'à réfuter la première ; déchu de son idéal, il prend plaisir à flétrir l'idéal partout. Le ciel est mort dans son cœur; il chantera les catastrophes du ciel et l'antique nuit qui recommence. Quelle effrayante inspiration le possède, lorsqu'il nous montre les dieux du monde barbare ravageant le paradis chrétien 1 Des divinités brutales se ruent, comme une invasion de Huns, sur les hôtes de la cité divine si bien chantée par Dante. Les tentes constellées de Jéhovah sont mises en pièces; les étoiles ne sont plus qu'une poussière emportée par le vent; tous les satellites du dieu Thor, des. gnomes, des nains monstrueux, d'affreux kobolds aux formes trapues, terrassent les doux anges et déchirent leurs ailes de soie. « Mon bo.n ange ! s'écrie le poëte, j'ai vu nion bon ange étouffé par un kobold, puis, tout a péri; la terre et le ciel n'ont fait qu'une ruine immense, et le chaos primitif est revenu. » A ces fantaisies byroniennes succèdent encore.çà et là des ballades charmantes: ce sont de petites scènes dramatiques illuminées d'un éclat méridional, comme Dona ClJm et Aïmanzor, — des légendes catholiques qu'on dirait empruntées au naïf recueil du Wunderhorn, comme le Pèlerinage tie Kewlacir, — d'admirables

chants inspirés par les montagnes du Harz ou par les spectacles grandioses des mers du Nord. Ne vous y trompez pas cependant : l'inspiration nouvelle qui l'anime ne fera que s'enhardir à chaque vers. Soit qu'il chante la fière dona Clara séduite par le fils du rabbin de Salamanque, soit que, dans l'étrange ballade d'Almanzor, il fasse crouler les mille colonnes de la mosquée de Cordoue, indignée d'être devenue une cathédrale et d'avoir servi si longtemps d'asile à l'odieux culte des chrétiens, soit enfin qu'au milieu des brumes de la Baltique il se souvienne tout à coup des dieux de la Grèce et que, prenant en main leur cause, irrité de leur défaite, il défie Jehovah et le Christ,—toujours cet esprit révolté s'engage plus décidément dans sa fureur, toujours sa fantaisie se déchaine avec une plus belliqueuse impiété. Prenez garde: ce ne sont pas toujours des invectives, c'est un mélange inouï de tendresse et de colère. Même lorsqu'il semble conduire à l'assaut du christianisme toutes les religions vaincues, lorsque, pareil à ces noirs compagnons des dieux de l'Edda, il veut disperser les tentes de l'Éternel, je ne sais quelle secrète sympathie est là qui tempère l'excès des paroles. Il a parfois des retours inattendus; ainsi, dans le cycle intitulé la Met du Nord (Nordsee), à côté des pièces si poétiquement sauvages que je viens de rappeler, il écrit ces beaux vers intitulés la Paix:

« Au haut du ciel brillait le soleil environné de nuages. La mer était calme. Jetais assis près du gouvernail du navire, perdu dans mes pensées et mes songes. Comme j'étais là à demi éveillé, à demi sommeillant, je vis le Christ, le sauveur du monde. Dans une blanche robe flottante, il marchait immense, gigantesque, sur la terre et la mer. Sur la terre et la mer, il étendait ses mains en bénissant, et sa tète plongeait au sein des cieux. Comme un cœur dans sa poitrine,

il portait le soleil, le soleil rouge, flamboyant, et ce rouge, ce flamboyant soleil de son cœur versait sur la terre et la mer les rayons de sa grâce, sa lumière charmante, bienheureuse, qui éclairait et réchauffait l'univers.

« Des sons de cloches, des sons de fête retentissaient de toutes parts, doux sons qui, comme des cygnes attelés de guirlandes de roses, semblaient mener le navire glissant sur Jps ondes; oui, ils le menaient en se jouant' jusqu'à la verte rive où demeure l'homme dans la grande ville aux tours superbes.

« 0 miracle de paix ! Que la ville était calme! On n'entendait plus le murmure confus de la foule affairée et tumultueuse. Dans les rues propres et sonores marchaient des hommes vêtus de blanc et portant des palmes. Partout où deux d'entre eux se rencontraient, ils se regardaient avec une sympathique intimité.Tressaillant d'amour, l'âme remplie d'abnégation et de douceur, ils se baisaient au front, puis ils tournaient les yeux vers le grand cœur flamboyant du Christ, dont le sang rouge tombait avec joie sur la terre en rayons de réconciliation et de grâce, et trois fois heureux ils disaient : Loué soit Jésus-Christ! »

Ce tableau si majestueux et si doux ne serait-il qu'une ironie de plus destinée à mieux faire ressortir la pièce consacrée aux dieux de la Grèce? Quoique ce procédé soit devenu familier à Henri Heine, je ne puis croire qu'il l'ait employé ici. Il y-avait place alors pour toutes les inspirations dans ce cœur tendre et irritable. Sincère quand il écrit

Almanzor et les Dieux de la Greee, il ne l'est pas moins quand il glorifie le grand cœur du Christ enveloppant le monde des rayons de sa grâce et pacifiant l'humanité. N'oubliez pas que son ironie a un caractère sympathique, surtout dans cette période où, bien loin d'être un parti pris et un rôle, elle est le cri fantasque d'une juvénile douleur. Ces beaux vers sur la paix sont comme un repos au milieu de son délire; puis le délire recommence de plus belle, et ce n'est plus seulement le culte des chrétiens, ce sont toutes les religions

toutes les philosophies, tous les sytèmes que bafoue l'impitoyable railleur, lorsque, dans la cave du Rathskeller de Brême, il nous montre le monde entier chancelant dans les fumées de l'ivresse, et le Grand Esprit, de sa rouge face d'ivrogne, illuminant ce facétieux chaos.

IV

Il est difficile de rendre l'impression produite en Allemagne par cette œuvre extraordinaire. Tout était mêlé dans le Livre des chants, la tendresse et la fureur, la soumission et la révolte, le sublime et le grotesque. On croyait d'abord n'entendre que les suaves confidences d'une jeune âme, et bientôt les choses les plus saintes, les objets les plus respectés des controverses sérieuses, devenaient le jouet de cet enfant irrité. Sa voix grandissait, sa colère montait peu à peu comme les flots de la mer du Nord, et l'ironie atteignait des proportions formidables. Avec cela, quel sentiment du style! Nul écrivain depuis Goethe n'avait déployé dans l'idiome lyrique autant de vigueur et de grâce. L'école romantique, l'école des Novalis et des Brentano, venait de renouveler l'art par le plus vif sentiment du moyen âge et des vieilles légendes du peuple; mais, chez les romantiques, la pensée était faible et fausse : ils n'osaient regarder leur siècle en face et s'enfermaient dans les limbes du passé. Naïf comme eux, comme eux hérilier des Minnesinger et des chantres du Wunderhorn, ce n'était point par la timidité que péchait Henri Heine. A la douceur enfantine de Novalis, à la puissance magistrale de Goethe, il joignait l'audace d'un

siècle qui a rompu ses derniers freins. Le lien de toutes ces choses, c'était la passion du poëte, la passion frémissante, désordonnée, celle qui fait pleurer ou qui fait rire, celle qui ravit les âmes ou les irrite. Depuis le philosophe dogmatisant du haut de sa chaire jusqu'au rêveur égaré dans les clairières de la forêt, il n'était personne qui pût rester jndif-

. férent à une poésie de cette nature.

Les Reisebilder ne causèrent pas un étonnement moins vif. Ici l'auteur abandonne le monde des songes; ce n'est plus dans les domaines de l'idéal qu'il porte sa verve révolutionnaire, c'est au sein même de la réalité. L'Allemagne était en proie à une sorte de marasme; l'excitation patriotique de 1813, trompée par les souverains qui l'avaient mise à profit, avait fait place à un découragement profond. Tout languissait, les lettres et la politique, la poésie et la prose. Le grand Goethe dominait encore le monde des arts; il n'en exprimait plus la vie. L'ecole romantique, d'où sont issus tant de gracieux poëtes, faisait pénitencèdan? l'ascétisme du cloître; Clément de Brentano s'était condamné à la retraite, et le vieux Goerres expiait à Munich les témérités grandioses de sa jeunesse. Gravité cérémonieuse, science pédantesque, effacement des intelligences, voilà ce qu'offrait l'Allemagne sous la période de la restauration. Un jeune homme sort de Berlin, où il a connu intimement les esprits les plus vifs qui restent encore dans cette Allemagne découragée; il s'en va par monts et par vaux où le mène sa fantaisie: il Visite les montagnes du Harz, il traverse les pays germaniques et va chercher le soleil de la Toscane; or, à chaque pas, il rencontre des sujets de méditation, et sa méditation joyeuse et libre va plus vite que la carriole ou 1 evetturino qui l'emporte.

Elle n'est pas circonscrite, croyez-le bien, de Gœttingue à Munich et de Munich à Florence. L'humanité entière, le moyen âge et la révolution, le passé et le présent, le présent surtout, voilà ce qui tient en haleine la verve belliqueuse de l'humoriste Une course aux sommets du Brocken, une soirée d'hôtellerie avec des étudiants, la rencontre d'une famille anglaise, urr cimetière, un musée, un nuage qui passe, un journal trouvé sur la table de l'auberge, tout devient une occasion pour sa verve, un prétexte pour son ironie. On ne traite que méthodiquement dans son pays les questions relatives aux choses publiques : lui, il s'en empare d'un mot, et d'un mot aussi il perce les ballons gonflés de vent. Malheur à la grave Allemagne sous son bonnet de docteur! malheur aux clergés ignorants, aux aristocraties infatuées, aux philosophes abstrus! malheur aux teutomanes dont le patriotisme haineux repousse, avec l'esprit de la France, la bonne nouvelle de 891 C'est 89 qui sert de guide à l'humoriste au milieu de ses folies étincelantes. Le guide disparaît quelquefois, l'auteur semble perdu dans ses imbroglios : ne craignez rien, il retrouvera sa route.

Ce qui est propre à Henri Heine, ce qui marque cette initiation d'un caractère vraiment original, c'est l'union de la grâce enfantine avec les pensées hardies. Il parle comme parlent les vieilles légendes populaires au moment même où. il secoue l'arbre de la science du bien et du mal et en fait goûter le fruit amer à l'innocente Allemagne. Un soir, dans les montagnes du Harz, il était allé visiter une pauvre famille de mineurs. Le père et la mère dormaient. Pendant ce temps, il causait dans la chambrette éclairée par la lune avec une jolie petite fille aux yeux bleus, aux cheveux

blonds, qui avait bien peur des fantômes et des mauvais esprits au fond de ces solitudes désolées. « Ne crains rien, chère petite, je conjurerai les mauvais esprits. — Toi! oh! tu n'es pas, je le crains, de ceux qui passent leur vie à prier et que Dieu rend puissants par sa grâce. Si ton regard est doux, ton sourire est moqueur ; tu ne crois pas, comme moi, au Père, au Fils et an Saint-Esprit. » Alors le poëte : a Ah! chère enfant, quand je reposais tout petit sur les genoux de ma mère, déjà je croyais à Dieu le Père, qui règne là-haut, si bon et si grand ;

« A Dieu, qui a créé la belle terre et les beaux hommes qui sont dessus, qui a assigné-leur marche aux soleils, aux lunes et aux étoiles.

« Quand je fus plus grand, chère enfant, je compris encore davantage, je compris, je devins raisonnable, et je crus aussi au Fils,

« Au Fils chéri qui, en aimant, nous révéla l'amour, et pour prix de ce bienfait, comme c'est l'usage, fut crucifié par le peuple.

« Aujourd'hui que je suis homme, que j'ai beaucoup lu, beaucoup voyagé, mon cœur se gonfle, et de tout mon cœur je crois au Saint- . F.sprit.

« Celui-ci a fait les plus grands miracles, et il en fait de plus grands encore chaque jour; il a brisé le château du tyran, il a brisé le joug de l'esclave;

« Il guérit de vieilles blessures mortelles, il renouvelle l'antique droit; tous les hommes, nés égaux, ne forment plus qu'une seule race noble;

« Il dissipe les mauvais brouillards et les fantômes ténébreux qui nous gâtaient l'amour et la joie, et se raillaient de nous jour et nuit.

« Mille chevaliers bien équipés ont été élus par le Saint-Esprit pour accomplir sa volonté, et il a armé leur âme de courage.

« Leurs bonnes épées brillent au soleil, leurs bonnes bannières flottent au vent. N'est-ce pas que tu voudrais bien, chère enfant, voir un de ces tiers chevaliers?

« Eh bien! regarde-moi, chère enfant, embrasse-moi, regarde-moi sans crainte; je suis un de ces chevaliers du Saint-Esprit! »

Voilà Henri Heine en ses meilleurs jours. Dans ce tableau

naïf et audacieux, ne reconnaissez-vous pas le rêveur élevé à l'école du romantisme, qui emploie le langage des Brentano et des Arnim pour exprimer les pensées les plus fières, le poëte révolutionnaire catéchisant l'enfantine Allemagne? Un tel rôle était original, et Heine l'a souvent bien compris. Pourquoi faut-il qu'il n'ait pas toujours gardé la mesure ? pourquoi sa verve, en attaquant l'hypocrisie et l'arbitraire, a-t- elle si peu respecté tant de choses saintes?

Une des inspirations fondamentales des Reisebilder, c'est l'amour de la France et le sentiment le plus vif des grandeurs du consulat et de l'empire. Ce sentiment, qui date de loin, atteste chez Heine une singulière liberté d'esprit. On sait comment la légitime révolte des peuples allemands contre le joug de Napoléon amena plus tard de déceptions cruelles. M. Henri Heine, au milieu des entraînements de la jeunesse, n'a jamais été dupe des illusions du teutonisme. C'était l'heure où sortait des universités la grande insurrection nationale; c'était l'heure où Fichte appelait ses élèves au combat, où la lyre se mariait à l'épée, où Rùckert, Arndt, Schenkendorf, rangeaient en bataille leurs poésies armées de fer ; c'était l'heure où Théodore Koerner mourait frappé d'une balle au front en chantant la Chasse de Lutzow. De 1813 à 1815, l'enthousiasme va grandissant, et quand Napoléon tombe à Waterloo, l'Allemagne entière bat des mains. Henri Heine avait vu tout enfant les armées françaises sur le sol de son pays; nos soldats étaient pour lui les missionnaires de 89. En 1815, au moment où l'Europe coalisée triomphe, ce poëte de seize ans écrit son admirable pièce des Grenadiers. Deux grenadiers reviennent de Russie, ils apprennent la triste nouvelle : la grande armée est vain-

eue, l'empereur est prisonnier. L'un veut poursuivre sa route pour retrouver sa femme et ses enfants, l'autre sent toutes ses blessures qui se rouvrent : « Si je meurs, cama• rade, porte mon corps jusqu'en France; place sur ma poitrine la croix d'honneur avec le ruban rouge; mets-moi mon fusil dans la main et mon sabre au côté; comme une sentinelle, j'attendrai ainsi dans la fosse jusqu'à ce que j'entende le bruit des canons et les hennissements des chevaux de bataille. Alors, quand mon empereur passera sur mon tombeau, je me dresserai tout armé pour défendre l'empereur, l'empereur, l'empereur! »

Voilà ce que chantait le jeune poëte de Diisseldorf avant que Béranger eut célébré le Vieux-Drapeau, le Vieux Sergent, le Cinq Mai et les Souvenirs du peuple. Il était peut-être seul alors dans toute l'Allemagne à éprouver de pareils sentiments; dix ans plus tard, quand il publiait les Reisebilder, la hardiesse n'était pas moins grande. Les passions teutoniques de 1813, exploitées si habilement contre l'influence française, étaient entretenues par des écrivains de toutes les écoles. Cela s'appelait le parti national. L'auteur des Reisebilder porta de rudes coups à ce patriotisme aveugle et à ces rancunes surannées. Lisez l'Histoire du tambour Legrand ; écoutez ce brave homme faire l'éducation du poëte dans la caserne de Düsseldorf. Il lui raconte la révolution rien qu'en jouant du tambour; avec son tambour, il le fait assister aux batailles du consulat, aux triomphes de l'empire. Comme tout devient clair à la pensée de l'enfant, dès que le tambour bat la charge ! Il n'avait jamais bien compris la prise de la Bastille : le tambour retentit; aussitôt il aperçoit la France entière qui se lève et les vieilles iniquités

sociales qui s'effacent. Il ne comprenait pas le rôle de l'Allemagne en face de Napoléon; le tambour bal : dumm! dumm! (sot! sot!) et il a tout compris. Le tambour batencore; c'est Iéna, c'est Austerlitz 1 Ainsi l'enfant voit se dérouler l'histoire sous ces baguettes magiques.

Lui aussi, comme le tambour Legrand, il a battu la charge dans les contrées allemandes. Au bruit de ce joyeux tambour, les principes de 89 ont 'pénétré dans les lettres, les revenants du moyen âge ont pris la fuite, et l'image de l'empereur, insultée chaque jour par tant de rancunes furieuses, s'est relevée dans les imaginations tudesques comme le rude initiateur des temps nouveaux. Figurez-vous, au sein de cette paisible Allemagne, l'effet de ces inventions étranges ! La passion la plus obstinée ne pouvait résister à ce victorieux persiflage. Personne, aussi bien que Henri Heine, n'excelle à résumer la satire dans un symbole qui ne s'oublie pas. N'est-ce pas le teutonisme et l'esprit de la France qu'il mettait en face l'un de l'autre, quand il confrontait le tambour Legrand et le professeur Saalfeld? d'un côté, le vieux soldat qui lui enseignait l'histoire vivante en tambourinant sur sa caisse; de l'autre, le pédant qui, du fond de sa chaire, outrageait l'empereur vaincu pour humi. lier la France et la. révolution. « Chose remarquable, dit l'auteur, les trois plus grands adversaires de l'empereur ont éprouvé un sort également misérable. Londonderry s'est coupé la gorge, Louis XVIII a pourri sur son trône, et le professeur Saalfeld est toujours professeur à Gœttingue. » Non, le poëte se trompe, le professeur Saalfeld peut juger librement l'histoire de l'empire, mais il n'injurie plus la France; le teutonisme est mort, et c'est à l'auteur des '

Reisebilder qu'il faut rapporter une bonne part de la victoire.

V

Le succès des Reisebilder fut immense. Tandis que l'enthousiasme ou la colère répondaient aux hardiesses de l'humoriste, tandis que tout le monde littéraire était en émoi et que des horizons nouveaux s'ouvraient aux imaginations, le jeune poëte voyageait; de 1826 à 1830, il visitait l'Angleterre, l'Italie, et ajoutait de curieux chapitres à son livre, les Bains de Lucques, par exemple, et les Nuits florentines. Dans les intervalles, il séjournait à Lunebourg, à Hambourg, à Magdebourg, où il se liait avec Charles Immermann; à Munich enfin, où il publiait avec son ami Lindner un journal assez remarqué alors, les Annales politiques.

La révolution de juillet produisit sur ce capricieux songeur la même impression que sur l'âme ardente de Louis Boerne; elle les enivra l'un et l'autre. Quand Louis Boerne passait le pont de Kehl pour entrer en France, son esprit battait la campagne. Il poussait des cris forcenés que ses Lettres nous ont trop fidèlement transmis. Il voyait le drapeau tricolore sur la frontière et la bande rouge flotter du côté de l'Allemagne. « Nous ne voulons que cela, s'écrie-til : rouge! sang! sang! Que ne puis-je un se.ul jour écrire avec de l'encre rouge ! D On saisit ici la différence de ces deux belliqueux esprits. Heine aussi est possédé de la fièvre du moment, mais cette fièvre s'exprime en poétiques images. On sent que ce délire révolutionnaire pourra gêner plus

d'une fois le libre cours de sa fantaisie, mais que la fantaisie pourtant brisera le joug. « Je suis enivré, écrit-il; d'audacieuses espérances prennent leur vol du fond de mon coeur; je sens en moi comme un arbre aux fruits d'or dont les folles branches s'élancent en tous sens et s'élèvent jusqu'aux nues. Adieu mes projets de repos ! Je sais de nouveau ce que je veux, ce que je peux, ce que je dois. Je suis letiIs de la révolution, et je reprends mes armes que ma mère a bénies avec ses magiques formules. Des fleurs ! des fleurs! Je veux couronner ma tête pour un combat à mort! Ma lyre aussi; donnez-moi ma lyre, que je chante un chant de bataille ! Je sais des paroles semblables aux astres enflammés, des paroles pour brûler les châteaux et pour éclairer les chaumières. Je sais des paroles qui sont des flèches étincelantes; elles iront jusqu'au septième ciel percer les hypocrites qui se cachent derrière le Saint des saints.... » Étrange cliquetis d'accents qui se combattent! Cette confusion, qui est déjà un caractère de ce talent fantasque, va s'accroître de jour en jour. Les généreuses espérances et les clameurs impies, l'enthousiasme et le blasphème se croiseront sur une trame étincelante et fascineront l'esprit inattentif. Méfions-nous désormais, et prenons garde d'être dupes: jusque-là les plus vives témérités de l'humoriste portaient leur correctif avec elles; maintenant, la grâce inoffensive semble disparue, l'ironie n'est plus l'élan d'une pensée irréfléchie qui se lance au hasard et revient sur ses pas. elle a je ne sais quoi de contraint et de prémédité ; le poëte l'aiguise avec colère. Patience toutefois; cette fièvre n'aura qu'un temps. Après avoir respiré les miasmes d'une période orageuse, le tribun redeviendra poëte et retrouvera sa sérénité.

C'est au mois de mai 1831 que Henri Heine vint s'établir à Paris, et depuis lors il n'a pas changé de résidence. Il faut se rappeler l'agitation profonde qui suivit la révolution de 1830 pour comprendre le rôle de Henri Heine à cette époque. Tandis que le jacobinisme fermentait dans ses ténébreux souterrains, milles folies se produisaient au grand jour. Les sociétés secrètes organisées en France et en Allemagne n'absorbaient pas à elles seules toute l'activité démagogique; la révolution était partout, dans les systèmes, dans les utopies, dans les plans de religions nouvelles, dans je ne sais quelle philosophie indigne de ce nom qui prétendait restaurer les droits de la matière. Il y a de mystérieu• ses communications entre les peuples. A un moment où la France était si mal informée de ce qui se passait au delà du Rhin, le sensualisme ardent qui, sous le nom de jeune école hégélienne, allait défigurer et dissoudre tout le travail de la science allemande depuis un demi-siècle, se produisait aussi chez nous et donnait naissance au saint- simonisme. Henri Heine s'est maintas fois défendu d'avoir endossé, comme il dit, la casaque saint-simonienne; ce libre esprit se joue de tous les systèmes et n'en adopte aucun. L'accusation tÓu- tefois ne semblait pas mal fondée. Quand Heine prêchait à sa façon la réhabilitation de la chair, quand il osait s'écrier que le christianisme était la période morbide du genre humain, quand, à la triste religion du mercredi des Cendres qui étouffe les fleurs et peuple le monde de spectres, il opposait sa religion de la joie et du printemps, on pouvait très-bien ignorer alors que le poëte des Reisebilder préludait ainsi à la révolution grossière sortie des bas-fonds de l'hégélianisme ; on lui voyait quelques ressemblances avec les disciples de

Saint-Simon, et on l'affublait du même costume. Les Mémoires de M. de Schnabelewopski appartiennent à cette fâcheuse période de Heine ; au nom de la morale comme au nom de la poésie, c'est un devoir de condamner sans réserve ces inventions cyniques. On concevra difficilement un jour qu'une plume si ingénieuse et si brillante ait pu prendre plaisir à de telles grossièretés que rien ne rachète. Pour qui regarde les choses de près, l'explication n'est que trop claire: dépassé par les tribuns violents, le fantasque tribun ne voulait ni retourner sur ses pas, ni s'associer aux hommes de coups de main; brouillé avec la démagogie politique, il était de plus en plus entraîné il de folles équipées révolutionnaires dans le domaine de la philosophie et de la morale.

N'attribuez pas à d'autres causes les contradictions de son livre sur la France ; cette situation équivoque est le secret. de toutes ses fautes. Pendant les deux premières années qui suivent la révolution de juillet, Henri Heine est chargé de raconter dans la Gazette d'Augsbourg les événements de Paris et les luttes des factions. Favorable à un régime libéral et sensé, hostile aux violences et aux sottises démocratiques, il ne veut pas renoncer au rôle d'initiateur. En vain se déclare-t-il monarchiste, son langage est le langage d'un tribun. S'il a des paroles de sympathie pour Louis-Philippe et Casimir Périer, à quelques pages plus loin il se fait le hé- raut d'armes des barricades. A travers la brillante mêlée de ses appréciations, on ne saurait dire exactement ce qu'il aime et ce qu'il repousse. La louange et le blâme, tout vous trompe dans ces pages légères, tout a une physionomie suspecte; méfiez-vous, la louange est railleuse, et le blâme confine à l'enthousiasme. Sans doute, il ne faut pas deman-

der à un humoriste un lidèle récit des événements et de calmes jugements sur l'ensemble des choses : on voit trop néanmoins que l'ironie est ici la ruse préméditée d'un esprit qui n'ose se déclarer avec franchise. Çà et là cependant, à travers les bouffonneries et les licences tudesques, la verve de l'écrivain jette maintes descriptions de la vie publique où se reproduit avec une vérité singulière le bruit de ces turbulentes années. Républicains, bonapartistes, légitimistes, hommes du juste-milieu, sont vivement mis en scène avec leurs théories ou leurs passions. La grande idole de Henri Heine, l'empereur, tient le centre du tableau, in medio mihi Cœsar erit;... mais c'est l'empereur tel qu'il se transfigure dans la conscience du peuple et l'imagination du poëte, l'empereur presque mystique dont l'image . est accrochée au mur de la cabane du paysan à côté de l'image du Christ, — l'empereur saint-simonien, ajoute plaisamment Henri Heine. Quand il apprend la mort du duc de Reichstadt: \* Est-ce la ruine du bonapartisme? s'écrie-til. Non, le Vrai bonapartisme est pur de tout mélange de matière animale, c'est l'idée d'un monarchisme à la plus haute puissance employé au profit du peuple, et quiconque aura cette force et l'emploiera ainsi sera appelé Napoléon II. » Ainsi va ce livre, plein de folie et de raison, plein d'audace et de réticences, cachant mal l'embarras du publiciste sous la fantaisie du railleur, se déchaînant contre les tartufes quand il a peur d'attaquer les démagogues, tour à tour libéral, saint-simonien, juste-milieu, fin ou grossier selon l'occurrence, spirituel presque toujours et digne de rester comme un document instructif, si l'auteur eût conservé toute la liberté de son esprit.

Henri Heine est plus à l'aise quand il reste dans le domaine purement littéraire et qu'il veut faire connaître à la France la marche de la poésie et de la philosophie germaniques. C'est le vrai théâtre qui convient à cette initiation révolutionnaire dont il se vante. Parmi ses écrits en prose, les deux volumes sur l'Allemagne, très-contestables sans doute en maint endroit, peuvent être signalés comme une production des plus curieuses. L'auteur des Reisebilder y reparaît ; il ne voyage plus de Munich à Gênes, il ne visite plus les bains de la Toscane et les cimes ensorcelées du Brocken : c'est un voyage à travers les jardins fleuris de l'imagination, à travers les forêts et les broussailles de la science. Si l'idée philosophique qui préside à ce livre est funeste et condamnable, que de détails charmants rectifient la fâcheuse impression du système ! Le poëte, l'artiste, le critique ingénieux sème en se jouant des réflexions profondes qui éclairent d'une lueur subite bien des monuments littéraires mal connus. Toutes les fois que Henri Heine reste fidèle à sa nature, il est volontiers sympathique, même sous les formes de la satire, et son intelligence en profite. Quand il est homme de parti et qu'il obéit à ses colères, sa vue se trouble, son ironie se glace, et cet esprit qui se croit si libre n'est plus que l'esclave d'une philosophie étroite. Encore une fois, c'est l'artiste qu'il faut chercher dans ces pages légères et non le théoricien. Que veut-il donc, ce théoricien ? Jugeons-le rapidement pour n'avoir plus à y revenir; nous serons moins gêné dans nos éloges. A l'époque où Mme de Staël visitait l'Allemagne, l'examen et le doute avaient tari en France les sources de l'inspiration, et ce que l'auteur des Lettres sur Jean-Jacques cherchait surtout dans la patrie de

Schiller, c'étaient ces croyances idéales dont les âmes d'élite commençaient à se sentir altérées. De là le généreux enthousiasme qui anime son livre, de là aussi les inexactitudes de sa critique; éblouie par le mysticisme du Nord, elle n'a pas apprécié tout ce qu'il contenait de hardiesses révolutionnaires. Henri Heine veut faire la contre-partie du livre de Mme de Staël, et c'est pour cela que son travail portera le même titre : De l'Allemagne.

-Or, s'il faut en croire Heine, tout le mouvement intellectuel de l'Allemagne depuis Lessing et Kant est une lutte à mort contre le déisme. Cette lutte/ il la décrit avec passion, et on dirait qù'il la conduit en personne; il range son armée en bataille, il donne le signal et fait marcher les Titans contre le ciel, c'est Kant, c'est Fichte, c'est Hegel, formidables esprits dont chaque pensée est une victoire, dont chaque formule est un bouleversement cosmogonique. Autour d'eux, en avant ou en arrière, sont groupés une foule d'écrivains, théologiens et poêles, romanciers et savants. Si l'un des combattants s'arrête comme Schelling, l'auteur l'accable d'invectives. Si un timide et poétique essaim de songeurs, comme les Tieck et les Novalis, les Brentano et les Aruim, veut ramener cette fiévreuse Allemagne à la fraîche poésie du moyen âge, il se jette sur eux et les disperse, pareil à ces kobolds du Livre des Chants qui terrassaient les anges du paradis. Enfin, quand la lutte philosophique est terminée, il en prédit les conséquences avec une sorte de délire sauvage.

« Le christianisme a adouci jusqu'à un certain point cette brutale ardeur batailleuse des Germains; mais il n'a pu la détruire, et quand la croix, ce talisman qui l'enchaîne, viendra à se briser, alors dé-

bordera de nouveau la férocité des anciens combattants, l'exaltation frénétique des berserkers, que les poëtes du Nord chantent encore aujourd'hui. Alors, et ce jour viendra, les vieilles divinités guerrières se lèveront de leurs tombeaux fabuleux, essuieront de leurs yeux la poussière séculaire; Thor se dressera avec son marteau gigantesque et démolira les cathédrales gothiques... Quand vous entendrez le vacarme et le tumulte, soyez sur vos gardes, nos chers voisins de France, et ne vous mêlez pas de ce que nous ferons chez nous ; il pourrait vous en arriver mal. Gardez-vous de souffler le feu, garr'.ezvous de l'éteindre; vous pourriez facilement vous y brûler les doigts. Ne riez pas de ces conseils, quoiqu'ils viennent d'un rêveur qui vous invite à vous défier de kantistes, de fichtéens, de philosophes de la nature; ne riez pas du poëte fantasque qui -attend dans le monde des faits la même révolution opérée déjà dans le domaine de l'esprit. La pensée précède l'action, comme l'éclair le tonnerre. Le tonnerre d'Allemagne est allemand, à ia vérité ; il n'est pas très-leste et roule avec lenteur; mais il viendra, et quand vous entendrez un craquement comme jamais craquement ne s'est fait encore entendre dans l'histoire du monde, sachez que le tonnerre allemand aura enfin touché le but. A ce bruit, les aigles tomberont morts du haut des airs ; les lions, dans les déserts les plus reculés de l'Afrique, baisseront la queue et se glisseront dans leurs antres royaux. On exécutera en Allemagne un drame - auprès duquel la révolution française ne sera qu'une innocente idylle... »

Ainsi s'emporte cette fantaisie sans frein, ainsi blasphème, troublé par les fumées de la colère, un esprit qui a reçu tant de grâces en partage. Si Henri Heine, en peignant de ces étranges couleurs le travail philosophique de l'Allemagne, avait voulu dénoncer les erreurs de ceux qui ont frayé la route aux athées, on comprendrait l'exagération de son tableau; mais non, il n'exagère que pour triompher davantage. Il donne à ces grands efforts de la science onto. logique des interprétations inattendues; il compare Kantaux sanglants dictateurs de 93, et il proclame l'évangile du panthéisme. Sa théorie de l'histoire intellectuelle des peu-

pies allemands est donc fausse de toute manière; on ne doit la consulter que comme un renseignement, hélas 1 trop positif, sur la fièvre à la fois mystique et sensuelle d'une certaine période de notre siècle.

Quand l'auteur échappe à ce délire, que de bonne humeur et quelle grâce aimable dans ses appréciations ! Comme la sympathie lui rend son indépendance 1 Combien de pages qui corrigent un système indigne! Sous les doctrines grossières des Lamettrie et des d'Holbach, laborieusement habillées à l'allemande, on est vraiment heureux de voir reparaître un esprit poétique et jeune. Qu'il raconte avec émotion la vie de Lessing, qu'il nous montre dans des pages bien senties la jeunesse errante de Fichte, qu'il explique les origines du romantisme, et nous déroule à ce propos ces vieilles légendes populaires dont il a un sentiment si profond : aussitôt le poëte est retrouvé, et nous oublions le philosophe. Souvent, en quelques mots rapides, il fait apparaître une noble figure et la fixe sous nos yeux d'une manière vive et vraie. C'est ainsi qu'il dit de M. Jacob Grimm : « Son érudition est gigantesque comme une montagne, et son esprit est frais comme la source qui en sort. « Sur Goethe, sur Herder, sur Oken, sur M. Varnhagen d'Ense, sur les hommes même qu'il a le pius maftraités, Arnim, Novalis, Brentano, il a des paroles brèves et charmantes qui dessinent merveilleusement une physionomie et la gravent dans le souvenir. Ces sympathiques portraits ne fontils pas oublier bien des caricatures ? On oublie aussi les impiétés du tribun en voyant les inconséquences que son cœur dicte à son esprit. Ce mf'ine homme qui, résumant les travaux métaphysiques de Kant, s'écrie avec une triom-

phante ironie : « N'entendez-vous pas résonner la clochette? A genoux ! On porte les sacrements à un Dieu qui se meurt, » — c'est lui qui dira deux pages plus loin: « Il me suffit de voir quelqu'un discuter l'existence de Dieu pour sentir en moi une inquiétude aussi singulière, une oppression aussi indéfinissable que celle que j'éprouvai jadis à Londres, quand, visitant New-Bedlam, je me vis seul et abandonné par mon guide au milieu d'une troupe de fous. Douter de Dieu, c'est douter de la vie elle-même; ce n'est pas moins que la mort. » Ce même homme enfin qui semble s'être donné la tâche de dissiper comme des fantômes importuns les dogmes les plus sacrés du spiritualisme de ses pères, bientôt nous verrons tomber son masque, et il laissera échapper ces paroles qui nous désarment : « Non, en vérité, j'ai beau faire, la vieille Allemagne est toujours là au fond de mon cœur avec ses sentiments de Philistin. »

VI

Henri Heine n'avait pu remuer tant d'idées, harceler tant de systèmes, jeter pêle-mêle tant de livres et tant de noms propres dans ses pages sarcastiques sans irriter profondément l'Allemagne. On n'avait pas pardonné à Louis Boerne la rudesse de ses moqueries; mais on les excusait en songeant à l'élévation et à la générosité de son âme. Au contraire, l'ironie insaisissable de l'auteur des Reisebilder déconcertait les cœurs tudesques et entretenait les rancunes. Il y eut pendant quelques années un véritable déchaînement contre ce renégat du teutonisme. Dénoncé par M. Menzel et

les piétistes comme un émissaire de la moderne Babylone, maudit par les austèrès teutomanes comme un représentant de la corruption parisienne, il n'était pas moins suspect auxdémocrates, qui l'accusaient de trahison. Ajoutez à cela les \_• persécutions officielles. « Ces persécutions, nous écrivait récemment Henri Heine, m'ont fait beaucoup de mal, et elles s'accordaient parfaitement avec l'inimitié de mes adversaires subalternes. Je suis sorti vainqueur de la plus terrible crise que les littérateurs allemands aient eu à traverser. La génération actuelle est plus heureuse, et vous autres, écrivains français, vous ne savez pas assez apprécier votre sort. » Un humoriste ne devrait-il pas être à l'abri des entraînements de la colère ? Henri Heine ne sut pas se contenir, et c'est à cette irritation, aigrie par tant d'attaques diverses, qu'il faut imputer son livre sur Louis Boerne. L'auteur des Lettres sur Paris venait de mourir; c'était le publiciste du parti libéral, c'était le ferme caractère jacobin qu'on opposait toujours à Heine : Heine s'empare de cette mâle physionomie, et en fait une caricature. Le livre est vif, hardi, spirituel; est-il aussi terrible que l'espérait Henri Heine? Non, certes, et personne n'en a souffert,...excepté Henri Heine lui-même. Oublions ces fâcheuses représailles, et revenons à la poésie.

« Mon pqëme est saris but, comme la vie, comme l'amour 1 n'y cherchez pas de tendances. Atta-Troll n'est pas un sym. bole de la nationalité germanique, et il ne fourre pas sa patte dans les questions du jour. » Ainsi commence cette charmante fantaisie d'Atta-Troll où le poëte retrouve les

1. Voyez le poëme d'Âtta-Troll dans les Poèmes et légendes.

meilleures inspirations de sa jeunesse. La gaieté et la poésie, l'ironie et l'imagination s'y unissent dans une mesure parfaite; c'est l'œuvre d'un Arioste allemand. Ne nous fions pas trop a sa parole, quand il nous promet une œuvre née seulement de son caprice, un songe d'une nuit d'été, une romantique vision des domaines de Puck et de Titania : la satire saura bien s'y faire sa place; mais la satire n'y exclut pas la grâce, et l'on y respire je ne sais quels parfums de prés et de forêts qui répandent sur les strophes du poëme une fraîcheur printanière.

On dirait une matinée de mai : tout murmure, tout babille, et, tandis que vous allez rêvant par les sentiers non frayés, maint oiseau caché dans les branches vous siffle ses cantilènes moqueuses. Ce ne sont pas toujours des oiseaux; du fond des antres, du creux des ravins des Pyrénées retentissent les grognements des ours et leurs conspirations contre la race humaine. Il y a comme des clubs ténébreux dans les souterrains des montagnes. Écoutez ces menaces, ces cris de vengeance, ces théories incendiaires ! c'est le communiste Atta-Troll qui endoctrine sa famille mal léchée. Atta-Troll est un ours qui dansait naguère dans les riantes vallées des Pyrénées, sous les balcons de Cauterets et de Bagnères de Bigorre; il dansait pour amuser les badauds, et il songeait au temps où, libre dans la montagne immense, il se croyait le roi du monde. Un jour il brise sa chaîne et s'enfuit. Ce qu'il devient au fond de sa retraite jusqu'à l'heure où le fils de la sorcière Uraka le frappe d'une balle au cœur, il faut le demander à Henri Heine. Les visions dans le ravin des Esprits, la. cavalcade des spectres, l'apparition de la belle Hérodiade, forment une scène remplie de

grâce et de passion. Ce somnambulisme, que l'auteur a tant reproché aux romantiques, il le prend ici au sérieux, et il y trouve des inspirations inattendues. La lune verse ses incantations sur la vallée de Roncevaux. Maintes images du vieux monde chevaleresque brillent, chantent, galopent sur les montagnes ensorcelées. — Hallo ! houssa! — c'est le dernier rendez-vous des revenants, la dernière fête de la poésie de Brentano et de Fouqué. Au milieu des joyeux éclats de la fantaisie, la satire n'oublie pas sa tâche; satire littéraire, satire politique, tout va de front. Ici, c'est le poète Freiligrath avec ses ours, ses chakals, ses rois nègres, toute sa ménagerie du désert; là, c'est la démagogie allemande avec ses clameurs forcenées. Enfin cet ours qui croit avoir brisé sa chaîne, et qui du fond de son souterrain proclame avec emphase ses théories révolutionnaires, ne serait-ce pas une certaine partie de l'Allemagne ? Silence; l'auteur n'en dit pas tant; tout cela est voilé, et l'on sent parfois une sorte de tristesse sous les allegro les plus vifs. Ce qu'il y a de certain, c'est que Henri Heine voit disparaître avec douleur la poésie qui a nourri sa jeunesse au moment où s'avancent les Tyrtées de la démocratie. Cette poésie, il l'a raillée jadis; il en sent tout le charme aujourd'hui que les tribuns déclarent la guerre à l'idéal et veulent faire de l'imagination la servante de la politique. — Quel piaillement! s'écrie-t-il, on croit entendre les oies qui ont sauvé le Capitole.

C'est un des caractères de Henri Heine que sa constante préoccupation de l'Allemagne, au moment même où il semble renier son pays avec colère. Il vit en France, il désire nos suffrages, et pour les obtenir il va parfois jusqu'à forcer sa nature; malgré cela, il est Allemand, et c'est vers l'Allemagne

qu'il a les yeux tournés. La politique allemande, la littérature allemande, les partis, les écoles, les journaux, les trentesix états de sa chére patrie, voilà le théâtre de Henri Heine et l'inépuisable matière de sa gaieté. Atta-Troll avait paru en 1840, au moment où la poésie politique commençait à faire parler d'elle. Toute une troupe de nouveaux venus s'était jetée dans les domaines de l'imagination en réclamant d'urgentes réformes. Ces domaines, le poëte du Livre des Chants les avait saccagés plus d'une fois; mais ses délits mêmes étaient poétiques, et que ses équipées fussent violentes ou bouffonnes, l'idéal y brillait toujours. Rien de pareil chez les réformateurs : l'idéal était proscrit, la rêverie était laissée aux enfants; il fallait que la poésie fût la voix de la révolution et le clairon des batailles prochaines. Ce n'étaient partout que diatribes de journaux ornées de rimes, pamphlets distribués en strophes, appels au peuple, pétitions au roi de Prusse, hymnes à la future unité de la patrie allemande. L'ironie d'Atta-Troll n'aurait pu venir plus à propos. Elle n'arrêta rien cependant, et de 1840 à 1845 le vacarme des Tyrtées démocratiques devint plus assourdissant chaque jour. M. Hoffmann de Fallersleben dans le genre léger, M. Herwegh dans le mode grave, semblaient devenus les maîtres suprêmes de la muse germanique. C'est alors que parurent les Poésies nouvelles de Henri Heine.

Le livre s'ouvre par un recueil de strophes d'une pureté et d'une délicatesse incomparables. Sous le titre de Nouveau Printemps (Neuer Frühling), l'auteur donne une suite à ces cycles élégiaques, Junge Leiden, Intermezzo, Heimkehr, dont la grâce parfumait le Livre des Chants. Puis ce sont maintes pièces vives, dégagées, fantasques, les unes beaucoup trop

inspirées de la légèreté parisienne, les autres pleines de hardiesse et d'éclat. Enfin, après cette ouverture bizarre où se mêlent tous les tons, commence l'audacieuse symphonie poétique et politique intitulé l'Allemagne, conte d'hiver.

L'Allemagne est le pendant d'Atta- Troll. Atta-Troll était l'œuvre d'un Arioste du Nord toujours prêt à dissimuler les hardiesses de sa pensée sous les- voiles élégants du symbole; l'Allemagne n'a ni symboles ni voiles, c'est un pamphlet où l'audace va le front levé. Atta-Troll brillait de tout l'éclat du midi; l'Allemagne nous transporte au milieu des brumes. Le premier était le Songe d'une nuit d'été; le second est intitulé Conte d'hiver; l'antithèse est complète. Henri Heine va faire dans sa patrie un voyage de quelques semaines, et de la frontière à Hambourg, quoique le chemin ne soit pas long, les occasions de raillerie ne lui manqueront pas. La douane prussienne, la cathédrale de Cologne, le vieux Rhin chanté d'un ton arrogant par le greffier Becker et si vivement revendiqué par Alfred de Musset, les auberges de Minden, la principauté de Buckebourg, la forêt de Teutobourg et la statue d'Arminius, le mont Kyffhaeuser et la caverne de Frédéric Barberousse, Hambourg enfin, voilà la scène variée où se déploie la plus hardie et la plus étourdissante des satires. L'auteur la termine par des bouffonneries que n'eût pas désavouées Rabelais, et par des remontrances au roi de Prusse dont la forme hautaine rappelle les invectives de Dante. Il a voulu traiter à son point de vue la poésie politique; du premier coup il rejette dans l'ombre, et par l'audace de sa pensée et par la dextérité de son art, tous les rimeurs qui se croyaient des maîtres. Mais l'Allemagne n'est pas seulement le poëme d'une opposition turbulente et sarcas-

tique; Heine s'y joue de toutes choses et de lui-même. Ces démocrates avec qui il semble faire alliance, il les couvre de ridicule à l'heure même où il lour tend la main. Les libéraux ne sont pas moins sacrifiés que les piétistes; le parti national est aussi rudement maltraité que le roi Frédéric-Guillaume IV. L'auteur trouve même le moyen d'envelopper tout le passé dans cette diabolique caricature du présent : avec quel le verve il bafoue l'Allemagne entière dans la caverne de Barberousse et sous les chênes d'Arminius 1 C'est toujours enfin l'incorrigible humoriste qui prend plaisir à aiguillonner de mille manières le paisible tempérament de son pays, qui prétend s'élever par l'ironie au-dessus de toutes les croyances, qui se fait un jeu de déconcerter la critique, et qui, en persiflant les démocrates, a pourtant le droit de répondre à leurs attaques avec une indignation comique : « Tu mens, Brutus; tu mens, Cassius; tu mens aussi, Asinius! »

VII

Une telle ironie n'était-elle pas trop prolongée? N'y voyait-on pas désormais un parti pris et un rôle arrangé à l'avance? Cette sympathie cachée que nous avons essayé çà et là de mettre en lumière sous tant d'irrévérences sans nombre, l'auteur l'avait-il gardée intacte? n'avait-il pas altéré en lui bien des trésors charmants? n'avait-il pas détruit bien des promesses? On s'adressait encore toutes ces questions lorsqu'on apprit que Henri Heine, cloué depuis plus de trois ans sur son lit de douleur, frappé de paralysie,

presque aveugle, venait de terminer un nouveau recueil de vers et allait prendre congé du public.

Que d'émotions dans cette seule annonce) Malgré tant d'inimitiés amassées contre lui, l'auteur du Livre des Chants est toujours le poëte favori de cette Allemagne qu'il a si cruellement agitée. De Berlin ou de Francfort, de Vienne ou de Munich, aucun de ses confrères ne venait à Paris sans aller frapper à la porte du poëte mourant, sans s'informer au moins de ses projets, de sa pensée, de ses vers, des inspirations qui le consolaient etqui l'aidaient à défier les tortures du corps. On disait avec quelle sérénité victorieuse il regardait la mort en face; on admirait ce courage de l'esprit, on s'étonnait de cette fermeté de caractère à laquelle on croyait peu jusqu'alors, et que lui-même il avait rendue douteuse par ses mille évolutions en tous sens. — Aristophane se meurt! s'écriait un critique sévère, M. Adolphe Stahr, et il racontait en pleurant ses entretiens avec le poëte. Puis c'étaient des conjectures sans fin : où en est aujourd'hui, se demandait-on, la pensée du railleur? Quels enseignements lui auront apportés les années? Que lui aura dit la mort assise déjà sur son chevet? Est-il vrai qu'il ait renié les doctrines hégéliennes, qu'il ait tourné son esprit vers Dieu, qu'il se confie dans l'immortalité de l'âme? La Bible l'a converti, assurèrent quelques-uns; c'est Moïse qui est son héros et il s'est rattaché aux croyances juives, qu'il a tant de fois persiflées. — Ainsi se croisaient les opinions, inquiétude chez les uns, espérance chez les autres, curiosité chez tous. Le poëte mourant devait déjouer une fois de plus les prévisions du public. Ce qu'il a été dans les entraînements de l'adolescence, il l'est encore aujourd'hui sous le regard de

la fatale hôtesse. Le Romancero, c'est toujours l'ancien Henri Heine, celui des Reisebilder et du Livre des Chants ; c'est toujours la vieille ironie des jours heureux, plus poignante seulement, puisque sans cesse elle prend la mort à partie et plaisante lugubrement avec la tombe. Si quelques accents nouveaux se font entendre çà et là comme une plainte étouffée, il faudra une volonté attentive pour en saisir le sens à travers le carillon des notes joyeuses.

La préface du Romancero est un de ces imbroglios humoristiques dont l'auteur a été un peu prodigue. Le poëte adresse ses adieux à ses lecteurs et fait publiquement sa profession de foi philosophique et religieuse. Adieux étranges! étrange profession de foi! La douleur qu'il éprouve est sincère, car, à force d'être en relations avec le public, il avait fini par le regarder comme un ètre raisonnable. Une autre chose l'attriste encore : la comédie est finie, la toile tombe, le théâtre va fermer ses portes; que deviendront toutes les marionnettes qui jouaient si plaisamment leurs rôles entre ses mains? que deviendront celui-ci et celui-là ? On sait que les noms propres ne coûtent rien à Henri Heine. Ces pauvres marionnettes! il veut au moins, avant de se séparer d'elles, réparer le tort qu'il a pu leur causer. Il rétracte donc maintes accusations injustes dont il s'est rendu coupable, et il fait sa paix avec ses ennemis le plus sérieusement possible. Ses affaires mises en ordre, il est bien temps qu'il se réconcilie avec la Divinité.

« Oui, si j'ai fait ma paix avec la créature, je l'ai faite aussi avec le Créateur, et cela au grand scandale de mes amis les philosophes, qui m'ont reproché amèrement d'être retombé dans la vieille superstition : c'est ainsi qu'ils nomment mon retour à Dieu. D'autres, dans

leur intolérance, se sont montres plus durs encore. Tout le haut clergé de l'athéisme a prononcé sur moi l'anathème, et il y a de fanatiques prêtres de l'incrédulité qui m'auraient volontiers soumis à \* la torture pour m'arracher l'aveu de mes hérésies. Heureusement, les seuls instruments de torture dont ils disposent, ce sont leurs écrits. Sans torture, d'ailleurs, j'avouerai tout. Oui, je suis revenu à Dieu, comme l'enfant prodigue, après avoir'longtemps gardé les pourceaux avec les hégéliens. Est-ce la misère qui m'y a poussé ? C'est un motif peut-être moins misérable. Le mal duj pays, le mal du ciel s'est emparé de mon âme et m'a emporté à travers les forêts et les ravins sur les cimes les plus glissantes de la dialectique. J'ai rencontré en chemin le dieu des panthéistes, mais je n'ai pu en faire usage. Ce pauvre être chimérique est mêlé au tissu de l'univers; c'est dans la matière qu'il a grandi, qu'il est emprisonné, et il est là, sans force, sans volonté, qui nous regarde en bâillant. Pour avoir une volonté, il faut être une personne, et pour manifester cette volonté, il faut avoir ses coudées franches. Si donc on aspire à un Dieu qui puisse être secourable, — et c'est là la chose essentielle, — on est bien obligé d'admettre un Dieu personnel, supérieur au monde et doué des saints attributs, bonté, sagesse et justice infinies. Alors l'immortalité de l'âme nous est accordée par-dessus le marché, comme ces os que le boucher, quand il est satisfait de ses chalands, jette gratis dans leur panier. Ces os, en style de cuisine, s'appellent à Paris la réjouissance, et l'on en fait d'excellents consommés qui récréent et réconfortent singulièrement le pauvre malade abattu. Que je n'aie point refusé une réjouissance de cette nature,\_que j'y aie, bien au contraire, pensé sans cesse avec bonheur, tout homme sensible le comprendra. »

Les idées les plus graves peuvent être exprimées par des images plaisantes, et c'est même là ce qui constitue l'humour.

On se demande pourtant si la théologie de Henri Heine est sérieuse, quand on le voit, quelques pages plus loin, nous faire une description si bouffonne des occupations réservées aux hommes dans l'autre monde. Toutes les objections vulgaires contre le dogme d'une existence meilleure prennent un corps dans cette perfide apologie et se traduisent en exemples bur.-

lesques. Celui qui a écrit une telle page n'est pas complétement guéri du panthéisme; son cœur aspire à un Dieu auquel son esprit n'a pas la force de croire, et cette impuissance, comme c'est l'ordinaire, se venge et se console par l'ironie. La poésie seule lui reste, aussi fraîche et aussi éclatante qu'au premier jour. Il se rappelle son collègue breton du moyen âge, l'enchanteur Merlin, à qui la mort fut si douce dans la forêt de Brocéliande. Merlin est mort sous les grands chênes de la terre natale, et des oiseaux par milliers chantaient au-dessus de sa tète; lui, il s'éteint loin des arbres et du soleil, au milieu du vacarme de Paris. Vienne du moins la poésie avec ses magiques prestiges I Que le monde entier, de l'Asie à l'Amérique, que toutes les religions, que tous les temps se lèvent à son appel, et que, sombres ou joyeuses, maintes images de la longue vie humaine environnent le chevet du mourant 1

Tel est, en effet, le caractère du Romancero. La première partie contient, sous le titre d'Histoires, une série de romances, de ballades, de poëmes, empruntés à tous les siècles et brillant des couleurs les plus variées : rois de l'Égypte, empereurs de Siam, abbés, nonnes, barons du moyen âge, souverains des temps modernes, peuples révolutionnaires et sauvages du Nouveau-Monde, les figures les plus dissemblables sont réunies dans cette galerie éclatante. Après avoir ainsi promené sa fantaisie dans tous les temps de l'histoire, après avoir évoqué toutes ces figures, les unes tragiques, les autrès bouffonnes, destinées à 'lui représenter le mouvement confus du genre humain, c'est en son nom que Henri Heine prendra la parole. Le second livre du Romancero est intitulé : Lamentations. Ces lamentations commencent assez

gaiement par de vives satires littéraires, mais bientôt, dans une suite de pièces inscrites sous le nom de Lazare, le poëte écrit le journal de ses impressions de malade. Ce sont des rêves, des cauchemars, des réminiscences cruelles, des épigrammes qu'il décoche de droite et de gauche pour solder d'anciens comptes, puis des attendrissements inattendus ou .bien des railleries sinistres sur la mort qui frappe à la porte. Quelle sera sa destinée dans ce monde mystérieux au seuil duquel la maladie l'enchaîne? Que sera ce monde lui-même? Sera-ce celui du moyen âge, l'enfer en bas, le paradis en haut, et saint Pierre tenant les clefs célestes ? Cet anthropo-

1

morphisme qu'il est si difficile d'éviter et dont on ne se préserve le plus souvent que pour tomber dans les vides abstractions, lui inspire des peintures bouffonnes -où s'exprime surtout, ne vous y trompez pas, l'impuissance de la pensée métaphysique. Et cette vie même qu'il va quitter, lui est-elle mieux connue? Que d'énigmes et quelles énigmes! Pourquoi tant d'injustices? Pourquoi tant de douleurs imméritées? La destinée de l'homme lui apparaît alors sous maintes formes grotesquement odieuses, et il trace Je hideux tableau du Négrier, ou bien, imaginant un fantasque et terrible symbole, il chante le Château des affronts.

AFFRONTENDOURG.

« Le temps s'écoule, mais le château, le vieux château, avec ses créneaux et ses tours, avec ses hôtes sinistres, rien ne peut l'effacer de mon souvenir.

« Je voie encore la girouette qui tournait en criant sur le toit. Chacun regardait prudemment de ce côté avant d'ouvrir la bouche.

« Quiconque voulait parler consultait d'abord le vent, de crainte que Boréas, le vieux grogneur, ne vint tout à coup le rudoyer d'une façon peu agréable.

« Les mieux avisés, il est vrai, gardaient toujours le silence. Ali ! je m'en souviens, il y avait là un écho, qui, en répétant les paroles, méchamment les falsifiait toutes.

« Au milieu du jardin était un bassin de marbre orné de sphinx, et jamais on n'y voyait une goutte d'eau, bien que mainte larme y eût coulé. t

« Jardin maudit ! Ah ! il n'y avait pas là une seule place où mon cœur n'eût été torturé, où mes yeux n'eussent versé des pleurs.

« Non, en vérité, il n'y avait pas un seul arbre à l'ombre duquel je n'eusse essuyé des outrages, tantôt d'une bouche délicate et tantôt d'une bouche grossière.

« Le crapaud, aux aguets dans l'herbe, a tout raconté à la taupe, qui aussitôt a rapporté à sa tante la vipère ce qu'elle venait d'apprendre.

« La vipère l'a dit à sa belle-sœur la grenouille, et c'est ainsi que toute la sale engeance a pu savoir immédiatement les affronts que j'avais :eçus.

« Les roses du jardin étaient belles, et il y avait dans leurs parfums des séductions charmantes, mais elles se flétrirent vite et moururent, rongées par un poison étrange.

« Depuis ce temps, une maladie mortelle a frappé aussi le rossignol, le noble chanteur de la nuit, qui chantait son amour à ces roses. Je crois qu'il a pris du même poison.

« Jardin maudit ! oui, il semblait qn'une malédiction pesât sur lui.

Maintes fois, en plein soleil, j'avais peur de voir apparaitre des fan- " tômes.

« Le jardin lui-même était comme un spectre vert qui me regardait en ricanant; il se moquait de moi d'un air cruel, et du sein des buissons d'ifs j'entendais s'exhaler un soupir, un gémissement, un râle de mort.

« Au bout de l'allée s'élevait la terrasse sous laquelle, là-bas, tout .au fond, les vagues de la mer Baltique, à l'heure du flux, viennent se briser avec fracas.

« De là, la vue s étend au loin sur la mer. Je restais souvent à cette place, plongé dans de sauvages rêveries. La tempête était aussi dans mon cœur. Quels grondements ! quelles colères ! quelles écumes de rage!

« Oui, c'étaient des grondements, c'étaient des colères, c'étaient des écumes de rage au fond de mon cœur; mais tout cela était im-

puissant comme les vagues elles-mêmes, qui venaient, malgré leurs fières allures, se briser en gémissant sur le dur rocher.

« Je voyais avec envie passer les navires voguant vers les contrées heureuses; mais le château ténébreux me tenait enchaîné dans ses liens maudits. »

Ce que je cherche avidement au milieu de fes confidences où une larme furtive est si tôt séchée par le rire, ce sont quelques renseignements sur les émotions religieuses de l'auteur. Le dernier livre du Romancero se compose de Mélodies hébraïques, et il semble que ce chant final doive contenir la véritable pensée de Henri Heine. Ecoutez ces mélodies ; on dirait que des souvenirs endormis se réveillent, que des sentiments effacés se raniment au fond de son cœur. Ces vieux Juifs; ces mangeurs de schiboleth qu'il a tant de fois bafoués, il en parle dans la première pièce de cette série, la Princesse Sabbath, avec je ne sais quel embarras où se trahit une affection respectueuse. Or la plus belle pièce de ce livre, la plus belle et la plus originale composition à mon avis du Romancero tout entier, est consacrée au grand poëte juif du moyen âge, Jehuda ben Halevy. Elle vaut la peine qu'on s'y arrête. Le rêveur songe à Jehuda ben Halevy, il entend résonner dans son esprit les strophes du vieux rabbin, il aperçoit vaguement d'austères figures, il voit des ombres à longues barbes... il l'a reconnu, c'est lui, c'est Jéhuda, le disciple inspiré du Talmud, le poétique enfant que le Dieu des Juifs a choisi pour en faire l'orgueil et la consolation destribus dispersées.

« Que ma langue reste collée, brûlante, à mon palais, et que

« ma main droite se sèche, si je t'oublie jamais, Jérusalem! »

« Ces paroles d'un psaume me bourdonnent aujourd'hui dans la tète, sans s'arrêter une minute; il me semble entendre des voix, des voix d'hommes qui psalmodient.

« Par instants aussi m'apparaissent des barbes, de longues barbes d'ombres... Spectres de mes rêves, lequel de vous est Jehuda ben Halevy ?

« Mais ils glissent rapidement, ils s'évanouissent; le grossier appel du vivant a effarouché les fantômes; -je l'ai reconnu cependant.

« Je l'ai reconnu à ce front pàle qui porte si fièrement la pensée, à la douce fixité de ses yeux (ils me regardaient avec une attention si inquiète').

« Surtout je l'ai reconnu au mystérieux sourire de ces deux belles lèvres harmonieusement assorties comme des rimes; les poëtes seuls en ont de semblables. »

Alors il raconte l'enfance du poëte avec une tendresse mêlée de railleries aimables. Oh ! la grave et pieuse éducation 1 Comme Jehuda chantait bien le vieux texte de la Bible avec la psalmodie consacrée! Comme il se gargarisait gracieusement avec les grasses gutturales: Il vivait dans le Talmud ainsi que dans un monde immense. Le Talmud, dit le poëte, a deux parties bien distinctes, comme le ciel a deux lumières différentes, l'ardente lumière du soleil et la lumière plus douce de la lune; c'est la halacha d'un côté, et de l'autre la hagada. La halacha est une grande salle d'escrime; on y apprend à raisonner, à discuter, à ergoter, et c'est là que les plus hardis champions de la scolastique orientale se sont livré tant de vigoureux assauts. La hagada, au contraire, est un jardin enchanté comme celui de cette reine Sémiramis qui était née avec des instincts d'oiseau, et qui, ne pouvant se résoudre à marcher vulgaire rent sur le sol, avait suspendu son parc dans les airs sur des colonnes de porphyre. Ah ! quelle merveille que ce jardin de la hagada, un jardin idéal, avec des eaux jaillissantes, et des bassins de marbre, et des arbres chargés de fruits, et des milliers d'oiseaux gazouillant sur les branches ! C'est là que s'épanouissent les légendes

sacrées; c'est là que fleurissent les belles histoires édifiantes, les beaux récits de" la vie des élus et de la mort des martyrs. Quand Jehuda s'était vaillamment exercé dans la salle d'armes, il venait puiser aux sources mystiques de la hagada, et nul poëte, depuis que le monde existe, ne reçut de grâces plus précieuses. Dieu avait pris plaisir à former cette âme tendre et profonde; puis, quand il l'eut formée, satisfait de son œuvre, il baisa la belle âme, et le gracieux résonnement de ce baiser frémit dans chaque strophe du poète. Jehuda ben Halevy avait un culte pour Jérusalem; son cœur saignait aux récits des pèlerins qui avaient vu le temple renversé et la terre des prophètes chargée de souillures; il l'aimait avec larmes, avec passion : il l'aimait comme le troubadour Geoffroy Rudel aimait la comtesse Mélisande de Tripoli. Geoffroy n'avait vu Mélisande que dans ses songes, il s'embarqua, et, en abordaht au rivage de Tripoli, il rendit l'âme sous le regard de sà dame. Jehuda ben Halevy partit aussi pour Jérusalem, et, comme Geoffroy Rudel,il expira d'amour sur les genoux de sa bien-aimée. Poétique destinée, décrite par Henri Heine avec une verve tour à tour sympathique" et railleuse, et qui devient le thème. de mille variations brillantes!

Une des plus gracieuses parties-du poëme, c'est le début du troisième 'chant, où Henri Heine décrit la tente d'Alexandre le Grand le soir de la journée qui lui iivra l'Asie. De Jehuda ben Halevy au vainqueur de Darius, et des mystiques jardins de la hagada au champ de bataille d'Arbelles, on ne voit pas trop quel est le lien; laissez faire cette fantaisie ailée, elle trouvera là de capricieuses arabesques sous lesquelles se cache toute, une philosophie de l'histoire. — Le trésor -de Darius est aux mains du roi de Macédoine; Alexandre aban-

donne tout à ses compagnons d'armes et ne garde pour lui qu'une cassette ornée des pierres les plus rares, un chefd'œuvre de ciselure, une merveille d'élégance et de richesse. Que mettre dans ce splendide écrin, sinon ce qu'il y a de plus précieux au monde? Darius y enfermait des perles éblouissantes, Alexandre y mit les poëmes d'Homère, et le soir, quand il s'endormait sous sa tente, la cassette placée auprès de son chevet, il voyait se dresser dans ses songes les radieuses images des héros. « Autres temps! autres chansons! s'écrie le fantasque poëte; moi aussi, il fut un temps où j'aimais les poëmes d'Homère. Il y avait de si beaux rayons de soleil qui éclairaient les chemins de ma jeunesse! des pampres couronnaient mon front, des fanfares résonnaient sur mes pas... Silence! ne parlons plus deces choses! mon char de triomphe est brisé aujourd'hui, les panthères qui le trainaient sont mortes, mortes aussi sont les femmes qui dansaient autour de moi avec des cymbales et des tambours de basque; et moi, je suis là, misérablement étendu sur le dos... Silence! silence! écartons ces pensées. Il s'agit de la cassette de Darius et je dis du fond de mon cœur : Ah ! si je possédais un jour la assette merveilleuse, j'y mettrais les poésies de mon vieux rabbin ! mes amis viendraient me voir, ils admireraient le parfait travail de l'artiste, et les ciselures, et les bas-reliefs, et les diamants incrustés; je leur dirais alors en souriant : Ce que vous admirez là n'est que l'enveloppe grossière de mon trésor. Savez-vous quelles perles j'ai enfermées à l'endroit où furent les perles de Darius et les poésies d'Homère? ce sont les perles d'une belle âme humaine aussi profonde que l'océan, ce sont les larmes que mon rabbin a versées sur Jérusalem, c'est la

plainte incomparable qui se récite encore aujourd'hui dans toutes les tentes dispersées d'Israël le neuvième jour du mois que nous appelons Ab, ce jour anniversaire de la destruction de la ville sainte par Titus Vespasianus, c'est le chant que Jehuda ben Halevy composait sur les ruines de Sion quand un Sarrasin qui passait au galop lui perça le cœur d'une flèche impie, chant di-vin, chant béni de Jehova, car l'âme du poëte, envolée aussitôt vers le ciel, entendit tous les anges répéter en chœur les strophes qu'il venait d'achever sur la terre : Lecho daudi likras halle ! »

On peut signaler le poëme de Jehuda ben Halevy comme une des meilleures productions de l'auteur du Romancero La douce et ardente exaltation de son héros nous fait pénétrer dans les mystères de la poésie juive; le poëte s'y peint luimême avec les tendances contraires qui se disputent son âme, et des pensées gracieuses et pathétiques s'y entremêlent sans se détruire. L'inspiration juive ou nazaréenne et l'inspiration grecque, il.l'a dit souvent, voilà les deux grands systèmes auxquels il faut bien que tout aboutisse; Homère et la Bible contiennent à ses yeux toute la philosophie de l'histoire. Cette fois il n'en parle plus en riant; le monde grec et le monde juif obsèdent son âme inquiète. C'était le poëte des Hellènes qu'il préférait jadis quand la jeunesse l'emportait sur son char au bruit des cymbales retentissantes; maintenant la jeunesse a disparu, l'éclat du monde réel s'évanouit c'est l'heure des pensées graves, et Jehuda ben Halevy a remplacé Homère.

Henri Heine craint-il d'en avoir trop dit? La pièce qui suit, et qui clôt le volume, est la scène la plus voltairienne qu'ait jamais imaginée le sceptique démon de son esprit.

C'est une controverse solennelle entre un moine et un rabbin par-devant une cour d'Espagne du moyen âge. Si le moine a le dessous dans la lutte, il se fera juif; si c'est le rabbin qui est vaincu, on le baptisera. Onze moines sont d'un côté, onze rabbins de l'autre, ceux-ci portant l'eau baptismale, ceux-là aiguisant l'instrument de la circoncision. Le roi et la reine président au tournoi, au milieu d'une assemblée de gentilshommes. A cette burlesque mise en scène, on devine déjà quels sont les arguments des deux champions. Jéhova et le Christ s'injurient par la bouche de leurs défenseurs comme des héros de l'Iliade; le Jéhova du rabbin est un Bélial, un Astaroth; le Christ du capucin est un philanthrope sentimental. Le poil e a-t-il voulu nous dire que sa théologie s'élève au-dessus des cultes particuliers et ne reconnaît aucune église? A-t-il voulu simplement bafouer les fanatiques dont les apologies grossières outragent la majesté divine? Il est, curieux, en effet, d'entendre le docteur juif glorifier la sévère grandeur de son Dieu dans le plus mesquin des réquisitoires, et le moine célébrer la mansuétude infinie de Jésus au moment où il vomit contre les Juifs des malédictions épouvantables. Ces deux sentiments, je crois, sont l'inspiration de cette singulière parade : persiflage du fanatisme et protestation contre toute église établie, voilà le double sens d'une controverse qui semble le dernier mot du poëte. Aucun des deux adversaires, on le pense bien, ne remporte la victoire ; le rabbin ne sera pas baptisé, le moine ne sera pas circoncis. Appelée à prononcer le jugement après une bataille qui n'a pas duré moins de douze heures, la reine ne peut dire lequel a raison du rabbin ou du moine; elle déclare seulement que « tous les deux sentent mauvais. » C'est

par cette bouffonnerie que finit le Romancero.' Cependant, à travers ces regrettables irrévérences, ne devine-t-on pas çà et là, dans un mot, dans un cri, certains élans du cœur, certaines tendresses mystérieuses pour la sainteté divine que compromettent les violences humaines? Le satirique aura-t-il donc voulu, jusqu'au dernier jour, envelopper les sentiments de son âme dans les voiles impénétrables de l'ironie?

VIII

L'ironie 1 il est temps de le dire enfin après cette scrupuleuse étude d'un écrivain qui a livré à cette muse imprudente tous les trésors de son imagination, —l'ironie ne saurait être la conclusion d'un penseur et le testament d'un poëte. On comprend ce regard triste et railleur jeté sur le monde à l'âge où les généreuses espérances qui gonflent un jeune cœur se brisent contre les mesquines réalités de la vie; c'est la vengeance de l'enthousiasme déçu. On le comprend dans un siècle inquiet, tourmenté, en proie "à une agitation fiévreuse; on le comprend mieux encore si le pays où le poëte s'est formé ne lui offre partout que des images'de ruine, de hautes croyances détruites, des systèmes qui se combattent, et une profonde anarchie intellectuelle succédant à la majestueuse tranquillité des maîtres. La raillerie humoristique semble une inspiration légitime dans cette Allemagne qui a passé du spiritualisme le plus confiant aux plus fàcheux désordres de la pensée. Henri Heine est le premier poëte de son pays depuis la mort de Goethe, et on dirait qu'il porte

en lui toutes les inquiétudes d'une grande littérature déchue de son idéal; que ce soit là son excuse. Aujourd'hui toutefois ses yeux se ferment à ce monde périssable dont les contradictions et les misères provoquaient sa douloureuse gaieté; un autre monde s'ouvre à son esprit. Là, plus de misères, plus d'irritants contrastes, plus de désenchantements qui révoltent; là tous les problèmes sont résolus, et toutes les luttes s'évanouissent. Si l'ironie, chez une intelligence capricieuse et ardente, pouvait être le fidèle miroir des choses d'ici-bas, au sein de ce monde spirituel que les regards de l'âme lui découvrent, il n'y a plus de place que pour la confiance et le respect. Il a cherché la sérénité dans cette raillerie légère qui enveloppait l'univers entier et s'y jouait avec grâce ; sérénité incomplète et fausse, qui bien souvent encore, nous l'avons vu, laissait éclater subitement des douleurs mal guéries. La vraie sérénité est plus haut : dans l'intelligence et l'adoration de l'idéal que rien n'altère, de la vérité que nulle ombre ne voile.

Il est permis sans doute d'adresser de graves paroles à un homme qui a souvent caché une âme sympathique et religieuse sous les plus folles débauches de l'esprit. En vain a-t-il voulu nous tromper, en vain a-t-il cherché à se tromper lui même : son ironie n'est pas celle de Voltaire, c'est l'ironie d'une intelligence qui a connu de bonne heure les extases du spiritualisme. Ce spiritualisme, si éclatant aux premiers jours dans maintes pages du Livre des Chants, n'a été que voilé par les nuages dans l'orageuse traversée de sa vie; il reparaît plein de vigueur et de jeunesse dans le lyrique essor du Romancero. Les capricieux détours de l'humoriste ne nous feront pas prendre le change : qu'il le reconnaisse ou non,

qu'il trouve son plaisir jusqu'à la fin à dépister la critique ou qu'il confesse ingénument la situation de son âme, peu importe; la marche de ses idées nous parait manifeste, et l'évidence s'accroît encore, si on oppose le hardi rêveur à des intelligences de même famille. Il y a un écrivain qui dans ses créations passionnées a jeté de vigoureux défis à l'hypocrisie anglaise : c'est le grand poëte de la révolte et de l'ironie altière, c'est lord Byron. Eh bien! le généreux esprit qui avait d'abord emprunté tant d'inspirations à l'éloquence enflammée de Jean-Jacques Rousseau est allé aboutir, on le sait, à la raillerie universelle de Voltaire; il a débuté par ChildHarold et fini par Don Juan. L'évolution de Henri Heine a été toute contraire. N'est-ce pas une joie sérieuse pour la critique de deviner, de découvrir, à travers les capricieuses échappées de ce génie preste et fantasque, un lien secret qui se relâche souvent, mais qui jamais ne se perd, un sentiment de l'idéal toujours persistant, une inspiration toujours présente et toujours prête à s'épancher, même dans les derniers accents du poëte, avec une fraîcheur et une abondance toutes j uvéniles ?

Une seule chose a manqué à.cette carrière brillante : l'ordre, la règle, l'harmonie, condition suprême du beau et qui doit tenter le grand artiste à l'heure où il va se séparer de son œuvre. Je me suis attaché à tout ce que les écrits de Henri Heine contiennent de germes heureux. Il y a chez lui des trésors de sympathie, de candeur naïve, j'oserai dire de tendresse chrétienne; ils sont dispersés çà et la et comme perdus au milieu de ses grelots moqueurs; je me suis efforcé de les recueillir. Cette tâche de la critique serait vaine, si vousmême, ô poëte! n'y apportiez votre concours. A vous seul il

appartient d'y mettre le sceau et de donner à votre vie une conclusion digne d'elle. Vous écrivez, dit-on, vos Mémoires; vous faites comparaître à votre tribunal tous les hommes, tous les événements littéraires et moraux auxquels votre existence a été mêlée dans cette première moitié du dixneuvième siècle si pleine d'émotions et de contrastes : quelle • occasion féconde pour les sentiments nouveaux qui s'agitent en vous ! Quels sujets de réflexions! que d'enseignements de toute sorte! Suivez les conseils du maître intérieur; montreznous avec une impartialité sévère les doutes, les défaillances, les généreux élans, le développement complet de votre esprit. Du sein de ce tableau, les leçons profondes se dégageront d'elles-mêmes, et l'harmonie à laquelle votre génie aspire sera le digne couronnement de votre oeuvre. N'y a-t-il pas dans chaque saison de la vie une nouvelle mine d'où la poésie doit extraire de l'or? La mort, pour qui la voit venir, n'apporte-t-elle pas ses enseignements, qui devraient se traduire, chez une âme comme la vôtre, en strophes et en images sublimes? Toutes ces inspirations religieuses cachées sous vos satires, c'est à vous d'en former un faisceau; ce que j'ai montré en débris épars, montrez-le-nous désormais purgé d'un mauvais alliage et brillant d'une majestueuse unité. L'artiste n'y est pas moins intéressé que le penseur. Vous avez représenté mieux que personne toute une période de la pensée allemande, période de trouble, de malaise, de déchirement : qu'il serait beau d'exprimer aussi le retour de la sérénité vraie, à l'heure où ce pays semble prêt à retrouver ses voies, où il repousse de plus en plus le sensualisme, l'athéisme et toutes les grimaçantes visions du délire !

On raconte que Dante, sur la fin de sa vie, fatigué des agi-

tations et des luttes, avait coutume de se promener aux abords d'un cimetière, et comme on lui demandait ce qu'il cherchait en ce lieu funèbre : « La paix, » répondit-il. La paix! je n'oublie pas que c'est là le titre de la plus belle pièce du. Livre des Chants. La paix, ô poëtel faut-il vous rap- peler celui qui la possède, et ne l'avez-vous pas vous-même magnifiquement glorifié le jour où, naviguant dans les brumes de la mer du Nord, vous avez eu une si éblouissante vision du Christ : « Dans sa blanche robe flottante, il allait, immense, gigantesque, sur la terre et la mer. Sur la terre et la mer il étendait ses mains en bénissant, et sa tète plongeait au sein des cieux. Comme un cœur dans sa poitrine, il portait le soleil, le soleil rouge, flamboyant, et ce rouge, ce flamboyant soleil de son cœur versait sur la terre et la mer ses rayons de grâce, sa lumière charmante, bienheureuse, qui éclairait et réchauffait l'univers. »

Mars 1852.

P. S. A l'époque où ces pages furent écrites, Henri Heine était enchaîné sur son lit de mort par des tortures atroces. J'ai eu le douloureux honneur de le voir assez souvent dans ces cruelles années. Une de ses consolations était de mettre la dernière main à l'édition française de ses œuvres, et il m'avait demandé comme un service de traduire ses plus récentes poésies, avec plusieurs cycles du Buch der Lieder qui n'avaient pas encore passé le Rhin. Malgré l'opinion contraire très-répandue en France et en Allemagne, Henri Heine n'écrivait pas notre langue; il la connaissait parfaitement, il en appréciait les finesses, les délicatesses, mais il était incapable de construire une phrase élégante et qui ne

fàt pas embarrassée de germanismes. Ce tissu ferme et souple de la prose parisienne, il essayait en vain de le déployer avec art; les fils se rompaient dans ses mains, et l'image n'apparaissait qu'à demi sur la trame embrouillée. Toutes les œuvres qui ont été publiées sous sou nom dans notre idiome ont été traduites de l'allemand par des littérateurs français. Loewe-Weimar a traduit la. première édition des Reisebilder, et Gérard de Nerval la plus grande partie du Livre des chants. Les dernières compositions poétiques insérées sous son nom dans la Revue des Deux-Mondes, le Romancero (15 octobre 1851), Méphistophêla et la Légende de Faust (15 février 1852), le Livre de Lazare (i er novembre 1854), le Retour (15 juillet 1854), Nouveau Printemps (15 septembre 1855), ont été mises par moi en français, sur sa demande expresse. J'ai encore les curieuses lettres, tristes et joyeuses tout ensemble, où il m'adresse ses remercîments. Au milieu de ses souffrances, il était heureux de voir ses poétiques fantaisies transposées dans notre idiome, et malgré tout ce que la version enlevait nécessairement à la grâce exquise de l'original,'sa joie d'artiste était sans bornes. Plus il avait senti la difficulté de la tâche, plus il était porté à s'en exagérer le succès. Il n'en parlait qu'avec des effusions toutes naïves. « Votre traduction, m'écrivait-il au sujet du Livre de Lazare, obtient un succès foudroyant. » L'année suivante, au moment où je venais de lui soumettre la traduction de ce gracieux recueil intitulé : Nouveau Printemps, il m'écrivait cette lettre dont les dernières lignes, ce me semble, méritent d'être conservées, car elles confirment ce que j'ai dit sur l'extrême difficulté qu'éprouvait Henri Heine à traduire ses poésies dans notre langue :

« ...Votre traduction est magnifique, et mes corrections ne sont que des variantes que je vous propose seulement pour y avoir mis la main. Ah! qu'il est difficile pour moi d'exprimer mes sentiments poétiques allemands! Ma sensiblerie d'outre-Rhin, dans la langue du positivisme, est d'un bon sens par trop prosaïque. Croyez-moi, mon cher ami, il se trouve très-mal à son aise, ce pauvre rossignol allemand qui a fait son nid dans la perruque de M. de Voltaire.

« Donc à demain.

« Votre tout dévoué,

« HENRI HEINE. »

Ces détails ne sont peut-être pas inutiles à l'histoire littéraire. Si nos petits-neveux nous ressemblent, ils aimeront ces notes, ces confidences, ces indiscrétions amicales qui font pénétrer le lecteur dans l'atelier de l'artiste. J'ai d'ailleurs une raison assez grave pour me permettre cette indiscrétion, si indiscrétion il y a. Un écrivain allemand, historien littéraire habituellement sérieux et grand admirateur d'Henri Heine, M. Adolphe Stahr, dans un livre publié en 1856, nous accuse d'avoir défiguré les poésies de l'Aristophane germanique, d'en avoir atténué du moins les parties les plus vives, et d'avoir substitué çà et là aux images hardies du texte allemand je ne sais quelles banalités qui attestent la timidité du goût français. Pour un ami d'Henri Heine, et qui a fait sonner assez haut cette amitié, M. Stahr a la main malheureuse; tous les reproches qu'il dirige contre nous passent par-dessus notre tête et vont frapper en pleine poitrine l'auteur du Litre de Lazare. On vient de lire une lettre relative à la traduction du Nouveau Printemps, et on a pu remarquer le passage où il parle de ses variantes. C'était là, en effet, une de ses préoccupations les plus vives. Il craignait qu'une traduction trop fidèle, fût-elle même très-poétique à son gré, ne donnât pas au lecteur français une juste

idée de ce qu'il avait voulu faire. « Il y a des choses, me disait-il, qu'il faut absolument transposer au lieu de les traduire. » Et il ajoutait: « Voyez ces strophes; elles ont une couleur légèrement chevaleresque et romantique; je les ai écrites dans le ton de Clément Brentano et de certaines pièces du Cor merveilleux; qu'ai-je voulu par là? J'ai trouvé piquant de donner au sentiment que j'exprimais une forme gracieuse, mais passée de mode; il m'a plu d'y répandre une teinte à la fois charmante et fanée. Que j'aie eu tort ou raison, c'est une autre affaire, mais voilà ce que j'ai voulu. Or, cette grâce romantique (dans le sens allemand), cette grâce romantique et printanière n'est pas hors de mode chez vous comme chez les compatriotes de Brentano .et de Fouqué; elle aurait plutôt une certaine fraîcheur de nouveauté que je n'ai pas eu l'intention d'exprimer ici. Au ton romantique, substituons le ton Pompadour, mettons la nuance Louis XV à la place de la nuance moyen âge... » Le fin sourire du poëte, au moment où il combinait ainsi ses effets, révéiait bien le dilettante consommé. Ces détails, ces finesses, ces corrections à la loupe, ce souci des mots et des nuances diverses qu'ils peuvent rendre, ces raisons parfaitement approfondies pour lesquelles il préférait telle expression en tel endroit, comme étant plus ou moins romantique précisément en cet endroit-là; enfin tous ces scrupules qui semblent puérils, non-seulement aux Philistins, comme disent les Allemands, mais aux lettrés les plus experts, quand ces lettrés ne sont pas des artistes, Henri Heine les sentait plus vivement et plus délicatement que personne. S'il ne maniait pas notre langue avec élégance et sûreté, il savait apprécier en maître les traductions qu'il demandait à ses confrères.

C'était plaisir de l'entendre discuter un mot, proposer un tour de phrase, combiner des alliances de termes, avec le sentiment le plus fin des lois du style et des ruses de la langue. C'était surtout un curieux sujet d'études que de le voir ainsi corriger, atténuer, transposer complètement certaines parties de son œuvre. Il en résultait quelquefois un remaniement du texte même. Ses poésies traduites sont donc en plusieurs endroits une œuvre presque nouvelle, et ceux qui peuvent les comparer à l'original y trouveront des indications assez curieuses sur les idées que le poëte s'était faites, à tort ou à raison, du docteur allemand et du public français. L'excellent M. Adolphe Stahr n'a rien soupçonné de tout cela; il connaissait bien peu Henri Heine et ses scrupules d'artiste. Aux endroits où le chantre de Lazare avait cru devoir modifier sa pensée première, le docte auteur des Aristotelica, confrontant le texte allemand avec les paroles françaises, et s'attribuant la mission de venger le poëte, déclare qu'en son âme et conscience la traduction est misérable. a Mais aussi, disait notre la Fontaine, pourquoi admettre de tels hôtes dans nos jardins en fleurs? mieux vaudrait un sage ennemi. » Je dirai, moi, tout simplement, que pour un ami si dévoué d'Henri Heine, la bév:ie est des plus fâcheuses. M. Stahr n'en est pas moins un homme d'un vrai savoir, un esprit élevé, laborieux, libéral, et tout en croisant ici mon épée avec la sienne, puisqu'il m'oblige à parer son attaque, je me garde bien d'oublier qu'il m'avait tendu en maintes rencontres une main sympathique et loyale.

Des choses plus sérieuses nous occupaient dans nos visites à l'Aristophane mourant. Pourquoi craindrais-je de dire que j'ai essayé de consoler le malheureux poëte autrement

qu'en lui traduisant ses vers? Des accents d'une émotion élevée s'étaient mêlés plus d'une fois à ces joyeusetés impies qui ne tarissaient jamais sur ses lèvres. J'entrais alors dans la voie qu'il venait dr, m'ouvrir; je lui rappelais qu'il s'était enrôlé autrefois parmi les chevaliers du Saint-Esprit; je lui parlais de cette liberté qu'il avait si vivement aimée aux premières heures de la jeunesse et qu'on ne doit, aimer ainsi qu'en vue de la dignité de l'homme; je l'amenais à parler de l'âme immortelle et de la nécessité d'une autre vie; je m'efforçais enfin de lui prêcher un spiritualisme viril avec ses paroles même, avec les strophes de ses chants, avec les souvenirs de ses meilleurs jours, et je liais devant lui, comme dans l'article qu'on vient de lire, sa gerbe de bonnes pensées. Lorsqu'il publia, en 18o5, son volume de Poèmes et légendes, il me marqua dans la préface qu'il avait apprécié mes sentiments. Mais tout cela était inutile; le panthéisme destructeur des hégéliens, combiné avec l'ironie voltairienne, avait fait trop de ravages dans son âme. Toutes les railleries irréligieuses de Voltaire n'empêchent pas qu'il n'y ait chez lui tout un ensemble de croyances positives, la foi en Dieu, la foi à l'ordre moral qui soutient l'univers. Après avoir bafoué les choses divines et humaines, le puissant moqueur, s'il a besoin d'un secours d'en haut, peut trouver un refuge contre sa propre ironie dans la contemplation des lois éternelles, et prononcer ces grandes paroles : « Si quelqu'un dans la voie lactée voit un indigent estropié, s'il peut le sauver et s'il ne le fait pas, il est coupable envers tous les globes. » Eh bien! c'est ce refuge qui manquait à Henri Heine. Ces lois, cet ordre, cet inconcussum quid, ce Dieu enfin que l'auteur même de Candide pouvait apercevoir encore

à l'heure où l'âme se réveille, Henri Heine le cherchait vainement dans sa phriosophie. Sous la surface étincelante de son scepticisme, il n'y avait pas, comme chez Voltaire, la religion naturelle, il y avait le système des hégéliens, c'està-dire un Dieu sans conscience, sans liberté morale, force aveugle qui se déploie éternellement à travers l'évolution des êtres éternellement détruits. On comprend que ce fantastique et effrayant spectacle, bien loin d'apaiser son esprit, comme la religion naturelle apaisait l'esprit de Voltaire, devait fournir au contraire des aliments nouveaux à sa fiévreuse gaieté.

Quelques mois après sa mort, n'ayant plus à ménager 'homme que torturaient tant de souffrances et devant désormais un complet témoignage à la vérité, je résumais ainsi mon opinion :

« Henri Heine n'a jamais pu se débarrasser du panthéisme « de Hégel. Son admiration pour Spinosa était sans bornes. « C'est au nom du spinosisme et des théories hégéliennes « qu'il a passé son existence à persifler toutes les reli« gions établies. Le contraste de l'infini et des formes limi» tées dans lesquelles l'homme est obligé d'enfermer cette « conception sublime est une des principales idées qui ali« mentaient sa verve impitoyable. Vers la fin de sa vie « cependant, il tourna cette ironie agressive contre le dieu « sans conscience et sans volonté que le panthéisme essaye c de substituer au Dieu du genre humain. Des esprits sé« rieux qui souhaitaient pour cette vie de caprice et d'iroc nie une conclusion plus haute, espérèrent un instant que « cetle longue pratique de la souffrance n'avait pas été sté« rile pour son âme. L'ironie était décidément la plus forte,

« elle avait tout détruit. L'impossibilité de croire, soit à un « Dieu personnel, soit à un Dieu confondu avec le monde, « tel était le dernier mot d'Henri Heine, lorsque la mort est a venue mettre fin à ses tourments dans la matinée du a 18 février 1856 On n'a voulu ici que marquer les ca"; « ractères généraux de son talent, indiquer avec impartialité II: le bien et le mal que contiennent ses écrits, et faire soupa çonner l'action qu'il a exercée sur l'Allemagne. En effet, a bien qu'il ait passé vingt-cinq ans à Paris, et malgré son « désir de prendre rang dans la littérature de la France, c'est » à l'Allemagne que s'adressent ses ouvrages. Séparées du « mouvement littéraire de son pays, les pages qu'il a signées « perdent leur physionomie véritable; rattachées à cette his« toire, elles acquièrent un intérêt inattendu. Henri Heine « nous apparaît alors comme un des plus brillants initiait teurs de l'esprit nouveau en Allemagne. Il est de ceux qui « ont voulu arracher la vieille Germanie à ses contempla« tions mystiques pour l'associer, bon gré mal gré, à la vie \* de la société européenne depuis la révolution française. Ce « que le publiciste Louis Boerne, le philosophe Edouard « Gans, l'historien Gervinus, bien d'autres encore à leur « suite, ont essayé par des moyens plus sérieux, il l'a tenté « à sa manière, par l'ironie et l'humour. S'il avait mis plus « de suite et plus de dignité dans sa vie, cette influence, mal« faisante sur tant de points, lui eût fait une place meilleure » dans l'histoire intellectuelle de l'Allemagne, et les juges « impartiaux ne seraient pas obligés d'adresser de sévères « reproches à l'homme au milieu des éloges qu'a mérités le « poète. »

Mars 1861.

III

DE LA RENAISSANCE FLAMANDE

EN BELGIQUE

LE ROMANCIER DE LA FLANDRE

HENRI CONSCIENCE 1

1

Un des plus curieux, un des plus douloureux problèmes de ce temps-ci, c'est la renaissance de ces races disparues de la scène qui tout à coup rassemblent leurs souvenirs dispersés, ressuscitent leur langue éteinte, et réclament leur place au soleil. L'histoire complète de ce mouvement, qui agite aujourd'hui une partie de l'Europe, serait à la fois intéressante et triste; elle gerait remplie surtout de complications sans nombre. Comment démêler exactement toutes les causes qui ont produit ce réveil de l'esprit national sur tant de points différents, chez les Croates de l'Illyrie et chez les

1. OEuvres complètes de Henri Conscience. Paris, Michel Lévy frères.

Tchèques de la Bohême, chez les Bretons de l'Irlande et chez les Flamands de la Belgique? Comment suivre les influences diverses qui ont défiguré ce naïf travail de la conscience populaire en voulant 1,-, détourner à leur profit? Comment juger enfin ces réclamations inattendues? Toutes ces protestations n'ont pas la même valeur; il y en a de légitimes, et il y en a de factices; parmi celles-là même dont on ne conteste pas la sincérité, il en est contre lesquelles des droits contraires, des droits plus hauts et plus sacrés, élèvent une prescription absolue. Au nom de quels principes supérieurs déterminer ces différences? Sur ce point, hélas! comme sur bien d'autres, notre siècle semble destiné aux plus étranges contradictions. Nous ne parlons que de fraternité universelle, nous proclamons que les barrières s'abaissent entre les peuples : nous les abaissons en effet, et, comme pour confondre notre orgueil ou railler nos espérances, chaque jour une nationalité nouvelle ressuscite, chaque jour une nation disparue, une province anéantie, une tribu dispersée élève soudain la voix et veut refaire la carte du globe.

Un esprit droit ne blâmera jamais ce respect de la tradition. Défions-nous des docteurs qui prêchent, aux dépens de la patrie, la fraternité universelle. Soit que, dans leur enthousiasme irréfléchi, ils prennent des phrases pour des idées, soit qu'ils inventent une morale chimérique pour mieux se dispenser de la vraie, il faut repousser ces théories funestes. La fraternité, d'ailleurs, bien loin de l'exclure, suppose impérieusement l'amour de la patrie. Pour être unis d'une manière sérieuse, il est nécessaire que les peuples existent sérieusement eux-mêmes, c'est-à-dire qu'ils soient en possession de toutes leurs forces, qu'ils se sentent

vivre de toute leur vie morale dans ce sentiment fécond nommé le patriotisme. Intelligente fraternité, vraiment, qui n'associerait que des fantômes de peuples ! unité merveilleuse, qui ne serait que la promiscuité et le chaos! C'est là, si je ne me trompe, la clef du problème, c'est le point où se concilient les deux tendances contraires de notre siècle : l'une qui nous pousse vers l'unité et fait briller à nos yeux la grande assemblée du genre humain; l'autre, pour laquelle il n'y a point de patrie trop petite et qui nous ramène avec une force irrésistible vers la sainte tradition du foyer.

On ne saurait nier cependant que les réclamations du patriotisme cessent d'avoir un droit véritable, quand elles ne tiennent compte ni des changements consacrés par une prescription séculaire, ni des droits nouveaux qui résultent des révolutions de l'histoire. Personne ne confondra la sombre fureur d'un peuple opprimé dé la veille avec cette agitation factice qui se propose de réveiller après mille ans une langue et une littérature évanouies. D'un côté, il y a toute une nation qui souffre; de l'autre, je ne vois que des efforts isolés, des regrets touchants épars çà et là, la religion du souvenir conservée pieusement dans quelques âmes fidèles.

M. de Lamartine s'est écrié quelque part ;

Nations, mot pompeux pour dire barbarie,

L'amour s'arrète-t-il où s'arrêtent vos pas?

Déchirez ces drapeaux; une autre voix vous crie : L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie;

La fraternité n'en a pas!

Or, tandis que l'illustre rêveur, dans un vague sentiment cosmopolite qui conduirait au chaos, jette sans réflexion ces imprudentes paroles, à l'extrémité opposée, le poëte de la

Bretagne, dévoué aux plus anciennes traditions de la terre natale, et, pour ainsi dire, enfermé dans son amour, semble répondre en gémissant :

Donc, à notre retour, du milieu de la lande,

Le joyeux halliké ne s'élèvera plus;

Les pâtres traîneront quelque chanson normande,

Et nous serons pour eux comme des inconnus.

Oh! l'ardent rossignol, le linot, la mésange,

Pour louer le Seigneur n'ont pas la même voix;

Dans la création tout s'unit, mais tout change,

Et la variété, c'est une de ses lois.

Le dur niveau partout! — 0 prêtres d'Armorique!

Si calmes, mais si forts sous vos surplis de lin,

Anne laissa tomber le joug sur la Celtique;

Sauvez du moins, sauvez la harpe de Merlin !

Par delà le détroit, chez nos frères de Galles,

On n'a point oublié la bannière d'azur ;

Le barde vénéré siège encor dans les salles,

Et les livres fervents prônent le grand Arthur!

Qui ne sympathiserait à ces plaintes du poëte? Comment ne pas préférer ce sentiment filial à la fraternité hautaine qui voit dans la patrie une invention de l'égoïsme? Et pourtant, aux yeux de la froide vérité, le barde breton n'a pas moins tort que le chantre ambitieux du genre humain.

Il est des sacrifices nécessaires, largement compensés, d'ailleurs, par de précieux échanges. Lorsque le génie de la

France absorbait l'une après l'autre les distinctions provinciales, il substituait à la petite patrie une patrie plus belle et plus sacrée, il obéissait à une impérieuse tendance de l'esprit humain, et des tribus éparses il taisait une nation.

L'élégie des races disparues s'adresse à la piété des coeurs tendres; elle ne changera pas les lois de la pensée. La plainte du poëte attendrira les âmes; elle ne prévaudra pas contre les inflexibles arrêts de la raison exécutés par l'histoire.

On a besoin de rappeler ces principes pour apprécier le mouvement littéraire qui s'accomplit de nos jours dans la partie flamande de la Belgique. Personne n'ignore que, malgré ses affinités sans nombre avec la France, ce pays a conservé plusieurs provinces fidèles au vieux génie national. Si le voisinage des frontières et le cours de la Meuse introduisent continuellement notre influence au sud et à l'est de la Belgique, il y a du côté de l'Océan, de Dunkerque au fortde l'Écluse, et dans l'intérieur des terres, de Dendermonde à Ostende, toute une population énergique et tenace, sur laquelle les révolutions semblent avoir passé en vain. Cette partie de la Belgique, nommée encore les Flandres, forme deux provinces, l'une à l'ouest, l'autre à l'est, dont Bruges et Gand sont les capitales. C'est là que s'est conservée la langue flamande, là que les anciennes mœurs et l'esprit du temps passé se sont perpétués fidèlement. Ni les Français, ni les Espagnols, ni les Allemands, tour à tour maîtres de cette contrée depuis huit siècles, n'ont entamé cette barrière. Les Flandres restaient toujours les Flandres. Lors même qu'elles ne se révoltaient pas, comme au temps de Charles le Téméraire ou du duc d'Albe, elles opposaient à la conquête une singulière force d'inertie, en ayant soin de n'aliéner jamais leurs souvenirs nationaux et leur physionomie distincte. Aujourd'hui encore, c'est un phénomène digne d'attention que cette persistance de l'esprit national

dans cette Belgique située, comme une marche ouverte, entre les grandes puissances de l'Europe, et destinée, ce semble, à leur fournir des champs de bataille. Si un pays a été foulé sans relâche par les chevaux des conquérants, c'est bien celui-là; si une contrée a dû perdre et a perdu souvent son type original dans de perpétuels frottements avec l'étranger, c'est la Belgique à coup sûr, — excepté dans ce petit coin si patient et si fort, dans cette race obstinée des Flandres. Est-ce à dire que ce touchant respect de la tradition donne à ces deux provinces des droits plus sacrés que les événements et supérieurs aux nécessités de l'histoire? Enfermées dans un pays qu'une influence contraire a transformé depuis longtemps, les Flandres protesteront en vain contre le travail des siècles. Si les défenseurs de l'esprit flamand s'attribuent une mission politique et prétendent créer un nouveau peuple, ce n'est pas seulement comme Français que nous sommes leurs adversaires obligés; abstraction faite de tout intérêt et de toute question d'amour-propre, les plus simples considérations politiques, la plus légère étude des besoins généraux de l'Europe, nous défendent de sympathiser avec eux. Nos conclusions seront bien différentes, si ce mouvement n'a d'autre but que de ranimer le culte des souvenirs poétiques; ces tentatives nous souriront, comme toutes celles qui vont chercher dans quelque sentier écarté les précieuses fleurs de l'imagination populaire; notre esprit s'y associera avec joie, et nous ne demanderons pas mieux que d'y rencontrer des trésors.

D'où vient cette langue flamande que plusieurs écrivains habiles s'efforcent de remettre aujourd'hui en lumière? Un crudit du seizième siècle, Jean de Gorp, affirme très-gra-

vement, dans un bizarre ouvrage (Indo-Scythica, Anvers, 1569), que le flamand est la langue primitive, celle que le Dieu de la Bible a ensejgnée au premier homme dans le paradis terrestre. On s'aventurera beaucoup moins en disant qu'elle se rattache par des liens étroits à la langue teutonique parlée dans le nord de la Gaule et dans le pays des Belges sous la domination carolingienne. Quand la France triompha de l'influence germanique et fit monter Hugues Capet sur le trône, elle repoussa aussi l'idiome des conquérants, et la langue romane, résultat laborieux de la vieille civilisation gallo-romaine, s'étendit non-seulement dans le nord de la France, mais dans une partie de la Belgique, où elle prit le nom de wallon. Rejetée vers le nord, la langue teutonique trouva plus d'un asile en deçà du Rhin. Dans le pays destiné à être un jour la France, elle usurpa encore l'Alsace et la Lorraine; dans la Belgique, elle s'établit à côté même du wallon entre l'Escaut et l'Océan.

Cette langue, connue d'abord sous le nom de flamand ou de brabant (vlaemisch, brabantisch), atteignit d'assez bonne heure sa première formation. Elle se développe presque aussi rapidement que le français, et beaucoup plus tôt que là langue hollandaise, issue, comme elle, de la grande souche tudesque. Dès le douzième siècle, elle ne figure pas seulement dans des édits ou des lois; elle est assez bien constituée déjà pour servir d'interprète à la pensée et fournir des monuments poétiques. C'est elle qui donne à la littérature européenne les premiers linéaments de cette épopée burlesque où le moyen âge déposera toutes les courageuses raille- ries, toutes les libérales protestations du sens commun; c'est elle qui écrit le Roman du Renard, et- qui va le livrer,

comme un texte inépuisable, aux amplifications sans nombre de la satire populaire. Le douzième siècle produit encore plusieurs ouvrages récemment publiés par l'érudition moderne. S'il faut se défier du patriotique enthousiasme des archéologues flamands, lorsqu'ils réclament pour leur pays le poëme des Niebelungen, on ne saurait nier pourtant que, d'après des recherches dignes de foi, la liste des œuvres du douzième siècle n'atteste un certain développement littéraire à la cour des comtes Thierry et Philippe d'Alsace. On cite parmi ces curieux documents la Vie de Jésus (Leven van Jesus), un voyage de saint Brandan (Reise des heiligen Braendans), et un fragment d'un poëme intitulé le Comte Rodolphe (Graef Rudolph). Au siècle suivant, un poëte dont le nom s'est conservé, Willem Utenhove, ajoute plusieurs branches importantes au Roman du Renard, et donne à l'œuvre. populaire une forme plus durable. Un autre poëte, Maerlant, se présente aussi à nous comme l'un des écrivains les plus ori ginaux de ce pays. Le Roman du Renard était déjà une protestation du bon sens un peu vulgaire contre la poésie chevaleresque; Maerlant attaque expressément cette littérature, et lui oppose des poésies morales, des écrits sensés et graves, traductions et imitations de la Bible, des Pères de l'Église et des principaux scolastiques. C'est aussi à cette inspiration plus sage que brillante qu'il faut rapporter le Spiegel Historiael de Lodewyk van Velthem et les écrits de Henri Goethals.

Il y avait donc une lutte entre le bon sens prosaïque des Pays-Bas et les brillants récits de Charlemagne et d'Arthur. N'oublions pas, en effet, que la langue française ou wallonne était cultivée avec soin dans le même pays. Plusieurs poëtes

de ce temps-là connaissaient également bien les deux idiomes, cela est visible dans les premières branches du Roman du Renard. Notre trouvère Chrétien de Troyes vivait en Flandre à la cour de Philippe -d'Alsace, son protecteur, et vers la fin du douzième siècle le comte Baudoin fit rédiger en français l'histoire de ses États. Il est probable que ce voi-- sinage de nos trouvères nuisit aux développements ultérieurs de la littérature flamande. Les érudits signalent des drames, des mystères populaires, colportés de ville en ville au qllatorzième et au quinzième siècle ou représentés dans les Chambres de rhétorique : on cite aussi la Coutume d'Anvers, écrite -en 1500, les Gestes de Brabant, rédigés par Jean de Clère; mais il ne paraît pas que la littérature flamande, après avoir brillé dans les commencements du moyen âge, ait longtemps et sérieusement survécu à cette époque. Au contraire, c'est le moment où la littérature hollandaise, plus tardive que sa sœur des Flandres, se régularise peu à peu, et entre dans une période heureuse. Les Chambres de rhétorique, espèces d'académies qui se proposaient le développement de la littérature nationale, appartenaient à la fois à la Hollande et à la Flandre; il semble cependant qu'elles aient eu plus d'importance dans le nord des Pays-Bas, surtout vers les derniers temps du moyen âge. Enfin, après les déchirements du seizième siècle; après que l'influence française et la renaissance de l'antiquité eurent longtemps arrêté cette littérature où la séve primitive n'abondait guère, quelques écrivains d'élite au dix-septième siècle, Hooft, Vondel et Jacob Kats, constituent la langue et la poésie hollandaises. Depuis lors, si elle n'a pas jeié un éclat bien vif, la littérature de la Hollande n'a pas subi non plus d'interruption no-

table. On peut (lire que la Flandre a eu sa période littéraire au moyen fige, et la Hollande aux deux derniers siècles.

Malgré ce long abaissement de la littérature dans les Flandres, la langue nationale n'y persistait pas moins, et les efforts tentés contre elle, il y a dix-huit ans, n'ont réussi qu'à faire éclater sa force, On sait que le roi Guillaume avait imposé la langue hollandaise aux tribunaux, aux administrations publiques, à tous les actes officiels de la vie sociale; lorsque la révolution de septembre 1830 mit fin au royaume des Pays-Bas, une réaction eut lieu en Belgique contre l'idiome des anciens dominateurs. Le flamand, si peu différent de la langue hollandaise, fut sacrifié avec elle, et le français prit sa place. Quelques années se passèrent ainsi; mais il fallut bientôt reconnaître que la langue flamande, parlée dans le centre et l'ouest de la Belgique, conservée fidèlement dans les campagnes et introdùite même au sein des villes, n'accepterait pas sa déchéance. Le vieux caractère national allait montrer une fois de plus sa ténacité patiente ; an moment même où l'esprit français semblait triompher en Belgique, on voyait poindre dans l'ombre une sorte de renaissance à laquelle n'ont manqué ni le bruit passionné des partis ni l'éclat des œuvres littéraires.

Déjà, pendant l'existence du royaume des Pays-Bas, un remarquable écrivain qu'une mort récente a enlevé aux lettres, M. Willems, avait consacré toute l'ardeur de sa solide érudition à retrouver les titres de son idiome natal, C'est M. Willems, l'Europe savante ne l'ignore pas, qui a entrepris et mené à bien la publication complète du Roman du Renard (Reinaert), d'après un manuscrit flamand du douzième siècle; sa patrie lui doit une traduction en vers fla-

mands modernes de plusieurs poëmes du moyen âge, une lettre importante à M. Van de Weyer sur la langue belgique (Anvers, 1829), et de nombreux mélanges historiques, de doctes fragments pleins d'intérêt sur cette ancienne littérature (Mengelingen van vaderlandschen Inhoud, Anvers, 1829). Citons encore M. Octave Delepieçre, qui nous a traduit en français le Roman du Renard, publié par M. Willems, et M. Raoux, auteur d'un curieux mémoire sur l'origine des langues flamande et wallonne. Jusqu'ici, on le voit, ce mouvement patriotique se fait surtout par les érudits; les conteurs et les poëtes arriveront bientôt. On nous assure que la poésie, l'histoire, le drame, le roman, ont été tentés avec ardeur par les écrivains de la jeune école. Sans entrer dans l'étude détaillée d'une littérature où il il y a sans doute plus de bonne volonté que de productions durables, nous interrogerons l'écrivain qui, par son talent populaire, par le succès de ses romans, par le rôle môme qu'il a joué au milieu des partis, est l'expression la plus complète de la renaissance flamande en Belgique.

II

M. Henri Conscience est né à Anvers le 3 décembre 1812. Son père, Français d'origine et longtemps employé au service de la marine impériale, avait épousé une Flamande. Après les événements de 1815, au lieu de quitter Anvers avec ses compagnons d'armes, il s'établit définitivement dans cette ville, occupé de spéculations sur les achats et construc-

tions de navires. L'enfance du jeune Conscience fut chagrine et maladive. Il était bien jeune quand il perdit sa mère; la privation d'un amour que rien ne remplace imprima de bonne heure à son âme une gravité mélancolique. Ses amis parlent avec étonnement de la fiévreuse ardeur de lecture qui se déclara chez lui dans sa première jeunesse; ce n'était pas la simple curiosité de l'enfant, c'était une passion dévorante. Je trouve surtout un fait digne de remarque au milieu des scrupuleuses notes que me transmet sur le romancier de la Flandre un de ses compatriotes les mieux informés. Le jeune Conscience avait une quinzaine d'années environ, lorsque son père se décida à vivre à la campagne, au sein d'une retraite profonde. Sa maison, espèce d'ermitage au milieu d'un vaste jardin, était séparée des habitations les plus voisines par de longues plaines solitaires. C'est là que vivaient M. Conscience et ses deux fils, loin du bruit du monde, loin des hommes et des affaires, dans une sorte de bizarre et silencieux ascétisme. Point d'amis, point de serviteurs; il fallait se suffire, travailler de ses mains et vivre avec la frugalité des anachorètes. Les seuls événements de cette singulière existence, c'étaient les absences prolongées du chef de famille. Appelé dans les ports de Belgique et de France par les intérêts de son industrie, M. Conscience était souvent forcé d'abandonner ses enfants à eux-mêmes. Comment une jeune âme à la fois naïve et ardente n'eût-elle pas été accessible aux émotions de la solitude, aux continuels enchantements de cette pacifique thébaïde? Dans cette retraite forcée, le jeune Conscience apprit ce que les maîtres n'apprennent pas : il fut initié à la beauté secrète de cette nature qui, gracieuse ou sombre, inondée de soleil ou bai-

gnée dans les brumes, éveille toujours au fond des âmes privilégiées les sympathies ineffables qui font le poëte ou l'artiste. Les tranquilles horizons des plaines de l'Escaut, les grands prés humides, les pâturages immenses qui ont inspiré l'âme méditative de Paul Putter, reparaîtront un jour dans les récits du conteur aussi verts, aussi paisibles, aussi pleins de silence et d'harmonie que sur les toiles du maître flamand.

Trois années se passèrent dans cette contemplation enthousiaste des harmonies de la nature. L'extase du jeune rêveur se serait prolongée encore sans une circonstance qui influa douloureusement sur sa vie. Son père se remaria. Une marâtre sévère prit possession de la poétique retraitent les deux jeunes gens furent plaés à Anvers dans une institution où devaient s'achever leurs études. Henri Conscience avait alors dix.-huit ans. Empressé de se créer une vie indépendante et de s'abandonner à son goût pour les livres, il entreprend de se faire instituteur. Cette calme et modeste existence était le terme de son ambition. Aussitôt il travaille avec une ardeur extraordinaire; ses études, bien irrégulières jusque-là et conduites à l'aventure, prennent désormais une direction pratique; les langues étrangères surtout attirent son esprit avide et lui livrent bientôt leurs secrets. Vaine résolution de cette naïve intelligence 1 L'enthousiasme de la jeunesse, subitement excité par les commotions politiques, va déranger tous ses plans.

Le mouvement de juillet 1830 imprime une forte secousse à l'Europe, et la révolution belge éclate. Tout plongé qu'il était dans l'amour de la nature et les projets studieux, Henri Conscience ne put entendre sans émotion ces grands mots

de patrie et de liberté. Il quitte l'école, dit adieu à la maison paternelle, s'engage comme. simple volontaire et reste six années au service. La vie des camps ne fut peut-être pas inutile au jeune rêveur; pour une intelligence mélancolique, c'est souvent une saine éducation que le métier des armes : elle discipline l'esprit et dissipe les rêveries énervantes. M. Henri Conscience fit ses débuts littéraires sous les drapeaux; il était, disent ses amis, le poëte de l'armée belge; ses chansons françaises, pleines d'entrain, pleines d'allégresse et de joyeuse humeur, couraient de main en main, de bouche en bouche. Cette insouciante période de sa vie ne se prolongea pas longtemps. Rentré dans sa famille en 1836, comme il n'y trouvait décidément pas l'indépendance et la dignité nécessaires, il préféra une pauvreté laborieuse'et chercha des occupations à son activité inquiète. L'ambition du jeune Conscience ne s'était jamais élevée bien haut; initié de bonne heure à ces fortes joies de la nature qui font prendre en pitié les puériles vanités et les conventions menteuses, il ne désirait rien de plus, à vingt ans, qu'un emploi d'instituteur dans quelque village solitaire de la vallée de l'Escaut. Si cette ressource lui manque, il demandera une place de commis, et ensevelira, en pleurant, Les poétiques espérances de son imagination. Cet humble désir ne fut pas même exaucé; M. Conscience frappa vainement à toutes les portes. C'est au milieu de ces angoisses de l'indigence, c'est en mangeant ce pain de la jeunesse si souvent trempé de larmes amères, que le jeune romancier fit ses débuts..

La renaissance flamande s'agitait déjà; aussitôt après sa victoire de 1830, ce petit peuple belge, chez qui le sentiment

patriotique, souvent endormi, est plus tenace qu'on ne croit, craignit d'avoir renversé la domination hollandaise pour se soumettre à une influence plus redoutable. L'esprit français avait des partisans nombreux; le seul moyen de les combattre, pensait-on, était de réveiller l'esprit flamand. C'est ainsi que le lendemain d'une révolution, accomplie, entre autres motifs, à cause de la différence des langues, les vainqueurs revenaient avec un empressement singulier à cette langue flamande ou hollandaise qu'ils maudissaient la veille. M. Conscience, Français d'origine, et dont les premiers débuts avaient été des poésies françaises, était cependant trop dévoué à son pays pour ne pas s'associer avec ardeur à cette petite insurrection nationale. Si la croisade flamande n'atteste pas une très-sérieuse intelligence des choses politiques, elle est digne d'intérêt au point de vue de l'art, et je ne m'étonne pas que de tendres et poétiques natures se soient enrôlées sous ses drapeaux. D'ailleurs, ce n'était pas seulement le vieil idiome des Flandres qui était en cause, c'était aussi le parti ultramontain, l'irréconciliable ennemi de la pensée française. L'esprit national et le fanatisme religieux associant ainsi leurs griefs et leurs espérances, la cause flamande se constitua rapidement, fit de nombreux prosélytes, et suscita bientôt toute une littérature. Exilé de la maison paternelle et en proie aux soucis de la misère, M. Henri Conscience fut heureux de cette consolation subite que lui présentait la fortune. Se dévouer à cette cause, c'était donner un but à sa jeunesse désolée et défier l'injustice du sort. Il ne se demanda pas si la liberté de son imagination ne serait pas compromise par les étroites doctrines d'un parti jaloux; il prit la plume, et, s'appliquant dès lors à la vieille

langue nationale pour lui donner la forme littéraire, il résolut de consacrer dans cet idiome les grandes époques de l'histoire des Flandres.

Le premier roman de M. Conscience est intitulé l'Année des miracles ( Wonderjaer). C'est une intéressante étude sur la période espagnole de la Belgique, une étude plutôt qu'un roman, une esquisse plutôt qu'un tableau. Je serais bien surpris si M. Conscience n'avait pas lu avec soin les contes de Mérimée. Son Année des miracles présente de curieuses ressemblances, pour la disposition et les allures de son récit, avec la Chronique sous Charles IX. C'est une série d'épisodes ^ au milieu desquels se déroule sous mille aspects la vive image d'une brillante et dramatique époque. Hâtons-nous d'ajouter que M. Conscience, en s'inspirant du.conteur français, n'a pas renoncé à son originalité; la grâce familière des détails lui appartient bien, et, quant à la pensée générale, elle est l'expression fidèle de cette double école, patriotique et ultramontaine, à laquelle le jeune écrivain, dans sa naïve inexpérience, semblait disposé d'abord à se livrer tout entier. Quel est le but de l'auteur? Il veut exalter le patriotisme et défendre en même temps la vieille religion du pays. Pour cela, il choisit une époque où les conquérants de la Flandre sont aussi les soldats du catholicisme et son avant-garde la plus résolue contre les ennemis du saintsiége. Les Espagnols qui opprimaient la Flandre au seizième siècle, les Espagnols de Philippe II et du duc d'Albe, sont certainement bien odieux, et M. Conscience ne dissimulera pas les horreurs de son sujet; cependant, en frappant l'ennemi, les Belges feront-ils cause commune avec le protes. tantisme? Vont-ils confondre dans une même haine les

bandes insolentes de l'Espagne et les institutions catholiques? Ne pourront-ils venger la mère patrie qu'en déchirant le sein de l'Église ? Telle est l'inquiétude du conteur, telle est la grave et tendre inspiration de son récit.

Le héros du livre est un jeune gentihomme, Lodewyk van Halmale, aussi dévoué à sa foi religieuse qu'à l'indépendance de son pays. Au milieu des conspirations secrètes, dans les salles ténébreuses où se prépare lq vengeance du peuple, Lodewyk maintient seul et résolûment l'intégrité de la religion des Flandres. Brave, éloquent, inspiré, il défend contre ses amis, par la parole et par le poignard, la ligne qu'il entend suivre. Cette jeune figure, avec son élégance altière et son exaltation réfléchie, est une création vraie qui fait le plus sérieux honneur à M. Conscience. Une autre création très-heureuse est celle de Gertrude, la fille du vieux Godmaer, l'un des chefs de (la conspiration -qui s'apprête. C'est Gertrude qui encourage Lodewyk dans les périlleuses luttes qu'il soutient chaque jour, c'est elle qui renouvelle chez l'amoureux jeune homme les fières inspirations du patriotisme et de la foi religieuse. Et quelle tendresse, quelle parfaite ingénuité dans l'âme de la jeune fille 1 Ce couple gracieux, éclairé d'une lumière charmante, se détacbe poétiquement sur le sombre fond du tableau. Puis, quand la révolte éclate, les émeutes sont décrites avec vigueur, et le ravage des églises par les hérétiques fournit au conteur d'admirables épisodes. Je signalerai surtout la mort de ce jeune peintre massacré dans une chapelle au pied de son œuvre qu'il défend. Le roman de M. Conscience ne peut être analysé en détail : on ne reproduit pas une suite d'épisodes; il suffit de dire la pensée qui les unit. Cette pensée estdrama-

tique et profonde; en confrontant ainsi l'Espagne et le catholicisme, en montrant les efforts des conjurés du seizième siècle pour frapper l'une sans ébranler l'autre, le jeune romancier a éclaifé avec art une page importante de l'histoire. Nous n'assistons pas au grand dénoûment de la lutte; la scène est en 1556, et ce n'est que quinze ans plus tard, en 1,581, que Philippe II, après une longue guerre, perdit les Pays-Bas. M. Conscience a eu raison de comprendre son sujet de cette manière; le dernier acte du drame pouvait lui offrir des couleurs plus vives et de plus énergiques peintures; mais pour la finesse de la pensée, pour l'interprétation des événements, aucune époque ne valait celle qu'il a choisie. Quand on a lu ces intelligentes études sur les commencements de l'insurrection, tout ce qui va suivre se devine, tous les résultats de la lutte sont expliqués d'avance; on voit comment les vainqueurs seront expulsés et comment l'exaltation espagnole, survivant à la défaite de Philippe II, restera maîtresse des Flandres.

N'y a-t-il pourtant aucune réserve à faire? Ce début m'inquiète, je l'avoue; je crains que la théocratie belge, s'emparant du jeune écrivain, ne défigure bientôt les naïves inspirations de son âme. Si M. Conscience n'a voulu que présenter une explication dramatique de l'un des faits les plus curieux de l'histoire des Flandres, il y a parfaitement réussi; s'il a cru devoir donner des gages à l'école tbéocratique et sérvir ses prétentions insensées, il s'est engagé dans une voie dangereuse. Quoiqu'il en soit, l'Année des miracles fut accueillie avec beaucoup de faveur; cette vive peinture étàit faite pour cbarmer l'esprit flamand. L'Allemagne, empressée à tirer parti de cette renaissAnce quasi-germanique, où son orgueil

et ses intérêts pouvaient trouver leur compte, distingua aussitôt le jeune romancier, et le Wonderjaer, traduit en allemand, fut lu avec autant de succès qu'en Belgique. Cependant la position de l'écrivain ne s'améliorait pas. Mécontent de lui voir embrasser la profession des lettres, son père l'avait décidément abandonné à ses propres ressources, et sa détresse, déjà bien grande, allait devenir intolérable sans le dévouement d'un ami de collège qui le rencontra par hasard et le sauva du désespoir. Il entrevit bientôt quelques jours meilleurs. Sur la recommandation enthousiaste de M. Wappers, peintre de la cour, le roi Léopold se fit présenter le jeune écrivain et lui accorda un subside. M. Conscience publia un second volume intitulé Phantasia, recueil de nouvelles et de poésies où se révèle une affectueuse douceur. Peu de temps après il obtint une place modeste aux archives d'Anvers, et put préparer religieusement son grand ouvrage, le roman vraiment original qui a fait sa réputation, et qui reste jusqu'ici son plus beau titre, le Lion des Flandres.

Le lion des Flandres est ce comte Robert de Béthune qui s'illustra au treizième siècle par son courage et sa témérité chevaleresque, celui qui suivit à la conquête de Naples l'intrépide frère de saint Louis, celui enfin qui, présent au supplice de Conradin, sentit son cœur se révolter, et, frappant d'un coup d'épée le juge de Charles d'Anjou, le jeta mourant au pied de l'estrade « pour avoir osé, vilain qu'il était, condamner à mort un si gentil seigneur. » Le père de Robert de Béthune, Guy de Dampierre, était comte de Flandre et l'un des vassaux du roi de France. Dans la querelle d'Édouard Ier et de Philippe le Bel, Guy de Dampierre prit

parti pour les Anglais et forma avec Adolphe de Nassau, avec les ducs de Lorraine et de Bourgogne, une ligue terrible contre son suzerain. Philippe le Bel envahit la Flandre, accompagné de Charles de Valois, son frère, et de Robert d'Artois, son cousin. Les Flamands furent vaincus, et les troupes françaises occupèrent tout le pays. C'est à cette date, vers 1298, que s'ouvre le récit du conteur.

M. Conscience s'est proposé de peindre la colère nationale qui d'abord gronde sourdement, éclate çà et là pendant quelques années, et triomphe enfin dans une sauvage et irrésistible explosion à la sanglante bataille de Courtray. S'il est rare assurément que ces sourdes conspirations de tout un peuple ne fournissent pas au poëte de dramatiques effets, il est difficile aussi de se soustraire, en des sujets pareils, aux lieux communs du patriotisme. M. Conscience a évité l'écueil; sa conspiration ne ressemble à aucun drame du même genre. Le caractère particulier de la race flamande et les faits de l'histoire interprétés avec art communiquent à ce grand tableau une énergie singulière. Grâce à cette sérieuse étude, l'originalité est vraie et rencontrée sans effort. Les brillants chevaliers de Philippe le Bel, Châtillon et Raoul de Nesle, Robert d'Artois et d'Aumale, les comtes de Soissons, de Dreux, de Tancarville, s'étaient jetés sur cette riche proie des Flandres avec une voracité farouche; ils ne connaissaient pas cette populeuse et laborieuse race, cette forte avant-garde de l'industrie moderne. M. Michelet l'a très-bien dit: « Le Français, habitué à vexer nos petites communes, ne savait pas quel risque il y avait à mettre en mouvement ces prodigieuses fourmilières, ces formidables guêpiers de Flandre. » Le lion couronné de Flandre, qui dort aux ge-

noux de la Vierge, dormait nUll et s'éveillait souvent. La cloche de Roland sonnait plus fréquemment pour l'émeute que pour le feu. Roland! Roland! tintement, c'est incendie! volée, c'est soulèvement! C'était l'inscription de la cloche :

Roelandt, Roelandt, als ick kleppe, dan. is Brandt, Als ick luye, dan ist storm in Vlaenderlaudt. »

M. Conscience a fait preuve d'une habileté remarquable en remuant ces masses furieuses. La cloche de Roland bat à pleine volée. Brasseurs, bouchers, tisserands, forgerons, tout ce peuple d'ouvriers et de bourgeois se rue sur les soldats de Philippe le Bel avec l'impétuosité de la rage. Il y a deux chefs surtout qui les conduisent, maitre Jean Breydel et maître Pierre de Conynck, celui-ci audacieux jusqu'à la folie et irrésistible dans sa colère, celui-là prudent, dissimulé, et dressé à toutes les ruses de la stratégie. Robert de Béthune, retenu prisonnier en France, est présent au milieu de ces luttes par l'enthousiasme qu'il communique aux Flamands. Flandre et lion Vlaenderen den leeuw ! tel est le cri de guerre qui retentit de Gand à Bruges et de Bruges à l'Océan. La fille de Robert, Mathilde, est une apparition toute charmante qui forme le plus gracieux contraste avec ces scènes de vengeance. Enfin, le tableau qui termine tout le roman atteste beaucoup de puissance et d'art. C'est cette bataille de Courtray où toute la noblesse féodale est venue s'ensevelir dans un fossé de la Flandre. D'un côté sont ces brillants seigneurs, Châtillon, Saint-Pol, Raout de Nesle; de l'autre, les tisserands, les forgerons, Brcydel et Conynck. La cavalerie féodale croyait avoir bon marché de ces soldats d'un jour; elle se jeta sur eux avec une folle étourderie et rencontra un fossé énorme où elle s'abîma. La lutte

fut terrible encore au fond de ce gouffre; lutte inutile 1 c'en était fait de ces cavaliers désarçonnés, entassés pêle-mêle, écrasés sous le poids de leurs armes et de leurs chevaux. Les Flamands n'eurent qu'à frapper à coups d'épée, à coups de pioche, à coups de maillet. Les moines flamands aidaient les forgerons à cette horrible boucherie; quatre mille éperons d'or furent suspendus dans la cathédrale de Courtray. M. Conscience, qui a dissimulé autant que possible l'aspect sauvage de son tableau, arrête les yeux du lecteur sur un poétique épisode dont l'éclat rejette habilement dans l'ombre les joies hideuses de la vengeance. Au plus fort de la mêlée, un cavalier inconnu avait attiré tous les regards par l'audace de sa bravoure et la splendeur de son équipement. Son casque était d'or, son armure était d'or; une hache d'or étincelait dans ses mains. Était-ce saint George, invoqué depuis le matin dans toutes les églises de Courtray ? était-ce le lion de Flandre, échappé par miracle à sa prison et arrivé tout à coup sur le champ de bataille pour décider la victoire ? Robert de Béthune se découvre à ses amis, à sa fille, à son frère le comte de Namur, à ses braves champions Breydel et de Conynck ; puis, enfonçant ses éperons dans les flancs de son cheval, il va regagner sa prison. Le peuple resta persuadé que saint George était descendu du ciel avec son armure éblouissante pour exterminer la chevalerie française.

J'ai dit que le Lion de Flandre révélait un talent plein de vigueur et d'habileté; l'étude des vieilles chroniques, sans le dispenser de l'invention, a fourni au conteur des éléments précieux qu'il a su interpréter poétiquement et reproduire avec force. C'est ici que M. Conscience a donné toute sa mesure comme artiste. A-t-il réussi de même, si l'an juge non

plus seulement le romancier, mais l'écrivain dévoué à son pays, l'apôtre d'une renaissance flamande ? Tous les sentiments qui se font jour dans ce récit sont-ils également dignes d'éloges? En face d'un parti, national aussi, qui croit trèsjustement, selon nous, que l'emploi de la langue française ne menace en rien l'indépendance de la Belgique, convenaitil de réveiller des haines séculaires? Il y a dans le Lion de Flandre un parti français qui est chargé d'imprécations et noyé dans son sang; les Belges du pays wallon, qui tiennent à notre langue et cependant veulent rester Belges, n'ont-ils pas dû voir une provocation ouverte dans les peintures que je viens d'analyser? En peignant comme des héros les moines de Courtray, l'auteur n'a-t-il pas obéi à l'influence de la démagogie cléricale qui trouble et trompe ce pays depuis 1830? N'y avait-il pas enfin mille autres manières plus efficaces et plus douces de prêcher la fidélité au caractère national? J'adresse ces questions à M. Conscience, et je le prie de juger son œuvre avec impartialité. Aussi bien, si mes renseignements sont exacts, l'auteur du Lion de Flandre a dû s'apercevoir déjà du mauvais effet de sa prédication. C'est à la suite de ce livre que s'est engagée la polémique la plus vive entre les Flamands et les Wallons. Singulière façon de préparer l'unité de la patrie que d'envenimer les dif. férences de races et de semer de vieilles haines sur un sol nouveau! Encore une fois, telle est ma sympathie pour M. Conscience, que je ne veux pas lui donner d'autre juge ou d'autre conseiller que lui-même. Les romans qu'il a écrits depuis le Lion de Flandre sont les modèles que je lui proposerai, S'ils ont moins de valeur sans doute au point de vue de l'art et de l'imagination, j'y trouve du moins ce sentiment

de la tradition, cette originalité domestique, en un mot, cet amour vrai du pays, beaucoup trop défiguré dans le Lion de Flandre par des prétentions insoutenables.

Le premier de ces romans est l'Histoire du comte Hugo de Craenhoven. Nous sommes encore au moyen âge, mais nous n'avons plus affaire aux passions, aux haines sanglantes que le romancier reproduisait trop énergiquement tout à l'heure. Ce roman est une légende, une calme et naïve chronique de famille, où l'on voit revivre au fond d'un vieux château les bizarreries du moyen âge et les mœurs de l'ancienne Flandre. Rien de plus original que cette peinture. Ce n'est point par la hardiesse du dessin et l'éclat des couleurs que se recommande Hugo de Craenhoven; c'est par la poésie des détails, par le sentiment délicat des choses intimes, par une grâce mélancolique à laquelle il serait bien difficile de résister. Les deux frères, Arnold et Hugo de Craenhoven, habitent le même château; jamais on n'a vu deux amis comme Arnold et Hugo, jamais deux cœurs n'ont été plus tendrement unis. Une brillante châtelaine vient s'établir aux environs, et voilà la guerre allumée. Un soir que le comte Arnold est sorti à cheval, son frère Hugo le suit, et, sous les tours crénelées de la dame, les deux champions, mettant l'épée à la main, fondent l'un sur l'autre avec rage. Tous deux sont blessés gravement et restent étendus sur la route. Le comte Arnold est rapporté au château; quant à Hugo, lorsqu'on vient le chercher, la place est déserte, on ne le retrouve plus. Cette tragique soirée met fin, comme on pense, à leur funeste passion. Enfermé dans sa tour solitaire, le comte Arnold pleure à chaudes larmes son frère Hugo, qu'il s'imagine avoir tué, tandis que le comte Hugo,

retiré au fond d'une caverne dans le creux le plus sombre de la forêt, s'accuse du meurtre d'Arnold et s'impose d'épouvantables pénitences. Quelle tristesse au château de Cracnhoven! Il y a là un certain Abulfaragus, médecin, savant, magicien même, qui contribue singulièrement à répandre dans tout ce tableau je ne sais quoi de mystérieux et de sinistre. Deux enfants seulement égayent parfois cette maison désolée : l'un est le fils d'un seigneur f\*es environs, un pauvre petit orphelin, nommé Bernhard, que les deux frères ont recueilli; l'autre est leur nièce, Aleidis de Craenhoven. Un jour, Abulfaragus chasse le petit Bernhard. Seul, sans ressources, Bernhard se fait pâtre, et c'est lui qui ramènera le comte Hugo dans le manoir de ses ancêtres. Mais pourquoi raconter ces inventions enfantines? Ce qui est tout ici, c'est l'exécution, c'est la naïveté d'une chronique où l'esprit du moyen âge, — passions soudaines, tragiques aventures, candides emportements du repentir, — est exprimé avec un charme incomparable. On dirait vraiment quelque manuscrit du quatorzième siècle, quelque vieille histoire racontée par un témoin, par le fidèle chapelain du château. Cet accent de vérité tient peut-être aux souvenirs personnels de l'auteur, qui a su très-habilement mêler à son récit les impressions de sa mélancolique jeunesse. Il y a une description pénétrante de la vie de ce jeune pâtre au milieu des bruyères désertes ; cette calme nature ouvre à son âme des perspectives infinies et éveille en lui une insatiable curiosité. Paul Potter, peignant ses vaches au milieu des pâturages de la Hollande, a-t-il mieux compris la poésie du silence et la gravité méditative des horizons lointains? Ajoutez à cela les croyances populaires du moyen âge, qui impriment je ne

sais quel caractère plus, mystérieux encore à ces solitudes attristées; voyez passer le long de la forêt le loup-garou qui gagne sa caverne : c'est le comte Hugo faisant sa pénitence. Tous ces détails ont un relief qui ne s'oublie pas.

La seconde partie de cette belle légende est l'Histoire d' Abulfaragus. Les deux comtes sont morts; Bernhard a épousé Aleidis, et le vieil Abulfaragus, courbé et blanchi par l'âge, livre aux deux jeunes gens le manuscrit précieux qui contient l'histoire de sa triste existence. La neige couvre les longues plaines, le ciel est pâle, le corbeau se balance sur les branches dépouillées; assis dans l'embrasure d'une fenêtre, Bernhard et Aleidis lisent en tremblant l'histoire d'Abulfaragus :

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,

Des histoires du temps passé,

Quand les branches d'arbre sont noires,

Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé!

Quand seul dans un ciel pâle un peuplier s'.élance, Quand, sous le manteau blanc qui vient de le cacher, L'immobile corbeau sur l'arbre se balance,

Comme la girouette au bout du long clocher!

Le récit de M. Conscience rappelle ces vers de M. de Vigny i, et l'habileté de la mise en scène dispose parfaitement l'esprit aux douces émotions du vieux temps. Voilà bien le conteur flamand, le romancier des froides journées d'hiver. Abulfaragus est un juif de Bagdad, fils d'un médecin célèbre dans tout l'Orient; c'est un seigneur de Craenhoven, le père des comtes Arnold et Hugo, qui convertit au christianisme la famille ù'Abulfaragus et l'amena en Eu-

1, Poèmes antiques et modernes. — La Neige.

rope. Hélas ! bien des malheurs l'y attendaient. Le père d'Abulfaragus est atteint de la lèpre. M. Conscience nous donne ici un tableau dramatique et vrai de ces grandes épidémies du moyen âge et de l'horrible abandon des victimes. Plusieurs de nos vieux poëtes de l'Artois et de la Flandre ont été lépreux comme le père d'Abulfagarus ; l'un d'eux, Jean Bodel, l'auteur de la Chanson des Saxons, a raconté son malheur et dit adieu au monde dans une touchante pièce de vers intitulée le Congé. Tel est aussi le sujet de M. Henri Conscience, et cette douloureuse esquisse atteste chez lui la plus sympathique étude du moyen âge flamand.

Ce n'est pas seulement le moyen âge que M. Conscience a reproduit avec amour; il a consacré aussi en de gracieuses ébauches les mœurs de la Flandre nouvelle. L'ouvrage qu'il a intitulé Heures du soir (Avondstonden) est un recueil de contes, de scènes familières, destinés à entretenir dans le peuple le respect des anciens usages et le dévouement filial à la patrie. Ces contes, qui s'adressent aux humbles d'esprit, ne doivent pas être juges trop sévèrement. Il arrive parfois que le poëte, en cherchant la simplicité, n'évite pas les inspirations banales; heureusement, la noblesse du cœur ne l'abandonne jamais, et il y a là comme une candeur particulière qui recouvre tout. L'Enfant du bourreau est une vive peinture animée par la charité la plus tendre; la Nouvelle Niobé est un petit drame habilement conduit, d'où sort une sévère leçon. Je recommande surtout la charmante histoire intitulée Rikke-tikke-tak. Un soldat, pendant les guerres de l'empire, a perdu sa petite fille. Recueillie dans une ferme, la pauvre Léna est soumise à de pénibles travaux, aggravés encore par la dureté de la fermière; elle n'a pour se consoler

qu'un vague souvenir de sa famille et cette chanson que lui chantait son père: Rikke-tikke-tak, rikke-tilike-tou, etc... Le père, devenu colonel, retrouve son enfant et l'emmène; mais le fils de la méchante femme, le petit Jean, s'était attaché à Léna: c'est son tour maintenant de se lamenter et de courir les grandes routes en chantant: Rikke-tikke-tak, rikke-tikketou... jusqu'à ce qu'il retrouve sa compagne. Naïves histoires de bonne femme, rustiques et familières églogues encadrées dans une nature plus familière encore, et que relève, à défaut de poésie, une pure lueur de la grâce morale 1

Quelquefois ce sont des contes populaires ingénieusement reproduits dans la forme même que le peuple leur a donnée: ainsi la légende intitulée l'Esprit, ainsi encore le Maître d'école du temps de Marie-Thérèse. Au contraire, la nouvelle intitulée Quintin "Aletzys est un joli tableau de genre, plein d'élégance et de finesse. Je regrette que M. Conscience se croie toujours obligé de maudire les Français et tous ceux qui parlent leur langue ou ne repoussent pas leurs usages. Cette hostilité systématique n'a pas seulement le tort trèsgrave de défigurer les peintures de l'auteur, elle me semble une tactique bien funeste dans un pays où la race flamande n'est pas seule. Lorsque M. Conscience, dans l'histoire de Siska de Rosmael, met tous les vices du côté des Français et prodigue toutes les vertus aux Flamands, croit-il obéir à une inspiration bien sérieuse? Je m'étonne, en vérité, qu'avec tant de ressources et de talent, l'auteur du Lion de Flandre convoite si souvent une popularité de mauvais aloi. Quoi de plus joli, par exemple, que le fragment intitulé: Comment on devient peintre? Dans son Quintin Metzys, M. Conscience avait détaché une gracieuse page de la biographie des mai\*

Ires flamands; la petite nouvelle que je signale est spirituellement empruntée à l'histoire de l'art contemporain. Une bonhomie comique, une gaieté douce et franche anime ce charmant tableau, qui rappelle çà et là, sans trop de danger pour l'auteur, les Menus propos de M. Tôpffer.

Encouragée par le succès, 'I'activité, de M. Conscience semble avoir redoublé depuis quelque temps. C'est décidément un apostolat que ce grave esprit s'est attribué. Après avoir ému et charmé ses compatriotes par ses romans sérieux et ses familières peintures, il a voulu leur apprendre leur histoire. On ne possédait pas encore un tableau suivi des destinées de la Belgique, il fallait en rassembler les fragments dans toutes les histoires des États européens auxquels ce peuple a été mêlé pendant des siècles; M. Conscience a fait ce présent à son pays. Son Histoire de Belgique (Geschiedems van Belgie) est une composition pleine de mouvement et d'intérêt. Ce n'est pas l'histoire érudite, ce n'est pas le travail original de l'écrivain qui puise aux sources; c'est l'histoire éloquente, dramatique, faite pour être lue avec plaisir et propagée rapidement, l'histoire telle que l'a conçue Schiller dans la Guerre de Trente ans. M. Conscience connaît les principaux chroniqueurs de son pays, et, sans se donner la tâche de contrôler leurs narrations, il profite de ces vieux récits avec une habileté remarquable. Le sentiment qui l'inspire, sa muse toujours présente, c'est, on le pense bien, le patriotisme plutôt que la vérité impartiale, le prosélytisme de la renaissance flamande plutôt que l'érudition patiente et la haute philosophie de l'histoire moderne. L'ouvrage est divisé en dix livres qui embrassent avec bonheur les dix périodes importantes de la Belgique : les origines, la domi-

nation romaine, la conquête franke, la féodalité, la lutte des communes contre le régime féodal, la Belgique sous les ducs de Bourgogne, sous les princes de la maison d'Autriche, sous les rois d'Espagne, sous les empereurs allemands, et enfin la période qui commence à la révolution française et se prolonge jusqu'à nos jours. Je m'étonne que cette dernière partie soit si écourtée par l'auteur, et que cinq ou six pages lui aient suffi pour raconter les faits qui nous intéressent le plus. Il me semblait, au contraire, que toute la suite des destinées de ce pays devait être comme une introduction à l'époque actuelle, et qu'après l'étude du passé l'auteur aimerait à peindre les ressources de cette nationalité dont il est si fier. Je regrette aussi que l'histoire de l'art et l'histoire des lettres tiennent si peu de place dans ce vaste tableau . c'est la peinture cependant qui fait l'originalité de ce pays, et quant aux lettres flamandes du moyen âge, personne mieux que M. Conscience ne pouvait résumer d'une façon vive et claire les travaux des érudits sur ce sujet obscur. Malgré ces critiques, malgré ces regrets, l'ouvrage de M. Henri Conscience remplit une lacune importante de l'histoire européenne, et il y aurait un profit sérieux à le traduire dans notre langue,

L'Histoire de Belgique a paru en 1845; l'année d'après, quittant les chroniques poudreuses pour les vertes prairies de sa terre natale, l'auteur du Lion de Flandre et de Irugo de Craenhoven, s'abandonnait, dans une composition charmante, à son religieux amour de la nature. Ce livre n'est ni un roman ni un traité scientifique; ce sont des réflexions libres, c'est un dialogue entre un vieillard et un enfant sur les mille splendeurs qui nous environnent. M. Conscience

voulait d'abord appeler son ouvrage Merveilles du monde ; mais plus modeste, et sentant bien son impuissance devant, l'immensité du sujet, il choisit simplement ce titre: Quelques pages du livre de la nature (Einige Bladziden uit het Boek der Natuer). Il y a infiniment de grâce, il y a une sorte de tendresse mystique dans les descriptions du poëte. Les paroles de la Bible qui servent d'épigraphe à tous les chapitres ouvrent convenablement ces belles études. C'est tantôt l'hymne de Job : Quis est pluviœ pater? Vel quis genuit sffllas roris ? Quis prœparat corvo escam suam, quando pulli ejus clamant ad eum, vagantes, eo quod non habecmt cibos? tantôt le cri des psaumes : Quam magnificata sunt opera tua, Domine ! Omnia in sapientia fecisti. M. Conscience a écrit après bien des maîtres illustres le commentaire de cet antique et sublime enthousiasme, et il a su conserver une physionomie ' originale. Je ne le comparerai ni à Rousseau ni à Bernardin de Saint-Pierre; on ne trouvera ici assurément ni l'ardente passion de Jean-Jacques, ni les harmonieuses peintures de son disciple : on y trouvera les impressions toutes neuves d'un coeur naïvement épris de son sujet. Ce n'est pas en vain que M. Conscience a passé trois ans de sa jeunesse enfermé dans une solitude, sans autre maître que la nature adorée ; déjà le petit pâtre, dans Hugo de Craenhoven, avait exprimé délicatement ce souvenir; le livre dont je parle ici est comme le journal de ces années de contemplation et d'amour. L'auteur y a ajouté seulement la science qui lui manquait alors. Science et poésie, étude minutieuse des détails et sublimes ravissements de l'âme, tel est le double caractère de ce livre, qui a révélé un aspect nouveau de cette sérieuse imagination.

in

On voit, par cette variété de travaux, quelle est la souplesse du talent de M. Conscience. Ce n'est pas à son patriotisme tout seul que l'habile conteur .doit sa popularité, c'est à l'élégance naturelle de ses œuvres et au parfum de vérité qui s'en exhale. Après-une jeunesse inquiète, aprèsmaintes douleurs noblement supportées, M. Conscience a trouvé enfin dans la société belge la place dont il est si digne. Professeur agrégé à l'université de Gand, membre de l'institut de Leyde, chargé d'enseigner aux enfants du roi Léopold la langue et la littérature flamande, l'auteur du Lion de Flandre et de l' Histoire de Belgique peut désormais selivrer sans peine à son inspiration, et justifier par de nouveaux succès la bienveillance de l'Europe lettrée. M. Cons-. cience, en effet, si peu connu chez nous, a été accueilli avecune faveur empressée par les littératures étrangères. Plusieurs traductions de ses récits ont été publiées en Allemagne; il faut citer au premier rang celle de M. de Diepenbrock, prince-évèque de Breslau. La plupart des écrits que. je viens d'analyser ont paru en anglais à Londres, en bohémien à Prague, en polonais à Posen, en danois à Copenhague. M. Conscience est un des conteurs les plus populaires du. nord de l'Europe. Il a pénétré même dans le midi : M. Thomaseo Gar a donné à l'Italie les œuvres complètes, et M. l'abbé Negrelli un choix de nouvelles du romancier flamand. M. Conscience n'a pas été enivré de son triomphe: esprit sérieux et religieux, on le voit chaque j our en pro-.

grès sur lui-même, on le voit occupé de plus en plus à secouer le joug des partis, à chercher son vrai rôle, qui est d'instruire, de charmer et de moraliser son peuple. C'est pour cela que nous n'avons pas craint de mêler quelques conseils à nos éloges, et de prémunir cette sincère intelligence contre les entraînements d'une lutte funeste. Un esprit tel que le sien, une âme si chrétienne et si aimante n'a pas besoin de prêcher la haine de l'étranger pour entretenir le culte des traditions natales. Et ici, ce ne serait pas seulement l'étranger, ce seraient ses frères issus d'une autre race et parlant un autre langue, ce seraient les Belges du pays wallon que M. Conscience, dans son ardeur de prosélytisme, exclurait de la patrie commune! Il suffit de poser ainsi la question pour la résoudre. En ce moment, nous assure-t-on, M. Conscience écrit un roman dont le principal personnage, Jacques d'Artevelde, doit représenter héroïquement la lutte des communes flamandes contre le pouvoir féodal. L'auteur reviendra aussi, nous l'espérons, à ses charmantes esquisses de mœurs et à ses études de la nature qu'illumine avec tant de grâce la plus pure inspiration religieuse. Le roman historique, les tableaux familiers, les calmes méditations au sein des fraîches prairies de l'Escaut, tel est le triple champ ouvert à ses efforts, et, guidé comme il l'est par les sentiments les plus nobles, il y découvrira encore de précieuses richesses.

Que penser maintenant de cette renaissance flamande dont on a fait tant de bruit? Sympathique au talent de M. Conscience, approuverons-nous la petite insurrection nationale à laquelle le romancier semble être venu en aide? Ce serait tomber dans une étrange erreur. Si M. Conscience ne fait

que s'attacher aux souvenirs de son pays et réveiller le culte des vieilles mœurs, rien de plus respectable que cette tentative. Littérairement et moralement, il a raison d'aimer sa langue, il a raison de lui faire hommage de ses travaux et de travailler à la répandre; il a raison comme Jasmin dans le Languedoc, comme Thomas Moore en Irlande; mais si l'auteur du Lion de Flandre a la prétention d'anéantir l'esprit français dans son pays, aussitôt le problème change, et l'histoire tout entière de la Belgique, cette histoire qu'il connaît bien, se lève pour le condamner. Que la Belgique tienne à sa nationalité, qu'elle s'efforce de la constiluer solidement, rien de mieux; elle y parviendra sans nul doute, car son indépendance importe au repos de l'Europe. Ce qu'elle ne réussira jamais à obtenir, c'est une population homogène, une nation une et compacte, c'est une même famille parlant le même idiome. Également dévoués à la chose commune, les Flamands et les Wallons s'attachent aussi avec une obstination égale à leurs traditions particulières. Les Flamands veulent conserver leur langue, les Wallons ne renoncent pas davantage à l'idiome de leurs aïeux, et il ne paraît pas jusqu'ici que l'un des deux adversaires puisse triompher de l'autre. Que faire? S'entêter à cette lutte stérile, envenimer les divisions, mettre aux prises les rivalités de provinces au lieu de les atténuer, et, par un vain orgueil national, porter un nouveau coup à la nation ? Telle a été longtemps, je le sais bien, la tendance des esprits en Belgique. Le parti ultramontain, dans sa sotte haine de l'étranger, prétendait isoler le peuple belge de toutes les influences voisines, comme Moïse interdisait au peuple juif le contact des Madianites et des Amalécites. Voudrait-on appliquer le même

procédé aux Flandres? Ce ne serait pas encore assez; il y a, dans les Flandres, des divisions de ville à ville, des rivalités de tribus qu'il faudrait consacrer. Il est évident, en un mot, que la renaissance flamande, pour être conséquente avec elle-même, violerait toutes les lois de l'esprit humain et marcherait au rebours de l'histoire. Je ne pense pas queM. Conscience, mieux informé de la position du débat, accorde jamais le secours de son talent à cette politique insensée.

Les derniers événements de la Belgique justifient assez, ce me semble, les réflexions que je soumets ici à l'habile romancier flamand. Qu'est-il résulté pour la Belgique de cette politique d'isolement, de cette haine systématique de l'étranger, surtout de cette horreur particulière pour le génie de la France? Le parti clérical, maître du pouvoir pendant de longues années, a été invinciblement amené à rechercher cette alliance française qui lui aurait semblé autrefois une source de malédictions. Un voyageur parfaitement renseigné nous à révélé le travail étrange qui a bouleversé peu à peu, dans l'ordre des intérêts politiques et commerciaux, tout le programme des ultramontainsl. On ne résiste pas, en effet, aux lois de la logique et aux nécessités de l'histoire. La Belgique a voulu vivre isolée comme les tribus de Moïse au milieu des peuples de l'Orient : orgueilleuse prétention qui ne pouvait longtemps se soutenir. Lorsque ses intérêts ont commencé de rompre cette puérile barrière, la Prusse et laHol> lande l'ont attirée peu à peu, mais ce n'étaient pas ses alliés naturels, et il fallut bientôt s'unir avec la France. Ce

1. Voyez La Belgique et le parti catholique depuis 1830, par M. Gustave d'Alaux. Revue des Deux Mondes, 1er octobre 1845. — La Belgique au commencement de 1848, par le même. Revue des Deux Mondes, 15 mars 1818.

qui s'est passé dans l'ordre des intérêts commerciaux arrivera aussi dans l'ordre intellectuel. Depuis quelques annéesl'Allemagne circonvient la Belgique par des flatteries de toute sorte; tantôt ce sont les fêtes de Cologne et les toasts du roi de Prusse au réveil victorieux de la Flandre, tantôt c'est la propagande teuto-flamande qui est ouvertement patronnéepar l'orgueil germanique; c'est M. Conscience qui reçoit de M. Alexandre de Humboldt, au nom de Frédéric-Guillaume IV, les plus caressantes épîtres ; ce sont enfin mille avances et mille coquetteries prétentieuses. Que faisait la France pendant ce temps-là pour combattre cette puérile diplomatie? Elle n'avait rien à faire. La force des chose cimentera entre les deux pays cette alliance intellectuelle qu'on voudrait briser. Déjà la propagande germanique est repoussée sur bien des points; elle le sera surtout quand la Belgiqùe, éclairée par les discussions qu'elle traverse depuis une dizaine d'années, aura tout à fait secoué le joug des idées ultramontaines. Que la Flandre maintienne ses droits, que sa vieille langue fleurisse, rien de plus légitime; on peut assurer cependant qu'elle ne dominera pas toute seule, et que l'élément wallon ne sera pas étouffé. Bien plus, si l'un de ces deux éléments devait triompher de l'autre, il ne serait pas difficile de présager la victoire. Dans les choses littéraires particulièrement, la race wallonne, plus éclairée, plus libérale, maîtresse des idées et du pouvoir, ne sera jamais détrônée par la race flamande.

M. Conscience ne saurait réfléchir trop sérieusement à la situation nouvelle de son pays et à la mission qù'il veut y remplir: Il a bieii pu, dans la candeur de la jeunesse, se livrer un peu trop vite à un parti qui n'est vraiment pas le

sien ; mieux instruit désormais, il n'aurait plus d'excuse. Ni le fanatisme clérical, ni l'école teuto-flamande ne fourniront à ce noble esprit le terrain solide et généreux, les inspirations franches et élevées qu'il doit rechercher avant tout. Il ne serait que le poëte d'une secte ambitieuse ou l'organe des haines provinciales. D'ailleurs ces deux partis disparaissent chaque jour devant la lumière de l'expérience et de la discussion libre. La Belgique s'est presque débarrassée de la théocratie; elle commence aussi à ne plus être dupe de la propagande teutonique. M. Conscience fera comme son pays, et c'est ainsi qu'il sera un écrivain véritablement national. Dans son Wonderjaer, il inclinait au fanatisme; dans quelques chapitres du Lion de Flandre, il flattait-la démagogie cléricale de 1831; peu à peu il s'est élevé, il s'élèvera encore. Déjà, dans plusieurs de ses romans, dans ses meilleures nouvelles, dans ses méditations philosophiques, le romancier flamand a abandonné la religion agressive et mesquine du parti ultramontain pour ce christianisme pur, pour cette sublime sérénité où l'on ne sent nulle part les passions d'une secte; il se séparera aussi en politique du parti allemand, qui voudrait le tirer à soi. On nous annonce que M. Conscience publiera prochainement des nouvelles écrites en langue- française : l'habile écrivain aurait bien- raison de se consacrer à la fois aux deux races qui forment le fond du peuple belge; la position qu'il prendrait ainsi serait féconde; et son nom, au lieu d'être le drapeau d'un parti, deviendrait le symbole de l'union, l'ornement dg la patrie.commune.

Février 1849, -

IV

LE THEATRE EN ALLEMAGNE

M. FRÉDÉRIC HEBBEL.

1

De toutes les formes que revêt la poésie, la plus haute et la plus périlleuse est le théâtre; il n'en est pas du moins qui exige autant de conditions réunies. Partout ailleurs le poëte est libre ; son génie peut se déployer sans souci des obstacles, et ni le dédain ni l'hostilité de la foule n'arrêtent les strophes sur ses lèvres. Rien de semblable dans le cadre de la scène; mis en communication directe avec les hommes de son temps, le poëte ne saurait se passer de leur concours. La réalité vivante, pour laquelle il a quitté les sphères du monde idéal, limite de tous côtés son essor, et si une certaine disposition des esprits, si l'état général de la société ne s'accorde pas avec ses tentatives, l'imagination la plus riche ne produira que des œuvres artificielles. Ce moment heureux où le génie des écrivains emprunte au développement national les secours qui lui sont nécessaires semble n'apparaitre qu'une fois chez les peuples les mieux doués. Dans le

pays de Sophocle comme dans le pays de Corneille, chez les compatriotes de Shakspeare comme chez les compatriotes de Goethe, la poésie dramatique n'a eu qu'un temps. Elle a brillé à son heure; elle a exprimé à un instant précis la vie morale de plusieurs millions d'hommes; puis, cet instant passé, il semble qu'un mystérieux accord ait été tout à coup et secrètement rompu ; des tentatives de toute nature, des tentatives empreintes de laborieux efforts ont succédé à ces belles créations qui attestaient non-seulement l'éclat du génie, mais la maturité d'une. époque...

C'est surtout, à ce qu'il semble, l'adolescence des nations qui a été ce moment favorable, c'est cette phase courte et brillante où un peuple, après les embarras de l'enfance ou la fougue indisciplinée de la première émancipation, va toucher à sa virilité, où il commence à pratiquer l'art d'une manière à la fois naïve et réfléchie, où la foi des âges précédents et cette sorte de liberté qui est indispensable à l'écrivain s'unissent dans une harmonieuse mesure. Avez-vous remarqué que les grands poëtes dramatiques ont toujours été contemporains des philosophes, non pas des philosophes indignes de ce titre qui signalent la décadence des sociétés, mais de ces esprits immortels qui représentent le libre et respectueux essor de l'intelligence anoblie? Ce n'est pas là un simple hasard, c'est l'expression d'une loi. L'auteùr de YŒdipe roi appartient au même siècle que l'auteur du Timée; Shakspeare a brillé à côté de Bacon; Corneille écrivait le Ciel, Horace et Polyeucte au moment même où Descartes écrivait les Méditations et le Discours de la Méthode ; l'âme enthousiaste de Schiller était passionnée pour le stoïcisme de Kant, et Goethe reproduisait la nature à l'époque où la phi'

losophie de Schelling l'éclairait'de ses splendides rayons. Période lumineuse et rapide! épanouissement que suit bientôt le déclin ! Cette harmonie toute spontanée de la poésie et de la réflexion est brisée par le développement naturel des es' prits. Les éléments qui s'étaient unis à leur insu se déta. chent peu à peu, sans le vouloir, pour suivre chacun sa marche. L'abus de la philosophie dessèche les sources sap: crées; la poésie, abandonnée à ses seules forces, tombe dans la vulgarité, ou bien, si elle a honte de sa chute, elle se cherche péniblement une vie nouvelle dans je ne sais quelles entreprises tourmentées et bizarres. Admettez même qu'un grand artiste retrouve comme par miracle les inspi-. rations disparues : le terrain lui manque, l'esprit public ne répond pas à son esprit, et l'on sent toujours dans ses meilleures productions quelque chose d'incomplet et de malsain.

Cette situation, commune à toutes les littératures, offre en Allemagne un caractère à part. Là on sent le mal et on a résolu de le combattre; on se rend un compte précis de toutes les difficultés, on connaît tous les obstacles, et l'ambition de les vaincre enflamme les esprits d'une généreuse ardeur.

Après Goethe et Schiller, la scène d'Egmont et de Wallenstein était devenue rapidement la proie des fabricants dramatiques. En vain quelques fougueux artistes, comme Zacharias Werner et Henri de Kleist, avaient-ils redoublé de zèle -pour maintenir l'œuvre des maîtres : les circonstances publiques enchaînaient leur essor. Henri de Kleist semblait exhaler dans ses drames'la fièvre patriotique de sonâme; l'agitation désordonnée de Zacharias Werner accuse aussi l'état général de cette période : ni l'un ni l'autre, mal-

gré des qualités supérieures, ne put retenir la poésie sur la pente où elle glisse d'ordinaire si brusquement. Leur caractère, c'était l'inquiétude et l'intempérance du talent. En face d'eux, au contraire, il y avait une autre tendance : c'était le groupe des poëtes spécialement appelés romantiques, qui espéraient trouver la sérénité dans les fantaisies d'un idéalisme prétentieux. Inquiétudes du cœur ou rêveries de l'esprit, telles étaient les dispositions maladives des hommes qui se portaient les héritiers de Schiller et de Goethe : comment auraient-ils pu marcher en maitres sur le théâtre et diriger l'opinion? Des écoles qui ne possèdent ni la sérénité ni la force ne conduiront jamais la foule. Abandonné à ses instincts, le public n'eut plus d'encouragements que pour les ouvrages vulgaires; les écrivains de métier s'emparèrent de la scène et y régnèrent presque seuls. Quelques écrivains même assez distingués, Miïllner, Houwald, quoique issus du mouvement romantique, se joignirent aux Kotzebiie, aux Raupach, à tous les chefs brevetés de l'industrie littéraire. Tragédies bourgeoises, comédies sentimentales, drames historiques sans grandeur et sans vie, voilà ce que produisit longtemps le théâtre sous cette déplorable influence. Si quelque poëte digne de ce nom brillait encore par intervalles, si le généreux Immermann écrivait Alexis, André Hofer et la Tragédie dans le Tyrol, si Uhland donnait Louis de Bavière et Ernest duc de Souabe, si le comte Platen, dans ses comédies aristophanesques, châtiait les admirateurs d'Houwald et de Raupach, ces rares écrivains s'honoraient eux-mêmes sans parvenir à relever un art dégradé.

Depuis Immermann et Platen, cet espoir de régénérer la scène, au lieu d'inspirer seulement des efforts isolés, est

devenu l'ardente préoccupation de toute une école. Pourquoi faut-il que cette ardeur ait été si mal dirigée? L'expérience avait parlé cependant : ce qu'on devait éviter avant tout, c'étaient les deux écueils où s'étaient perdus les devanciers, c'étaient la fougue des imaginations inquiètes et les subtilités des rêveurs. Or la critique passionnée qui prétendait susciter des poëtes ne remplissait guère les conditions de son rôle : on sentait je ne sais quelle agitation fébrile dans ses conseils, et le mysticisme le plus inattendu s'y joignait à l'impatience du désir.

Lessing, il y a un siècle, dans les pages ardentes de sa Dramaturgie, avait proféré de magnifiques appels, et, quelques erreurs qu'il ait commises, on peut affirmer qu'il défricha le sol où Goethe et Schiller firent une si riche moisson. C'est un autre critique, l'ingénieux et impatient Louis Boerne, qui, de 1815 à 1830, arracha peu à peu le théâtre à son léthargique sommeil et suscita les poëtes que je viens de nommer. Les critiques d'aujourd'hui ont la prétention de reprendre, en l'agrandissant, la tâche de Lessing et de Louis Boerne. Lessing avait travaillé surtout à briser le joug de l'imitation française; Louis Boerne s'était efforcé de faire comprendre à tous que le sentiment national était la condition dè l'art dramatique, qu'il n'y avait pas de théâtre possible là où l'esprit public n'existait pas, et, associant le pays tout entier à l'œuvre des écrivains, il employait sa fine et redoutable ironie à l'éducation de l'Allemagne. « L'éducation de l'Allemagne est faite, s'écrient maintenant d'une voix triomphante les successeurs de Louis Boerne; le mouvement du siècle a arraché nos âmes au quiétisme des anciens jours. Le besoin d'agir, l'espoir d'une vie commune,

le sentiment de notre dignité comme nation, tout ce qui nous a manqué si longtemps., nous le possédons aujourd'hui; l'art (toit consacrer cette conquête, et la poésie dramatique sera l'expression de l'Allemagne. Bien plus, ce n'est pas seulement l'Allemagne qui se transforme : l'humanité entière est entrée dans une phase inconnue; le dix-neuvième siècle doit susciter un grand poëte qui résumera les révolutions des idées et des moeurs dans une série de figures immortelles. » Une fois ce principe po-sé, les dramaturges4 vont s'exaltant de plus en plus en de lyriques monologues-! .a D'où viendra, disent-ils, ce poëte privilégié? du nord-ou du midi? de l'orient ou de l'occident? Le poëte du siècle-, c'est l'Allemagne qui le donnera au monde. La France, l'Espagne et l'Angleterre ont déjà rempli leur rôle; -Shakspeare, tout aussi bien que Corneille et Calderon, a été surtout le représentant de son pays; il appartient à la race germanique d'exprimer dramatiquement la figure du genre humain. ». Contradiction naïve ! on invoque avec passion le théâtre national, et l'on aboutit a cette chimère d'un théâtre universel !

Telle est l'ivresse de ces ardents esprits; tandis que M. Henri Laubeet M. Dingelstedt, surintendants des théâtres de Vienne et de Munich, y font jouer Shakspeare avec éclat et se prêtent à toutes les innovations, M. Roetscher à Berlinj M. Stahr à Oldenbourg, M, Hettner à Heidelberg, bien d'autres encore, continuent- leurs discussions subtiles et leurs prophéties enthousiastes. Le chœur des critiques se renvoie

- 1. En Allemagne, on désigne ainsi les critiques dont la mission, soit comme publicistes, soit mcme comme fonctionnaires spéciaux auprès de certains théâtres, est de suivre ou de diriger le mouvement de la littérature dramatique,.

la strophe et l'antistrophe d'un bout de l'Allemagne à l'autre. Il n'en faut pas tant pour enivrer bien des imaginations. Se peut-il, en vérité, que personne ne réponde à ces appels et que l'étoile désirée ne se lève pas?

If

De tous les poëtes, et le nombre en est grand, qu'ont exaltés ces mystiques espérances, un seul, jusqu'à ce jour, a vivement excité l'attention : j'ai nommé M. Frédéric Hebbel. Penseur subtil, imagination singulière, écrivain pathétique et nerveux, ses défauts comme ses qualités sont empreints d'une originalité incontestable. Tout ce qu'il y a chez lui de bizarreries obscures unies à une dramatique vigueur, tout ce qu'il y a d'inintelligible dans ses créations les plus mâles, devait naturellement frapper l'opinion. La critique annonçait des nouveautés mystérieuses : quel poëte eût mieux satisfait à ce programme? Son invention était puissante, son style plein de préeision et d'énergie; il excellait à faire vibrer le choc des passions aux prises; quant à la pensée même de l'œuvre, si elle était compliquée et difficile à suivre, c'était peut-être là un des signes de l'art plus élevé que rêvaient les théoriciens. On ne se laissait donc pas rebuter par les aspérités de ses œuvres; on les étudiait, on y revenait à maintes reprises, on s'obstinait à en pénétrer les arcanes. Telle fut, dès le premier drame de M. Hebbel, l'impression que manifesta la foule. Depuis ce moment, les doutes ont pu naître; des

juges sérieux se sont demandé s'ils n'étaient pas dupes, s'ils n'avaient pas affaire ici tout simplement à une nature de poëte à la fois puissante et maladive. Les admirateurs de M. Hebbel ont redoublé alors d'enthousiasme. Aux yeux de beaucoup de gens, l'auteur de Judith est le Shakspeare d'une nouvelle époque, d'une époque plus agitée et plus grande que ne l'a été le siècle de la réforme. Peu à peu le débat s'est passionné; chaque œuvre du poëte est aujourd'hui l'occasion d'une lutte; l'admiration ne connaît plus de bornes, et la critique a déployé ses plus sévères rigueurs. Le dédain est le seul sentiment que n'ait pas inspiré M. Hebbel ; il est impossible, en blâmant ses erreurs, de méconnaître son talent et sa force. Qu'on le prenne pour le rénovateur de l'art ou pour une vivante énigme, il faut, bon gré mal gré, saluer dans ce bizarre esprit l'écrivain le plus dramatique qui ait paru en Allemagne depuis Schiller.

Le caractère si étrangement compliqué des œuvres de M. Hebbel démontre par un nouvel exemple ce que j'affirmais tout à l'heure : après les périodes lumineuses où le théâtre naît et se développe naturellement, il n'y -a plus que de pénibles efforts et des créations artificielles. Seulement, chez d'autres peuples, cette vie toute factice de la littérature dramatique se révèle par des œuvres légères, par des inventions faciles, par un dilettantisme étincelant; en Allemagne, l'inspiration a beau être artificielle, elle est en même temps ardente et convaincue : c'est le caractère de ce pays de mener de front la critique et la poésie. Les mêmes hommes qui se plaisent aux plus subtils travaux de l'analyse ont la prétention de garder intacte la spontanéité du poète. Les théories enthousiastes dont j'ai parlé avaient leur com-

plément nécessaire dans les œuvres de M. Hebbel; bien plus, M. Hebbel lui-même a conscience de son rôle; il répète les paroles des critiques et n'hésite pas à s'en faire gloire. Ce drame nouveau, ce théâtre supérieur que d'autres ont soupçonné, il le voit, il en a pénétré les secrets; sa mission est de lui donner la vie. Peut-être ne réussira-t-il pas; il veut bien avouer que l'échec est possible, et c'est là sa façon d'être modeste. Personne du moins ne lui enlèvera le mérite d'avoir compris le premier ce que doit être le théâtre du dix-neuvième siècle et d'avoir marché à ce glorieux but.

Tout cela, certes, est bien loin de nous : ce mélange de pretentions et de naïveté, cette foi ardente en soi-même, unie à des résultats si étranges, rendent difficile et parfois douloureuse la tâche de la critique. Comment hasarder une parole calme et sincère au milieu de tels enthousiasmes? comment faire connaitre à la France, sans cesser d'être impartial, un mouvement littéraire si peu conforme à la netteté de notre esprit? Ce double danger m'arrêtait. Tant que M. Hebbel n'avait publié qu'un petit nombre de drames, j'ai hésité, malgré le bruyant succès de ses travaux, a porter un jugement sur l'homme que ses amis préféraient tout simplement à Shakspeare. Aujourd'hui cependant la tâche est devenue plus aisée; le poëte a fait représenter récemment plusieurs œuvres qui complètent sa physionomie et nous permettent une appréciation plus sûre. Depuis la Judith, jouée à Berlin il y a onze ans, jusqu'à Michel-Ange et Agnès Bernauer, représentés en ce moment même à Weimar et à Munich, M. Hebbel a composé dix pièces importantes : ce sont des tragédies, des comédies, des tragi-comédies; le

poëte a parcouru jusqu?au bout le champ du théâtre, et son audacieux talent nous a révélé tous ses aspects.

M. Frédéric Hebbel est un homme du Nord. Il y a, dans le duché de Holstein, une province, à demi sauvage, enfermée au sud entre l'Elbe et l'Eyder, et baignée à l'ouest sur toute son étendue par l'océan germanique. « Si je n'avais pas à écrire l'histoire de Rome, dit fièrement Niebuhr, j'écrirais l'histoire de mon pays natal, l'histoire de la république des Dithmarses. » Race forte et opiniâtre en effet, les Dithmarses ont gardé longtemps leur indépendance : c'était une république belliqueuse où la liberté des mœurs primitives s'était vigoureusement constituée. Engagés dans des luttes continuelles, assaillis de tous côtés par les ducs dé Holstein, par les rois de Danemark, souvent même par les empereurs d'Allemagne, ces derniers héros du monde barbare ne furent soumis qu'au seizième siècle. Bien des-usages, bien des droits séculaires se sont perpétués là avec une obstination invincible; ni les chemins de fer, ni les bateaux à vapeur n'ont altéré la sauvage physionomie de la contrée,, Le .Dithmarse de nos jours, protégé par les vagues qui battent ses côtes, est encore, à beaucoup d'égards, le Dithmarse, du moyen âge. C'est à ce rude pays qu'appartient M. Hebbel; il y est né en 1813 et y a passé toute sa jeunesse. Sa famille habitait un petit village où rien n'a pénétré de la civilisation moderne. Élevé au- sein de ces solitudes agrestes, M. Hebbel s'est félicité souvent d'avoir échappé à toute influence extérieure et d'avoir pu développer librement, loin des livres et des hommes, les germes déposés dans son âme. Il sentait bien pourtant -qu'il n'était pas fait pour le calme d'une existence isolée et les molles méditations de la retraite; le

monde l'appelait, la vie active lui apparaissait de loin comme l'élément de sa pensée : il avait hâte de se mêler au mouvement des hommes et de prendre part aux luttes de son siècle. « Tout jeune à peine, m'écrivait récemment l'ardent poëte, ce désir était si vif chez moi, que plus d'une fois, enchaîné dans ma province par le manque de ressources, je fus sur le point de m'attacher à des comédiens et de courir le monde avec eux. J'aurais fait comme Charles Moor : je me serais engagé dans une troupe de brigands, s'il y avait des brigands chez les Dithmarses. »

Après avoir tenté inutilement de réaliser le premier de ces projets, M. Hebbel vit enfin sonner l'heure de la délivrance. Il avait vingt-deux ans lorsqu'il put partir pour l'université. L'Allemagne du sud l'attirait; il étudia d'abord à Heidelberg, puis à Munich, où il fut reçu docteur. L'histoire et la littérature avaient été, dans ces savantes écoles, l'objet particulier de ses travaux; quant à la philosophie, assure-t-il, il n'a jamais pu y réussir : il lui manquait pour cela un sens particulier. Ses études terminées, M. Hebbel retourna du côté de son pays et fixa sa résidence à Hambourg. Hambourg est.une ville libre et un port plein de mouvement. Il retrouvait là certains souvenirs de liberté municipale, il retrouvait les spectacles de l'Océan et ce tumulte des affaires inconnu aux solitudes de son pays. Aucun lieu ne lui semblait plus propice à l'accomplissement de ses rêves. Poëte du Nord, étranger aux coteries et au dilettantisme banal, il lui semblait piquant de s'établir dans la capitale de l'activité marchande pour y pratiquer le genre littéraire qui doit être surtout l'expressive image du"mou\ ement et de la vie. Il a toujours aimé les grandes agglomérations humaines; on di-

rait que sa pensée, naturellement subtile, se cherchait d'in. stinct une sorte de correctif dans les bruyants tableaux de la réalité. A peine installé à Hambourg, il donna l'essor aux émotions de son âme et écrivit sa tragédie de Judith.

Judith a été composée à Hambourg en i839, et jouée à Berlin le 6 juillet de l'année suivante. On peut dire que ce fut un événement dans ce monde des lettres dramatiques dont je viens de raconter l'exaltation et les chimères. Les pièces les plus heureuses n'obtenaient jusque-là que des ovations partielles; il fallait bien du temps pour qu'un drame représenté à Berlin pénétrât à Munich ou à Vienne; cette fois, le succès se propagea du nord au sud avec une rapidité sans exemple. L'œuvre de M. Hebbel avait été accueillie à Berlin avec des transports d'enthousiasme; toutes les scènes considérables s'en emparèrent à l'envi, et le même triomphe se reproduisit partout. L'émotion fut si vive, que les chefs les plus accrédités de la critique se montrèrent unanimes dans leurs éloges. Ceux-là même qui plus tard ont le mieux signalé les erreurs du poëte saluèrent l'apparition de Judith comme l'éclatante aurore d'un grand jour. M. Hebbel était manifestement le poëte profond et hardi qui allait constituer le drame de l'ère nouvelle; nescio quid majusnascitur... Le dix-neuvième siècle possédait enfin son Shakspeare, et Judith le sacrait aux yeux de tous 1

Quel est donc ce drame, objet d'un tel délire? M. Hebbel s'y est révélé tout entier avec ses fortes qualités et ses bizarreries. Le caractère de M. Hebbel, Judith le montre assez haut, et ses autres créations n'ont fait que l'accuser davantage, c'est un mélange extraordinaire de psychologie subtile et de tragique puissance. L'auteur de Judith est persuadé

qu'un drame est, avant tout, un tableau symbolique; ses héros sont des types, des personnifications hardies, chargées de représenter à tous les regards les luttes invisibles de la conscience; telle est, selon lui, la mission de la scène au dixneuvième siècle. Si un drame n'est pas le vaste symbole du genre humain, si une composition théâtrale, à l'aide de figures particulières, n'ouvre pas des perspectives immenses sur l'état général du monde, l'auteur, quel que puisse être l'intérêt de son œuvre, est enchaîné sur les degrés inférieurs de la poésie; il s'épuise dans le stérile domaine de l'anecdote et ne soupçonne même pas le problème qu'il doit résoudre. Ces prétentions, qui semblent toutes naturelles chez nos voisins, devraient condamner le poëte aux raffinements les plus subtils et détruire en lui toute puissance créatrice; l'originalité de M. Hebbel, c'est qu'il pousse à l'extrême ces conceptions quintessenciées sans que le pathétique en souffre. Imagination abstraite et passionnée, il a beau peindre des idées pures, il leur communique une vie puissante et les met aux prises les unes avec les autres en de formidables conflits.

nI

Le premier acte de Judith s'ouvre dans le camp d'Holopherne. Le général de Nabuchodonosor est devenu, sous la plume de M. Hebbel, la personnification de la force abjecte. C'est la matière que ne gouverne point l'esprit, la matière déchaînée et furieuse. Rien ne résiste au chef assyrien. La destruction marche à ses côtés. On dirait que son regard tue

et que son souffle dessèche au loin tout ce qui vit. Les nations fuient à son approche, les murailles s'ébranlent, les champs sont frappés de mort, et lui, il s'avance toujours, satisfait et sinistre, au milieu de l'épouvante universelle. On ne sait vraiment si l'on a affaire ici à un homme ou à l'un de ces éléments aveugles que défie le roseau de Pascal. Tantôt c'est l'élement brutal qui s'emporte, et ce premier acte semble alors une scène du drame cosmogonique, quand la matière bouillonnante n'avait pas encore senti le frein du maître; tantôt c'est l'homme qui parle : il a toutes les passions et tous les vices des fils d'Adam; depuis les hennissements de la sensualité jusqu'à la folie de l'infatuation, depuis le. délire ignoble qui le rabaisse au rang de la brute jusquiau délire prétentieux qui le pousse à vouloir détrôner Le Créateur, il renferme en lui les mille variétés et la hideuse progression du mal. Cette peinture du monstre révèle' une effrayante énergie.

Au second acte, nous sommes à Béthulie, dans la maison de Judith. On pense bien que M. Hebbel, décidé à faire de l'histoire un symbole, se souciera peu de respecter la tradition. Son héroïne n'est pas celle dont la Bible nous raconte la piété candide et le patriotique enthousiasme. La Judith des livres saints est une jeune veuve merveilleusement belle, qui passe sa vie à prier Dieu et que l'esprit de Dieu a visitée; la Judith du poëte allemand est déjà possédée à demi par le délire qui l'armera contre Holopherne. Est-ce un délire religieux comme dans le récit de la Bible? Non; c'est quelque chose d'obscur qui s'expliquera plus tard. Judith a été mariée; au moment où le jeune époux, Manassès, entrait dans la chambre nuptiale, au moment où il tendait

ses bras à Judith, il a aperçu tout à coup on ne sait quelle effroyable image : il semblait qu'un abîme infranchissable fut creusé désormais entre elle et lui. Depuis cette heure, Manassès a toujours vu dans Judith un être marqué d'un caractère à part; il ne pouvait se lasser de la contempler, et sa vue lui inspirait à la fois du respect et de la- répugnance. En vain Judith, troublée jusqu'à la fureur, voulaitelle surprendre le secret de Manassès : Manassès mourut six mois après, laissant veuve la belle vierge et emportant ce mystère au fond de la tombe. Le souvenir de cette lugubre aventure obsède la pensée de Judith et la dispose à des actes extraordinaires. Elle passe pour la femme la -plus pieuse d'Israël; elle est uniquement occupée de prières et d'aumônes, et cependant de ténébreuses visions l'environnent. Est-ce une force supérieure qui la domine? est-ce son imagination frappée qui s'exalte? Il lui vient subitement des pensées dont elle a honte elle-même; il lui échappe des paroles qui l'épouvantent. Quand Holopherne approche de Béthulie et que les Hébreux se racontent les uns aux autres des traits de son odieuse férocité : « Je voudrais le voir! », s'écrie Judith, et ce cri qu'elle a poussé malgré elle l'agite comme un pressentiment. ,

Il y a un jeune Hébreu, Éphraïm, qui aime Judith d'un amour éperdu, et dont elle a. toujours repoussé les prières; Éphraïm croit que le péril commun adoucira le cœur de la belle veuve; n'a-t-elle pas besoin d'un soutien? Qu'elle soit la femme d'Éphraïrn, elle se donnera un protecteur dévoué; mais déjà la pensée du meurtre d'Holopherne est née au fond de son âme, et elle la sent grandir en elle avec des alternatives d'exaltation et d'effroi. Chaque mot que prononce

Épliraïm produit un effet contraire à celui qu'il attend : il veut attirer Judith à lui et il la pousse vers Holopherne. Quand elle s'est écriée : « Je voudrais le voir! — Malheur à toi! répond vivement Épliraïm ; malheur à toi, Judith, s'il t'aperçoit jamais! Holopherne tue les femmes par ses embrassements, comme il tue les hommes par la lance et l'épée. S'il avait su te trouver dans cette ville, pour toi seule il y serait venu! — Plût à Dieu que cela fût ainsi! reprend la malheureuse exaltée, dont une puissance fatale semble conduire la langue. Je n'aurais qu'à l'aller chercher sous sa tente, et la ville serait sauvée !— Et pourquoi pas, ajoute-t-elle encore, une victime pour le salut de tous? Mais il n'est pas venu pour moi... Qu'importe ? Serait-il impossible de lui faire croire qu'il est venu, en effet, avec cette pensée? Puisque le géant se dresse si haut dans les nues, puisque vous ne pouvez le frapper à la tête, jetez-lui aux pieds un diamant; quand il se baissera pour le ramasser, vous l'égorgerez sans obstacle. »

C'est ainsi que la pensée obscure qui l'agite se développe elle-même avec une logique enflammée. Vainement Éphraïm s'efforce de lui inspirer des craintes . « Tu m'aimes, dit-elle, tu veux me défendre? tu me montres ton bras et ton couteau? Eh bien! je suis à toi, si tu fais ce que je t'ordonne pour me sauver; va trouver Holopherne et tue-le. » Éphraïm hésite.

« ÉPHRAÏM. -- Tu délires, Judith! Tuer Holopherne au milieu de son camp ? Comment serait-ce possible?

« JUDITH. — Comment ce serait possible? Le sais-je, moi? Si je le savais, je le ferais moi-même. Je sais seulement que cela est nécessaire.

« ÉpHriAiN, — Je n'ai jamais vu Holopherne, mais je le vois en ce moment...

« -JcDiTH. — Moi aussi, je le vois, avec ce visage où je n'aperçois que son regard, son regard immense, impérieux; je le vois avec ce pied sous lequel la terre qu'il foule Semble frémir et reculer; mais il y avait un temps où il n'existait pas, un temps peut bien venir où il- n'existera plus.

« ÉPHRAIM. — Mets-lui la foudre à la main et prends-lui son ar.. mée, alors j'oserai tout; mais maintenant...

« JUDITH. — Aie seulement la volonté! Des profondeurs de l'abîme et des hauteyrs du ciel, appelle'à ton aide les saintes forces, les forces protectrices. Si elles ne te protégent pas, si elles ne te bénissent pas toi-même, elles protégeront et béniront ton œuvre ; car tu voudras ce que veut la volonté universelle, tu voudras ce qui couve sous la colère de Dieu, tu voudras ce que prépare la nature indignée. La nature! oui, elle est comme obsédée par un 'cauchemar qui lui fait grincer les dents, elle tremble devant ce géant hideux , que son propre sein a enfanté, et elle hésite à créer le second homme, ou bien, si elle l'enfante, ce sera seulement pour qu'il anéantisse le premier.

« ÊPHRAIM. — Ah ! tu me hais, Judith ! tu désires ma mort; c'est pour cela que tu exiges de moi l'impossible.

« JUDITH. — Non, je n'ai voulu que ton bien ! Quoi ! un tel projet ne t'enflamme pas d'enthousiasme ! Il ne te cause pas même de l'ivresse ! Moi que tu aimes, moi qui voulais t'élever au-dessus de toi-même, je confie cette pensée à ton âme, et elle n'est pour toi qu'un lourd fardeau qui t'enfonce plus avant dans ta poussière ! Si tu l'avais reçué avec un cri de joie, si tu t'étais précipité sur ton épée. et que tu te fusses élancé dehors sans prendre le temps de me dire adieu, — oh ! je le sens, je me serais jetée au-devant de toi en pleurant pour te barrer le chemi^ je t'aurais dépeint le danger avec l'angoisse d'un cœur qui tremble pour celui qu'il aime, je t'aurais retenu... ou bien je t'aurais suivi! Mais maintenant... ah! je suis plus justifiée qu'il ne fallait. Ton amour est le châtiment de ta vile nature; il est tombé sur toi comme une malédiction, afin de te dévorer. J'aurais honte de moi, si-tu m'inspirais seulement le moindre mouvement de compassion. Va, je te connais, je te comprends tout entier à présent. Ce qu'il y a de plus haut et ce qu'il y a de plus bas, tout cela doit avoir le même prix à tes yeux ; je suis sûr que tu souris quand je fais mes^prières.

« ÉPHRAUf. — Méprise-moi si tu veux ; mais montre-moi d'abord celui qui peut réaliser l'impossible.

« JUDITH. — Oui, je te le montrerai ! Il viendra ! il faut qu'il vienne ! Si la lâcheté est le caractère de toute ta race, si tous les hommes ne voient dans-le péril qu'un avertissement de l'éviter, c'est 'à la femme qu'appartient le droit d'oser une grande chose... Cette chose, je te l'avais ordonnée ; mon devoir est de te prouver qu'elle est possible ! »

Ce dialogue étrange qui termine le second acte achève de peindre l'héroine de M. Hebbel, comme le premier acte nous a dépeint son Holopherne. Le projet de Judith est tellement contraire à la mission de la femme, que le poëte en fait une sorte d'inspiration " fatale, une inspiration qui se développe en elle sans qu'elle en ait conscience. Il n'y a pas du moins de préméditation ; la pensée s'est formée spontanément, et chaque conseil qui devrait rappeler la femme à son vrai rôle ne fait que donner un aliment nouveau à ce germe empoisonné. A la fin de ce second acte, les deux figures du drame sont tragiquement posées en face l'une de l'autre, Holopherne remplit le premier tableau, Judith s'est dressée dans le second : la lutte va commencer.

Judith est décidée à tuer Holopherne. A-t-elle- réfléchi il ce que lui ordonne son destin? S'est-elle demandé comment elle accomplirait sa tâche sanglante ? Le troisième acte nous la montre en proie aux pensées qui la dévorent. Depuis trois jours et trois nuits elle médite en silence; vêtue d'habits de deuil, couverte de cendres, elle s'est abstenue de toute nourriture; pas un mot n'est sorti de sa bouche; on dirait qu'elle est morte. Sa servante Mirza essaye en vain de l'arracher à cette effrayante immobilité; elle écoute et ne répond pas. Enfin sa méditation est achevée: Judith a regardé son

crime en face, elle le connaît tout entier. Elle s'agenouille, et toutes ses pensées accumulées débordent comme les flots qui brisent leurs digues. Au milieu de son ardent colloque avec Dieu, une exécrable idée la poursuit : elle sait, elle voit qu'entre elle et son crime il y a la perte de son honneur. Cette pensée l'irrite, mais ne l'arrête pas. — « Qui suis-je? s'écriet-elle, qui suis-je, ô Seigneur Dieu, pour disputer avec toi? Ai-je le droit de préférer mon corps sans tache à ta volonté suprême? Maintenant tout est clair à mes yeux; je sais pourquoi tu m'as donné ma beauté et pourquoi tu m'as refusé un enfant; je sais pourquoi mon époux s'est détourné de moi avec crainte au seuil de la chambre nuptiale. Tu m'avais élue pour cette mission sinistre; aucun lien ne devait m'enchaîner. Ce qui m'a semblé longtemps une malédiction, c'était le signe que tu me choisissais entre toutes pour accomplir ton œuvre. Ta main redoutable était sur moi, non pas pour me maudire, ô Dieu de mes pères, mais pour me consacrer! »

Ainsi croît sans cesse l'exaltation de son âme. Si les sentiments de la femme se réveillent, si la pudeur et la chasteté se révoltent, elle les force à se soumettre. Pour se dompter elle-même, pour s'accoutumer à l'idée de son sacrifice, elle en parle tout haut avec une effrayante audace. Comment ne pas voir que le fanatisme l'a déjà emportée hors d'elle-même? Son cœur est vierge comme son corps, et d'impudiques paroles souillent ses lèvres. Voyez ! elle jette la cendre qui la couvrait, elle demande ses vêtements de nocrs. Belle, frémissante, à demi nue, elle se contemple devant son miroir : « Tout cela, s'écrie-t-elle en son délire, tout cela t'appartient, Holopherne ! je n'y ai plus aucun

droit, je te l'ai abandonné. Je me suis retirée au fond le plus caché de mon être; — tremble pourtant 1 le jour où tu auras possédé l'enveloppe de Judith, Judith en sortira tout à coup comme l'épée sort du fourreau, et elle se payera en te prenant ta vie 1 »

Cependant les assiégés de Béthulie sont rassemblés en foule sur les places. On se lamente, on s'agite, on tient conseil. Il n'y a plus d'eau, et bientôt la nourriture manquera. Au milieu de la détresse de tous, l'égoïsme, la méchanceté, toutes les passions basses se démasquent. Le désespoir conduit aussi à l'impiété : « Où est le Dieu d'Israël? murmurent des voix ironiques. C'est à nous sans doute de le protéger, puisqu'il est impuissant à protéger la ville. » Mobile et passionné comme toujours, le peuple passe de l'abattement à la confiance et de l'impiété à l'enthousiasme.

Ces alternatives sont amenées par des incidents et des miracles qui peignent bien l'exaltation du peuple de Moïse. Un muet a parlé, un muet a poussé un cri pour dénoncer l'impiété de son frère, et il a dit : Lapidez-le! — Quand l'impie a subi son supplice, le peuple, soulevé par les amis de l'infortuné, déclare que le muet est un prophète menteur, et veut l'égorger à son tour. C'est le muet, au contraire, qui étrangle son geôlier. Or Judith a paru avec sa robe de fête au milieu de l'assemblée frémissante. Là encore, tout ce qu'elle voit et tout ce qu'elle entend la pousse au meurtre dont la pensée l'obsède. Lorsque le muet a fait lapider son frère, et que le peuple, se repentant de sa précipitation, veut châtier le faux prophète, une voix s'écrie : « Oui, vengezvous! Il est l'auteur de votre iniquité. C'est un esprit infernal qui a parlé par sa bouche, car ce qui est contre la nature

est contre Dieu ! » On dirait que c'est la conscience même de Judith qui formule ce principe ; mais elle repousse l'avertissement avec colère -. « Qui es-tu pour parler ainsi ? Comment oses-tu mesurer la pensée de Dieu? Qui t'a donné le droit de lui dire : « Ceci est bien, et ceci est mal? » — A ces mots des murmures s'élèvent : « Silence ! s'écrie le peuple, écoutez-la, c'est Une sainte femme 1 Elle est veuve, elle est belle, elle vit dans la chasteté et les méditations pieuses. Jamais eile ne sort de sa demeure pour se mêler à la foule; aujourd'hui que nous-souffrons, elle a quitté sa retraite et elle vient partager nos malheurs. Que personne n'ose contredire Judith! » Elle apparait dès lors comme la protectrice de la tribu; son rôle grandit, sa mission devient plus impérieuse; les sanglantes pensées qu'elle a conçues au fond de la solitude, la confiance de la cité les consacre, et la voix du peuple a confirmé la voix de Dieu.

' il est manifeste désormais que Judith ne s'appartient plus. Y a-t-il encore quelque moyen de sauver la ville ? Peut-on espérer que la fureur d'Holopherne s'apaisera comme s'apaisent les vagues après l'ouragan? Judith veut le "savoir avant de sortir de Béthulie. Malgré le tragique destin qui l'entraîne, -eUe" ne décidera rien, si elle n'a pas vu jusqu'au dernier. moment la nécessité de ce qu'elle prépare. Non, tout espoir serait vain ; Holopherne a pris le chef des Moliabites Achior, dont la résistance a excité sa rage; au lieu de le tuer sur-le-champ, il l'a envoyé à Béthulie, lui réservant le même supplice qu'aux assiégés. C'est Achior lui-même qui l'atteste: la présencé d'Achior dans les murs de la ville est la plus effrayante menace que l'Assyrien pût faire aux Hébreux. Qui songerait encore à se rendre? Les prêtres l'emportent;

la ville ne sera pas livrée à Holopherne ; on invoquera pendant cinq jours l'assistance de celui qui a suscité Samson et Déborah, et qui a fait jaillir l'eau du rocher sous la verge de Moïse; ensuite les épées sortiront des fourreaux, et l'on périra en combattant. Alors Judith, à voix basse, mais avec une majesté solennelle et comme si elle prononçait une sentence : « Dans cinq jours, dit-elle, il faut qu'il meure. » Elle se fait ouvrir les portes : — « Où vas-tu? Que vas-tu faire? lui demandent les prêtres. — Je n'en sais rien encore, le Seigneur m'a appelée. Priez pour moi comme on prie pour ceux qui vont mourir, et apprenez mon nom aux enfants. » Holopherne est dans son camp. Le" symbolique personnage que nous a montré le premier acte reparaît ici dans le quatrième avec -des proportions plus terribles : c'est le génie même du mal, c'est la destruction repue de sang et de carnage, et avide de forfaits nouveaux. Si le monstre n'est pas arrêté dans sa furie, il semble que l'existence du monde soit menacée. Judith a eu raison de le dire : « La nature entière demande sa mort. » Pendant qu'il s'entretient avec ses lieutenants, pendant que sa pensée impudente a l'air d'ébranler déjà les lois sublimes qui sont le fondement de toutes choses, on annonce qu'une femme est à la porte.

« UN CAPITAINE. — Seigneur, une femme israélite que nous avons prise sur la montagne est là, devant ta porte.

« HOLOPHERNE. — Quelle espèce de femme?

« LE CAPITAINE. — Seigneur; chaque moment où tu ne peux la contempler est un moment perdu. Si elle n'était pas si belle, je ne te l'aurais pas amenée. Nous étions auprès de la source, curieuxjde savoir si quelqu'un des assiégés oserait s'aventurer de ce côté-là. Nous la vimes s'approcher; sa servante venait après elle, comme son ombre. Elle était, couverte d'un voile et marchait d'abord d'un pas si rapide que la servante avait peine à la suivre. Tout à coup elle s'ar-

rèta comme si elle voulait revenir sur ses pas, elle se tourna vers la ville et, se jetant à genoux, parut faire ses prières. Puis elle reprit sa route de notre côté et se dirigea vers la source. Un des gardes fit quelques pas à sa rencontre; je croyais déjà qu'il voulait la mal- traiter, car nos soldats sont furieux. de l'inaction où tu les laisses, mais il s'inclina, puisa de l'eau à la fontaine et lui tendit son «ise. Elle le prit sans faire un signe de remerciment, le porta à ses lèvres, puis, avant d'avoir bu seulement une goutte, elle versa lentement toute l'eau qu'il contenait. Le garde irrité tire son glaive pour l'enfrapper; mais soudain elle lève son voile et regarde le soldat en face. Peu s'en fallut qu'il ne se précipitât à ses genoux. Elle lui dit. alors : « Mène-moi vers Holopherne, je viens me prosterner à ses « pieds et lui révéler les desseins secrets de ma tribu. »

« HOLOPHERNE. — Fais-la entrer. (Le capitaine sort.) J'ai plaisir à voir toutes les femmes de la terre, une seule exceptée, et celle-là, je ne l'ai jamais vue et ne la verrai jamais.

« Ulï DES LIEUTENANTS. — Laquelle?

« HOLOPHERNE. — Ma mère. Non, je ne voudrais pas l'avoir connue, pas plus que je ne désire voir mon tombeau. Une de mes grandes joies est de ne pas savoir d'où je suis venu'. J'étais un vigoureux marmot quand des chasseurs me déposèrent dans une caverne de lions. C'est une lionne qui m'a allaité... Qu'est-ce qu'une mère pour son fils? Le miroir de son impuissance d'hier ou de demain. Il ne peut la voir sans penser au temps où il n'était qu'un misérable ver. Et s'il oublie cela, il voit en elle un spectre qui lui présage à lui-même la vieillesse et la mort, un spectre qui lui montre sa propre nature, c'est-à-dire sa chair même et son sang, sous une répugnante image.

«JuDiTH. (Elle entre, accompagnée de Mirza, sa suivante et du capitaine, qui demeurent sur le seuil; troublée d'abord, elle se remet' promptement, marche droit à Holopherne et tombe à ses pieds.) — Tu es celui que je cherche, tu es Holopherne.

« PREMIER LIEUTENANT, à son compagnon. — Un peuple qui a de telles femmes n'est pas à dédaigner.

« SECOND LIEUTENANT. — Ne fût-ce qu'à cause d'elles, on devrait lui faire la guerre. Voilà un passe-temps pour Holopherne. Peut-être les baisers de cette créature dissiperont-ils son humeur furieuse.

« HOLOPHERNE, perdu dans sa contemplation.—En vérité, pendant tout le temps qu'on la regarde, ne semble-t-il pas qu'on se plonge dans un bain délicieux? L'homme devient lui-même tout ce qu'il

voit. Ce monde si grand et si riche ne saurait entrer tout entier dans la peau étriquée qui nous enveloppe ; aussi avons-nous reçu des yeux, afin de dévorer le monde morceau par morceau Les seuls miséraMes, ce sont les aveugles. Ah! je le jure, je ne veux plus condamner personne à être privé de la vue. (A Judith.) Tu es encore à genoux? Lève-toi. (Elle se lève.) Quel est ton nom?

« JUDITH. — Je m'appelle Judith.

« HOLOPHERNE. — Ne crains rien, Judith; tu me plais comme nulle femme encore ne m'a plu.

A mesure que Judith approche de l'heure fatale, la nature reprend ses droits, et la femme reparaît. Qui sait si Holopherne ne sera pas enfin dompté par celui qui tient en bride les flots de la mer t ? Elle essaye de le toucher, elle veut voir s'il lui reste quelque sentiment de dignité vraie, et quand elle sent bien que cette fibre n'éxiste pas chez- le monstre, elle s'efforce de le prendre par l'orgueil. Rien n'y fait; la dernière épreuve qu'elle avait tentée est inutile, il faut que la volonté divine s'accomplisse. Cependant il lui reste cinq jours encore; elle a recours à la dissimulation pour se réserver ce délai. Si elle est venue, dit-elle, c'est pour exécuter la vengeant e de Dieu sur un peuple souillé de péchés et de crimes; Holopherne est l'envoyé des colères d'en haut; elle lui livrera Béthulie et la Judée tout entière, elle le conduira jusqu'à Jérusalem. Qu'il lui accorde seulement cinq jours, qu'il la laisse se retirer dans la montagne pour faire ses prières et -accomplir les pénitences prescrites ; après ce temps, elle sera préparée à son ministère, et elle viendra chercher Holopherne. — « TtL es libre, répond Holopherne ; je n'ai jamais fait garder les pas d'une femme. Je t'attends ici dans cinq jours. »

1. - Dieu, qui tient en bride les flots de la mer... » Bossuet, Politique tirée de l'Écriture sainte, liy. VII, art. vt.

Le cinquième jour s'est écoulé. Judith est dan£ la tente d'Holopherne. La sainteté, la fervente exaltation de la belle Israélite éveillent chez le général assyrien une pensée étrange. Confiant dans le prestige de sa force, il veut que Judith s'incline volontairement devant lui. Une inspiration d'en haut, il le sait, remplit le cœur de Judith; il faut que l'image d'Holopherne y remplace celle du Dieu des Juifs. N'est-ce pas une façon de se mesurer avec le ciel? Or telle est la misère de notre pauvre espèce, que nous nous laissons prendre à la seule apparence de la grandeur. Il y a dans l'emploi audacieux de la force une sorte de diabolique séduction dont les meilleures natures ressentent l'effet. Holopherne ne se déguise pas comme le Satan de la Bible, il ne se transforme pas en rêveur comme le démon qui séduisit Éloa : il déploie en quelque sorte toutes les hideuses puissances de son être, il étale cyniquement son orgueil effréné, son mépris des lois éternelles, son ambition que rien n'assouvit. On dirait un des anges ténébreux qui osèrent lutter avec Jéhovah. Judith, la pieuse Judith elle-même, est troublée par le génie de la force et de l'audace. « 0 mon Dieu ! s'écrie-t-elle, faites que je n'aime pas celui que je dois tuer 1 »

La fascination cesse bientôt. Quand Holopherne, agité par l'ivresse du vin et impatient de posséder sa proie, porte la main sur Judith, la femme se réveille, et l'horreur de sa si. tuation lui rappelle qu'elle est obligée de frapper le monstre. t Malheur'à moi 1 s'écrie-t-elle au moment 011 Holopherne l'entraîne dans l'arrière-tente, malheur et honte sur moi pen. dant les siècles des siècles, si je n'ose pas faire ce que j'ai résolu! » Emporté par son sujet, M. Hebbel interprète avec une liberté singulière la narration de la Bible; il ne croit pas

à ces paroles de Judith : Non permisit me Dominus ancillam suam coinquinari, sed sine pollutione peccati revocadt me vobis. Dans le tragique tableau qu'il a conçu, l'outrage do

Judith est nécessaire. Voyez-la se précipiter sur la scène, chancelante et les cheveux épars ! Elle balbutie, elle pousse des cris inarticulés, elle a peur et honte d'elle-même. Quand. le sentiment de la réalité éclatera tout à coup chez elle comme une lumière terrible, il faudra bien qu'elle tue Holopherne.

L'osera-t-elle? Sa servante Mirza prie Dieu qu'elle ne le puisse pas, elle souhaite qu'Holopherne s'éveille ; jusqu'au dernier-instant le meurtre commis par la femme doit apparaître à Judith comme un acte qui révolte la nature.

(c MIRZA, à genoux. — Seigneur Dieu! éveille-le.

« JUDITH, se jetant à genoux aussi. — Quelle prière fais-tu là,

Mirza ?

« MIRzA., se levant. — Dieu soit loué ! elle ne le peut pas.

« JUDITH. — N'est- ce pas, Mirza?-Le sommeil, c'est Dieu lui-même qui embrasse les mortels fatigués. Celui qui dort doit être en sûreté. (Elle se lève et contemple Holopherne.) Il dort paisiblement et ne se doute pas que le meurtre dirige contre lui sa propre épée. Il dort paisiblement. Ah ! làche créature que je suis, ce qui devrait t'irriter excite ta compassion ! Ce paisible sommeil, après l'heure qui vient de s'écouler, n'est-ce pas le plus odieux des outrages? Suis-je donc un ver de terre, pour qu'on puisse me fouler aux^pieds et s'endormir tranquillement ensuite, comme si rien ne s'était passé ? Je ne suis pas un ver de terre. (Elle tire l'épée du fourreau.) 11 sourit. Je le connais, ce sourire de l'enfer : il souriait ainsi, quand il m'attira dans ses bras, quand il... Tue-le, Judith ! Il te déshonore pour la seconde fois dans son rêve. Tout en dormant, il rumine bestialement ta honte... Le voilà qui s'agite. Attendras-tu que sa sensualité affamée le réveille ? attendras-tu qu'il s'em-pare encore de toi ? (Elle tranche la tète d'Holopherne.) Tiens, Mirza, voilà sa tête ! Eh bien ! Holopherne, me respectes-tu, à présent?

« MIRZA, s'évanouissant. — Soutiens-moi !

« JUDITH, saisie d'horreur. — Elle s'évanouit! Ce que j'ai fait est-

il donc si monstrueux, que le sang se glace dans les veines et qu'elle tombe là comme une morte ? (Avec impétuosité.) Relève-toi, relève-toi, insensée! Ton évanouissement m'accuse; je ne le veux pas.

« MIRZA, s'éveillant. — Jette donc un voile dessus.

« JUDITH. — Sois forte, Mirza; je t'en conjure, sois forte. Chacun de tes frémissements me coûte une part de moi-même. Quand tu te recules en tremblant, quand tu détournes tes yeux avec horreur, quand je vois ton visage tout pâle, il me semble que j'ai accompli un acte contraire à la nature, et alors il faut que moi-même... (Elle saisit vivement l'épée. Mirza s'élance à son cou.) Réjouis-toi, mon cœur; Mirza peut encore m'embrasser! Non. Malheur à moi! elle s'est précipitée sur mon sein, parce qu'elle ne veut pas voir le cadavre, parce qu'elle craint de s'évanouir une seconde fois ; ou peut-être est-ce cet embrassement même qui va te faire évanouir? (Elle la repousse loin d'elle.)

« MIRZA. — Tu me fais bien du mal, Judith, et plus encore à toimême.

« JUDITH, prenant sa main avec douceur. — N'est-ce pas, Mirza, si c'était vraiment une chose horrible, si j'avais vraiment commis un crime, tu ne me le ferais pas sentir? Si je voulais me juger moimême et me condamner, tu me dirais : « Tu es injuste pour toi, « Judith; ce que tu as fait est un acte héroïque. » (Mirza se tait.) Ah! figure-toi que je suis à tes pieds en suppliante, que je me suis déjà condamnée et que de toi seule j'attends ma grâce. Oui, c'est un acte héroïque, car cet homme, c'était Holopherne... et moi, je suis une créature comme toi. C'est plus encore que de l'héroïsme; où est le héros à qui sa glorieuse action a coûté la moitié seulement de ce que m'a coûté la mienne ?

« MIRZA.. — Tu parles de vengeance; je ne te ferai qu'une seule question : pourquoi es-tu venue ici dans tout l'éclat de ta beauté? Si tu n'étais pas venue dans ce camp, tu n'aurais pas eu à te venger d'un outrage.

« JUDITH. — Pourquoi je suis venue ! C'est la misère de mon peuple qui m'a poussée ici ; c'est la famine de ces malheureux; c'est le souvenir de cette mère qui s'est ouvert la veine pour apaiser la soif de son enfant... Ah! maintenant je suis réconciliée avec moi. J'avais oublié tout cela en ne pensant qu'à ma propre injure.

« MIRZA. — Tu l'avais oublié ! Ce n'était donc pas cela qui te poussait quand tu plongeas ta main dans le sang.

« JUDITH, lentement et comme, anéantie. — Non... non... tu as raison... Ce n'était pas cela... Rien ne m'a poussée à ce meurtre, si ce n'est la pensée de l'affront que j'ai subi... Ah! voila le tourbillon où ma conscience se perd! Si une pierre avait .brisé la tête d'Holopherne, on devrait à cette pierre plus de reconnaissance qu'à moL De la reconnaissance ! ai-je la prétention d'en exiger? Il faut que je porte toute seule le poids de ce que j'ai fait, et ce poids m'écrase...

« MIRZA. — Holopherne t'a tenue entre ses bras. Si tu mets au monde un enfant, que lui répondras-tu quand il te demandera le nom de son père?

« JUDITH. — Oh! Mirza, oh!... il faut que je meure, il le faut, je le veux... je vais m'élancer à travers le camp endormi, je montrerai la tète d'Holopherne, je proclamerai mon meurtre, .afin que des milliers d'hommes se lèvent et me déchirent en morceaux. (Elle veut sortir.)

« MIRZA, immobile. — Alors ils me déchireront aussi.

« JUDITH, s'arrêtant. — Que dois-je faire? mon cerveau se dissipe en fumée, mon cœur est comme une blessure mortelle. Et cependant je ne puis penser à rien qu'à moi-même... Il faut que cela cesse ! Je me sens comme un œil dirigé vers l'intérieur de mon être, et à mesure que je m'examine ainsi d'un regard perçant, je deviens plus petite, plus petite encore, toujours, toujours plus petite... il faut que cela cesse, sinon je vais m'évanouir tout entière dans le néant.

« MIRZA, écoutant. — Dieu ! on vient.

« JUDITH, troublée. — Sois tranquille, sois tranquille, Mirza! pÜfsonne ne peut venir. J'ai frappé le monde au cœur (riant) et j'ai frappé juste : il ne remuera pas. Que dira Dieu demain, Lorsque, regardant du haut du ciel, il verra que le soleil ne peut plus marcher et que les étoiles sont devenues boiteuses? Est-ce qu'il me châtiera? .Oh ! non, je suis le seul être qui vive encore. D'où reviendrait la vie après moi? et comment Dieu pourrait-il me tuer?

« MIRZA. — Judith !

« JUDITH. — Ah ! mon nom prononcé me fait mal.

« MIRZA. — Judith ! Judith !

K JUDITH, avec humeur. — Laisse-moi dormir en paix. Les rêves ne sont que des rêves. N'est-ce pas ridicule? Je pleurerais presque, si quelqu'un pouvait me dire pourquoi je pleure.

« MIRZA. — C'en est fait de sa raison !... Judith, tu es un enfant. « JUDITH. — Oui, un enfant, et que Dieu en soit loué! Songe donc, je l'avais oublié; je m'étais glissé en jouant dans la raison comme

.dans un cachot., et elle s'était refermée derrière moi, solide, formidable, comme une porte d'airain. (Elle rit.) N'est-ce pas, que je ne serai pas vieille demain,'et après-demain non plus? Viens! nous alIons jouer encore, mais à un jeu moins triste. Tout à l'heure, j'étais une méchante femme qui avait tué quelqu'un. Oh ! horreur!... Dismoi ce que je dois être à présent.

« MIRZA. — Dieu ! elle- est folle.

« JUDITH. — Dis-moi ce que je dois être, vite ! vile! Sinon, je redeviens ce que j'étais tout à l'heure.

« MIRZA, lui montrant le corps d'Holopherne. — Vois où noussommes !

« JUDItH. — Penses-tu que je ne le sache plus ? Oh! oui, vraiment, je le sais! j'implore la folie comme le mendiant demande l'aumône, mais je ne sens en moi par instants qu'un léger crépuscule; les ténèbres ne viennent pas. Il y a dans ma tète des milliers de trous de rats, mais ils sont trop étroits pour mon esprit énorme ; il essaye vainement d'y entrer.

- « MIRZA. — Le jour n'est pas loin ; ils nous martyriseront toutes deux s'ils nous trouvent ici ; ils nous arracheront les membres l'un après l'autre.

« JUDITH. — Crois-tu vraiment qu'on puisse mourir? Je sais bien que tout le monde le croit et qu'on est obligé de le croire. Autrefois je le croyais aussi. Maintenant la mort me semble un non-être, une impossibilité. Mourir ! Ah ! cç qui me ronge le cœur en ce moment me le rongera pendant l'éternité. Ce n'est pas comme un mal de dents ou un accès de fièvre ; c'est une chose qui fait corps àvec moi, et en voilà jusqu'à la fin des siècles... Oh! on apprend bien des choses quand on souffre. (Montrant Holopherne.) Celui-là non plus n'est pas mort. Qui sait si ce n'est pas lui qui me dit tout cela? qui sait s'il ne se venge pas de moi en révélant à mon esprit saisi d'horreur le mystère de son immortalité ?

« MIRZA. — Aie pitié de nous ; partons !

« JUDITH. — Oui, je t'en prie, Mirza, dis-moi toujours ce que je dois faire... J'ai peur de faire quelque chose moi-même.

« MIRZA. — Alors suis-moi.

« JUDITH. — Mais n'oublie pas le plus important. Mets la tête dans ce sac. Je ne veux pas la laisser ici. Tu ne veux pas? alors je reste, (Mirza obéit avec terreur.) Cette tête est ma propriété; il faut que je l'emporte, afin que l'on croie à Béthulie que j'ai... Malheur ! malheur! On me glorifiera quand j'annoncerai ce que j'ai fait... Encore

une fois, malheur! Il me semble que j'y avais pensé d'avance... Partons ! Leurs acclamations, leurs cris de joie, leurs cymbales retentissantes achèveront de m'anéantir, et j'aurai alors ma récompense. »

La dernière scène nous conduit sur la place de Béthulie.

Le Dieu d'Abraham est resté sourd aux invocations de -son peuple; le ciel n'a pas versé une goutte de pluie; la détresse des assiégés est à son comble, et le désespoir même ne peut ranimer leur courage. Tout à coup'Judith paraît avec la tête d'Holopherne. « Gloire à Judith 1 gloire à l'élue du Dieu des armées 1 » s'écrient des milliers de voix. « Quelle récompense veux-tu? lui disent les prêtres. — Une seule, répond la pauvre femme; promettez-moi de me tuer si je vous le demande. » Et comme Mirza l'entraîne pour qu'elle ne s'explique pas davantage : c Je ne veux pas, dit-elle à voix basse, enfanter un fils à Holopherne. Prie Dieu que mon sein soit stérile! Peut-être m'accordera-t-il cette grâce. »

IV

Les idées que M. Hebbel a voulu mettre en lumière dans ce drame étrange ressortent assez clairement, je crois, de l'analyse qui précède. Il en est deux surtout qui'dominent toute la composition. La première, c'est qu'il n'est pas permis de commettre un crime dans l'espoir d'un bien à venir. La N maxime saluspopuli suprema lex est une atteinte aux lois éternelles. Qui peut, en effet, se rendre hautement ce témoignage que nul autre motif n'est entré dans son esprit? Où est l'âme assez sûre d'elle-même pour affirmer qu'aucune pensée par-

ticulière, aucun intérêt, aucune passion ne s'est mêlée à la pensée du bien général? On ne fait pas à la loi morale sa part, le mal est le mal, et nulle puissance ne le transformera. « Mal, sois mon bien! » s'écrie l'impiété par la bouche de Satan dans le Paradis perdu. Le fanatisme religieux ou politique aboutit à la doctrine du personnage de Milton; il prétend, aussi que le mal soit son bien. Seulement, si c'est le fanatisme religieux, il met sa croyance sous la protection du ciel et se justifie en imputant son crime à Dieu. Si c'est le fanatisme révolutionnaire, la volonté du peuple est la sauvegarde qu'il invoque. « Dieu l'ordonne; est-ce à nous de contester avec lui? — Le peuple le veut; le salut de tous demande du sang, il faut que le sang coule! J) Mais le fanatisme a beau anéantir la conscience, une heure vient où la conscience se réveille. «C'est vrai, dit Judith, ce n'est pas seulement la misère de mon peuple qui m'a poussée à l'assassinat; » et du moment où elle voit clair dans son âme, elle se trouble jusqu'à perdre la raison.

La seconde idée n'est-pas moins profonde et moins forte : chaque être a sa destinée dans le monde; celui qui travaille à l'accomplissement de sa fin marche dans le sentier de la loi ; celui qui sort de sa destinée, celui qui franchit les limites de son être, est entraîné à des choses monstrueuses et trouble l'ordre universel. De toutes les prétentieuses billevesées de notre temps, la plus sotte assurément est celle qui prêche l'émancipation de la femme; l'auteur de Judith châtie énergiquement ces niaises et immorales théories, et, afin que la protestation soit éclatante, il ne craint pas de prendre pour héroïne une figure consacrée par la Bible. Judith a été rebelle aux lois qui régissent la condition de la femme, elle

s'est crue appelée à l'action, et à quelle SOI te d'action! elle n'a pas redouté la pensée de l'homicide. De là la nécessité de l'outrage qu'elle subit. Cet outrage, elle le prévoyait bien, et pourtant elle a persisté dans son dessein. N 'est-il pas manifeste qu'elle a rompu les liens de sa nature? Avec quelle effrayante bizarrerie d'images elle exprime cette pensée, lorsqu'elle s'écrie en son délire : « Je suis sortie de moimême, je ne peux plus y rentrer... Les trous de mon cerveau sont trop petits... Mon esprit est devenu énorme, monstrueux... Je le sens, je le vois... il essaye en vain de reprendre sa place! » Et plus loin: « Dirige-moi, Mirza; dis-moi ce que je dois faire. Je ne suis plus moi, je n'ose plus rien faire toute seule, il faut qu'un autre esprit me conduise. »

La pensée de Judith est profonde; quel jugement porter sur l'exécution ? Le simple exposé du sujet provoque des objections trop évidentes. Un drame où les personnages sont tour à tour des êtres réels, émus, passionnés, et des personnages purement mythiques, un drame où Holopherne réprésente l'athéisme hégélien, où le général de Nabuchodonosor parle comme un démagogue berlinois, où les idées, les expressions, les formules du socialisme du dix-neuvième siècle sont continuellement mêlées aux images et aux sentiments de l'antiquité biblique, un tel drame peut être une conception originale et puissante; ce ne sera jamais une œuvre que puisse revendiquer le théâtre. L'Allemagne veut que ce soit un drame, et quel drame, je vous prie? Le plus grand de tous, le drame nouveau, le drame du dix-neuvième siècle, celui qu'un Shakspeare inventerait aujourd'hui ! Ces prétentions n'ont pa^ besoin d'être réfutées en-

France; les exprimer, c'est en faire justice. Les trois formes dramatiques si différentes que représentent les glorieux noms de Sophocle, de Shakspeare et de Racine n'onj pas été la propriété exclusive des peuples qui les ont vues se prodaire. Chacun de ces maîtres a régné à son tour sur l'Europe, et ses œuvres ont grossi le trésor du genre humain. En sera-t-il de même du drame symbolique inauguré par la Judith de 'M. Hebbel i Que de Berlin jusqu'à Vienne les imaginations se plaisent à ces hardiesses subtiles, rien de mieux: c'est même là un symptôme qui ne manque pas d'intérêt; les tribuns de toute sorte avaient abaissé l'art, les œuvres de M. Hebbel sont une des réactions de l'idéalisme. Il est certain cependant qu'un théâtre établi sur ces bases ne doit pas espérer de succès hors des frontières de l'Allemagne.

Y

La seconde tragédie de M. Hebbel, Geneviève, moins pathétique à coup sûr et moins éclatante que Judith, signalait pourtant sur plusieurs points un progrès manifeste. C'est toujours une intention sérieuse très-décidée qui préside à la conduite du drame; mais cette fois la pensée systématique n'offusque pas autant l'imagination du poëte, et ses person- nages se meuvent avec une liberté plus vraie.

Le sujet de Geneviève n'est autre que la légende du moyen âge connue dans nos récits populaires sous le nom de Geneviève d3 Brabant. Les vieux poètes allemands du douzième siècle se sont approprié cette touchante his'toire et l'ont marqué de leur empreinte : c'est le comte palatin Siegfried qui

est l'époux de Geneviève, et, après que l'écuyer Golo l'a calomniée aux yeux de Siegfried, c'est dans la forêt Noire que Geneviève attend pendant sept années la réparation qui lui est due. Le tableau de ces sept années de misère, la peinture de la femme si humble, si soumise, de la mère si courageusement dévouée, les remords de Siegfried, sa joie quand il retrouve Geneviève, et la félicité, bien tardive, hélas ! qui couronne cette lamentable aventure, voilà surtout ce qui est le fond de la légende, voilà ce que les naïfs conteurs du moyen âge ont mis en relief avec amour. M. Hebbel, au contraire, s'attache à la première partie du récit, à celle qui précède la catastrophe de Geneviève. Geneviève est heureuse auprès du comte palatin; un des chevaliers du comte s'éprend pour elle d'un amour insensé, et, ne pouvant la séduire, il se venge par une odieuse calomnie. Comment s'est développé l'amour du chevalier? Comment passe-t-il de l'adoration la plus ardente à cette haine sauvage ? Une fois entré dans la voie du mal, par quelles pentes irrésistibles est-il entraîné au fond de l'abîme? Tel est le sujet de M. Hebbel.

Le tragique personnage de la pièce, ce n'est pas Geneviève, c'est Golo. Euripide, dans son Hippolyte couronné, a chanté les vengeances de Vénus, et Racine a magnifiquement décrit, comme dit Boileau, la vertueuse douleur de Phèdre; M. Hebbel a eu l'ambition de faire une étude plus pénétrante et plus conforme à la vérité morale. Nous avons déjà vu quels regards impitoyables il jette sur les passions. Ce n'est pas lui qui excusera la frénésie de Golo, qui lui permettra d'invoquer "la fatalité et Vénus attachée à sa proie : Golo est un lâche, et la lâcheté de son cœur est stigmatisée

en traits brûlants. Voyez-le suivre, degré par degré, la progression du mal et s'enfoncer dans l'abime 1 De la lâcheté à la ruse, de la ruse au cynisme, il va s'accoutumant toujours davantage à la pensée de son forfait. Cette étude d'une vile et criminelle convoitise, cette peinture d'un cœur en proie à toutes les puissances infernales fait le plus grand honneur à la dramatique psychologie du poëte. Quant à Geneviève, quelle figure plus douce imaginer? quelle grâce plus harmonieuse et plus pure? L'auteur a voulu nous donner la contrepartie de Judith : d'un côté, la femme qui méconnaît sa destinée; de l'autre, la plus noble et la plus soumise des créatures. Toute la grâce des légendes du moyen âge a passé dans le tableau de M. Hebbel. On ne s'attendait pas à trouver chez l'énergique peintre de Judith des lignes si chastes, si pures, et des tons si mélodieusement suaves. Sa Geneviève semble une de ces saintes madones que les peintres des siècles mystiques dessinaient sur leurs tableaux de bois avec une piété si candide.

Malheureusement il n'y a pas de drame dans cette pièce; c'est le tableau d'une âme que sa faiblesse et ses emportements poussent à d'exécrables crimes, ce n'est pas le développement d'une lutte tragique. Où serait la lutte? Geneviève se résigne en pleurant à son affreuse destinée; Siegfried n'est pas un Othello qui hésite entre la confiance de l'amour et les fureurs de la jalousie; Golo seul remplit la \* pièce entière du spectacle de sa perversité. Y a-t-il là du moins une lutte intérieure? Non; il n'y a pas de combat au fond de son cœur; on dirait une âme dont le ressort est brisé, on dirait une horrible maladie morale qui suit son cours et toute une série de phénomènes hideux qui naissent

13.

l'un de l'autre, par un enchaînement infaillible, jusqu'à l'heure où la mort. termine sa tâche. L'absence d'éléments dramatiques est visible jusque dans les détails. Cette vigoureuse. et lugubre étude de psychologie a pour cadre un vivant tableau du moyen âge; mais ce tableau a moins le caractère du drame que celui de l'épopée. Des incidents qui ne concourent pas il l'action, des épisodes et des récits otT hauteur se complaît à la peinture des temps légendaires, tout enfin porte ici le cachet d'un poëme dialogué et dément- ce titre de tragédie que M. Hebbel réclame pour son œuvre. Geneviève est donc un beau poëme, un poëme rempli surtout de qualités bien allemandes; les adieux de Siegfried et de Geneviève sont un des plus gracieux tableaux que puisse offrir la littérature germanique, et la création seule de Geneviève suffirait à marquer le rang de l'artiste. Un épilogue publié il y a quelques mois seulement dans un recueil littéraire, YEuropa de M. Gustave Kühne, donne à l'œuvre entière un couronnement qui lui manquait; Siegfried, après sept années, retrouve Geneviève dans la forêt Noire, et ce pathétique tableau, dessiné avec un art plein de tendresse, répond harmonieusement à la charmante scène du débat. Si le drame n'y gagne rien, le poëme s'y enrichit de beautés nouvelles.

La destinée du drame de Geneviève confirme le jugement que nous venons de porter : Judith avait été jouée avec enthousiasme sur les principales scènes du Midi et du Nord; Geneviève n'a été représentée que sur le théâtre de Prague et dans une traduction en langue slave. C'est à la lecture seulement que le succès du poëme s'est établi. M. Hebbel obtint peu de temps après un succès du même genre; un re-

cueil de poésies lyriques, publié en 1843, continua de révé1er, à côté des défauts les plus graves, des qualités littéraires du premier ordre. Judith est écrite en prose; Geneviève attestait , chez M. Hebbel, une grande habileté à manier la. langue des vers; ses Poésies, pleines de nerf et d'éclat, sont d'un maître en l'art du style.

Mais toujours quelles singularités altières au fond de la pensée! On avait espéré que, dans les épanchements de la muse lyrique, le mystagogue finirait par se trahir et que nous aurions enfin le dernier mot de ses arcanes; cette espérance fut cruellement déçue : le recueil lyrique de M. Hebbel est encore plus mystérieux que ses drames. Qu'il écrive des chansons ou des ballades, son inspiration, à la fois éclatante et obscure, ardente et prétentieuse, semble toujours cacher sous les plus poétiques fantaisies je ne sais quelle doctrine occulte et redoutable. L'esprit se trouble en l'écoutant, et l'on craint de pénétrer le sens de ses symboles. Quelquefois même la pensée du poëte est complètement inintelligible. Que signifie, par exemple, ce peintre dont il nous retrace si vivement le sinistre génie? « Le peintre arrive, dit le poëte, et demande à faire le portrait dema bien-aimée. Belle, souriante, elle y consent; là voilà déjà qui pose devant lui, et, à mesure qu'il reproduit sur la toile le visage de la jeune fille, ce frais visage se décolore; il peint les yeux brillants de jeunesse, et les yeux s'éteignent; il peint les joues aux nuances délicates, et les joues deviennent plus blanches qu'un suaire; il termine enfin, le chefd'œuvre est vivant sous les dernières caresses du pinceau, et ma bien-aimée tombe morte. » Que signifie encore ce prêtre versant du poison dans le saint ciboire et le distri-

buant aux fidèles pour vérifier le mystère de la transsubs-\* tantiation? Quel est le sens de cette scène inattendue où l'assassin fait la leçon au bourreau? A côté de ces bizarreries, vous lirez sans doute maintes pièces dont le sentiment est profond et ne cesse pas d'être clair : le plus grand nombre toutefois offre constamment ce même caractère, une mystérieuse pensée sous des formes émouvantes, des mythes qui provoquent la réflexion sans livrer leurs secrets. Ce volume continuait donc de tenir l'attention en suspens; on se demandait toujours la clef de ces arcanes au milieu desquels se complaisait l'imagination du penseur.

Une comédie des plus étranges, le Diamant, appartient aussi à cette période, quoique imprimée beaucoup plus tard. Peu de temps après la représentation du Diamant, M. Hebbel quittait Hambourg. Le terrible incendie de 1843, qui détruisit une partie de la ville, obligeait le poëte à chercher des pénates plus propices ; Copenhague l'attira tout d'abord et lui offrit d'intéressantes ressources. Il y vivait depuis deux ans, intimement lié avec le célèbre poëte dramatique Adam OEhlenschHiger, tout entier aux jouissances de l'amitié et aux enseignements de la méditation, quand une récompense bien flatteuse vint le chercher. La munificence du gouvernement danois accorde des secours de ,royage aux jeunes écrivains qui donnent le plus d'espérances : M. Hebbel, quoique étranger à ce pays, obtint du roi Christian VIII ce précieux encouragement, et, s'empressant de réaliser son rêve, il partit pour la France. Il avait depuis longtemps le désir de visiter les principaux foyers de la civilisation européenne; il vint d'abord à Paris, où il séjourna dix-huit mois. Le mouvement de la grande ville fit sur lui une impression

profonde: il y voyait, dit-il, le monde tout entier, et nul voyage, nulle méditation ne lui a révélé tant de choses que ses promenades silencieuses au milieu de cette fourmilière humaine. Seulement tout est confondu dans la fiévreuse cité, tout s'y agite pêle-mêle, le bien et le mal, la vrai et le faux, l'élégance et la vulgarité, les fines traditions du goût qui se renouvelle et la verve-équivoque des écoles sans mission. Il faut à l'étranger une sagacité bien sûre d'elle-même pour n'être pas dupe des entraînements, et je crain's que M. Hebbel, au lieu de se donner le temps de comparer et de choisir, n'ait subi dans sa précipitation des influences peu dignes de lui. A peine arrivé à Paris, dont le théâtre se résumait encore à ses yeux dans les œuvres d'une période oubliée, il prit la plume et écrivit une tragédie bourgeoise où se retrouve manifestement quelque chose de ces drames fébriles et prétentieu x. qui florissaient après 1830. La Marie-Madeleine de M. Hebbel, supérieure sans doute à de telles œuvres par le soin du style, par le développement raisonné des situations, se rattache pourtant à la crise littéraire et morale que représentent si crûment Antony et Aiigèle.

Le sujet de Marie-Madeleine exigeait un art très-délicat et des précautions infinies. Une jeune fille se livre à son fiancé pour détruire chez lui une jalousie sans fondement : que deviendra-t-elle, si son fiancé l'abandonne? Elle n'aura pas de refuge au foyer paternel; son père est une nature saine et rude, et ce n'est pas lui qui excuserait la violation du devoir par des subtilités de casuiste. — Ma fille re me déshonorera pas, s'est-il écrié un jour; sinon, je lui laisserai la place libre, et je m'en irai de ce monde. — Condamnée à la honte pour avoir voulu épargner à sa famille le déshonneur d'une

rupture, Marie-Madeleine est amenée à se tuer elle-même pour ne pas être cause du suicide de son père. Tel est le périlleux sujet sous lequel a succombé M. Hebbel. Assurément il y a des degrés dans les fautes, et toutes les rigueurs de l'o.pinion ne sont pas également justes. « Que celui qui vaut mieux que cette femme lui jette la première pierre ! » a dit le Sauveur il y a dix-huit cents ans. Ces mots sont comme. l'épigraphe du drame de M. Hebbel, et ce n'est pas sans dessein que l'héroïne a nom Marie-Madeleine. Quelle prétention pourtant que d'interpréter sur le théâtre le miséricordieux langage de Jésus 1 avec quel tremblement on doit toucher à de telles choses! comme on doit craindre de placer une morale suspecte sous la protection de la parole divine t M. Hebbel n'a pas voulu seulement appeler la pitié sur certaines fautes ; il a voulu faire une œuvre tragique, et pour cela il a imaginé une situation où l'héroïne péchât nécessairement, où elle fût forcée de transgresser la loi, comme l'Oreste d'Eschyle 011 le Hamlet de Shakspeare. M. Hebbel, dans une préface naïvement ambitieuse, affirme avec raison que la tragédie bourgeoise s'est décréditée en Allemagne par sa vulgarité; qu'on ne la relèvera que par l'emploi des situations tragiques; mais a-t-il le droit d'ajouter que la situation tragique par excellence est celle où le' personnage est nécessairement obligé de faire le mal dont il sera puni? Le seul examen de son drame fait crouler le fastueux échafaudage de son système. De deux choses l'une : ou bien Marie-Madeleine n'était pas absolument forcée de commettre la faute qui" produit la catastrophe, et alors la pièce n'est pas tragique; ou bien ce grand élément dramatique, la nécessité, domine toute la pièce; Marie-Madeleine n'était pas libre de sauver son honneur, et,

dans ce cas, l'ouvrage n'échappe pas aux reproches d'immoralité que tant de critiques lui ont adressés en Allemagne.

Marie-Madeleine est la seule production du poëte pendant son séjour à Paris. La France ne devait pas être le terme de son voyage; M. Hebbel partit pour l'Italie, étudia longuement Rome et Naples, qui lui offraient encore un curieux tableau de la vie humaine, écrivit comme Goethe un recueil lyrique composé surtout d?épigrammes et de sentences lapidaires, puis retourna vers l'Allemagne en 1846 et s'installa à Vienne. C'était le hasard qui l'avait conduit dansla capitale de l'Autriche; son existence errante y fut bientôt fixée d'une manière décisive. M. Hebbel y épousa cette même année mademoiselle Christine linghaus, la plus grande tragédienne de l'Allemagne, adwirable surtout dans ce rôle de Judith -qu'elle a interprété sur le théâtre impérial àeVienne avec une puissance irrésistible. Depuis ce moment, M. Hebbel n'a pas quité sa nouvelle résidence. La révolution de 1848 ayant donné au théâtre autrichien certaines libertés qui lui manquaient, pourquoi le poëte de Judith et de Geneviève ne continuerait-il pas, à Vienne, aussi bien qu'à Hambourg ou Berlin, le cours de ses audacieuses expériences? Il s'adresse aujourd'hui à un peuple moins familiarisé que les Allemands du nord avec les subtilités philosophiques; peut-être comprendra-t-il la nécessité de transformer sa manière. Laissez-le terminer les œuvres que couve depuis longtemps son esprit; quand il aura senti l'influence du monde qui l'entoure, quand il s'occupera davantage de la vérité des passions et beaucoup moins des théorie3 systématiques, il entrera dans une phase nouvelle où

son énergique talent est sans doute appelé il de beaux triomphes.

VI

Les ouvrages que M. Hebbel a composés à Vienne sont au nombre de six : c'est une tragédie pleine de passion et de terreur, Hérode et Marianne, — une tragédie bourgeoise, Julia, — une tragi-comédie intitulée Une tragédie en Sicile, — une comédie fantastique, le Rubis, — un petit drame sur Michel-Ange, — et enfin la grande et pathétique composition dont Agnès Bernauer est l'héroïne. Plaçons en tête la comédie le Diamant, écrite précédemment à Hambourg et publiée seulement à Vienne. Je ne compte pas ici d'intéressants articles de critique et une curieuse nouvelle intitulée Schnock. Or, de tous ces ouvrages de théâtre, le dernier, Agnès Bernauer, signale un éclatant progrès. Le poëte était allé plus loin que possible dans son premier système; il avait épuisé les subtilités et proposé toutes ses énigmes; il était bien temps qu'il sortit de cette voie funeste. Un rapide examen de ces productions ne nous montrera qu'une suite d'erreurs entremêlées de rares succès, et l'on verra combien l'apparition d'Agnès Bernauer devait être attendue avec impatience par les amis de ce talent aventureux.

Le Diamant appartient tout à fait à la première période de M. Hebbel; cette pièce est dans la comédie ce qu'est Jttdith dans le genre tragique. Sont-ce des personnages réels que nous avons sous les yeux? sont-ce des mythes et des fantômes? En vérité, l'on n'en sait lien; jamais la prétentieuse

fantaisie du poëte ne lui a dicté d'inventions plus bizarres.

Un vieux soldat nommé Jacob a donné l'hospitalité à un pauvre diable qui meurt le lendemain dans le lit de son hôte, lui laissant pour prix de ses soins une pierre d'un merveilleux éclat. Le juif Benjamin a reconnu un diamant; il veut l'acheter, on refuse; il le prend, l'avale et s'enfuit à toutes jambes. Or ce diamant appartient au roi ; un de ses ancêtres Fa reçu de Frédéric Barberousse, et une tradition mysté- \* rieuse veut que la vie d'une princesse de sang royal soit attachée à la conservation de ce trésor. Un décret est publié : récompense d'un demi-million à qui rapportera ce bijou si précieux, et injonction, sous peine de mort, à tout fonctionnaire de l'État de faire immédiatement connaître ce qu'il aura pu apprendre sur cette affaire. Cependant le juif Benjamin, qui se sauvait par le chemin du bois, est arrêté par des souffrances atroces : le diamant lui déchire les entrailles. Un chirurgien vient à passer, et le juif appelle au secours : il a avalé une pierre, dit-il, croyant avaler un morceau de pain. La chose paraît suspecte, quand le soldat Jacob accourt tout essoufflé, prend le voleur au collet et le conduit devant le juge. Celui-ci lit le décret à haute voix : dès lors le juif confesse impudemment son vol, il a le diamant dans son estomac, c'est lui qui le rapportera au prince et obtiendra la récompense. — Ce sera moi t dit le juge. — Ce sera moi 1 dit Jacob. —Ce sera moi! dit le chirurgien : le premier ici, c'est celui qui tient le scaJpel. — Il a raison, car, malgré les bouffonnes protestations de Benjamin, l'opération a été déclarée nécessaire. A l'œuvre, et point de pitié! Mais le voleur, pour gagner du temps, a caché en lieu sûr les instruments du docteur; pendant que celui-ci court en chercher d'autres,

Benjamin est enfermé dans la prison, et il y est à peine de. puis un instant que le geôlier se présente, un grand couteau à la main, afin de pratiquer l'opération lui-même et de gagner la somme promise. Seulement ce n'est pas dans la prison qu'il veut disséquer son homme ; il propose au juif de' lui rendre sa liberté, et tous deux partent ensemble. Les voilà dans la forêt voisine, et déjà le geôlier aiguise son couteau, quand le malheureux juif lui dit en suppliant : Epargne-toi cette boucherie 1 — et il donne à son bourreau le premier caillou qu'il trouve sous sa main. Ainsi s'enflamment toutes les cupidités, ainsi se croisent toutes les pas- sions à la poursuite de l'or, et finalement elles sont trompées. Quand le talisman est rapporté au roi, il est impossible de savoir si le juif a donné le diamant ou une pierre fausse. C'est pour courir après une vaine apparence que chacun a oublié son devoir et que la convoitise a mis en mouvement toutes ces figures grotesques.

Voilà, il faut en convenir, un genre de comédie dont nous ne sommes pas les juges compétents. Cette pièce, qui a été représentée à Kremsier avec un grand succès et qui a obtenu de nombreux suffrages dans toutes les contrées de l'Allemagne, eût été à peine supportable chez nous au théâtre de la foire. Qu'importent l'esprit, l'intention, la moralité cachée, si-le poëte s'abaisse à des trivialités cyniques? La fine, ironie, en vérité, et la délicate invention : un mal d'entrailles en cinq actes! Judith avait montré les .tragiques excès de cette imagination sans frein; on sent ici dans sa verve comique une violence toute semblable, et, chose singulière, ce manque absolu de délicatesse est uni aux plus subtils raffinements. Quelle est l'idée fondamentale de la pièce? Le

poëte veut nous montrer par ses peintures bouffonnes la vanité de ce qui agite l'espèce humaine, le néant de ses espérances et de ses passions; or cette pensée toute abstraite est exprimée ici, non par des réalités, mais par un moyen fantastique, par un talisman fabuleux mêlé à je ne sais quelle fabuleuse histoire. Le diamant de M. Hebbel est l'abstraction d'une abstraction et le symbole d'un symbole.

Au milieu de ces incroyables méprises, ne sentez-vous pas cependant une intelligence hardie et toujours prête à défier les obstacles? Les erreurs du poëte peuvent l'entraîner à des grossièretés regrettables; le principe n'en est janiais commun. C'est la force qui s'égare, c'est l'audace qui donne tête baissée dans le piége. Il n'y a rien chez lui des banales inspirations de ce temps-ci, et l'on ne saurait à quelle école de philosophie et de politique rattacher, même de loin, ses ouvrages. Il a un profond sentiment de la morale, quoiqu'il l'offense souvent par la crudité de son langage et le cynisme de ses inventions. Son triomphe, comme penseur, c'est la psychologie, une psychologie soupçonneuse et lugubre, qui n'est pas disposée, selon l'esprit du siècle, à voir l'humanité en beau, et qui excelle au contraire à démasquer et à peindre les puissances démoniaques de notre nature. Comme il serait fort, s'il pouvait se résoudre à être simple! Cette réflexion m'est suggérée surtout par la tragédie d'Hérode et Marianne, représentée en 1850 sur le théâtre impérial de Vienne. On sait combien de fois ce sujet de Marianne a été porté sur la scène depuis le vieux dramaturge Hardy jusqu'à Voltaire; de toutes ces Mariannes, y compris celle de Tristan, qui balança le succès du Cid pendant l'hiver de 1636, y compris même le curieux drame de Calderon (El

major monstruo los zelos, la jalousie est le plus grand des monstres) 1, l'œuvre de M. F. Hebbel est incontestablement la plus puissante. Quelle énergie! quelle richesse t quelle originalité! Par malheur, la recherche gâte tout, et les subtilités énigmatiques de l'esprit s'y mêlent sans cesse aux subtilités ardentes de la passion.

Le roi Hérode le Grand a épousé une fille des Macchabées, la belle et altière Marianne. La mère de la jeune Juive, Alexandra, a consenti avec joie à cette union, espérant qu'Hérode, subjugué par l'éblouissante beauté de celle qu'il aime, serait plus facilement victime des représailles que méditent les Hébreux. Marianne lui semble évidemment suscitée par Jehova pour venger la honte d'Israël. C'est à Marianne de régner, de faire triompher ses moindres caprices, de décimer les ennemis de son peuple, et de tuer enfin Hérode lui-même, comme Judith tua Holopherne. Alexandra ne savait pas tout ce qu'il y a d'énergie et de passion dans le cœur de sa fille. Marianne rend à Hérode l'amour passionné qu'elle lui inspire; elle a oublié sa. race, comme Hérode a oublié son trône. Il ne s'agit plus ici de la fille des Macchabées unie à l'oppresseur des Juifs; c'est une femme qui aime et qui veut être aimée.

Où est le drame en tout cela? Le voici : Hérode se défie de Marianne. Pour affermir sa royauté, il a fait périr son beau-frère Aristobule, et bien que Marianne, dans l'égoïsme de l'amour, assiste avec indifférence aux cruautés du tyran, Hérode ne peut croire qu'elle l'aime encore; ce doute, qui

1 - Las Comedias de D. Pedro Calderon de la Barca, cotejadas con las mejores ediciones hasta ahora publicadas, corregidas y dadas a luz por Juan Jorge Keil. Leipsique, 1827. T. I, p. 425.

grandit d'heure-en heure et qui le torture, est le châtiment de son crime. « N'est-elle pas de cette race que je foule sous mes pieds? lui crie une voix secrète. N'ai-je pas fait noyer son frère? Elle me trompe, elle ne m'aime plus. Peut-être s'accoutume-t-elle à la pensée qu'elle pourra un jour appartenir à un autre; elle ne se dit pas que celle que j'aime devra s'ensevelir avec moi. » C'est ainsi qu'il est déchiré sans cesse par les pointes aiguës de la défiance; inquiet du présent, il est jaloux de l'avenir. A la fin du premier acte, Hérode, accusé devant Antiochus et mandé en Syrie, donne la vice-royauté à Joseph, époux de sa soeur Salomé, et lui ordonne d'étrangler Marianne à lq première nouvelle de sa mort. Marianne, qui connaît l'âme soupçonneuse d'Hérode, n'a pas de peine à pénétrer le secret du vice-roi. Elle était » disposée à se tuer, si Hérode mourait; mais était-ce à lui de donner un tel ordre ? Cette précaution insolente est à ses yeux le plus intolérable des outrages; la mort ne ^effraye pas, mais elle est indignée de la défiance d'Hérode. Désormais elle ne fera rien pour dissiper les craintes de son époux. Qu'il souffre, qu'il pleure de rage, elle n'en sera pas émue; c'est à lui de guérir son mal en triomphant de ses lâches pensées.

A son retour de Syrie, Hérode, dès le premier mot, comprend que Marianne a su l'ordre fatal : Joseph l'a-t-il trahi? Joseph est conduit à la mort sans que le roi veuille l'entendre. Bientôt cependant la fierté hautaine de Marianne redouble le tourment d'Hérode : il n'était que défiant, et voilà la jalousie qui s'éveille. Le vice-roi aimait peut-être la reine ? Il comptait sans doute sur la mort de son maître ? Celui qui a livré le secret du" roi a bien pu pousser plus loin

son audace? Tontes ces pensées le brûlent, et le sang qu'il a verse est comme un nouvel aliment à la fureur qui le dévore. Comment savoir la vérité maintenant que Joseph n'est plus? Ce double supplice de la jalousie et du remords est rendu avec une pathétique énergie.

Ce n'est pas tout. Hérode va partir encore, et cette fois il est moins sûr de revenir; Antoine l'appelle sur le champ de bataille d'Actium, où se décidera le destin du monde. Le gouverneur de Jérusalem, Soémus, reçoit le même ordre donné naguère au vice-roi : il étranglera Marianne, si Hérode meurt dans la bataille. La bataille est perdue. Antoine s'est tué, et le monde appartient à Octave. Soémus, on le pense bien, ne songe pas à accomplir la volonté d'Hérode. Qui oserait tuer la dernière fille des Macchabées au moment où Hérode n'est plus rien, au moment où le peuple hébreu se soulève contre le tyran et va massacrer ses gardes? La conduite de Soémus est toute tracée : en adroit courtisan, il doit révéler à Marianne la terrible mission qu'il a reçue, et, s'il a paru l'accepter sans horreur, ajoutera-t-il, c'était pour mieux sauver la reine. Que se passe-t-il alors dans l'âme ténébreuse de Marianne? On la dirait étrangère à ce qui vient d'arriver : ces grands événements, la bataille d'Actium, qui donne l'empire aux ennemis d'Hérode, la chute imminente de son trône, l'insurrection qui va éclater dans les rues de Jérusalem, rien ne la touche; elle est tout entière à son amour et au drame passionné qui s'agite dans son cœur. Si Hérode ne revient pas, elle se frappera ellemême; s'il revient, il faut qu'il soit puni par la plus cruelle de toutes les souffrances : elle mettra donc toutes les apparences contre elle-même, elle voudra passer pour adultère.

Voyez l des milliers de lumières étincellent dans le palais ; partout des fleurs, des parfums et des chants; Marianne donne une fête, et elle laisse croire à tous qu'elle célèbre la mort d'Hérode. Quelle émotion sous le calme apparent de il pâle visage ! Quel feu sombre dans ses regards 1 Comme elle danse avec Soémusl — « Ces femmes juives sont vraiment d'effrayantes créatures 1 s'écrie Titus, le capitaine- des gardes : l'une tranche la tête à l'homme qu'elle a enivré de sa beauté, l'autre danse sur le tombeau à peine fermé de son époux, afin de fléchir le vainqueur du monde 1 » Tous sont persuadés, en effet, que Marianne se livre à une joie triomphante; si Hérode revient, son châtiment sera complet. Le voici l Arrivé trop tard sur le champ de bataille, il est allé féliciter Octave qui le maintient sur son trône; il revient plus puissant que jamais et résolu à noyer dans le sang tous les rebelles. Mais pourquoi cette fête? pourquoi ces danses et ces lumières? il sait bientôt la vérité, et Marianne elle-même ne la dissimule pas : Marianne fêtait sa mort. Le grand sanhédrin se rassemble par ordre du roi, et la reine est condamnée à subir le dernier supplice. Avant de mourir, elle demande la grâce de s'entretenir avec Titus, et elle lui ouvre le fond de son âme : elle aimait Hérode, elle l'aime encore, elle se serail tuée s'il eût péri; mais Hérode n'a pas cru à son amour, Hérode l'a outragée par sa défiance, et c'est pour le châtier qu'elle a redoublé sa jalousie. Qu'importe le trépas à Marianne? Elle ne voulait pas survivre à Hérode; Hérode n'est-il pas mort pour elle, puisqu'il doute de son amour ?

A ces subtilités d'un cœur véhément, à ces emportements raffinés de la passion, Titus oppose d'une façon très-judi-

cieuse le raisonnement que chacun doit se faire en voyant représenter de telles scènes : Pourquoi vous taire, Marianne? Un seul mot expliquerait tout. — « Me disculper! reprend l'inflexible amante; non, ce n'est pas à moi de descendre; c'est à lui de vaincre le démon qui avilit son âme. Tout est fini d'ailleurs, il y a longtemps que je suis moi te. Hier, dans les salles du festin, c'était un fantôme, Titus, qui dansait devant vous. Il y aurait bien un moyen de me faire revivre. Si malgré mon silence il croyait en moi, s'il triomphait de ses soupçons, s'il niait toutes les apparences qui m'accablent et que j'ai rendues accablantes moi-même pour que l'épreuve fût décisive, alors, oui, je revivrais aussitôt. Je ne l'espère plus toutefois. Je mourrai; mais après ma mort il saura que je l'aimais et que j'avais juré de ne pas lui survivre, il le saura et il sera désespéré. »

Ici, le poëte a placé avec art un épisode d'un grand effet. Au moment où la sentence portée contre Marianne va être exécutée, trois rois étrangers se présentent dans le palais d'Hérode et viennent le féliciter de son bonheur. N'est-ce pas à lui qu'un fils vient de naître, un fils que les plus hautes destinées couronneront? — Il ne m'est pas né de fils, répond Hérode, et ma femme meurt en ce moment même. — Ce n'est donc pas ici, disent les pèlerins ; nous nous sommes trompés, et il doit y avoir en Judée une autre race de rois. — Oui, dit la sœur d'Hérode, il reste de la vieille race une mendiante, !a femme d'un charpentier; c'est à Bethléem qu'elle demeure. — Allons à Bethléem! —Et pourquoi? dit Hérode, dont la surprise va croissant.—Pour rendre hommage au Roi des rois et déposer à ses pieds tout ce que la terre a de plus précieux.—Voulez-vous un guide?

reprend le tyran avec ironie. - NoIre guide est là-haut, une étoile lumineuse nous a marqué la route. Nous trois qui sommes ici, nous ne nous connaissions pas; nos royaumes étaient divisés par les mers et les montagnes; cependant la même étoile nous est apparue, le même désir s'est emparé de nos cœurs, nous avons suivi le même chemin, nous nous sommes rencontrés au même but; et cet enfant dont le berceau nous a été signalé par la miraculeuse étoile, que ce soit le fils d'un roi ou le fils d'un mendiant, il sera bienlôt le plus puissant des souverains; il n'y aura pas un homme sur la terre qui ne courbe le front devant lui. — Hérode est encore sous l'impression de surprise que lui causent ces paroles, quand il apprend l'exécution de Marianne; il apprend aussi, selon les dernières volontés de la reine, le secret qu'elle a confié à Titus, et un profond désespoir le saisit. Toutefois il n'y a rien de sain et de fortifiant dans la douleur qui le frappe; l'amour de Marianne, aussi bien que la jalousie d'Hérode, avait un caractère sauvage; que peutil en sortir de bon? L'affliction et le remords, au lieu de renouveler son âme, le poussent à de nouveaux crimes :

« HÉRODE. — J'ai perdu ce qu'on ne reverra plus en ce monde pendant l'éternité tout entière! C'est moi qui l'ai perdu! oh! oh ! (Il pleure.)

« ALEXANDRA. — Aristobule, ô mon fils! tu es vengé, et moi aussi. « HÉRODE, redressant la tête. — Tu triomphes, tu me crois brisé par la douleur : tu te trompes... Je suis roi et je veux le faire sentir au monde. Levez-vous, pharisiens! révoltez-vous contre moi! (A Salcmé.) Pourquoi te détournes-tu, ma sœur? Mon visage est encore aujourd'hui ce qu'il était hier ; mais demain il se peut faire, en vérité, que ma propre mère ne me reconnaisse pas et me renie pour son fils. (Après une pause.) Si ma couronne était garnie de toutes les étoiles qui illuminent les cieux, je la donnerais pour recouvrer Marianne, et avec cela. la terre entière, si elle était à moi! Bien plus,

si je pouvais, vivant, tel que me voici, m'enfermer dans la tombe et par là faire .sortir Marianne de sa couche funéraire, je m'ensevelirais de mes propres mains. Je ne le peux pas! Soyons donc ce que , nous sommes et gardons bien ce qui nous reste! Marianne morte, ce qui me reste est peu de chose... Il y a là une couronne, pourtant, une couronne qui me tiendra lieu d'épouse, et quiconque essayera d'y toucher... mais quelqu'un y prétend déjà! oui, cet enfant merveilleux que les prophètes ont annoncé depuis longtemps et' qu'une étoile a introduit dans la vie! Tu as mal fait tes calculs, 0 destin ! si tu as cru lui frayer la route en me broyant avec tes pieds de bronze: Je suis un soldat; je lutterai même contre toi; je lutterai jusqu'au bout, et,'renversé à terre, je te mordrai encore au talon. (Il appelle.) Joab! rends-toi à Bethléem, va trouvèr le capitaine qui commande la ville, et dis-lui que l'enfant miraculeux... Non, il ne le découvrirait pas; tout le monde ne voit pas l'étoile, et ces rois sont aussi dissimulés qu'ils sont pieux... Ordonne-lui de faire égorger sur l'heure tous les enfants nés depuis l'année dernière, tu m'entends? Que pas un seul n'échappe !

« JOAB. — J'obéis, maître. (A part.) Je sais le motif qui lui dicte cet ordre ; mais Moïse a été sauvé malgré Pharaon. » .

Il est impossible de nier la vivante énergie de ces deux figures, Hérode et Marianne, voilà bien l'implacable égoïsme de l'amour et ses raffinements mêlés de fureurs sauvages!

Ce mot n'est pas trop fort : oui, tout est sauvage dans cette pièce, non-seulement la passion insensée de l'époux, mais aussi la dignité de la femme. La violence effrénée des sentiments et l'analyse quintessenciée du cœur, tel est décidément le caractère de M. Hebbel. Le grand défaut de l'ouvrage, en admettant même la poétique de l'auteur, ce sont les lenteurs de l'action. La pièce renferme deux épisodes, deux épreuves qui se suivent coup sur coup, et dont la seconde n'est que la reproduction plus vive de la première 1. Le nœud du drame, qui semblait délié, se resserre

1. Cette double épreuve n'a pas eu lieu dans la réalité. Je reproduis ici le

de la même façon au second départ d'Hérode, et ce retour d'une situation toute semblable, quoiqu'il ait pour but d'amener la catastrophe, répand de la monotonie sur une œuvre étincelante d'ailleurs de beautés inattendues et pleine d'un pathétique original.

Cette originalité est singulièrement frappante si l'on compare le drame de M. Hebbel avec les œuvres de ses devanciers. Je ne parle pas de la Marianne de Hardy, ni même de celle de Tristan, où il n'y a d'un peu animé que le cinquième acte, c'est-à-dire le tableau du désespoir d'Hérode après le supplice de la reine. « Plus on diffère la catastrophe, dit Cor-

.ne.ille f; plus les esprits demeurent suspendus, et l'impatience qu'ils ont de savoir de quel côté elle tournera est cause qu'ils la reçoivent avec plus de plaisir, ce qui n'arrive pas quand elle commence avec cet acte. L'auditeur, qui la sait trop tôt, n'a plus de curiosité, et son attention languit durant tout le reste, qui ne lui apprend rien de nouveau.

Le contraire s'est vu dans la Marianne, dont la mort, bién

reeit de Flavius JosepUe; on verra que cette Marianne, si violente et si subtile tout ens"emble, est la creation de M. Hebbel: « Itaque persegre profecturus Josepho, Salomes sororis suae marito... uxorem commendat, mandato ei clam ut illam interficeret, si modo ipsum occideret Antonius. Verum Josephus non maligne, sed regia amorem mulieri demonstrare voleus, quomoio illo ab ea semet lie mortuum quidem disjungi pateretur, areanum enunciat. Atque illa, cum reversus esset Herodes, multaque inter colloquendum de suo illius desiderio juraret, quodque nunquam- aliam mulierem adeo deamaret, « valde, a inquit, tuum erga nos amorem patefecisti mandatis Josepho datis, quibusu ut me occidisset praccepisti. » Herodes, cum arcanum audiisset, illico mentis 1mpos erat dicens que Josepbum sua mandata non^fuisse prodituum, nisi eam stuprasset, prse dolore insaniebat, atque stratis exsilieris ultro citoque cnrsabat in regia... ille vero ex immoderata zelotypia in furorem actus e vestigio utrumque necari jussit; at continuo insaniam excipiebat pccnitentia, iraque resideute amor iterum exsuscitabatur. Tanta all tem ejus cupiditate ardebat ut mortuam..., quasi adhuc videret, alloquerelur. » (Flavius Josephe, cle Bello Judaico, lib. I, cap. xvn.)

1. Voyez le premier des trois Discours où Corneille expose sa théorie du théâtre; De l'utilité et des parties du poëme dramatique. -- -

qu'arrivée dans l'intervalle qui sépare le quatrième acte du cinquième, n'a pas empêché que les déplaisirs d'Hérode, qui occupent tout ce dernier,-n'aient plu extraordinairement, Mais je ne conseillerais à personne de s'assurer sur cet exemple: il ne se fait pas des miracles tous les jours, et quoique son auteur eût bien mérité ce beau succès par le . grand effort d'esprit qu'il avait lait à peindre les désespoirs de ce monarque, peut-être que l'excellence de l'acteur qui en soutenait le personnage y contribuait beaucoup. » Le grand poëte a raison : ce succès était dû avant tout au jeu passionné de Mondory, et quand nous essayons de lire aujourd'hui cette Marianne oubliée, nous avons peine à comprendre qu'une intrigue si lâche, des vers si faibles, des déclamations si vides, aient pu être mis en balance avec la grâce enchanteresse de Rodrigue et de Chimène. le ne parle pas non plus de la Marianne de Voltaire, si ennuyeuse et si froide malgré quelques élans de juvénile ardeur; mais comparez M. Hebbel à Calderon, comparez Hèrode et Marianne à El mayor monstruo los zelos, et voyez de quel côté est la force, la pensée, l'étude énergique et vraie de la passion 1 Cette comparaison n'a rien que de naturel; -le théâtre allemand s'accorde les mêmes libertés que le théâtre espagnol, et M. HeLbel ne redoute pas plus que Calderon les aventures compliquées et bizarres. Or, la seule chose <me M. Hebbel ait empruntée à Calderon, c'est l'amour de Marianne pour Hérode. Dans le récit de Flavius Josèphe, Marianne n'aime pas Hérode; elle le hait, au contraire, comme le persécuteur de sa race, et elle lui reproche ses cruautés avec violence 1. La Marianne de Calderon aime Hérode malgré

I. u Tantum autem in eum Mariamnes erat odium, qnantns illiiu erga

ses crimes, et en cela sans doute elle ressemble à l'héroïne de M. Hebbel. Que de différences pourtant entre ces deux figures ! La Marianne espagnole est simplement une victime de la fatalité. Un astrologue lui a prédit qu'elle périrait sous les coups du plus terrible des monst-res, et que son mari poignarderait un jour ce qu'il aurait de plus cher au monde. Hérode a beau écarter les pressentiments de Marianne, des incidents étranges viennent sans cesse replacer sous les yeux de la jeune femme la prédiction de l'astrologue. Au milieu de ces menaces du destin, on voit s'éveiller tout à coup la jalousie d'Hérode, et le rival que lui présente son imagination effarouchée, c'est le seul en effet dont il put avoir peur, c'est Octave en personne, le maître du monde, qui, venu à Jérusalem après la bataille d'Actium, s'est épris de la royale Juive en contemplant son portrait. Les choses en arrivent à ce point que le tétrarqùe de Judée et le tout-puissant César mettent l'épée à la main -comme deux caballeros. En garde t allez... Dona Marianne, fort effrayée de l'aventure/ne trouve d'autre moyen de mettre fin au duel. que d'éteindre les lumières mailles deux champions continuent de ferrailler dans l'ombre, et le tétrarque, croyant frapper César, de la pointe de spn arme atteint Marianne au cœur.

Il y a sans doute des cris de l'âme au milieu de ces extra-

ipsam amor. IIla igitur ex rebus quidem ipsis probabiles habens inimicitiarum causas, ex eo vero quod amaretur loquendi libertatem, coram ei objiciebat quffi in avum suum Hyrcanumfratremque Aristobulum perpetraverat... ob ista Mariamne probra in Herodem jaciebat, sororemque ejus et matrein atrocibus conviciis proscendebat. Sed illi quidem prae amore os erat occlusum. n (Flav. Jos., de Bello Judaico, lib. I, cap. XVII.)

1. MAR. Ay de mil Pwa salir

I De tanjusto o tan inj/tsto

Duelo, estas luces apague,

(Apaga las luces, y los dos se buscan.) Jornada m.

vagances; mais, tout compte fait, et en compensant, si l'on yeut, les bizarreries et les beautés, le grand défaut de cette pièce, c'est le caractère purement fortuit des incidents, c'est l'inexpérience ou le matérialisme d'un système dramatique . dans lequel les causes extérieures, les causes purement accidentelles sont toujours substituées au logique développement des passions. Au contraire, dans l'œuvre de Frédéric Hebbel, deux passions seulement sout en jeuj d'un côté, la jalousie'sauvage du mari, de l'autre, la sauvage révolte de la dignité chez la femme; et l'impétueuse logique de l'auteur fait sortir de ces deux sentiments toutes les péripéties du drame. Ce rapprochement, que je n'ai pas cherché, met assez vivement en lumière la méthode du poëte de Judith ; quelque soit dans presque toutes ses œuvres l'abus de la dialectique théâtrale, peut-on nier la. vigueur de ses conceptions et la nouveauté de ses peintures?

Ces beautés toutefois n'attestaient pas encore un progrès ; l'auteur de Hérode et Marianne était toujours engagé dans. une voie malheureuse. Ce qui avait fait le succès de Judith, c'était la surprise causée par ces innovations audacieuses -non, moins que l'incontestable talent du poëte : à mesure que le charme de la nouveauté s'effaçait, on devenait plus sévère. Pourquoi un talent si vigoureusemént doué s'obstinait-il dans le faux? ne pouvait-il se débarrasser des paradoxes et des prétentions de ses débuts ? ne pouvait-il mieux employer sa force, mettre les passions aux prises sans mélange de dialectique ambitieuse, créer enfin des hommes vrais et non des per. sonnages de fantaisie, dont les plus tragiques émotions ont toujours pour fondement des sentiments impossibles et des subtilités outrées ? Sans doute Marianne est terrible en ses

colères; mais, si le langage du pôëte 1l'était pas si enflammé,, s'il ne donnait pas à son héroïne toute l'énergie de son imagination brûlante, quel serait le-rôle de cette singulière. femme? Un rôle parfaitement à sa place dans les salons où C!élie expliquait la carte du Tendre. Marianne est une précieuse, seulement c'est une précieuse véhémente et tragique. Les sentiments qu'elle exprime sont-ils moins ridicules au fond,'parce que le ridicule est dissimulé S011 s la prestigieuse puissance de l'écrivain? De tels défauts devaient peu à peu réveiller la critique, et M. Hebbel, accueilli d'abord comme un génie à part, eut bientôt à subir des remontrances pro- ... portionnées aux éloges qu'il avait reçus.

Ses amis n'en furent que plus ardents. Adversaires et admirateurs, tou's se préparèrent à la lutte, et on peut affirmer qu'il n'est pas aujourd'hui, de Berlin à Londres et de Londres à- Paris, un événement littéraire-plus bruyant que l'apparition d'un drame de M. Frédéric Hebbel. Au milieu de ces invectives ou de ces acclamations y avait-il place pour un conseil impartial? Le développement du poëte en aura été peut-être plus spontané : abandonne à sa pente naturelle; il est allé jusqu'au bout de son système; il n'a pas reculé devant les inventions les plus abstruses, et, averti dès lors par sa propre expérience, c'est du moins ce que je veux croire, il a rompu avec son passé pour suivre une direction nouvelle.

VII

Les œuvres qui nous montrent ces derniers excès de sa manière méritent à peine d'être.signalées comme les tristes-

erreurs d'un rare esprit. C'est d'abord le drame intitulé Julia, cadre extravagant, où M. Hebbel n'a guère placé, au lieu de personnages, que des énigmes indéchiffrables. C'est bien pis encore dans la Tragédie en Sicile. M. Hebbel, pendant son séjour à Naples, était assis un jour au café de l'Europe, à cet endroit de la rue de Tolède où se déploie le double mouvement de la rue et de la Piazza Reale; il contemplait cette agitation bruyante, il songeait surtout à ces mille contrastes du luxe et de la misère qui nulle part dans le monde n'apparaissent plus nus et plus effrayants qu'en ce lieu. Les redoutables problèmes du dix-neuvième siècle se posaient confusément devant lui, revêtus de maintes formes bizarres et sinistres, quand tout à coup, au milieu de cette rêverie, il entend un de ses voisins, un marchand arrivé de Sicile par le dernier paquebot, raconter une tragique aventure qui venait d'émouvoir tout Palerme. Une jeune fille s'enfuit de la maison paternelle pour se soustraire à un mariage odieux et s'unir secrètement à celui qu'elle aime; un prêtre sicilien avait encouragé cette résolution et devait leur prêter son ministère. La jeune fille arrive la- première au rendez-vous; elle rencontre deux gendarmes qui lui volent ses parures et l'égorgent. Quand l'amant survient, les deux assassins se jettent sur lui, le frappent jusqu'au sang, puis le traînent chez le podestat et l'accusent du meurtre de la jeune fille. Leur déposition n'inspire aucune défiance; heureusement un paysan occupé à.voler des fruits sur un arbre a tout vu et les démasque. Tel est le récit que M. Hebbel met en dialogue, et qui devient pour lui la source des nouveautés esthétiques les plus étranges. Tout cela est très-bref, très-simple,-d'une simplicité qui vise à l'effet; on voit que, dans la pensée de

M. Hebbel, ce drame en dit plus qu'il n'est gros. Cherchez bien, il y a là symboles sur symboles, symboles moraux et philosophiques d'une part, symboles littéraires de l'autre. Le symbole littéraire, c'est une forme nouvelle, la tragi-comédie, dont cette pièce doit révéler la véritable nature. Les gendarmes de M. Hebbel, c'est lui qui l'affirme, font à la fois poulfer de rire et trembler d'horreur. Vraiment on ne s'en serait jamais avisé, et l'auteur a bien fait de prévenir le spectateur bénévole. Il faut ajouter pourtant que M. Hebbel lui-même n'est pas complètement édifié sur le caractère de sa tragi-comédie, et que, dans une préface d'une naïveté particulière, s'adressant à un critique célèbre, au savant et ingénieux M. Rœtscher, il lui demande une dissertation sur cette forme si neuve et jusqu'à présent si mal interprétée. Le poëte a accompli sa tâche; que le commentateur songe à la sienne! « Quand ma pièce parut, ajoute-t-il ingénument, on la prit pour une tragédie, et de là les appréciations les plifs étranges, marque certaine que, pour un critique philosophe, il y a là quelque cbose à faire. » Heureux poëte, qui peut livrer son œuvre aux commentaires avec cette tranquillité majestueuse 1 Tradidit mundim disputationibus. Quant au mythe social que renferme la Tragédie en Sicile, ni M. Hebbel n'a daigné nous l'expliquer, ni M. Rœtscher n'est invité à exercer sur ce point son imagination. Nous savons seulement que M. Hebbel, le jour où le récit de cette histoire le frappa, regardait les lazzaroni coudoyer les heureux du monde et voyait s'agiter dans l'éclatante confusion de la rue de Tolède tous Jes problèmes de notre temps. Partez de là, si vous le voulez bien, creusez, commentez, et comprenne qui pourra 1

- Ce qu'il -ne faut commenter en aucun sens, sous peine d'une déception inévitable, c'est le Rubis, comédie fantastique en trois actes et en vers. De gracieux détails, de poétiques descriptions, des scènes pleines de grâce et de mouvement dans les rues de Bagdad, un certain éclat oriental habilement répandu sur toute la toile, voilà co qu'on y trouvera sans doute; mais une parabole n'est pas une comédie, et si le sens de cette parabole échappe à toutes les recherches, le charme des vers les plus harmonieux ne rachète pas l'impatience qu'on éprouve. La pièce a été représentée à Vienne, et, malgré le nom de l'auteur, c'est à peine si on a pu l'écouter jusqu'au bout. C'est bien le cas de répéter ici ce qu'un ferme et judicieux critique, M. Julien Schmidt, a dit d'un autre ouvrage de M. Hebbel : « Je crois qu'un poële comme l'auteur de Judith a autre chose à faire que de proposer des charades. »

Il avait autre chose à faire, et il l'a bien prouvé. Parvenu à ces limites extrêmes, le poëte a compris qu'il se fourvoyait dans une fausse route; il est revenu sur ses pas, et il a cherché résolûment un terrain plus solide et plus sûr. L'intention philosophique ne fera jamais défaut à un écrivain tel que lùi; il a senti seulement que la pensée dans une œuvre dramatique, dans un poëme qui s'adresse à la foule, devait toujours être aussi simple que large, au lieu de se plaire aux raffinements et de se dissiper en fumée. La nouvelle phase où il vient d'entrer atteste un vigoureux élan et des ressources fécondes. Je ne parle pas de Michel-Ange, drame . anecdotique en deux actes, qui n'est guère qu'une préparation du poëtc et comme un prélude aimable à l'entrée d'une carrière plus haute : je parle de la belle tragédie, Agnès lier-

namr, représentée en 1852 Ii Munich avec un légitime succès et que se sont disputée bientôt toutes les scènes de l'Allemagne. Michel-Ange est la peinture de l'artiste méconnu et des triomphes qui le vengent. Il n'est pas impossible que l'auteur ait songé à lui-même en traçant ce tableau : un goût timoré, semble-t-il dire, lui a reproché ses hardiesses, comme les envieux reprochaient à l'auteur du Moïse les brusqueries grandioses de son ciseau. Pardonnons à M. Hebbel cet orgueilleux rapprochement, s'il est vrai qu'il ait prétendu se l'appliquer à lui-même; l'intention, en tout cas, est assez discrètement voilée pour qu'on n'y voie pas autre chose qu'un ingénieux plaidoyer mis sous le patronage d'un maître incomparable. Ce qu'il faut surtout remarquer ici, c'est l'adoucissement de l'âpreté première chez le grand artiste florentin et sa réconciliation avec Raphaël. Qu'est-ce que Raphaël, sinon la beauté pure dans sa perfection harmonieuse? M. Hebbel a fait comme le maître qu'il invoque : il s'est réconcilié avec le beau, il aspire à l'harmonie sans dédaigner la force. Voilà bien ce prélude que j'annonçais tout à l'heure, et M. Hebbel eu a réalisé les espérances le jour où il a livré au théâtre la tragédie d'Agnès Bernauer.

Le sujet choisi par le poëte est emprunté aux annales du moyen âge germanique. C'est l'histoire de cette belle Agnès, fille d'un artisan de Ratisbonne, qui inspira un si violent amour au duc Albert, fils d'Ernest, duc de Bavière, et qui, devenue la cause innocente d'un conflit parricide, fut condamnée à mort et livrée au bourreau. M. Hebbel a vu dans cet épisode oublié l'étoffe d'une admirable tragédie. Les passions qu'il met en jeu sont simples et puissantes. La lutte de l'amour et du devoir, quel sujet plus connu, mais aussi

quelle plus féconde matière? Dirigé et contenu par les lignes bien dessinées de son cadre, M. Hebbel pourra déployer sans crainte l'audacieuse pénétration qui lui est propre; il sera profond sans jamais être obscur, il s'élèvera vers les hauteurs qu'il aime sans risquer de se perdre au sein des nuages.

Le duc Albert est le fils d'un souverain qui a consacré toute sa vie à rétablir la grandeur écroulée de la Bavière; il faudra bientôt qu'il maintienne et continue cette tâche. Des branches. rivales de la famille régnante, des vassaux insubordonnés, des seigneurs rebelles, mettent sans cesse en péril l'unité de la patrie; les intérêts les plus sacrés reposeront un jour sur la tête d'Albert; il ne s'appartient plus, il appartient à l'État et au peuple. Ce rôle du souverain est magnifiquement glorifié dans l'œuvre de M. Hebbel; ce n'est pas seulement le duc de Bavière qui représente cette noble conception du devoir, elle domine le drame tout entier et plane comme une bannière au-dessus des luttes sanglantes. Or, le jeune duc aime la fille d'un artisan, Agnès Bernauer. Il l'aime avec l'impétuosité d'un cœur qui ne connait pas d'obstacles; il jure de la faire asseoir avec lui sur le trône. C'est ici qu'apparaît la sévère moralité du poëme : puisque le duc Albert n'a pas assez de force pour sacrifier sa passion à son devoir, sa conduite est tracée; qu'il rentre dans la vie privée et abandonne ses droits! L'amant et le souverain ne peuvent ici marcher ensemble; l'amant l'a emporté, il faut que le souverain disparaisse. Mais non, il veut régner, il en appelle aux armes; celui qui avait la mission d'être un jour le chef de l'État porte la main sur l'État qui le repousse. « A moi, s'écrie-t-il, à moi, bourgeois et paysans! » Et vo;!;': l'in-

surrection populaire qui court comme l'incendie. Que va-t-il arriver? est-ce la folle passion du jeune homme qui renversera les lois éternelles? ou bien est-ce l'ordre du monde qui triomphera? Condamnée par une sentence de l'empire, Agnès est mise à mort; quant au jeune duc, il arrive le fer et le feu à la main, furieux, emporté, irrésistible comme la vengeance; il saccage les villes, il brûle les châteaux : rien ne lui résiste. Son père lui-même est tombé dans ses mains... Là pourtant, malgré sa défaite, le souverain se relève devant le fils rebelle avec une imposante majesté. C'est le droit même qui apparaît, c'est l'idéale sainteté du devoir qui éblouit et terrasse le vainqueur.

Les trois grandes figures de ce drame font le plus sérieux honneur à M. Hebbel. Le père, le duc Ernest, est une haute et majestueuse physionomie, le type idéal de la souveraineté germanique. Rien de plus gracieux et de plus émouvant que la juvénile violence du duc Albert; comme nous sympathisons à son amour! comme il est généreux et vaillant! quel mépris des obstacles 1 Le poëte a tenté une chose hardie : il nous fait partager toutes les espérances de son héros, afin de nous humilier avec lui devant les prescriptions de la loi morale; périlleuse épreuve dont il sort victorieux. Quant à Agnès Bernauer, c'est bien certainement la meilleure création que la scène allemande doive à l'auteur de Judith et de Geneviève. Est-il beaucoup de figures aussi tragiques ? Sa faute, hélas t est d'avoir reçu le don fatal de la beauté : elle est aimée, et pour cela il faut qu'elle meure. Aussi voyez comme le poëte attendri la pare avant le sacrifice de toutes les séductions de la grâce 1 Obligé par le fatum d'immoler sa douce héroïne, c'est avec une respectueuse tendresse qu'il

la conduit dans ce drame lugubre. A la beauté des caractères ajoutez maintenant la marche rapide de l'action et tout ce tableau plein de mouvement et d'éclat où revit l'Allemagne du moyen âge, vous comprendrez l'enthousiasme qu'a excité l'œuvre de M. Hebbel. Ratisbonne, Augsbourg, Munich, sont tour à tour le théâtre de ces scènes émouvantes : ici, c'est le tournoi brillant d'où le jeune duc est chassé par ordre de son père; là, c'est la révolte des campagnes qui se soulèvent à sa voix, et toujours, là-bas, voyez l'image de l'empire et de cette unité allemande appelée par tant de vœux, qui se déploie dans le fond du cadre! Je n'omettrai pas un détail expressif : les passions politiques, ranimées un instant par l'énergique langage de l'écrivain et se mêlant à des émotions d'un autre genre, ont donné une physionomie singulièrement vive aux premières représentations du drame. A la fin du troisième acte, quand le duc Albert, déshérité du trône et repoussé par la noblesse, appelle tous les paysans aux armes, on croyait voir là une glorification de la pensée révolutionnaire, et des bravos sans fin encourageaient le rebelle; mais bientôt les choses rentraient dans l'ordre, la loi triomphait, et la grande, la pacifique image de l'État, avec sa gravité solennelle et son austère mission, terminait victorieusement la lutte au bruit des mêmes bravos. Ne faut-il pas une rare puissance pour donner de telles leçons?

VIII

Cet ensemble des œuvres dramatiques de M. Hebbel, les efforts et les vicissitudes de son talent, nous révèlent d'une

façon éclatante tous les pièges, toutes les difficultés du théâtre en ces périodes d'agitation confuse qui excitent le poëte, mais qui ne le dirigent pas. Combien l'artiste alors a de peine à découvrir sa route! Que de folles tentatives et quelle obstination dans le faux ! Plus son imagination est forte, plus il s'acharne à la poursuite des chimères, et si les théories d'une critique ambitieuse viennent donner un nouvel aliment à son ardeur, il suit ces indications en aveugle, pareil au voyageur égaré que les feux follets de la nuit jettent dans les marécages.

Heureux le poëte s'il finit par échapper à ces embûches! heureux surtout s'il apprend à se connaître lui-même! M. Hebbel est placé aujourd'hui dans une situation décisive, et le succès de toute sa carrière dépend du parti qu'il va prendre. Il a traversé les landes, il a franchi les ronces qui obstruaient son chemin; saura-t-il marcher sans contrainte dans la voie lumineuse et large qu'il vient de s'ouvrir? Le domaine de son inspiration, c'est la grande tragédie, le drame shakspearien, le drame pathétique et hardi que couronne une intention profonde. Des dix ouvrages dramatiques de M. Hebbel, il en est quatre seulement où il nous apparaisse comme un vrai poëte : ce sont ces compositions audacieuses où la passion se déploie avec une si formidable énergie, Judith, Geneviève, Hérode et Marianne, Agnès Bernauer. Une seule de ces créations suffirait sans doute pour placer l'auteur dans la famille de Schiller et bien au-dessus des hommes qui travaillent depuis quinze ans à relever la scène allemande. Ce n'est pas assez toutefois: la carrière nouvelle où il semble près d'entrer lui imposera des efforts tout autrement sérieux. Ce qui doit donner de l'espoir, c'est que,

de Judith à Agnès Bernauer s'il y a bien des méprises et des avortements, le 'poëte aboutit cependant à un progrès manifeste. Il avait commencé par un drame symbolique, par un mélange inouï d'émotions sincères et de mystiques raffinements, et il croyait que cette forme bizarre était destinée à la rénovation du théâtre. Quel est le sens de son dernier ouvrage ? L'essai d'une poétique nouvelle. Du symbolisme de ses premiers écrits, il reste seulement la pensée, une pensée énergique et nette, qui domine le mouvement du drame sans l'offusquer jamais. Le symbolisme répandait de vagues ténèbres sur les plus vives peintures de l'auteur; la pensée, plus simple désormais, sans cesser d'être profonde, éclaire et agrandit toute la scène. Puisse le poëte d'Agnès Bernauer apprécier lui-même avec une clairvoyance de philosophe et d'artiste cette transformation de son talentl Nous persistons à croire que ce n'est pas chez lui une rencontre heureuse, mais le progrès d'une intelligence qui se possède.

La simplicité! telle doit être la préoccupation de celui qui a écrit Judith. Je n'ai pas eu le temps d'être court, disait Pascal; que M. Hebbel se donne le temps d'être simple, qu'il élague les branches trop touffues, qu'il réduise sa pensée à l'expression la plus mâle. Pourquoi se plairait-il encore aux subtilités mystérieuses? Cela peut convenir aux esprits mal sûrs d'eux-mêmes; M. Hebbel est trop riche de son propre fonds pour s'amuser à de telles recherches. Le brillant poëte, nous le savons, travaille depuis longues années à un drame qui doit être dans sa carrière d'écrivain ce qu'est le Faust dans l'œuvre de Goethe. Le sujet en est magnifique et atteste toujours ce généreux essor d'un esprit habitué à planer sur les cimes. M. Hebbel, après ses médita-

tions dramatiques sur la vie, sur les passions, sur la grandüur de l'état et l'idéal des sociétés humaines, est arrivé naturellement à la conclusion de Bossuet. c La piété est le tout de l'homme, » s'écrie l'orateur chrétien, et cette simple et énergique formule, inscrite dans le dernier de ses discours, est le résumé complet des Oraisons funèbres, C'est aussi à l'expression de cette pensée que M. Hebbel a consacré le plus cher et le plus important de ses poëmes. Agnès Bernauer proclamait la majesté de l'État; Moloch proclamera la fécondité miraculeuse et l'irrésistible puissance de la religion. La religion! elle est supérieure à tout. Prenez-la sous sa plus vulgaire enveloppe : si l'idée de Dieu s'y fait jour, si le cœur de l'homme est touché et que la piété s'éveille, cela suffit; il y a là de quoi nourrir un monde. Moloch est une divinité africaine que le général Hiéram, après la chute de Carthage, a transportée à Thulé. Hiéram, à l'aide de cette idole, civilise les sauvages habitants de l'île; il les dompte, il les adoucit, il les élève. L'État se constitue, la société s'organise, et la religion, tout informe qu'elle est, est le foyer de cette vie nouvelle. Est-ce par amour du genre humain que Hiéram a porté son Dieu chez les barbares? C'est pour créer un peuple et l'enchaîner à sa fortune; Or, le jour où son égoïsme se démasque, le jour où il veut que Moloch devienne l'instrument de ses desseins, il s'aperçoit qu'il s'est donné un maitre. Hiéram meurt, persuadé que la pensée religieuse, si dénaturée et si grossière qu'on l'imagine, est plus forte que le plus puissant des mortels.

• Cette œuvre, dont M. Hebbel a déjà terminé deux actes, doit être, on nous l'assure, la création capitale de sa carrière poétique; il y met son cœur- et son âme. Quand on a de

telles ambitions, quand on a l'instinct de la grande poésie et qu'on se mesure hardiment avec les plus hauts sujets de la pensée, les bizarreries prétentieuses ne sont-elles pas un non-sens? M. Hebbel est trop sincèrement original pour emprunter à un faux système des effets inattendus. Il est grave, il est austère; il joint à un esprit très-moderne un merveilleux sentiment des lois éternelles; il y a en lui du patricien, et, quoiqu'il soit ardemment libéral, toutes les folies démagogiques sont châtiées dans ses drames. Qu'il rehausse ces inspirations par l'éclat d'une poésie saine et puissante. Sa vigueur a quelque chose de maladif, et son style, si ferme et si précis en maintes rencontres, est trop souvent défiguré par de hideuses couleurs. N'oubliez pas, poëte, au milieu des luttes ténébreuses dont la peinture est l'objet même de votre art, n'oubliez pas d'aspirer toujours à la beauté, à l'harmonie, à l'idéal suprême qui recouvre et qui pacifie tout! Ce qui vous manque, ce n'est pas la force, ce n'est pas la richesse et l'audace, c'est la sérénité.

Le vrai triomphe du grand artiste à l'heure où il est enfin maitre de lui-même et de son art, c'est l'espèce d'attraction fécondé attachée à ses œuvres. Les amis de ce poëte si vanté pour sa vigueur s'aperçoivent-ils qu'il n'a su prendre encore aucune autorité sur son temps? M. Hebbel doit se préoccuper de ce rôle, il doit tendre à exercer une action, à rassembler les forces dispersées de la poésie dramatique. Quelle est aujourd'hui la situation du théâtre? Qu'y a-t-il autour de M. Hebbel? Où sont les groupes et les écoles? Si l'auteur d'Agnès Bernauer réfléchissait sérieusement à ces questions, il apprécierait mieux quelle espèce de services il peut rendre à la littérature de-son pays.

Or, je l'indiquais en commençant, l'esthétique transcendante a imprimé aux esprits une impulsion funeste. Les critiques auraient dû rappeler sans cesse aux écrivains corn. ment on s'arrache, aux influences qui troublent la pensée, comment on s'élève de l'intempérance à la force, comment on débute par les Brigands pour terminer par-Wallenstein et Guillaume Tell. Au lieu de cela, qu'ont fait M. Roetscher, M. Vischer, esprits distingués sans doute, mais trop accoutumés aux subtilités métaphysiques pour être d'utiles législateurs? Ils ont enivré les imaginations de mystiques espérances. Tous les prétendus réformateurs de la scène allemande obéissent depuis quinze ans à une inspiration ar- -

tificielle; de là leur précoce épuisement. Si M. Gutzkow, M. Laube, M. Halm, M. Prutz, ont à peu près abandonné ce théâtre qu'ils avaient l'ambition de régénérer, c'est qu'ils cédaient à une impulsion du dehors au lieu d'être guidés par une force intérieure. N'oublions pas, quoiqu'ils fassent peu de bruit, les rêveurs sans nombre qui, s'inquiétant peu de soumettre leurs travaux à l'épreuve de la scène, poursuivent dans le silence du cabinet le. merveilleux chef-d'œuvre destiné à ouvrir l'ère nouvelle. Nulle part l'influence des théoriciens littéraires n'a été plus visible. Il y a des écrivains dont pas une pièce n'a été représentée et qui publient régulièrement leur théâtre avec une imperturbable assurance. Que leur importe le succès d'une heure? Un mystérieux problème les occupe; ils veulent découvrir une forme, un procédé, un art inconnu avant eux, un art assez puissant et assez large pour reproduire la symbolique figure du genre humain au dix-neuvième siècle. Combien d'efforts perdus à cette chimérique entreprise l L'alchimiste acharné

à la poursuite de l'or jetait moins de matières précieuses dans ses fourneaux en feu. Telle est depuis ces dernières années la crise des lettres dramatiques; soit que les écrivains travaillent pour la scène, soit qu'ils se livrent dans la retraite à des recherches bizarres, ils sont dupes de cette critique passionnée qui leur promettait tant de merveilles, et vont se perdre avec elle dans les abstractions ambitieuses.

Le seul remède, en pareille occurrence, c'est un changement complet de système et de direction. Il n'y a pas de drame nouveau à constituer, il n'y a pas d'ère supérieure à ouvrir; toutss les formes ont été tentées, et elles appartiennent toutes à l'artiste qui sait y répandre la vie ; ce qui importe, c'est la vérité, c'est la nature étudiée d'un regard austère et pathétiquement reproduite. Les théoriciens ont trop longtemps disserté dans les nuages : ce qu'il faut maintenant, c'est un poëte; l'exemple sera plus fécond que le précepte. Après cet incroyable abus de la métaphysique de l'art, il n'y a qu'un inventeur inspiré qui puisse ranimer la scène et produire un mouvement durable. M. Hebbel est-il préparé à un tel rôle? Il est le seul du moins qui ait assez de vigueur et de foi pour l'essayer. Qu'il aspire donc à être ce poëte dont nous parlons, qu'il prenne conseil de la seule nature, qu'il cherche la poésie dans le cœur et les entrailles de l'homme, et il entraînera bientôt les esprits loin des stériles domaines où le retenaient les rêveurs. La chose est grave et vaut bien la peine qu'on y pense. Si l'auteur de Judith ne réussit pas à se renouveler tout entier, il ne sera pas autre chose pour la postérité que le spécimen d'une époque singulière, une curiosité assez intéressante à regarder de près, l'expression d'une période où régnait une poé-

tique infatuée; au contraire, s'il triomphe des habitudes qui enchainent son esprit, s'il s'élève à ces sommets où les brouillards d'en bas n'offusquent plus les yeux, si, au lieu d'être un Shakspeare quintessencié, il s'attache comme le grand poëte anglais à la peinture du genre humain, il ralliera bientôt les talents égarés eL pourra être salué comme un chef.

Cette féconde autorité que je souhaite à M. Hebbel, il l'ob. tiendra surtout s'il repousse les applaudissements de ses amis et se défie de son propre enthousiasme. De tous les mauvais conseillers qui peuvent ruiner le talent, le plus dangereux est l'orgueil. Je voudrais déchirer certaines préfaces de ses drames et y substituer ces lignes excellentes que je trouve dans une lettre du poëte : « Chacun de mes drames m'a éclairé, a dessillé mes yeux, a purifié mon horizon; quelle que puisse être leur action sur le monde, je ne saurais méconnaître le bien qu'ils m'ont fait : ils m'ont béni et transformé. » Aveu modeste et fier, mais d'une fierté légitime 1 Le travail exerce une vertu salutaire, et M. Hebbel, si je l'ai bien compris, a quitté le domaine brumeux de ses débuts pour des régions qu'une pure lumière échauffe. C'est à lui de s'y affermir encore. Des juges sévères ont les yeux sur lui et ne dissimulent pas leur confiance dans son avenir : « Frédéric Hebbel est un arbre, disait récemment le sévère historien des lettres allemandes, M. Gervinus, — c'est un arbre vivace, un tronc plein de séve, qui est pressé et comme étouffé par des lianes, par des bruyères et des ronces. » Nous espérons avec M. Gervinus que l'arbre, déjà débarrassé de ses liens, poussera noblement sa tige dans la forêt natale. Ce doit être assez pour l'autour de Judith s'il a

la gloire de continuer ses maîtres. En cherchant à devenir, comme on le lui prédisait, le poëte dramatique d'un siècle - et le mystagogue de l'humanité, M. Hebbel cesserait d'être Allemand sans regagner dans le reste du monde ce qu'il perdrait chez lui. Que son imagination soit simple, que son . âme soit sereine, que son théâtre, renonçant aux .prétentions mystérieuses, ne se préoccupe que de l'Allemagne, et il donnera un poëte à l'Europe.

Octobre 1852.

v-

.LE ROMANCIER POPULAIRE

DE LA SUISSE ALLEMANDE

JÉRÉMIE GOTTHELF ET SES OEUVRES

1 . -

On sait le rôle très-distinct qu'occupent l'Allemagne et la Suisse allemande dans les révolutions du dix-neuvième siècle. Pendant toute une période, la Suisse a été un des foyers les plus actifs de corruption et de perversité sociale; c'est là que se sont établis les enfants perdus de l'àthéisme germanique, c'est là que les systèmes produits en Allemagne avec un fastueux appareil scientifique étalaient effrontément leur nudité hideuse. La jeune école hégélienne, dont l'influence a été si grande sur les esprits tüdesques, représentait comme l'aristocratie du mal; elle composait le gros de l'armée et fournissait les généraux; dans les cantons allemands de la Suisse, l'hégélianisme n'avait ni soldats ni chefs: il y avait simplement jeté sa populace. Tout ce qui n'avait pu

se faire sa place en Allemagne, poëtes de dixième ordre, lettrés qui ont oublié d'apprendre l'orthographe, mendiants et vagabonds de l'intelligence, tout cela s'en est allé pêlemêle chercher aventure dans les cantons : ils n'avaient pu prêcher en Allemagne, toutes les positions étant prises et tous les rôles distribués; ils se firent missionnaires auprès des démocrates de la Suisse, et l'on devine sans peine ce qu'une telle mission dut produire. L'athéisme avait ses docteurs à Berlin, à Halle, à Leipzig, docteurs subtils et souvent ingénieux, dialecticiens armés de pied en cap, comme aux beaux temps de la scolastique; en Suisse, l'hypocrisie des systèmes avait disparu: point de subtilités, point de formules; au lieu des prétentieuses impiétés des pédants, c'étaient les cris de la matière en délire.

Eh bien! du sein même de ce pays en proie à ces fureurs grossières, un ferme et intelligent écrivain s'est levé pour combattre les progrès du mal : c'est au peuple que s'adressaient les prédications perverses, c'est pour le peuple qu'il a voulu écrire. Il a composé des romans populaires, il a a peint les mœurs des paysans suisses, et après avoir châtié leurs vices avec une impitoyable franchise, il leur a montré en traits simples et vivants l'idéal qui doit être sans cesse présent à leur pensée, qui doit les consoler dans les difficultés de la vie et leur sourire aux journées heureuses. Le caractère distinctif de Jérémie Gptthelf, c'est l'audace, une audace chrétienne et rustique à la fois. Figurez-vous un missionnaire en sabots qui défend les laboureurs de son pays contre l'invasion du matérialisme : voilà l'homme tout entier. Il y a trois inspirations constamment unies chez cet artiste excellent : l'amour du sol natal, l'horreur de l'impiété hégélienne,

une sainte confiance dans la parole du Christ. Il entre sans façon chez ses amis les paysans, il les rudoie, il leur fait honte de leur mauvaise vie, il les oblige à entendre les vérités les plus cruelles; mais aussi comme il les aime t comme il connait à fond tout ce qui les intéresse ! comme il possède l'art de les toucher! comme il sait les faire rire aux éclats et pleurer à chaudes larmes ! Aussi, ces romans, populaires dans toute la Suisse allemande, ces romans que chaque paysan du canton de Berne lit et relit au coin de l'âtre dans les veillées d'hiver et devant la porte de la ferme pendant les soirs d'été, ces romans ont fait bientôt leur chemin hors du cercle restreint pour lequel les écrivait l'auteur; ils ont traversé les monts, ils ont franchi les frontières de la Suisse, et l'Allemagne, à l'heure qu'il est, les accueille avec le plus sympathique empressement. N'y a-t-il pas dans cet échange d'influences contraires un spectacle digne d'études? Jérémie Gotthelf a eu un singulier bonheur, et un bonheur mérité : adversaire résolu de la barbarie hégélienne, il devait par cela-seul avoir tôt ou tard une place digne d'envie dans l'histoire littéraire de son temps. Il a fait mieux encore, il a battu son ennemi, il a remporté sur l'Allemagne une victoire dont l'Allemagne se félicitera; il a renvoyé à ce pays, au lieu de ses tristes présents, quelques-unes des inspirations de l'Allemagne d'autrefois, quelques-uns des purs trésors dont il avait précieusement conservé le dépôt.

Soit qu'on cherche dans cet événement un symptôme de restauration morale, soit qu'on se préoccupe simplement d'un problème littéraire, on ne saurait y regarder de trop près : une foule de plumes aujourd'hui ont la prétention

d'écrire pour lé peuple ; en France et en Allemagne, cette veine est exploitée avec une ardeur singulière, et, sauf des exceptions trop rares, l'empressement des poëtes et des conteurs n'a produit jusqu'ici que des œuvres artificielles.

Il y a deux manières de comprendre cette tâche : ou bien ce doit être un enfant du peuple qui exprime les mystérieuses pensées, qui chante les douleurs, les joies, les espérances de ses frères, et ouvre à nos regards avides les profondeurs de ce monde immense, les sources obscures et intarissables où se retrempent et se renouvellent sans cesse les sociétés humaines ; ou bien c'est un artiste, un lettré, qui n'écrit pas pour le peuple, mais qui, empruntant au peuple ses mœurs, ses effets pittoresques, les ressources poétiques contenues dans sa vie de chaque jour, essaye par là de rajeunir une littérature épuisée; poursuit des formes et des couleurs nouvelles, et s'inquiète beaucoup plus de la beauté que du caractère- moral de son œuvre. Ces deux inspirations ne seront jamais réunies; l'une est l'exclusion de l'autre. L'homme du sillon ou de l'atelier, l'ouvrier des campagnes ou des villes peut donner une voix à cette poésie indéterminée qui s'agite vaguement dans les âmes populaires; prenez garde pourtant : dès que cette voix acquiert certaines qualités durables, dès que le chanteur devient un poëte, dès que le sentiment de l'art et l'amour réfléchi du beau s'éveillent en lui, il a perdu déjà les conditions premières qui faisaient sa force; la vérité le préoccupe moins que le succès; ce n'est plus un homme du peuple, c'est un lettré. De là vient que la vraie poésie populaire est anonyme; elle n'existe que dans ces œuvres, nées on ne sait ni où ni commeut, dans ces plaintes, dans ces chansons,, dantj

ces hymnes, que des millions de voix se transmettent d'une génération à l'autre, naïvement modifiées selon les convenances de chaque lieu et les inspirations de chaque esprit. Personne n'a réussi, personne ne réussira à se l'approprier complétement. NS demandez à aucune littérature l'expression sincère d'une telle poésie représentée par un nom distinct; ne la cherchez ni en Allemagne, ni en Angleterre, ni en France; ce que vous trouverez toujours, ce sont des poëtes issus ou non de ce qu'on appelle le peuple, mais qui, en tout cas, ne font déjà plus partie de cette foule dont ils prétendent nous révéler les mystères.

Restent donc simplement des artistes, qui, inspirés par la pensée chrétienne ou obéissant à l'influence démocratique, ont vu dans les mœurs populaires une curieuse matière à mettre en œuvre. Seulement tous ne se ressemblent pas; les uns ont étudié leur sujet avec sympathie, avec dévouement, et ils ont apporté dans cette étude les hautes et courageuses pensées qu'elle impose; ils savent qu'on ne doit parler au peuple que pour l'instruire, et que le vrai moyen de travailler à le rendre heureux, c'est de travailler à le rendre meilleur. Les autres, et c'est malheureusement le plus grand nombre, n'ont cherché dans la peinture des classes inférieures qu'une occasion de succès, une mine à exploiter en tous sens ; ils dessinent des silhouettes rustiques comme on peignait, il y a vingt-cinq ans, des chevaliers du moyen âge : les sarraux bleus et les sabots ont remplacé les lames de Tolède et les manteaux couleur de muraille. C'est pure affaire de mode. La mode vaut mieux, j'y consens, car il y a toujours profit à se rapprocher de la nature, et s'essayer à reproduire la réalité est une tâche plus féconde

que de chercher la poésie dans des magasins de costumes. N'est-ce pas un mal cependant de toucher à cette délicate et dangereuse étude du peuple, sans y apporter des intentions sévères, sans comprendre toute la responsabilité d'une telle mission? Celui qui n'ambitionne que le sucèès matériel n'estil pas exposé à flatter bientôt les passions de ceux qu'il ,veut peindre et à glorifier leurs plus mauvais penchants ?

Dans la vieille Allemagne, je veux dire il y a soixante ou quatre-vingts ans, le péril était moins grave. Les romanciers et les poëtes qui s'efforçaient alors de consacrer en des œuvres d'art les mœurs et les sentiments populaires obéissaient presque toujours à une haute inspiration morale; quant à ceux qui suivaient plus spécialement leurs instincts poétiques, ils pouvaient bien considérer de tels sujets comme une ressource neuve et originale, ils n'avaient pas encore l'idée de s'en servir pour des excitations perfides.

Pestalozzi est le premier qui ait songé sérieusement à peindre la vie du peuple; vers l'époque où Voss écrivait Louise, il composait son gracieux roman Lienhardt et Gertrude (1781), qui reproduit avec tant de charme les joies et les peines d'une existence rustique et prêche d'une manière si douce la loi du travail et les vertus du foyer. Malheureusement Pestalozzi était un moraliste plutôt qu'un poëte; l'absence de l'art se fait trop sentir dans ces tableaux si purs, et lorsqu'il voulut, un an après, dans son roman de Christophe et Élise (1782), continuer cette veine heureuse, la veine sembla épuisée, le raisonnement occupa toute la place que l'invention laissait vide. Il faudrait citer vers le même temps certains récits de Jung Stilling, si le mysticisme de ce tendre rêveur n'avait bientôt dissipé en subtiles songeries

la séve vraiment rustique de ses premiers travaux. Sorti des rangs les plus modestes de la classe ouvrière, Jung Stilling nous a raconté sa jeunesse avec une naïveté incomparable; on voit dans ces simples et poétiques mémoires Heinrich Stilling's Jugend (Jünglinsgsjahre und Wanderschaft 1777) une âme sincèrement populaire grandir et se transformer sous'l'influence de cette vieille Allemagne dont il reste aujourd'hui si peu de traces; du fond de son obscure condition, elle aspire à la lumière, elle se crée un monde surnaturel et se plonge amoureusement au sein de Dieú. Le tableau de sa candide ignorance et de ses aspirations avides au milieu de la vie la plus humble exprime vivement certains côtés du mysticisme des classes inférieures; on comprend toutefois que le point de départ est bien vite oublié et que l'image de la réalité ne tarde pas à se perdre dans maintes fantaisies individuelles. Celui que Goethe appelle un somnambule pouvait bien nous faire entrevoir les illuminations des âmes simples, il ne pouvait être le peintre complet du peuple.

Environ une vingtaine d'années après Stilling et Pesta'lozzi, un homme élevé dans les champs, accoutumé de bonne heure aux rudes leçons de la misère, et aussi étranger par nature aux influences littéraires qu'aux émotions de la politique, un poëte dont rien ne troublait la sérénité d'esprit et de cœur, Jean-Pierre Hebel, chanta dans de populaires idylles les mœurs agrestes au milieu desquelles s'était écoulée son enfance. Seulement, lorsque Hebel écrivit ses Poésies alemanniques, il avait quitté son village natal, il était loin des montagnes où il allait, pauvre mendiant, ramasser du bois avec sa mère; il vivait dans une ville, occupé des doubles

fonctions du sacerdoce et de l'enseignement. C'étaient des souvenirs qui l'inspiraient bien plus que l'impression directe de la réalité; de là le charme idéal de ses poésies, charme irrésistible sans doute, mais qui n'est pas toujours conforme à la franchise de la pensée. Si-Jean-Paul avait plus d'art, si son inspiration, plus soucieuse du vrai, ne s'envolait pas sans cesse dans le bleu et dans les nuées, s'il n'avait pas parlé une langue qui n'appartient qu'à lui, une langue mystérieuse et folle, au lieu de parler l'idiome du peuple; quel poëte eût plus tendrement consolé les humbles que l'auteur de Siebenkœs, le chantre du maître d'école de village? Dans une période bien plus rapprochée de nous, Iinmermann a donné un modèle de poésie rustique lorsqu'il a écrit ce charmant épisode de son roman de Münchausen, les amours d'Oswald et de Lisbeth.

Nous touchons ici à une phase toute nouvelle. Les vieux écrivains, Voss, Pestalozzi, Jung Stilling, Hebel, semblaient depuis longtemps oubliés des poëtes, lorsque le succès des fraîches peintures d'Immermann éveilla peu à peu les imaginations et révéla aux conteurs un domaine fertile. Dès lors, les tableaux rustiques se succédèrent sans relâche : M. Joseph Rank s'empara de la Bohême; M. Berthold Auerbach s'établit dans la forêt Noire; M. Léopold Kompert s'attacha aux paysans juifs, particulièrement aux juifs de l'Autriche, et les peignit en poëte. C'était le temps enfin où George Sand, leur maître à tous, s'éloignant enfin des régions malsaines, découvrait au sein de la nature de merveilleux trésors de poésie et de vérité.

Les vieux poëtes que je signalais tout à l'heure, il faut bien le reconnaître, ont négligé souvent les conditions de

l'intérêt dramatique; mais quelle vérité d'inspiration! Au contraire, depuis cette renaissance de la littérature consacrée au peuple, c'est la sincérité qui fait défaut. Si de grandes commotions sociales n'agitaient pas l'Europe, aurait-on vu en Allemagne et en France tant de romans qui ont la prétention de peindre les classes inférieures? Evidemment non. La secrète pensée qui domine ici, c'est le désir de flatter le peuple et non le souci de son éducation morale. Comparer la nouvelle école avec le groupe naïf où brillent Jung Stilling et Hebel, ce serait donc opposer l'une à l'autre et juger par leurs fruits l'inspiration révolutionnaire et l'inspiration chrétienne, celle-ci ne songeant qu'à éveiller l'orgueil, cellelà se proposant toujours la réhabilitation de l'homme par la pratique du devoir. On reviendra, nous n'en doutons pas, à ces candides interprètes d'un autre temps. Si brillantes que soient telles ou telles créations de l'école moderne, il faudra bien qu'on en découvre le fond, et lorsqu'on saura quelle sécheresse de cœur ou quelles vues insidieuses se dissimulent souvent sous les ruses d'un art incontestable, on appréciera mieux la pieuse simplicité de Hebel, la gravité convaincue de Voss, la douceur fortifiante de Jung Stilling et de Pestalozzi.

Jérémie Gotthelf se rattache à ces aimables et illustres maîtres, non pas certes, on va le voir, par les procédés du dessin (les hardiesses de Gotthelf n'appartiennent qu'à lui), mais par ce fonds de croyances qui domine, qui dirigé toujours dans ses moindres écrits la verve extraordinaire de l'artiste. Ce qui m'attire surtout dans ses ouvrages, c'est précisément ce qui fait le mérite de l'ancienne école et ce qui manque trop à la nouvelle : c'est la sincérité, c'est l'amour désintéressé du pauvre peuple, l'étude patiente de ses

bons et de ses mauvais instincts, le désir d'être utile, le désir ardent de remuer les cœurs et d'y faire lever les germes sacrés. Cette préoccupation est même bien plus ardente chez lui que chez Pestalozzi ou Hebel, car il est obligé de combattre des ennemis tout aussi redoutables. Il possède de plus un vif et audacieux sentiment de l'art, et c'est avec une sortede gaieté vaillante, c'est avec l'allégresse d'un bon ouvrier qu'il se met au travail. Sans l'invasion de la démagogie hégélienne, il eût toujours été un écrivain ingénieux et habile; il n'eût pas su peut-être ce que vaut le talent fécondé par une existence consacrée au bien. Si nous voulons apprécier la merveilleuse vigueur d'une telle inspiration, si nous vou10ilS voir l'union si rare d'un libre cœur d'artiste et d'un chrétien dévoué, étudions les rustiques peintures de Jérémie Gotthelf.

II

Jérémie Gotthelf est un pseudonyme. L'écrivain qui se cache sous ce nom est un pasteur des environs de Berne, M. Albert Bitzius. La renommée de M. Bitzius s'est établie lentement, comme les renommées durables. Bien qu'il eût une vocation littéraire très-marquée, ce n'était pas la gloire d'écrivain qu'il poursuivait; il était préoccupé avant tout de l'action d'un ministère utile, du bien qu'il pouvait faire autour de lui, des cœurs souffrants, des intelligences malades qu'il avait à consoler et à guérir. C'est ainsi que ce nom, appelé certainement à une place très-originale dans la poésie du dix-neuvième siècle, est demeuré longtemps inconnu hors des limites d'un canton de la Suisse. M. Bitzius est né à Morat le 4 octobre 1797. Son enfance s'écoula loin de la ville,

en présence des spectacles grandioses de la nature et dans la saine atmosphère des travaux agrestes. A l'âge de seize ans, il alla étudier la théologie à Berne, puis en Allemagne, à l'université de Goettingue. Ce n'était pas la théologie seulement qui occupait cette vive intelligence : passionné pour la poésie, il s'initia pendant ces années d'études a toute la littérature allemande, y cherchant sans doute les inspirations familières, la grâce domestique et chrétienne, toutes ces richesses morales qu'il devait conserver avec amour pour les opposer plus tard aux inspirations toutes différentes d'une Allemagne en délire. Sept années après, il revenait comme vicaire dans ses campagnes natales, et pendant douze ans, de 1820 à 1832, il put connaître dans ses moeurs les plus intimes ce peuple auquel il avait résolu de consacrer sa vie.

On n'ignore pas combien cette existence ecclésiastique, l'existence du pasteur ou du curé de campagne, a souvent inspiré de poëtes et produit de physionomies originales. Une des meilleures parts de la poésie anglaise, un de ses plus gracieux domaines, c'est ce monde de recteurs et de vicaires 0:1 sourit à côté de l'excellent curé d'Auburn la figure malicieusement naïve du vicaire de Wakefield. Thompson, Penrose, William Cowper, se rattachent par bien des points à cette famille dont Goldsmith a tracé l'idéal. L'Allemagne est riche aussi en tableaux de ce genre; qui ne connaît le vénérable pasteur de Grunau? Hebel était pasteur comme le héros de Voss; un écrivain plein de grâce, le digne traducteur de Lamartine, Gustave Schwab, dont l'Allemagne pleure encore la perte, associait avec amour les sévères fonctions du sacerdoce et les enchantements de la poésie. Un autre rêveur, animé aussi des sentiments les plus élevés, M. Albert

Lnapp, est aujourd'hui pasteur de campagne, et c'est dans cette pure atmosphère que s'épanouissent les chastes fleurs de son imagination chrétienne.

Malheureusement tout cela s'efface; les modèles sont devenus plus rares, et, à supposer même que ces douces physionomies du vieux temps n'aient pas subi d'altération sensible, les poëtes leur ont manqué. Plusieurs même ont pris plaisir à flétrir ces pures images, à introduire dans ce monde candide les troubles et les violences de l'esprit moderne. Je sais tel tableau de M. Henri Heine qui est comme la contrepartie empoisonnée de la Louise de Voss, comme un outrage à toute cette poésie patriarcale dont le pasteur de Grunauest le symbole. L'homme qui a chanté la ruine de la vieille Alle. magne, le railleur impitoyable qui a révélé à sa patrie, avec de funèbres éclats de rire, les misères qu'elle aurait voulu se cacher à elle-même, pouvait-il respecter le secret et solitaire domaine où s'était réfugiée une inspiration si pure? Quand M. Henri Heine peint la maison du pasteur, il nous montre en traits d'une raillerie sinistre le plus désolant tableau : le père est mort, la veuve lit la Bible d'une voix maussade, et autour de cette froide figure bâillent et blasphèment les enfants désœuvrés.

« La pâle lune d'automne sort du milieu des nuages; solitaire et paisible, à côté du cimetière, s'élève la maison du pasteur.

« La mère lit la Bible; le fils a les yeux fixés sur la lampe; à moitié engourdie de sommeil, la sœur ainée s'étend sur sa chaise; la plus jeune dit :

« — Dieu ! comme on s'ennuie ici ! Il faut qu'on enterre quelqu'un pour que nous ayons quelque chose à voir.

« — La mère répond, tout en lisant : — Tu te trompes, il n'est mort que quatre personnes depuis qu'on a enterré ton père, là, près de la porte du cimetière.

f « La fille aînée b,tille : — Je ne veux pas, dit-elle, mourir de faim chez vous : j'irai demain chez le comte; il est amoureux et riche.

« Le fils pousse un éclat de rire : — Il y a, dit-il, trois chasseurs qui vont souvent boire à l'auberge; ils savent faire de l'or et ils m'apprendront leur secret.

« La mère lui jette sa Bible à la tète, et le livre va frapper son maigre visage : — Tu veux donc, damné, devenir un voleur de grand chemin?

« Ils entendent frapper à la fenêtre et voient une main blanche qui leur fait des signes : c'est le père trépassé qui se tient là dehors dans sa noire robe de prédicateur. »

Quel est le sens. des strophes du poëte? Est-ce une plainte qui s'exhale de son cœur, plainte amère, irritée, comme celle du poëte anglais Crabbe, lorsqu'il cherche vainement autour de lui ce que Goldsmith a vu dans le presbytère d'Auburn? Non, la secrète pensée de son œuvre, c'est le plaisir qu'il éprouve à mettre en fuite les pures créations de la poésie allemande, à disperser au loin ses pins gracieux fantômes. Il semble, en effet, qu'à ces cruelles paroles le souvenir de Louise et du pasteur de Grunau s'évanouisse sans laisser de traces, comme les trompeuses images que dissipe la clarté du jour.

'■ Cette poésie et la réalité qui en est la source, si elles ont perdu au delà du Rhin l'importance qu'elles avaient jadis, on les a retrouvées dans une partie de la Suisse. La philosophie hégélienne, qui a pénétré jusque dans le clergé protestant de l'Allemagne et qui sur plusieurs points, dit-on, a fait disparaître les anciennes mœurs, a toujours été repoussée par les pasteurs des cantons de Zurich et de Berne. La présence même de cette démagogie grossière, qui s'était jetée dans leurs campagnes, les avertissait du péril. C'est là que

vivent encore ces familles que Voss a célébrées il y a soixante-dix ans, et si elles ne se meuvent pas dans ces régions idéales où le poëte les a rêvées, si le monde réel qui les entoure, par ses grossièretés et ses violences, ne rappelle pas le cadre consacré de l'idylle, elles n'en sont que mieux placées pour entretenir en elles un vaillant amour du devoir. M. Bitzius, qu'il soit permis de le dire, reproduit depuis longtemps une de ces physionomies excellentes; avant de célébrer l'action du pasteur sur les rudes populations de la Suisse, avant de montrer la transformation des mœurs brutales par les conseils persévérants de l'homme de bien, il a été luimême un de ces actifs ouvriers occupés à détruire à chaque heure du jour les mauvaises semences que chaque heure faisait lever.

On sait quel fut, dans les cantons de la Suisse, le contrecoup de 1830. Le principe aristocratique, rétabli en 1815, s'écroula presque partout. Un parti sérieusement libéral s'empara des affaires, et s'il eût été aussi fort, aussi persévérant qu'il était intelligent et honnête, il eût épargné bien des embarras à l'Europe et bien des misères à la Suisse. Avant que les chefs de ce sage mouvement de réformes abdi- quassent devant la démagogie, il y eut quelques années d'un généreux enthousiasme. A cette aristocratie hautaine qui pesait depuis quinze ans sur le pays, à ces vieilles institu- tions condamnées par l'esprit du dix-neuvième siècle et si arrogamment restaurées, on avait hâte de faire succéder maintes innovations fécondes, maintes réformes exigées par la liberté et la justice. Un noble amour du progrès s'introduisait de tous côtés. L'enseignement populaire, les maisons de secours pour .les pauvres, diverses œuvres de charité et

d'amélioration sociale étaient l'objet des plus sympathiques études. M. 'Bitzius, dans sa petite commune, s'était associé ardemment à toutes ces réformes, à toutes ces espérances généreuses. Nommé en 1832 pasteur à Lützelflüh, il avait senti redoubler son zèle; il n'y avait pas d'ouvrier plus modeste et plus laborieux dans ce travail de régénération qui occupait les intelligences d'élite. Les démagogues vinrent tout arrêter. Ce mouvement désintéressé fit bientôt place aux spéculations acharnées des factieux; le désordre s'empressa de mettre à profit la confiance de l'esprit de réforme; le mal étouffa les semences du bien. C'est alors que M. Bitzius comprit l'urgente nécessité de combattre par sa plume les # influences pernicieuses qui devenaient chaque jour plus menaçantes.

Si toute la Suisse avait à souffrir de la violence des tribuns, le canton de Berne particulièrement était la proie de la démagogie germanique. Tandis que, sous le nom de jeune Allemagne, des écrivains plus prétentieux que redoutables organisaient à Mannheim et à Stuttgart, à Hambourg et à Berlin, une sorte d'insurrection littéraire, le même nom servait à désigner en Suisse le matérialisme le plus hideux. r La jeune Allemagne, dont MM. Gutzkow et Théodore Mundt étaient les coryphées vers 1835, prêchait la réhabilitation 'de la chair avec ce précieux dilettantisme, avec ce mysticisme sensuel auquel les imaginations allemandes se laissent si aisément eniraîner. La jeune Allemagne du canton de Berne, ramas d'aventuriers et de charlatans politiques, prêchait et pratiquait les mêmes doctrines sans le moindre mysticisme, on peut le croire, et avec une espèce d'emportement sauvage : c'était le cynisme le plus effronté, cynisme

qui n'attendait plus que la jeune école hégélienne pour prendre des allures dogmatiques et pédantes. Ce progrès ne lui a pas manqué; c'est vers 1839 environ que l'école hégélienne a fourni une certaine quantité de formules à la démagogie allemande du canton de Berne. On conçoit quel dégoût dut ressentir une âme candide et libérale en présence des ténébreuses milices acharnées à détruire l'ouvrage des gens de bien. Ce n'était plus seulement les généreuses espérances de 1830 que M. Bitzius voyait s'évanouir; pasteur de campagne, dévoué de cœur et d'âme au peuple qu'il était chargé de conduire dans les voies de Dieu, il rencontrait à chaque pas son ennemi. Il résolut de lui disputer vaillamment le terrain. A la propagande du mal il sentit que c'était son devoir d'opposer le prosélytisme d'un enseignement chrétien, d'un enseignement sévère et joyeux, énergique et familier, sous les formes les plus vives et les plus accessibles au peuple. Pourquoi ne peindrait-il pas la vie du peuple luimême? pourquoi ne le forcerait-il pas à réfléchir en lui racontant sa propre histoire? Quel plus beau sujet que celui-là pour un observateur inspiré, pour un artiste que de nobles passions enflamment? M. Bitzius avait trouvé sa vocation : son premier ouvrage parut en 1836.

Cet ouvrage, intitulé le Miroir des Paysans ou l'Histoire de Jérémie Gotthelf, est la biographie d'un pauvre villageois du canton de Berne. Issu d'une famille de paysans où l'aisance ne manquait pas, Jérémie Gotthelf est cependant, dès ses plus jeunes années, soumis aux rudes épreuves de la misère. La cupidité, l'égoïsme, la mauvaise conduite, les jalousies et les désordres intérieurs ont peu à peu ruiné et dispersé cette malheureuse famille. A huit ans, le petit

Jérémie, à peine sevré des caresses de sa grand'mère, est inscrit parmi les mendiants de la commune. Ce qu'il devient alors, l'éducation qu'il reçoit, les exemples dont il est entouré dans les différentes conditions où le sort le place, sa vie de bohémien, son vagabondage de ferme en ferme, -tout cela compose le tableau le plus triste. Ce n'est pas seulement la vie d'un mendiant. que l'auteur a voulu retracer, c'est une société tout entière. Il ne ménage pas les gens des villes, il n'a pas l'intention de dissimuler en rien la dureté des riches, les abus et les injustices du monde; la méchanceté humaine, partout où il la rencontre, est flétrie en traits vifs et brûlants. Il est vrai .que la scène; dans la première moitié du roman, est placée avant 1830, avant cette ardente époque où tous les cœurs semblèrent transfigurés par des espérances si belles. Dévoué à ses paysans, l'auteur sait bien que les plus coupables parmi eux ne sont pas toujours seuls responsables de leurs fautes; ne craignez rien pourtant; ce ne serait pas lui qui forgerait des excuses menteuses ; une impétueuse sincérité l'anime : il n'oublie pas de châtier le vice, il n'oublie pas de montrer à ses vagabonds irrités que la cause principale de leurs maux, que leur plus terrible ennemi est au fond de leur conscience. Ce mélange de sévérité et de tendresse indique tout d'abord la profonde, la paternelle inspiration de M. Bitzius telle que nous la retrouverons sans cesse -dans ses écrits.

C'est un touchant épisode que l'amour de Jérémie et d'Anneli au milieu des sombres images de celte histoire. Cet enfant qui n'a eu que l'enseignement du mal, ce valet méprisé chez qui des maîtres exigeants et cupides n'ont éveillé que des instincts coupables, ce malheureux à qui

\

l'on n'a jamais parlé de Dieu et du soulagement que l'âme éprouve à prier, il y a des instants où il ressent au fond du coeur une désolation infinie. Il est seul sur la terre; seul il vivra, sans qu'une main amie presse sa main, sans qu'une parole affectueuse lui réjouisse le cœur; le vague souvenir de son enfance passée dans la maison paternelle redouble sa cuisante douleur et lui fait comme sentir d'avance les affres de la mort. Une nuit, la maison de son père devient la proie des flammes; le peu qu'il possédait lui-même a péri avec le reste; assis à l'écart sur des décombres, la tête dans sa main, il demeurait plongé dans une sorte de songerie stupide, lorsqu'une main se pose doucement sur son épaule.' C'est Anneli, la servante d'une ferme voisine, une brave et honnête fille à qui Jérémie, quoiqu'il fût souvent touché de sa physionomie bienveillante, n'avait jamais osé adresser une seule parole.. Aussi abandonnée que lui, on dirait qu'elle a senti d'instinct la détresse de son compagnon, et, poussée par un sentiment dont elle ne s'est pas rendu compte, elle a profité du désordre de l'incendie pour venir à son aide; elle a cherché. parmi ses misérables hardes ce qui pouvait convenir à Jérémie, et elle lui apporte un mouchoir de soie. Ainsi commencent les amours de Jérémie et d'Anneli, amours naïves, tendresse charmante et pure; car pour la première fois le pauvre Jérémie a senti le bonheur de ne pas être seul au milieu du monde, et ce sentiment a rempli son âme d'une piété qu'il ne soupçonnait pas. -

Malheureusement, le rude compagnon a bien souvent de violents accès de colère. Anneli seule peut le calmer; mais s'il a bu plus qu'il ne devait, si quelque parole sonne mal à ses oreilles, si le vin et la fureur l'enivrent, qui domptera

cette nature sauvage ? C'est dans un de ces moments terribles qu'il a perdu le respect de son amour. Anneli va devenir mère, et Jérémie veut l'épouser. Mille obstacles inattendus et vraiment odieux s'y opposent : l'autorité refuse de marier le vagabond avant qu'il ait payé ce qu'il doit à la commune pour son entretien et son éducation depuis l'âge de huit ans; le pasteur est un égoïste, le maître chez qui il sert est un despote brutal. Bientôt Anneli accouche et meurt ; le médecin n'a pas voulu l'assister, dans la crainte de n'être pas payé" de sa peine. Jérémie n'a affaire qu'aux plus lâches et aux plus abominables gens de la création. Alors un insatiable désir de vengeance s'empare de lui et lui suggère maintes pensées criminelles; il déclare la guerre à la société, il lui lance des malédictions horribles, il semble tout prêt à se jeter sur le premier venu comme un chien enragé. La nuit, il se lève, il rôde sous les fenêtres des maisons solitaires, il veut porter le déshonneur dans les familles afin de venger Anneli; mais toujours une force mystérieuse le pousse vers la tombe d'Anneli, où il va s'agenouiller et éclater en sanglots.

Arrêté pour ses violences, il s'échappe, passe en France et s'enrôle dans les régiments suisses de Charles X. Là, son éduration morale est continuée par un vieux soldat de l'empereur, par un de ces héros inconnus qui ont parcouru l'Europe au pas de charge; Anneli a purifié son cœur, son intelligence sera ouverte par ce vétéran de la grande armée. La révolution de 1830 éclate; si Jérémie se bat pour obéir il son devoir, ses sympathies sont de l'autre côté, et, quand le combat est fini, il retourne en Suisse avec un trésor d'enthousiasme et d'espérances. Qu'y fera-t-il? Il veut être

maître d'école, il veut travailler à éclairer les pauvres gens, il veut épargner aux orphelins et aux mendiants la dure initiation qu'il a été obligé de subir; il prend part, en un mot, dans son humble sphère, à ce travail d'idées qu'amena la victoire de juillet et qui fut le point de départ de M. Bitzius. En attendant qu'il puisse les servir d'une autre manière, Jérémie Gotthelf écrira sa vie pour les paysans et la leur présentera comme un miroir où ils n'auront pas de peine à se reconnaître avec leurs qualités et leurs vices.

Il y a de magnifiques peintures et des-beautés du premier ordre dans le Miroir des Paysans; -il est évident néanmoins que l'auteur de ce livre n'est pas encore maître de luimême. Ni le fond ni la forme n'attestent une pensée-qui se possède complétement : l'inspiration manque de netteté, et l'art est plein d'inexpérience. Que M, Bitzius soit dévoué à ses paysans, qu'il se sente pour eux de paternelles entrailles, on le voit assez, et c'est là ce qui fait la vie de ces-fortes scènes ; cela suffit-il pourtant? La leçon du récit n'est pas toujours claire; on se demande souvent avec embarras quelle ^a été l'intention précise de l'auteur. Si sévère-qu'il soit avec ses paysans, M. Bitzius semble disposé parfois à excuser certaines violences qni -le trouveraient moins -indulgent aujourd'hui. Tantôt, dans la peinture des défauts populaires, il est âpre jusqu'à la dureté; tantôt on dirait qu'il s'associe aux violences de ses héros et qu'il partage quelques-unes de leurs passions. Je n'ai pas besoin de savoir que ce livre a été écrit en 1836, chaque scène en porte la date. L'auteur, je le comprends bien, cherche à décréditcr -les démagogues d'Allemagne en montrant pour le pauvre -peuple des campagnes plus de sympathies qu'ils n'en auront

jamais ; or, c'est cette lutte précisément, c'est cette émulation de sentiments populaires qui cause le manque de netteté que je signale. M. Bitzius, à l'heure qu'il est, n'est pas moins dévoué aux classes inférieures; il l'est, ce me semble, d'une manière différente ; son inspiration est plus franche, plus décidée, et, par une conséquence toute naturelle, il y a bien autrement d'unité et de vigueur dans ses peintures. Tel qu'il est toutefois, ce livre annonçait une nature énergique, une imagination puissante, une rare faculté d'observateur et de peintre, surtout une âme profonde et pleine d'affectueuses richesses.

Le Miroir des Paysans a été lu avec enthousiasme. Les reproches que la critique doit adresser à l'ouvrage ne lui faisaient aucun tort auprès des lecteurs populaires. Telle parole pouvait mal sonner aux oreilles du paysan irritable et lui faire monter le sang aux yeux ; un instant après, le paysan était attendri. Une page corrigeait l'autre; la bienveillance faisait passer la rudesse. « Quand ce livre fut imprimé, — dit M. Bitzius à ses lecteurs dans la préface d'une seconde édition, — mes amis avaient grand'peur pour moi : on croyait pour le moins que vous alliez me casser la tête ; mais non, je vais et me promène au milieu de vous, toujours le bienvenu, toujours bien traité, et l'image d'Anneli m'accompagne. » M..Bitzius s'était donc emparé de son auditoire, il avait éprouvé ses forces, et il savait ce qu'il pouvait tenter à l'avenir. Une renoncera pas désormais à l'âpreté de ses premières peintures,mais il y ajouteramaintes qualités nouvelles. La joie qu'on éprouve à remplir une tâche bienfaisante s'épanouira dans ses écrits avec une éclatante franchise. Il se créera un langage à'lui, sain, vigoureux, ro.

buste, et, même aux endroits les plus graves, animé toujours d'une verve-cordiale et joyeuse. Vigu-eur et gaieté, tels seront les traits distincts de sa physionomie, et c'est par là qu'il gagnera tous les cœurs. Il a écrit la vie de Jérémie Gotthelf; il a essayé dans ce livre jusqu'où pouvait aller l'audace avec ce public inculte qu'il veut châtier et peindre. L'audace a réussi; il gàrdera ce nom de Jérémie Gotthelf et n'en aura plus d'autre. Ce sera Jérémie Gotthelf qui sera le romancier de la Suisse allemande, et qui adressera à ses frères des réprimandes patriarcales ou de bonnes paroles d'encouragement.

Avant de représenter les mœurs rustiques de l'Oberland, avant de devenir le conleur et le poëte populaire de son pays, Jérémie Gotthelf a voulu encore se préparer à sa tâche en rajeunissant avec un art très-habile et une intention très-élevée de vieilles légendes nationales. Les six volumes de Scènes et Traditions de la Suisse, publiées de 1842 à i8i6, forment un ensemble plein d'intérêt où toutes les qualités de l'auteur se déploient d'une façon harmonieuse. Jérémie Gotthelf demande aux poésies populaires des inspirations et des conseils; il apprend du peuple même l'art d'exprimer ses sentiments et de reproduire ses moeurs ; il montre par là quel vrai sentiment il a de la poésie, et cette poésie, il annonce en même temps qu'il veut toujours la consacrer à un but pratique, qu'il entend lui donner une mission toute chrétienne, la mission d'adoucir les mœurs, de consoler ceux qui souffrent, d'entretenir les braves gens dans la saine gaieté d'une conscience droite. Ces légendes, en effet, il les transforme par son inspiration propre; il en dégage avec habileté le sens secret qu'elles contiennent; sous cette enve-

loppe, précieuse sans doute, mais bien souvent informe, il aperçoit des trésors et il prend plaisir à les mettre en lumière. On peut lui reprocher çà et là de ne pas encore dessiner ses figures avec précision et netteté, de se laisser aller il de trop longs développements où la pensée principale semble se perdre. Le paysan est bavard, il attache du prix aux moindres détails, les plus petits événements doivent avoir place dans son récit; ce trait de caractère est finement reproduit par Jérémie Gotthelf; il oublie seulement que la langue du paysan, même dans ses tours et détours, est vive et arrêtée, que ses métaphores hardies, empruntées directement au spectacle des choses réelles, dessinent vigoureusement la pensée et empêchent la confusion. C'est une étude à poursuivre; Gotthelf sera bientôt maître dans cet art si difficile de faire parler les gens de la campagne sans altérer ni la vérité ni les conditions de la poésie.

Parmi les traditions légendaires mises en œuvre par Gotthelf, je recommanderai les plus courtes, l'Épine noire, le Chevalier de Brandis, le petit Oiseau jaune et la pauvre Marguerite, tableaux bien composés où l'antique parfum de la légende s'associe gracieusement à cette franche odeur de réalité qu'exhal.3 chez le romancier suisse la peinture de la vie moderne. Quant aux scènes plus récentes, elles font déjà pressentir en certaines parties ce que l'auteur accomplira un jour. Dans ce joli roman, la Réconciliation, qui ne contient pas moins de trois volumes des Scènes et Traditions, Gotthelf montre déjà avec quelle finesse il observe les sentiments de l'humanité et comme il excelle à les pein. dre. La théologie chrétienne est admirable pour faire pénétrer profondément dans les mystères du cœur, pour décou-

vrir à des yeux attentifs les replis les plus ténébreux de la conscience; on a été surpris de trouver chez les solitaires, au fond des thébaïdes les plus reculées, cette prodigieuse science de l'homme. Le chrétien, le pasteur dévoué à son petit troupeau, initié à maints secrets de famille, obligé de veille: sans cesse et sur lui-même et sur les autres, ne pourra-t-il gagner rapidement dans une telle étude des trésors d'expérience? Quelles ressources, s'il veut peindre l'homme en de dramatiques tableaux ! Comme cette sagesse pratique donnera un intérêt, une vie, une saveur merveilleuse aux créations de son art 1 La Réconciliation n'est pas un chef-d'œuvre, toutes les parties n'en sont pas également heureuses; mais les aventures du paysan Christen et de sa femme Ameli, ce ménage si longtemps joyeux et att-risté maintenant par la discorde, l'entêtement de la femme, puis les combats qui s'élèvent dans son cœur, ses regrets, ses pleurs, son retour enfin, toute cette naïve histoire, bien que renfermée dans la sphère la plus humble, remplit l'âme d'une pénétrante émotion, tant la vérité est poignante, tant cette franche imagination est échauffée par une science venue du cœur !

Soutenu par l'étude de la vieille poésie populaire de la Suisse, enrichi surtout de tant de profondes observations morales, Jérémie Gotthelf n'a plus qu'à regarder autour de lui. Ces paysans grossiers que le vice et la démagogie lui disputent, il peut les peindre hardiment sur sa toile rustique, sans crainte de manquer aux conditions de l'art. Il a dessiné avec rudesse certaines figures dans son Miroir des Paysans; qu'il les reprenne aujourd'hui en détail, qu'il leur consacre une étude particulière : il a le droit

de les faire poser devant lui, tout ce monde-là lui appartient.

Tantôt il dira l'existence du maître d'école dans un de ces pauvres villages que bouleverse l'esprit de désordre, tantôt il suivra de ville en ville le compagnon du tour de Suisse, et ses vifs tableaux nous reproduiront admirablement toutes les violences et toutes les billevesées de la démagogie helvétique. Quelle franche et dramatique peinture que ce tour de Suisse du compagnon Jacob 1 Quel portrait de cette niaiserie débonnaire qui devient si aisément la proie des charlatans et des coquins! Et plus tard, lorsque le pauvre Jacob, régénéré peu à peu par des souffrances trop méritées, retrouve au fond de son cœur les premières impressions de son enfance, quelle joie chrétienne et naïvement épanouie ! « Le capitaine qui aborde au port avec sa cargaison saine et sauve rend grâce à Dieu s'il a dans l'âme le moindre sentiment de piété; mais l'ouvrier qui revient du tour de Suisse avec un trésor d'expérience, avec son métier dans sa main et son Dieu dans son cœur, combien plus précieuse est la cargaison qu'il rapporte! Et comme il a raison, en se rappelant les bancs de sable et les récifs, les tempêtes et les pirates, d'entonner le cantique de délivrance à la gloire de Celui qui nous a tous sauvés t » Tel est Jacob quand il revient au village où l'attend sa grand'mère; et vraiment, après tant do hardies peintures du vice, après tant de laides images de la violence et de la sottise humaine, après tant de scènes grotesques et hideuses où le malheureux a joué son rôle, il y a plaisir à le voir et à l'entendre lorsqu'il associe toutes les harmonies d'une matinée de printemps à l'allégresse qui remplit son âme. « On marche si volontiers le matin 1 Jacob

s'avancait, léger et dispos ; son cœur, dilaté par la joie, la vraie joie, semblait vouloir embrasser la nature entière. Il aimait les petits oiseaux qui chantaient si bien, il aimait les haies en fleurs, les prairies verdoyantes; il aimait tous ceux qu'il croisait sur sa route et qu'il saluait cordialement; il'eût voulu leur serrer à tous la main, en disant : N'est-ce pas, que Dieu est bon \*? »

Ce retour au devoir et au bonheur après les entraînements du mal est le sujet préféré de Jérémie Gotthelf. J'y vois l'expressive image du rôle qu'il s'est donné, l'image d'un apôtre populaire au milieu de l'anarchie morale de notre âge. Affublés du costume de la démocratie, et déclamant maintes formules prétendues philosophiques, les sept péchés capitaux ont bien des ressources nouvelles pour séduire les âmes simples; le vaillant pasteur les démasque et leur dispute leur proie. Pour sauver les malheureuses victimes, il les suivra hardiment dans la fange. Hier, c'était le niais et violent Jacob endoctriné par l'athéisme; aujourd'hui, c'est un personnage plus endurci encore, c'est Dursli l'ivrogne, Dursli le buveur d'eau-de-vie. Pourquoi M. Bitzius redouterait-il de tels sujets ?Sa mission de moraliste les lui impose; il poursuit toujours son but et n'écrit pas une ligne qui ne doive porter ses fruits. Et puis, si brutal que soit l'objet de sa peinture, il sait qu'il peut tout relever par son vif sentiment d'artiste; il empruntera, par exemple, aux légendes de la vieille Helvétie une tradition mystérieuse, et de ce tableau destiné à peindre et à châtier l'ivrogne il fera une œuvre

1. J'emprunte ces lignes à une traduction française récemment publiée. (Voyez le Tour de Jacob le compagnon, par J. Gotthelf, traduction libre du l'allemand. Genève et Paris, 1854.)

d'une poésie étrange, quelque chose comme une vision de Jean-Paul. Dans les sombres siècles du moyen âge, les sept frères seigneurs de Bürglen, ivres d'une chasse effrénée pendant la nuit de Noël, ont égorgé à plaisir des femmes et des enfants. Un moine, témoin du crime, les a condamnés à sortir de leurs tombeaux tous les ans à pareille heure pour recommencer leur chasse infernale. Si dans l'espace de dix siècles ils ramènent au bien dix hommes perdus de vices, s'ils les rendent à leurs femmes et à leurs enfants en expiation du meurtre, ils retrouveront le repos et pourront se rendormir au fond de leur tombe. Chaque année, les sept chasseurs sauvages sortent de leur lit funéraire, et, emportés par leurs chevaux au milieu des féroces aboiements des chiens, ils battent en tous sens la forêt de Bürglen. Déjà ces terribles porteurs des avertissements de Dieu ont converti huit pécheurs endurcis ; l'ivrogne Dursli sera le neuvième. Cette légende des chasseurs sauvages, interprétée avec un sentiment profond, a fourni au romancier du peuple les plus neuves et les plus dramatiques beautés.

Remarquez bien que Jérémie Gotthelf ne ménage personne; c'est la nature même qui parle et se meut dans ses tableaux avec ses variétés et ses contrastes. On ne peut rien imaginer qui ressemble moins aux fadeurs de l'idyile. Cette douceur, cette tranquillité idéale à laquelle toute âme poétique aspire, ce morceau de ciel bleu qu'il aime à faire resplendir dans ses tableaux, il ne les demandera pas aux procédés de la pastorale ; l'inspiration chrétienne lui suffit pour éclairer sa toile. Bien sûr de tout purifier à l'aide de cette lumière divine, il n'est pas de sujet qu'il puisse redou- ter; il permettra mê.ne à l'inspiration satirique de prendre

joyeusement ses ébats, et lui laissera maintes fois la bride sur le cou. Il y aurait bien des remarques à faire sur chacun de ces récits; mais dans sa fertilité infatigable cette rare imagination a déjà peuplé la Suisse d'une foule de créations vivantes : je me borne à détacher entre toutes celles qui l'ont rendu populaire. Si l'auteur du Miroir des paysans a toujours été en progrès sur lui-même, il y a eu pourtant une heure où toutes ces qualités fraiches et vigoureuses, où toutes ces pures inspirations chrétiennes se sont rassemblées sur une figure choisie. Ces différents types qu'il vient de retracer avec vigueur, l'ivrogne Dursli, Jacques le compagnon, le maître d'école de village, sont assurément des physionomies marquées du sceau de la réalité, des êtres dont le cœur bat comme le nôtre, et voilà bien le signe auquel on reconnaît les maîtres; il y a pourtant tels reproches que l'auteur repousserait difficilement : la réalité est souvent trop crue, certaines scènes sont trop exactes, certains détails trop minutieusement accumulés. Ces reproches, il saura les éviter bientôt, ou du moins il introduira de plus en plus au milieu de ses fougueuses ébauches, au milieu de ces peintures trop luxuriantes, cette lumière sainte qui les transforme : naïf contraste que n'a pas cherché l'auteur, et d'où résulte, nous le verrons tout à l'heure, la dramatique originalité de ses écrits 1 Allons donc tout droit aux œuvres qui ont consacré son nom et l'ont porté au delà des frontières de la Suisse. L'enfant le mieux venu de la nombreuse famille de M. Gotthelf, l'enfant privilégié qui a gagné sans réserve le cœur du peuple suisse, et qui est en même temps la plus vraie, la plus générale, la plus humaine des créations du peintre, c'est Uli le valet de ferme.

IV

Uli est valet de ferme : pauvre, sans parents et sans guides, il remplit sa tâche, parce qu'il faut gagner sa vie; mais aucune bonne pensée ne le soutient, aucune ambition légitime ne lui fait entrevoir des destinées meilleures. Une journée suit l'autre sans qu'il prenne intérêt à son devoir, sans que sa conscience s'éveille et qu'une lueur morale vienne dissiper ses ténèbres. A quoi peut-il s'attacher? Serat-il jamais autre chose qu'un misérable valet, condamné à travailler pour un maître? En proie à ce morne désespoir, Uli demandera aux joies des sens des consolations brutales. Le peu qu'il gagne, il ira le dépenser au cabaret, ou bien il s'enivrera aux coupes empoisonnées de la débauche. Tel est le malheureux Uli, violent, libertin, ennuyé, à charge aux autres et à lui-même, plus malheu.eux mille fois par les désordres de sa conduite que par la condition où le sort l'a placé. Aussi loin que peut remonter sa mémoire, Uli ne se souviendrait pas d'avoir jamais pensé à Dieu. Au milieu de cette stupide ignorance, voyez comme il est triste 1 Les plaisirs grossiers ne réussissent pas à l'étourdir complétement ; il faut qu'il y ait dans cette âme abandonnée un vague sentiment du bien, une confuse aspiration vers une existence mieux réglée. Ah! si quelque influence salutaire pouvait faire germer la semence qui s'ignore, peut-être que tout changerait bien vite ! Ce sera le maître d'Uli qui remplira te bienfaisant office. Le maître d'Uli, Jean, est un paysan laborieux, un cœur droit, une nature grave et douce; il a l'ex-

périence des hommes, et la pratique des devoirs chrétiens a initié cette âme naïve aux secrets les plus élevés de la morale. Ce n'est, croyez-le bien, ni un prédicateur, ni un savant ; sa science, il la doit aux enseignements du travail, aux réflexions que chaque jour apporte, aux bonnes paroles qu'a prononcées le pasteur, et qui ont fructifié dans son esprit.

L'éducation d'Uli par le paysan est un tableau plein de vérité et de charme; lorsque le maître appelle auprès de lui le malheureux valet, lorsqu'il lui exprime avec une gravité familière le sens sérieux de la vie, qu'il lui ouvre les yeux sur lui-même, qu'il l'amène peu à peu à des doutes, à des réflexions vagues, signes précurseurs du repentir, il y a là tout ensemble une franchise rustique et une dignité patriarcale merveilleusement exprimées. La scène se passe pendant une fraîche soirée de la fin de l'hiver, à la porte de l'étable, où une vache en travail est couchée sur son lit de fourrage et mugit par instants d'une façon plaintive. Assis sur un banc et fumant leurs pipes, le paysan et son valet discutent. Le valet est bourru, violent, soupçonneux; le maitre est bon et dévoué. Avec ce sang-froid imperturbable que les diplomates, dit l'auteur, admirent chez les gens de la campagne, il ne s'inquiète pas de la mauvaise humeur d'Uli et continue son sermon. A chaque mauvaise réponse, il oppose une vérité simple, à chaque objection hargneuse une parole consolante. Cependant la vache, prête à mettre bas, s'agite sur la paille de l'étable; il faut aller de temps en temps auprès de la pauvre bête et l'assister dans son travail. Ce mélange de soins rustiques et de moralités sérieuses produit une impression singulièrement vraie; ce ne sont pas là des leçons apprises dans les livres; la morale, dans de telles scènes, est

comme une plante vigoureuse née de la rosée et du soleil, le langage du maître emprunte à la réalité qui l'entoure une force inattendue; on y sent la séve circuler, on sent que c'est bien le résultat et l'expression de la vie.

L'éducation d'Uli ne sera pas terminée en un jour; il faut que l'idée du bien, éveillée dans son cœur, s'y développe peu à peu. Son maître lui a expliqué naïvement la nécessité et la salutaire influence des rudes labeurs, il lui a fait entrevoir le jour où le travail, l'économie, la bonne conduite, lui assureront une existence indépendante; dès lors Uli a pris goût à la vie, il s'est attaché à son devoir, une transformation profonde s'est opérée dans son âme. Tout n'est pas tini cependant. Dépourvu d'expérience et prompt au découragement, il a besoin que son 'guide le surveille sans cesse. Maintes scènes originales et charmantes fourniront au maître l'occasion de compléter son œuvre. A peine entré dans la voie du bien, Uli est impatient de recevoir sa récompense; il veut se marier, il aspire à devenir maître, et telle est sa candeur, qu'il serait la dupe de la première fille venue, si le bon guide n'était là, attentif à tout ce qui se passe et dévoué à son cher Uli. Déjà Uli s'est acquis une petite somme d'argent; il mérite d'en gagner davantage, car il est actif, intelligent, dévoué, et dans toutes les vallées d'alentour on le cite comme un modèle. Jamais la maison du maître n'a été si bien tenue, jamais les chevaux n'ont été si propres, les vaches si bien soignées, les blés si abondants et si beaux. Jean voudrait augmenter le salaire d'Uli, mais il l'a déjà fait autant que le lui permet sa fortune : quel parti prendre? Il trouvera une condition meilleure pour lui;. il le placera comme premier garçon de ferme dans le domaine de son-

cousin Joggeli. Rien de plus touchant que les adieux d'Uli à son maître, à la famille, à la chère maison où il a goûté pour la première fois les franches et saines jouissances du travail, les ineffables douceurs d'une conscience satisfaite.

La seconde moitié du roman, la plus importante et la plus belle, nous montre Uli chez son nouveau maître. Celui-là ne ressemble guère au premier : paresseux et plein d'orgueil, il ne surveille rien, et veut cependant avoir l'air de diriger tout. Uli arrive à temps; que de changements sont nécessaires dans ce domaine si mal conduit 1 Dès le premier jour, Uli a vu tout ce qu'il y avait à réformer; il prend au sérieux sa tâche de premier garçon de ferme, il oblige garçons et servantes à se lever plus matin, il veut que l'étable soit plus propre et les bêtes mieux tenues; il parcourt le domaine et trouve à chaque pas des améliorations à faire ou des abus à détruire : c'est toute une révolution. Ne vous étonnez pas qu'Uli ait de terribles luttes à soutenir contre ce peuple de valets fainéants. Uli est brave autant qu'honnête; il a des poings vigoureux au service d'une conscience droite; il saura bien maintenir son autorité malgré l'incurie et la mauvaise humeur de Joggeli. Celui-ci est tout humilié, en effet, de la supériorité de son serviteur. « Est-ce lui qui commande? ne suis-je rien chez moi? » s'écrie-t-il sans cesse, et, s'il n'ose donner tort à Uli, il soutient pourtant en secret les valets révoltés. Uli ne leur donne pas seulement l'exemple d'une vie laborieuse et dévouée aux intérêts du maître; il est pieux et respecte les lois du Seigneur. Il se souvient du temps où il allait au cabaret chaque dimanche : qu'il était malheureux alors! comme tout lui était à charge! comme le monde entier était triste! et quelle honte il éprouve, quand

il pense à cette période si mal employée de sa jeunesse! Maintenant il ne passerait pas un dimanche sans aller entendre les instructions du pasteur; revenu à la ferme, il lit la Bible, il pense à tous les bienfaits dont la bonté divine l'a comblé, il l'en remercie d'un cœur joyeux et s'encourage ainsi lui-même à la pratique du bien. De telles habitudes sont toutes nouvelles, comme on pense, à la ferme de Joggeli. Maître ou valets, personne ne va au temple et ne connaît seulement le visage du pasteur. Uli sera en butte aux plaisanteries les plus grossières, mais il a réponse à tout. Ces scènes d'intérieur sont décrites par M. Gotthelf avec un admirable sentiment de la réalité. Tout cela est vivant, tout ce monde de la forme, palefreniers, charretiers, vachers, est reproluit en traits qui ne s'oublient pas. Si le peintre semble quelquefois se perdre en de menus détails, l'intérêt cependant ne languit jamais; des incidents variés viennent sans cesse agrandir le tableau et compléter la peinture des moeurs rustiques en même temps que l'éducation morale d'Uli.

Au milieu de cette lutte de tous les instants, que de fois le pauvre Uli regrette son premier maître! Il a tort; il saura plus tard que Dieu a ses desseins cachés, et qu'il faut suivre docilement, à travers les épines et les ronces, la voie qu'il nous indique. D'abord, son éducation ne serait pas complète, s'il n'avait pas à lutter; la pratique du bien lui était trop facile sous son bon maître Jean; il n'est pas mal que, pour s'affermir dans la droite route, il ait affaire à un patron orgueilleux et déliant, à des valets sans conscience, à des obstacles de toutes les heures. Et puis, qui sait l'avenir? c'est peut-être là que sa récompense l'attend. Parmi les servantes de la maison, il y a une jeune fille dont la beauté et le chaste

maintien l'ont frappé : c'est Frèneli. Une sorte de noblesse naturelle brille dans toute sa personne. A voir ses allures décentes, sa bonne grâce si modeste, on comprend que la dignité ne tient pas au genre de travail, mais au caractère. Frèneli occupe une position à part dans la famille; née en dehors du mnriage, elle ne connaît ni son père ni sa mère; la femme de Jnggeli en sait plus long sans doute, car elle appelle Frèneli sa petite cousine, et elle veille sur elle avec une sollicitude où la charité n'entre pas toute seule. Frèneli cependant n'est pas autre chose qu'une humble servante; sans parents et sans nom, elle ressent parfois une tristesse amère qu'elle ne surmonte qu'à force de courage. Cette belle jeune fille, Uli l'aime bientôt sans se l'avouer à lui-même; son cœur lui rit dans le corps chaque fois qu'il la rencontre; il est heureux de voir sa physionomie douce, sa gravité prévenante, son chaste et bienveillant sourire. Frèneli, de son côté, malgré la réserve de ses allures, semble veiller sur Uli; elle est son amie inconnue et discrète au milieu des inimitiés qui le menacent. Si un complot est formé contre Uli, Frèneli sait tout, elle a tout vu, et les mauvais desseins seront déjoues. Il y a je ne sais quelle délicatesse charmante dans ces naissantes amours, délicatesse qui n'a rien de faux, rien de factice, et qui s'associe parfaitement à la naïve rudesse des mœurs populaires. Auprès des grossières figures du palefrenier et du charretier, à côté de la physionomie soupçonneuse de Joggeli, ce tableau d'Uli et de Frèneli, atlirés si discrètement et si délicatement l'un vers l'autre, est rempli d'une grâce qui parfume tout le livre.

Uli cependant a encore plus d'une épreuve à traverser, plus d'un enseignement à recevoir. Il est toujours trop

pressé, le brave Uli, d'obtenir la récompense qu'il a méritée. C'est là un excellent trait et d'une vérité singulière. On quitte la route du vice, on revient à la pratique du devoir, et, comme si le devoir n'était pas son propre but à luimême, comme si ce n'était pas déjà une récompense assez précieuse que la joie de la conscience, on aspire à une récompense matérielle, on est impatient d'en jouir. Cette impatience pourrait bien être funeste à l'imprudent Uli. Déjà, chez son premier maître, attiré par l'espoir d'une dot et le désir d'être fermier, il avait failli être dupe; la tentation va être bien plus forte cette fois, et il n'y échappera que par miracle. La fille de Joggeli, Élise, cherche un mari depuis longtemps. Quel fermier voudrait d'une telle femme dans toutes les contrées d'alentour? Passe encore la laideur, mais elle est paresseuse, désagréable, hautaine; elle a des prétentions inouïes, elle veut faire la dame, grasseyer le français, s'habiller à la dernière mode, et Dieu sait comme tout cela lui réussit! C'est une vraie caricature que cette sotte fille. On sent dans cet excellent tableau l'honnête vengeance du pasteur; on voit avec quelle joie il livre à un ridicule impitoyable ces prétentions qui amènent la fainéantise et encouragent le dédain des vieilles mœurs. L'auteur s'est abandonné ici à toute sa verve ; le portrait d'Élise est dessiné avec une gaieté humoristique et une vérité parfaite.

Comment se fait-il que le brave Uli se laisse prendre aux cajoleries de cette laide créature? Personne mieux que lui n'apprécie le travail et les vertus honnêtes. Frèneli, il le sent bien au fond de son cœur, serait pour lui l'idéal d'une femme aimée, d'une femme bonne, gracieuse, alerte, souriant pour ainsi dire aux plus rudes labeurs et répandant

une franche gaieté autour d'elle; mais épouser la fille du maître, être sûr de devenir maître un jour, hériter de ce beau domaine qu'il cultive avec tant de soin, ces brillantes espérances lui ont tourné la tête. Frèneli a tout vu, elle a tout deviné ; elle sait les prévenances effrontées de cette laide Élise et la faiblesse d'Uli; elle a l'air pourtant de n'en rien savoir; elle en souffre, mais elle se tait. Elle avait cru à l'affection d'Uli, son rêve se dissipe, son bonheur s'évanouit en fumée; elle renferme sa douleur en elle-même, et rien n'altérera la dignité instinctive de son âme. Heureusement pour Uli, Élise décide sa mère à aller passer quelques jours aux bains de Gurnigel, dans une vallée voisine. C'est une occasion pour elle d'étaler ses robes et de déployer ses belles manières. La caricature devient ici plus amusante encore : les niaises coquetteries d'Élise, les compliments ironiques des messieurs de la ville et ses grotesques réponses, tout cela compose le plus piquant tableau de genre. Il faut l'entendre lorsqu'elle tend ses glnanx pour attraper les galants; elle est riche, elle anra telle somme de son père, et ceci, et cela, et cela encore; bien heureux qui héritera avec elle! On la fait bavarder, on rit, on se moque, non pas tous cependant; à hâbleur, hâbleur et demi; il y a là un certain marchand de coton, grand négociant, à l'en croire, spéculateur intrépide et habile, en relations avec toutes les fabriques de la Suisse et de la France, qui n'a pas de peine à s'emparer de l'imagination d'Élise. Cet aventurier, espèce de rustre endimanché, est le mari qui lui convient. De retour à la ferme, Élise est bien fière d'annoncer son prochain mariage avec un marchand de la ville. Qui est bien mystifié alors? C'est Uli. Il est furieux; le dépit et la honte, sans

parler des reproches de sa conscience, rendent sa position insoutenable; il serait tout prêt à quitter la ferme, si Frèneli, son guide toujours présent, ne lui conseillait de rester et de déjouer par son indifférence les railleries qui le menacent.

Est-il nécessaire d'ajouter que Frèneli sera bientôt sa femme? Toute cette fin du roman est pleine d'une fraîche et adorable poésie. La femme de Joggeli est une bonne créature, aussi affectueuse que son mari est hargneux; elle aime sa petite cousine, elle sait tout ce que vaut Uli, et, voyant bien qu'ils s'aiment depuis longtemps sans se le dire, elle voudrait les marier. Elle a encore d'autres projets : Joggeli commence à se faire vieux, pourquoi n'affermerait-il pas son domaine? et quel autre fermier trouverait-il plus laborieux, plus économe, plus fidèle que l'excellent Uli? Pour cela, il faudrait à Uli deux choses : une bonne ménagère et quelques avances en argent. La ménagère, ce n'est pas là ce qui l'embarrasse; mais l'argent) Elle prend le parti d'aller trouver l'ancien maitre d'Uli, ce bon maître qui a fait ce bon serviteur, qui l'aime si sincèrement, et qui certes lui prêtera sans hésiter. Un matin donc, elle part pour la ferme du cousin Jean ; elle se fait accompagner par Frèneli, et c'est Uli qui conduit la voiture. C'est un samedi; la matinée est charmante, une fraîche et poétique matinée de mai. Il parait que le samedi est, en Suisse, le jour consacré aux promenades des fiancés. Partout où ils passent, sur la route et dans les villages, à voir ce beau garçon et cette belle fille, qui ne croirait voir un de ces couples heureux parcourant gaiement le pays sous l'œil charmé de leur mère ? A chaque auberge où ils s'arrêtent, l'hôtesse les complimente. Fr''-

neli, toute rouge, toute confuse d'abord, finit par se fâcher; elle se fâche sérieusement lorsque l'ancien maître, après avoir promis ce qu'on lui demande, veut terminer tout et marier les deux jeunes gen... — Il ne m'aime pas, dit-elle; il a voulu épouser Élise; c'est par dépit qu'il s'adresse à moi. — Et sa fierté se révolte, cette. fierté naturelle et charmante qui fait de cette simple fille une créature d'élite.

L'auteur a traité ces jolies scènes avec une franchise et une délicatesse dignes des plus grands éloges. Qu'y a-t-il dans ces humbles événements? Peu de chose, à ce qu'il semble. Comme on s'y intéresse pourtant 1 Comme on suit avec charme, avec anxiété, ces alternatives d'un cœur amoureux et fier 1 Comme on tremble pour Uli, comme on a peur pour Frèneli qu'elle ne repousse l'âme dévouée qui lui offre toute sa vie et tout son amour 1 La nuit porte conseil, dit le vieux proverbe. De retour à la ferme, Frèneli, pendant toute la nuit, ne peut fermer l'œil. Elle pense à Uli, sa fierté a disparu ; il ne lui reste plus dans l'âme que le souvenir de son amour; elle entend encore résonner à son oreille la chère voix qui lui demande pardon, qui avoue naïvement une folle erreur, qui lui jure une affection éternelle. Elle est persuadée, enfin; elle sait qu'Uli n'a jamais cessé de l'aimer; elle craint alors d'avoir désespéré ce cœur candide, elle a peur qu'Uli ne soit parti pour toujours; troublée, inquiète, elle ne saurait demeurer en place; elle se lève longtemps avant l'aube, et descend dans la cour. Une forme vague lui apparait auprès de la fontaine : c'est Uli; elle s'approche doucement, doucement, le cœur rempli d'une tendresse illeffable, et pose ses deux mains sur les yeux de son fiancé. — C'est toi, Frèneli, dit le jeune homme, — et Frèneli est dans

ses bras, versant des flots de larmes. Les scènes qui suivent, lés fiançailles, le mariage, les admirables discours du pasteur, la noce tranquille et chaste dans la maison de l'ancien maître, sont éclairées des plus purs rayons de la beauté mo raie. Cette franche et familière histoire, où tant de petites aventures ont l'air de 'se succéder au hasard, se termine avec une majestueuse noblesse; à cette lumière, tout s'ordonne, 10ut se classe naturellement, les moindres détails ont leur signification, et une merveilleuse un lté s'établit. Image vraie de la destinée humaine, où toujqurs, lorsque la loi du devoir y préside, un événement, une journée, une heure, un éclair au moins, un éclair du foyer céleste illumine et couronnel'existence entière r

V

Ce livre, Uli le valet de ferme, est aujourd'hui comme le manuel du paysan d'un bout à l'autre de la Suisse allemande. Dans chaque ferme on a le précieux volume ; on le lit aux heures du repos, on le lit le dimanche après la Bible. Quand on a fini, me disent des personnes bien renseignées, on recommence; de la dernière page, on revient sans se lasser à la première, on ne veut pas se séparer d'Uli. Il semble que ce soit en même temps un type, un modèle respecté et un être réel, un brave compagnon qu'on a connu, qu'on a vu à l'oeuvre, qu'on a tendrement aimé, et dont on se souvient avec bonheur. Bien mieux, il est toujours là; on le' voit, on l'entend, on se règle sur son exemple. Bien des gens qui n'avaient jamais eu l'idée d'aller au temple ou à l'église, ou

qui redoutaient les moqueries du prochain, sont devenus moins négligents ou plus courageux, assure-t-on, depuis qn'Uli leur a montré la route. Uli est l'idéal que le pauvre valet de ferme voit sans cesse devant ses yeux, qui donne du cœur à tout travailleur rustique et le soutient aux heures de défaillance. Ressembler à Uti, c'est le grand point : que de bonnes pensées, que de charmantes espérances dans ce mot-là 1

Pour obtenir des résultats de cette nature, il faut certes et une inspiration profondément humaine et un art accompli. Le secret de M. Jérémie Gotthelf, je le sais, c'est son amour pour ces paysans de la Suisse qu'il vent arracher aux mauvaises mœurs, c'est son ardent désir de repousser la propagande démagogique et de vaincre la barbarie. Cette excellente inspiration toutefois ne suffirait pas sans un vif sentiment de l'art, sans une richesse naturelle d'invention poétique. M. Jérémie Gotthelf est un artiste du premier ordre, un artiste qui paraît ne relever que de lui-même. 11 a créé un genre, ou du moins une forme qui lui est propre; il sait, il voit, il sent les choses de la campagne avec une franchise énergique, avec une sympathie pénétrante, et il a pour les reproduire des procédés et des couleurs d'une singulière originalité. Le plus souvent les autres romanciers rustiques ont recours à une simplicité affectée ou à une poésie d'emprunt; dans les peintures les plus ingénieuses et les plus belles, il y a presque toujours un endroit où l'artifice de la composition se substitue manifestement à la réalité, où le faux éclate et se trahit. Rien de pareil dans les récits de Gotthelf; c'est bien le tableau de la vie qui se meut sous nos regards. Les longueurs mêmes du récit (l'auteur ne s'en

fait pas faute) ne sont jamais complétement sans excuse. 0 l'heureuse habileté dans ce qui semble parfois une négligence! le charmant va-et-vient! que ce babil de la ferme est reproduit avec gaieté 1 comme tout cela chante et bavarde au milieu des gloussements des poules et des beuglements des vaches! L'idiome de l'auteur, tout imprégné d'odeurs agrestes, a vraiment une saveur étrange. Je ne sais comment un traducteur s'y prendrait pour faire passer dans notre langue tant de métaphores hardies, tant d'images et de corn paraisons nées du sol même ou directement prises au langage du paysan; moins copieux est le beurre de la ferme, moins vivaces et moins parfumés sont les pâturages de l'Oberland.

L'histoire d'Uli était trop bien appropriée aux desseins de Jérémie Gotthelf pour qu'il n'eût pas l'idée de poursuivre cette excellente veine. C'est une entreprise périlleuse de continuer une œuvre qui a réussi; en voulant achever le portrait, on court le risque de l'affaiblir; le premier feu de l'invention n'est plus là, les couleurs s'éteignent, et, au lieu d'une œuvre vivante, on n'a le plus souvent que la pâle copie d'une vigoureuse peinture. Jérémie Gotthelf a évité ce péril, cette suite de l'histoire d'Uli n'est pas une répétition des tableaux qu'il avait si heureusement imaginés : si le personnage principal est le même, le sujet est tout différent et devait fournir des ressources fécondes à une imagination bien doué". Uli le fermier a aussi son éducation à faire, mais cette éducation ne ressemble en rien à celle du pauvre valet. Il y a, je l'ai dit, un mélange de gaieté vaillante et de noblesse morale dans le tableau d'Uli s'élevant peu à peu à la dignité d'homme; là, tout est jeune, frais,,

joyeusement épanoui; on respire ces parfums vivifiants qui semblent s'exhaler des sillons nouvellement remués, lorsque le travail, par une belle matinée, ouvre l'intelligence la plus humble à des émotions ineffables. C'est l'adolescence de l'âme et du corps sous la clarté d'un ciel pur. Dans Uli le fermier, la jeunesse est passée avec ses suaves et austères enchantements; des obligations plus graves sont imposées à un âge pins mûr. Uli a pris à ferme le domaine de Joggeli; il doit payer chaque année une forte somme, sans compter les intérêts de l'argent que lui a prêté son ancien maître. L'entreprise est sérieuse ! le fardeau pèse lourdement sur ses épaules. Sans doute il est actif, courageux, et il a pour femme une ménagère intelligente et dévouée, comme on n'en trouverait pas une seconde dans tout le canton de Berne. Que de soucis cependant 1 que de nuits sans sommeil 1 La veille, il n'avait qu'à songer au présent ; il saura maintenant toutes les inquiétudes de la responsabilité. Se trouver le chef d'un domaine considérable et pourtant ne pas être en réalité le vrai maître, commander là où il a été valet et être obligé de penser sans cesse que cette belle situation est précaire, que son bonheur dépend de la pluie et du soleil, qu'une seule négligence peut tout compromettre, qu'il est exposé du soir au matin à redevenir Gros-Jean comme devant, ah 1 ln pauvre Uli apprend chaque jour combien cela est dur.

Il faut qu'il apprenne encore bien d'autres secrets. Ce livre est un véritable enseignement pratique, un naïf et poétique manuel de sagesse populaire. Les imprudences, les fautes, les leçons souvent cruelles de la vie, les consolations les plus instructives, tout y occupe sa place. Uli semble bien changé par instants ; dévoué aux engagements qu'il a pris

et peu habitué à ce continuel souci de l'avenir, il devient triste et taciturne; sa chère Frèneli, toujours si ingénieuse à répandre la gaieté dans la maison, ne parvient plus à le dérider. Il est sombre, il a perdu sa bonne conscience d'autrefois, il a oublié Dieu comme au temps où rien ne l'intéressait dans la vie, car des causes contraires amènent souvent des résultats assez semblables, et ce qu'a produit une insouciance brutale, la préoccupation trop constante des intérêts les plus légitimes peut le produire également. La différence, c'est qu'Uli ne renie pas Dieu; il oublie seulement de recourir à son aide. Ce n'est pas en paroles, ce n'est pas dans sa croyance qu'il est athée ; c'est dans sa conduite de chaque jour. Hélas ! combien de gens le sont ainsi 1 Ces graves instructions religieuses ressortent toujours chez Gotthelf du développement même de l'action; point de dogmatisme, point de morale intempestive; les scènes se succèdent, la fable s'agrandit, le tableau des embarras et des infortunes du fermier se déroule avec une émotion croissante, et la leçon apparaît naturellement, comme le fruit né de la fleur.

Au milieu de cette douloureuse histoire, la figure de Frèneli se revêt sans cesse d'une grace. plus sérieuse; elle est le bon génie de la maison. Comme elle a le cœur plus serein, son esprit est plus croyant aussi, et Uli ne se trompe jamais quand il suit ses conseils. Cette création de Frèneli fait le plus grand honneur au romancier. Je n'en dirai pas autant d'un personnage assez étrange'qui vient à point dans les dernières scènes pour amener le dénoûment, et qui ne me paraît guère appartenir à cette réalité dont Jérémie Gotthelf est le peintre ordinairement si sincère. Quand Joggeli et sa femme sont morts, quand le domaine est mis en

vente et que le pauvre Uli, à demi ruiné déjà par une mauvaise année, va être obligé de chercher fortune ailleurs, l'acheteur à qui appartiendra la ferme est un certain paysan nommé Hagelhans, être mystérieux, farouche, redouté et maudit à quinze lieues à la ronde, qui vit retiré dans sa maison solitaire, en compagnie d'un énorme chien aussi terrible que lui. Ce sauvage, dès qu'il entre dans sa nouvelle ferme, a tout à coup maintes prévenances pour Frèneli ; bien plus, ce formidable chien, l'effroi de toute la contrée, vient lécher tes mains de la jeune femme et s'apprivoise avec les enfants. Frèneli apprend bientôt que Hagelhans est son père, et qu'elle a eu pour mère celle qui l'a si tendrement élevée, celle qu'elle appelait sa cousine, la femme de Joggeli. Irrité pour maintes raisons contre la mère de son enfant, en proie à une misanthropie implacable, Hagelhans vivait seul avec son fusil et son bouledogue; mais, du fond de sa ténébreuse retraite, il avait suivi les progrès de sa fille, il a su son mariage avec Uli, et maintenant qu'ils vont être expulsés de la ferme, il arrive, à la fois bienfaisant èt bourru, pour mettre fin à leurs peines. Je ne nie pas qu'il y ait dans cet épisode inattendu des détails pleins de poésie ; il est évident toutefois que l'auteur n'est plus sur le terrain où il a trouvé de si précieux trésors. Il n'est pas besoin d'une attention exercée pour surprendre ici je ne sais quel accent de mélodrame; une fantaisie douteuse a pris la place de la réalité. Combien j'aime mieux Jérémie Gotthelf quand il ne cherche pas la poésie ailleurs que dans les sillons de son pays, dans la ferme remplie des bruits harmonieux du travail, dans la grange où résonne le fléau, dans l'étable où mugit la vache nourricière !

A part ce reproche, Uli le fermier ne le cède pas à Uli le valet. C'est la seconde période, la période grave et soucieu e d'une même existence bien conduite ; il y a plus d'expérience, plus de profondeur, une raison plus haute et de plus mâles combats. L'éducation d'Uli s'achève dans des épreuves qu'il ne soupçonnait pas lui-même. Il a appris que chaque jour a sa tâche, et qu'à chaque heure est attaché un devoir; il sait qu'il faut se défier sans cesse de soi; il ne se reposera plus sur ses victoires passées. Frèneli a laissé ignorer à Uli qu'elle est la fille de Hagelhans, et que le riche domaine leur appartiendra un jour. Elle. craint pour lui l'influence mauvaise d'une richesse que le travail n'aurait pas encore justifiée. « Le temps s'approche pourtant,— c'est ainsi que finit cette sévère et charmante histoire,—le temps s'approche où Hagelhans dira ce qu'il est, où Uli, de simple fermier, deviendra un riche paysan. Frèneli voit arriver ce jour avec inquiétude; elle tremble à l'idée de cette nouvelle épreuve. Seront-ils assez forts tous les deux pour la traverser heureusement ? Voilà ce que bien souvent chaque jour elle demande à sa conscience. Pour nous, nous croyons qu'ils le peuvent. Dieu qui les a secourus à travers tant de peines et leur a fait gravir tant de roches escarpées, Dieu maintiendra leurs pieds dans la droite route, à présent qu'ils n'ont plus qu'à marcher dans la plaine au milieu d'une magnifique nature. »

VI

Ces deux romans, Uli le valet de ferme et Uli le fermier, pourraient suffire à une popularité durable ; M. Jérémie

Gotthelf toutefois n'est pas homme à se reposer sur le succès : il sait que le mal se multiplie sous mille formes, et que la vie est un combat. Ces missionnaires d'une nouvelle espèce qu'il envoie de village en village prêcher la concorde et le travail, la charité et la confiance en Dieu, il veut sans cesse en augmenter le nombre. Ce n'est pas assez d'Anneli et de Jérémie, de Christen et d'Ameli, de Jacob et du maître d'école ; ce n'est pas assez même d'Uli et de Frèneli ; il est toujours prêt à fortifier sa phalange. Si bien écoutés qu'ils soient du peuple des campagnes, Uli et Frèneli ne peuvent pas tout lui dire ; il est urgent de diviser le travail, il faut qu'à toutes les passions funestes, à tous les mauvais instints exploités par la démagogie et la débauche, un frère d'Uli, une sœur de Frèneli viennent opposer l'image d'une sagesse qui n'est jamais chagrine, d'une morale qui ne tourne jamais au pédantisme. Et puis l'auteur y prend plaisir lui-même : quoique la plus grande part de son originalité réside peut-être dans la ferveur de son prosélytisme chrétien, sa verve.d'artiste, on le sent, est heureuse de se donner carrière. Il aime à reproduire dans sa franche liberté tout ce monde qui l'entoure; satirique ou affectueux, il ne se lasse pas de reproduire le mouvement de la vie poputaire, et il y va, comme on dit, bon jeu bon argent, avec un entrain et une cordialité qui réjouissent l'âme.

L'histoire de Jean Joggeli, par l'élévation des sentiments, par la grâce et la vigueur des détails, ne se place pas trèsloin d'Uli le valet de ferme et donnerait lieu. aux mêmes remarques. Il y a quelque chose de nouveau dans les Récits et tableaux de la vie populaire en Suisse : c'est une série d'esquissès charmantes, ébauches, croquis, silhouettes rapide-

ment enlevées, où se retrouve toujours le pinceau du maître. Jérémw Gotthelf, on le voit par cette vivante galerie de portraits, est bien le véritable historien des paysans. Un critique allemand, quoique très-hostile à l'inspiration chrétienne de l'auteur, s'extasiait l'autre jour sur la grandeur épique, sur la majestueuse simplicité de ses personnages, et il y voyait quelque cho::-e d'analogue à la poésie d'Homère. Jérémie Gotthelf, assurément, serait le premier à repousser de tels éloges : il trouverait sans peine quelque bonne formule suisse qui déconcerterait le critique, et il s'en irait reprendre son entretien avec le vacher de la ferme; il est certain cependant que cette vigoureuse reproduction de la nature dans ce qu'elle a de plus simple présente souvent une dignité singulière. Il y a telle nouvelle qui a la gravité de l'histoire : à voir agir et parler ses paysans, on dirait des événements qui intéressent les annales de l'humanité et des personnages qui ont vécu il y a des siècles, tant la simplicité du récit eu agrandit les proportions. Voyez ces paysans, Christen et Joggeli, allant de ferme en ferme chercher une femme : ne croirait-on pas, à de certains moments, lire une de ces chroniques mérovingiennes où M. Augustin Thierry a puisé la peinture des moeurs barbares ? Ces Récits et tableaux contiennent de vrais trésors. A côté des scènes de village, l'auteur a placé des anecdotes plaisantes comme le poëte Hebel en a recueilli et raconté à l'usage des paysans de ce temps-là. M. Bitzius s'est essayé aussi dans certaines scènes fantastiques, songes et visions à la manière de JeanPaul; mais il fait mieux pourtant de ne pas quitter le sol où il est maître, la rue du village, la cour de la ferme, l'étable et le banc extérieur où il a tant de fois conversé avec Uli.

Je dois signaler toutefois un tableau du moyen âge, Kurt de Koppingen, qui dépeint énergiquement les déprédations des barons féodaux et la stérilité du sol entre leurs mains maudites. Dans cette vallée qui pouvait à peine nourrir quelques seigneurs désœuvrés, on compte aujourd'hui les plus riches fermes du pays, et des centaines de familles y vivent dans la joie du travail. On aime à voir le peintre des paysans glorifier sans amertume et sans violence les conquêtes sacrées de la sueur humaine.

J'ai indiqué l'inspiration satirique, très-reconnaissable et très-vive chez Jérémie Gotthelf, à côté de la pensée chrétienne qui a dicté ses principaux ouvrages. Cette veine de gaieté hardie tend à se développer de jour en jour dans les dernières compositions du romancier. Il semble que 1848 l'ait mis en train. Cet observateur à qui rien n'échappe n'a pu voir sans éclater de rire les parodies de l'esprit révolutionnaire exécutées par les démocrates de village. Avec sa verve créatrice et sa franchise de langage, avec sa joyeuse imagination et son bon sens si élevé, Jérémie Gotthelf n'at-il pas tout ce qu'il faut pour être un Aristophane rustique ? Il vient de débuter dans cette voie, et déjà il y a produit un chef-d'œuvre : c'est l'histoire d'une association de paysans qui veulent mettre leur travail en commun, à l'exemple des ouvriers de la ville. Ils ont entendu parler des promesses des tribuns, ils croient naïvement que l'association est une sorcière ou une fée qui va leur prodiguer des trésors. L'association, qui oserait le nier? est, en bien des cas, une force immense; le malheur, c'est que les tribuns oublient le plus souvent de recommander les conditions premières sans lesquelles toute promesse n'est que mensonge. Que faut-il

mettre en commun? Le travail apparemment, la bonne conduite, l'honnêteté, l'économie; c'est toujours là qu'il faut en revenir. Si les braves gens qui entendent vanter les merveilles de l'association se croient affranchis par là des lois éternelles de l'ordre moral, tout est perdu; or, le langage démocratique n'encourage que trop, comme on sait, ces grossières méprises. C'est dans un petit village du canton de Berne que s'organise l'association ouvrière dont Jérémie Gotthelf nous raconte les divertissantes prétentions et les misères grotesques. Autrefois chacun faisait son fromage tout seul, aujourd'hui les bonnes gens de Yehfr-iude ont eu la glorieuse idée de faire le fromage à frais communs. Rien n'est plaisant comme les délibérations rustiques où s'élabore le pacte fondamental. L'auteur semble refaire, dans le dialecte de l'Oberland, l'histoire du parlement de Francfort : il est difficile d'être plus naïvement embrouillé et plus consciencieusement inintelligible. Aux prétentions de cette éloquence révolutionnaire, ajoutez les jalousies, les défiances, la cupidité aveugle, la convoitise effrénée du bien d'autrui ; vous saurez de quels éléments se compose cette singulière union fraternelle. La verve de l'auteur n'a jamais été plus joyeusement inspirée; il y a dans cet ingénieux tableau les plus attrayantes promesses pour l'avenir, et nous espérons bien que le peintre de la Fromagerie de Vehfreude ne les oubliera pas.

Un autre tableau non moins piquant, c'est le récit des aventures du docteur Dorbach, démagogue émérite, qui parcourt le canton de Soleure à la recherche d'un bon diner. Seulement les allusions ici sont bien autrement sanglantes : ce n'est pas une comédie, c'est une satire, et de l'espèce la

plus vive. Je plains de tout mon coeur le pauvre prédicateur d'athéisme que M. Jérémie Gotthelf a châtié si rudement. Sous cette vivante caricature, sous ce vilain masque si spirituellement façonné, il y a certainement quelque démagogue bien connu des gens du pays, et que le sévère gardien des mœurs nationales avait de bonnes raisons pour livrer à la risée publique. Le docteur Dorbach est un des commis voyageurs de l'athéisme hégélien. Ses affaires vont mal, à ce qu'il parait ; repoussé des paysans naïfs qui ont encore la simplicité de croire au bon Dieu, il ne réussit qu'à moitié auprès des paysans démocrates. Les frères et amis veulent bien faire chorus avec lui pour blasphémer et maudire; mais dès qu'il s'agit de délier les cordons de la bourse, c'est là que s'arrêtent ses triomphes. Adieu la fraternité! l'orateur si fêté n'est plus qu'un philosophe incompris. A quoi lui sert d'avoir au fond de sa cervelle de si magnifiques plans pour la réforme de la terre et du ciel? Il ne trouve partout que des philistins ou des traitres. Ici, on le met à la porte sans autre forme de procès; lÙ, on dresse les oreilles, on écoute bouche béante, on jouit de cette parole incomparable; seulement, ô perversité! on a la prétention d'en jouir gratis. Ce voyage du docteur sûr la route de Biel à Soleure par une froide journée de décembre est tracé de main de maître. De village en village, d'hôtellerie en hôtellerie, ses espérances s'allument sans cesse et n'amènent que des humiliations et des mécomptes. Le docteur ne demande aujourd'hui qu'un bon gite, une bonne table, et demain une souscription honnête pour fonder un journal. Où dînera-t-il, si on le chasse de tous côtés? Où reposera-t-il ce front laborieux sous lequel fermente la révolution universelle?

Autour de ce personnage si vivement mis en scène, l'auteur a groupé avec art maintes bonnes figures d'aubergistes et de paysans. Les aubergistes de Laengnau, de Graenchen, des faubourgs de Soleure, sont des gens tout d'une pièce qui répondent d'une façon péremptoire aux déclamations du communiste. Il en est parmi eux qui se disent radicaux, mais ils sont radicaux à la façon des paysans : l'instinct jaloux et mauvais qui s'agite chez toute créature humaine, la bête que chacun est obligé de dompter en soi, voilà le radicalisme des gens de la campagne; montrez-leur le fond des systèmes socialistes, aussitôt leur bon sens se révolte, et maitre Dorbach fera bien d'être sur ses gardes. Ce petit livre n'est pas un roman, c'est un tableau vif et rapide : quel relief pourtant 1 comme tous ces personnages sont pleins de vie! que d'événements sur cette grande route de Biel à Soleure! Le contraste de la subtilité pédantesque et de la simplicité de l'intelligence a-t-il jamais été plus joyeusement accusé?

La satire se termine par des scènes d'une poésie sombre. L'auteur reprend la légende des seigneurs de Bürglen, dont il avait déjà fait un excellent emploi dans le Buveur d'eaude-vie. Il y a des siècles que les sept chasseurs sauvages sortent chaque année de leur tombeau pendant la nuit de Noël; Dursli, le buveur d'eau-de-vie, est le neuvième personnage qu'ils ont ramené au bien; encore une conversion, et ils pourront se reposer pendant l'éternité. Or, c'est précisément la veille de Noël, c'est le 24 décembre 1847 que le docteur Dorbach vient de faire sa tournée démagogique chez les paysans de Biel à Soleure. Partout repoussé, il va toujours plus loin, toujours soutenu par l'espérance et enivré de sa colère. Le jour baisse, le chemin semble s'allonger

sous ses pas; plus de villes, plus de villages, plus d'auberges; la route s'engage dans la montagne, au milieu de la forêt de Biirglen; une terreur étrange s'empare du démagogue. Un athée peut-il avoir peur des fantômes de la nuit? Oui, maître Dorbach a peur, et maintes images sinistres l'assaillent subitement. D'abord ce sont des milliers de serpents qui fourmillent autour de lui, dardant leurs langues sifflantes et chargées de poison; il les reconnaît : ce sont tous enfants de son esprit pervers, ce sont ses ruses, ses calomnies, ses méchants desseins, les pensées coupables qu'il a éveillées chez les autres, ses convoitises diaboliques et celles qu'il a pris soin d'allumer dans les âmes innocentes. Puis voici les sept chasseurs sauvages; ils sont là, pâles, sombres, terribles, avec leurs chevaux haletants, avec leur meute féroce, et ils s'apprêtent à le percer de leurs flèches. Le docteur frissonne, mais aucun remords ne le tourmente; il a peur vulgairement, peur de la mort, peur de ce néant qu'il a si souvent prêché à ses disciples, pour les délivrer de la crainte salutaire d'une vie à venir. Étrange incident! sa femme et ses enfants sont tout à coup à ses côtés. Dès qu'un des chasseurs veut le frapper, il prend un de ses enfants comme un bouclier, et l'enfant tombe mort ; lui-même enfin il est atteint d'une flèche vengeresse, et il sent les dents aiguës des chiens qui mettent son corps en morceaux.

Pendant cette vision épouvantable, le docteur s'est évanoui au bord de la route. Trouvé là le lendemain par deux charreliers qui passent, il a bien vite oublié ces affreuses scènes : ce n'est pas lui que les angoisses de la conscience peuvent agiter longtemps; si les chasseurs sauvages lui ont fait passer une mauvaise nuit de Noël, en 1847, dans la fo-

rét de Bürglen, quelle revanche il prendra deux mois plus tard ! » Frères, dit l'auteur en terminant, les sauvages chasseurs de Bürglen seront difficilement relevés de la malédiction qui pèse sur eux s'ils prétendent convertir un démagogue lettré. Souhaitons-leur pourtant le repos auquel ils aspirent; souhaitons aussi le repos de la conscience à ces esprits inquiets qui semblent appartenir aux puissances désordonnées du mal. Ayez pitié, ô Dieu de paix, de ces malheureux insensés que leur âme en proie aux passions mauvaises pousse de ville en ville et de village en village, jetant partout des semences empoisonnées; ayez pitié d'eux avant que la mort les saisisse, avant que le tombeau les dévoret » Ainsi finit dans l'exaltation du poëte et l'onction du chrétien cette énergique satire de la démagogie allemande de la Suisse.

VII

Si j'ai fidèlement reproduit la physionomie du romancier rustique, on doit comprendre quelle place vraiment originale lui est réservée dans l'histoire de l'imagination au dixneuvième siècle. Le tendre et puissant écrivain qui se cache sous le nom de Jérémie Gotthelf appartient à l'école de Hebel par la sincérité, par la candeur de son dévouement aux classes populaires; comme romancier, il n'a pas de modèle et ne relève d'aucune école. On ne saurait même comparer ses peintures à celles de M. Auerbach et de madame Sand, parce que, se sentant protégé par la piété de son inspiration, il a pu s'abandonner sans scrupules à toutes les hardiesses de sa

fantaisie. Il ignore l'art accompli de M. Auerbach; il n'a pas besoin d'efforts, comme l'auteur de la petite Fadette, pour parler un langage d'emprunt, et, quoiqu'il poursuive un but, on ne voit jamais dans ses tableaux agrestes la moindre préoccupation de système. Il est vrai, il est franc, et quand il pèche, ce qui lui arrive assurément plus d'une fois, il pèche toujours par l'entraînement ml'me de sa franchise.

L'artiste téméraire et l'apôtre infatigable se soutiennent, se complètent merveilleusement chez Jérémie Gotthelf. S'il n'eût été qu'un peintre vigoureux, s'il n'eût songé qu'à reproduire la réalité avec audace, l'énergique familiarité de ses tableaux aurait pu lui attirer souvent de légitimes reproches. C'est beaucoup que de voir si bien la nature et d'en retracer l'aspect avec une sincérité si résolue; l'imitation pourtant, quelque puissante qu'elle soit, n'est pas la poésie tout entière, elle n'en sera jamais que le point de départ : l'artiste doit interpréter le monde réel; il doit exprimer non-seulement ce que ses yeux ont vu, mais ce que son âme a senti; il doit diviser, choisir, accuser fortement certains traits, en laisser d'autres dans l'ombre; est-ce là ce que fait constamment l'auteur d'Uli le valet de ferme? Non certes; il semble par moments que la réalité l'enivre, qu'il ne se possède plus, et qu'au lieu de dominer son sujet, il se laisse entrainer à l'aventure par les mille détails qui sollicitent son pinceau. Regardez y mieux pourtant : sous ces peintures les plus audacieusement vraies, dans ces scènes agrestes où rien n'est oublié, dans ces tableaux que remplissent mille bruits confus, depuis l'intarissable babil de la fermière jusqu'au grognement des animaux immondes, il y a toujours une pensée morale, toujours une ardente conviction chré.

tienne qui anime et transfigure l'ouvrage tout entier. D'un côté, la réalité la plus franche; de l'autre, le plus pur et le plus sublime idéal, voilà les compositions de Jérémie Gotthelf. Pourquoi s'abandonne-t-il ainsi à une sorte de fougue joyeuse dans sa complète reproduction de la nature? Parce qu'il sait de quelle lumière sereine son religieux enthousiasme va inonder sa toile. Assuré de l'idéal, il sent redoubler sa verve : de là ces mélanges inouïs et ces étonnants contrastes.

C'est aussi à cette double inspiration qu'il faut rapporter l'influence extraordinaire de ses livres. Il s'est fait paysan avec les paysans, il s'est assimilé leurs pensées, leurs préoccupations, leurs soucis et leurs joies. Ce qui nous semble trop long dans ses romans, les paysans de la Suisse le lisent avec bonheur, avec le même bonheur qu'il a éprouvé à l'écrire. Tout ce caquetage de la ferme, tout ce bruit, toutes ces allées et venues, c'est leur vie de chaque jour : ils s'y reconnaissent comme dans un miroir. Il sentent en lisant cela que ce n'est pas un curieux qui est venu les étudier, et puis s'en ' est retourné à la ville; non, c'est un des leurs, un paysan comme eux, un porteur de sabots, un homme qui sait tous les secrets de la charrue et du sillon. Aussi, comme ils l'écoutent religieusement! comme ils sont préparés par de cordiales sympathies à toutes les leçons qu'il va leur donner! comme ils sont déjà sous le charme!

L'extrême franchise des opinions de Jérémie Gotthelf est aussi un des secrets de sa puissance. Quand on prend part aux luttes intérieures d'une démocratie que bouleversent les factions, il faut tenir son drapeau d'une main ferme; Jérémie Gotthelf n'était pas homme à reculer. Sa verve et son

audace redoublent quand il peint les combats des partis. « La politique 1 s'écrie-t-il, c'était naguère une scienee simple et sublime, c'était tout bonnement l'amour de la patrie; aujourd'hui, c'est l'égoïsme et la cupidité. » Ces convoitises cachées sous des vertus de parade, Jérémie Gotthelf excelle à leur arracher le masque. Laissez-le donc parler, ce courageux écrivain, et n'oubliez pas qu'il a été presque seul à lutter, bien des années durant, contre l'armée démagogique; laissez-le stigmatiser dans ses ardentes satires l'ineptie -et les débauches de ces fonctionnaires imposés à d'honnêtes communes par la victoire des corps francs. Pardonnez-lui la rudesse de son style; passez-lui même une certaine éloquence qui sent le fumier de l'étable. A ceux qui blâmeraient la crudité de ses tableaux, Jérémie Gotthelf répond hardiment dans une de ses préfaces : « Je ne suis pas un républicain de convention, je suis un républicain de naissance; j'ai été élevé dans la liberté républicaine, dans cette liberté que nous avons vue compromise de 1846 à 1850, sous le règne des . corps francs. La liberté ! c'est trop peu de déclarer que je l'aime, elle est un besoin pour mon âme; j'entends surtout la liberté chrétienne, non pas la liberté selon la chair, mais la liberté dans l'ordre de l'esprit. —Jl est aisé, dit saint Paul aux Galates, de connaître les œuvres de la chair, qui sont la fornication, l'impureté, l'idolâtrie, les inimitiés, le meurtre, l'ivrognerie. Les fruits de l'esprit, au contraire, sont-la charité, la joie, la paix, la patience-, l'humanité, la douceur, la foi, la continence. Il n'y a poinf de loi contre ceux qui vivent de la sorte. — C'est l'amour de cette liberté selon l'esprit qui a fait de moi un écrivain. Oh 1 je savais nettement ce que je voulais. Je suis descendu dans l'arène pour la cause de

Dieu et de la patrie; j'y suis descendu pour défendre la famille chrétienne et l'avenir des enfants. »

A côté de cette franchise d'opinions et de cette liberté de langage, un autre trait qu'il faut signaler chez Jérémie Gotthelf, une autre explication du charme et de l'ascendant qu'il exerce, c'est la généreuse largeur, et, si je puis m'exprimer ainsi, la gaieté familière et rustique de son christianisme. La religion, chez l'auteur d'Vli, n'a jamais un aspect sombre et maussade; l'auteur connaît trop bien ses paysans pour leur adresser une prédication empreinte de méthodisme. La morale luit dans ses tableaux comme un rayon de soleil; elle est joyeuse, elle est la bienvenue; elle ranime toute la ferme; le toit s'égaye et rit, disait André Chénier. Voyez la gracieuse peinture qu'il trace d'un de ces enfants prodigues revenus à la loi de l'Evangile : « Jacob se sentait heureux, il était léger comme l'oiseau. Jacob avait encore bien peu fait pour le divin Maître; mais ce maître-là est si indulgent, et il encourage si bien les premiers efforts! Faisons un pas vers lui, il en fera cent vers nous. C'est ce doux Maître qui versait au cœur de Jacob un peu de cette joie dont il réjouit les anges. Jacob aurait sauté sur le chemin, il aurait dansé, il aurait sifflé s'il l'eût osé, tout cela à la gloire de Dieu, mais peut-être au scandale de certains chrétiens qui se rencontrent chez nous comme ailleurs, gens tout d'une pièce, qui pensent que tous les convertis doivent parler du même ton et chanter une même note. Ils ont des yeux et ils ne voient pas avec quelle variété merveilleuse Dieu a répandu ses dons; ils ont des oreilles et ils n'entendent pas cette multiple harmonie d'accents qui montent vers lui de toutes parts, si bien que son serviteur David lui disait : « Tu tires ta louange de

la bouche des enfants, de la bouche même de ceux qui tètent encore ! » C'est ainsi qu'il s'en va, le doux et rude pasteur de l'Oberland, avec son bâton noueux et ses souliers ferrés, c'est ainsi qu'il s'en va de porte en porte, parlant à chacun son langage, sévère ou affectueux, consolant ou redoutable, toujours libre, hardi, populaire dans ses allures, désarmant à sa manière les corps francs de l'athéisme et rendant la joie aux consciences égarées.

La prédication de Jérémie Gotthelf n'a pas été infructueuse: le parti radical, qui, depuis une dizaine d'années, a gouverné et bouleversé la Suisse, en est réduit à se défendre sur tous les points où il n'est pas en déroute. Dans le canton de Berne en particulier, dans ce canton où l'auteur d'Uli a si vaillamment combattu, la victoire semble complète. Le radicalisme, si longtemps maître du pouvoir, a dû se retirer en 1850 devant un gouvernement libéral. Tro npés naguère par les déclamations des docteurs Dorbach, les paysans se sont levés en masse pour renverser par leurs votes le despotisme de la démagogie et installer une administration vraiment républicaine. « Nous voulons,—ainsi s'exprime le programme des nouveaux gouvernants, — nous voulons le progrès de la culture intellectuelle, mais nous voulons avant tout le maintien de la foi et des moeurs chrétiennes de nos aïeux par la législation, par l'enseignement, par l'exemple des magistrats... i A qui attribuer ce résultat inattendu? Aux progrès de la raison publique, à ces progrès que le pasteur de LÜt. zclfluch a si énergiquement secondés. Personne mieux que le romancier des paysans n'a eu le droit d'applaudir à ces paroles, personne n'a dû en ressentir une joie plus sincère; le nom de Jérémie Gotthelf est attaché désormais d'une ma-

nière indissoluble aux luttes et aux triomphes de la république libérale dans les cantons allemands. Aussi ce nom est-il déjà l'objet des attaques passionnées de la démagogie vaincue. Félicitons Jérémie Gotthelf de ce nouveau succès. L'énergique écrivain est assez bien armé pour ne rien craindre, et ces outrages lui rappelleront, s'il était tenté de l'oublier, qu'il ne faut pas s'endormir aujourd'hui sur la victoire d'hier. Continuez, vous qui êtes l'apôtre et le peintre des campagnes, continuez votre œuvre salutaire et multipliez vos tableaux. Déjà vos enfants sont nombreux: Uli le valet de ferme est à leur tête, et tous vont porter la joie et la sérénité dans les âmes; que d'autres encore leur succèdent et maintiennent voz précieuses conquêtes. Ame chrétienne et imagination d'artiste, pasteur et poëte, votre double tâche sera bien remplie.

Juillet 1851.

P. S. J'écrivais ces lignes au mois de juillet 1851 ; trois ans après, le 22 octobre 1854, M. Bitzius rendait le dernier soupir dans cette petite ville de Lutzelfliih qui était depuis vingt-deux ans le centre de ses travaux, son domaine patoral et son domaine poétique. Fidèle à sa tâche jusqu'au dernier jour, l'intrépide écrivain n'a pu être désarmé que par la mort. En 1852, il publiait un grand roman rustique en deux volumes, sous ce titre assez singulier qui résume toutes ses oeuvres •. L'Esprit du temps et l'esprit de Berne. L'esprit de Berne, c'est lui-même, c'est la tradition des vieilles mœurs, la tradition républicaine et chrétienne; l'esprit du temps, c'est la démocratie germanique, la démocra-

tie qui se couvrait insolemment du grand nom de Hegel, et qui, à l'aide d'un grossier panthéisme, irritant et déchainant toutes les passions mauvaises, essayait de faire triompher en Suisse la révolution qui venait d'échouer en Allemagne.

En 1854, il acheva un autre récit, l'Histoire d'un métayer, où reparaissaient toujours les mêmes sentiments, mais tOlljours sous une forme nouvelle, et avec une puissance d'imagination, avec une richesse de détails, avec une verve éloquente et joyeuse qui semblait croître d'année en année. La tristesse, dit l'Écriture, dessèche les os 1. En prêchant à ses paysans le christianisme pratique, M. Bitzius s'attachait à entretenir chez eux la gaieté de l'esprit et du cœur. On lui a reproché, à propos de ces derniers livres, d'avoir quelquefois dépassé le but ; on lui a reproché surtout d'avoir trop souvent prêché le Christ au nom de l'intérêt, d'avoir abaissé la religion en promettant à ses disciples des récompenses terrestres. Un des censeurs qui l'ont le plus sévèrement blâmé, M. Gottfried Keller, résume son opinion sous cette forme piquante : « Tous les romans de Jérémie Gotthelf sont la réfutation du Livre de Job. L'auteur du Livre de Job, dans ses splendides tableaux et ses disputes majestueuses, combat audacieusement la vieille doctrine mosaïque en vertu de laquelle les bons sont toujours récompensés et les méchants toujours punis sur cette terre. Si l'on admet ce principe de l'antique loi, le succès, la prospérité sont les marques où se reconnaissent les enfants de Dieu, comme le malheur et la ruine sont les stigmates de l'impie. Ces doctrines que Job a si énergiquement condamnées, le pasteur de Lutzelfliih

1. Macchab. 11, 37.

les reprend aujourd'hui avec de légères modifications : le fermier démocrate, le paysan qui ne va pas au temple, ne feront jamais de bonnes récoltes, au dire de Gotthelf; au contraire, le paysan chrétien verra toujours se remplir ses granges, et s'il arrive que la récompense promise ne vienne pas couronner sa vertu, cela tient seulement à la perversité du siècle. Quand le disciple de Jérémie Gotthelf est malheureux, on ne peut imputer ce malheur qu'au démocrate et à l'impie. » Voilà l'objection que des adversaires irrités ont pris plaisir à développer avec injures; on était si heureux de prendre en faute le vaillant défenseur de la morale chrétienne! Pour moi, sans nier ce que l'objection a de sérieux, je me borne à signaler ici un des traits de cette physionomie si librement rustique. Jérémie Gotthelf ne se pique pas d'être théologien; il parle aux paysans, et s'il emploie souvent des arguments excellents au fond, excessifs dans la forme, n'oubliez pas qu'il combat pour une cause en péril et qu'il est bien forcé de tenir à ses ouailles un langage qu'elles puissent entendre.

Dans un autre canton de la Suisse, un homme aussi grave, aussi mesuré, aussi profond théologien que Jérémie Gotthelf était impétueux et téméraire, Alexandre Vinet, traçait en 1845 une peinture de la démagogie antichrétienne qui pourrait servir de préface et de justification aux œuvres du romancier de l'Oberland. « A l'incrédulité négative et sardo nique a succédé une incrédulité qui croit, un athéisme fervent, un matérialisme enthousiaste. L'impiété de nos jours est une religion. Lasse de démolir, elle bâtit; rassasiée de dissoudre, elle organise Ses adeptes forment une église ; ils ont des rites et des sacrements; leur constitution, forte

et sévère, est une théocratie; ils prêchent, ils prophétisent, et, thaumaturges en espérance, ils nous promettent des miracles; ils exercent sous vos yeux, parmi vos troupeaux, un prosélytisme ardent, et, ne craignons pas de le dire, un prosélytisme dévoué. Il est vrai qu'ils n'ont pas de paroisses, leurs paroisses sont partout; ni un clergé; chez eux, tout le monde est clergé ; ni des doyens, mais des apôtres. Tous leurs prédicateurs sont des missionnaires. En un mot, oh ! quelle douleur dans ce rapprochement ! leur zèle farouche et funeste est l'effroyable parodie, ou plutôt la contreépreuve redoutablement fidèle des plus beaux siècles de l'Église. Jamais le mal ne fut aussi audacieux; car, chose horrible! il est convaincu. Il se fait fort de n'être avoué ni protégé par aucun pouvoir; il se fait fort de n'avoir aucune apparence à sauver ni aucune pensée à dissimuler; il se fait fort de tous les mauvais penchants qu'il érige en principes, et de toutes les misères auxquelles il promet un terme et une vengeance. Il se fait fort enfin de son dévouement, dont il est difficile de dire quel est l'objet, ou le mobile, ou la récompense, mais qui n'en est pas moins réel ni moins contagieux 1... » Qu'on se rappelle ces paroles de M. Vinet avant d'apprécier les dernières œuvres de Jérémie Gotthelf; aux promesses de la démagogie antichrétienne, pourquoi le rustique apôtre n'eût-il pas opposé les promesses du christianisme ? Il'l'a fait, dit-on, d'une manière un peu judaïque; il a rapetissé l'idée de Dieu, il a trop mêlé l'espoir des récompenses terrestres à la religion du peuple : soit! C'est l'ar-

1. A. Vinet, Liberté religieuse et questions ecclésiastiques. Paris, 1854. Pages 485-486.

tiste seulement qui s'est trompé; au fond, la doctrine du moraliste est irréprochable. Sa prédication, dans l'Histoire d'un métayer comme dans Uli le valet de ferme, ne peut-elle pas se réduire à ces vérités si simples, si évidentes, vérités de tous les temps que le christianisme a consacrées : « La « piété sincère rend le travail fécond; elle produit l'ordre,

« l'économie, la persévérance, et en assurant la paix de notre « conscience morale, elle assure aussi, dans l'ordre matériel,

« le succès de nos etforts. »

Au reste, les ennemis mêmes de Jérémie Gotthelf ont été forcés de s'incliner devant la vigoureuse originalité de son inspiration. M. Gottfried Keller, écrivain libéral, mais d'un libéralisme étroit et vulgaire, puisqu'il méconnaît le libéralisme chrétien du pasteur de Lutzelflüh, M. Gottfried Keller, en apprenant la mort de M. Bitzius, ne put s'empêcher de rendre hommage à son talent. Il accuse encore le pasteur; mais quelle admiration il éprouve pour le romancier du pays de Berne 1 il va jusqu'à glorifier en lui une sorte de génie épique; il en fait un Homère, l'Homère des vallées de l'Oberland, et compare quelques-uns de ses récits aux plus grandes scènes du chantre d'Ulysse. C'est là une; étrange manie de la critique allemande de nos jours; depuis que les disciples de Wolf refusent de voir Homère dans l'Iliade et l'Odyssée, ils le voient partout dans les lettres germaniques. Laissons là ces rapprochements ridicules; ce qu'il faut admirer chez M. Bitzius, c'est l'ardeur de son prosélytisme chrétien, son amour de la Suisse, son dévouement au peuple, son courage, sa gaieté, sa verve, et l'imagination puissante qui reproduit tontes ces qualités dans une langue simple et hardie.

Depuis la mort de M. Albert Bitzius, bien des voix se sont

élevées pour apprécier cet homme excellent, cet artiste vraiment populaire et rustique. Parmi tant de suffrages, il faut signaler les paroles d'un juge dont nul ne récusera l'autorité. Je les trouve dans un endroit où je ne les cherchais point, et la place qu'elles occupent en rehausse encore l'importance; l'ouvrage auquel je les emprunte est un des plus sévères monuments de la grande philologie européenne. Dans le domaine de l'érudition créatrice et conquérante, est-il des noms plus nobles, plus respectés que ceux de Jacob et Wilhelm Grimm? C'est Jacob Grimm, le Ducange du dix-neuvième siècle, qui, tout occupé de ses immenses fouilles à travers le moyen âge, a bien senti pourtant ce qu'il y a d'original et de vivant chez ce romancier de nos jours. La vraie science n'est jamais pédantesque, et l'illustre maître justifiait bien ce jour-là ces charmantes paroles d'Henri Heine : « Voyez cette montagne immense, c'est l'érudition de Jacob Grimm; voyez au pied de la montagne la source fraîche et limpide qui en sort, c'est l'imagination de Jacob Grimm. » Voici donc ce qu'écrivait Jacob Grimm en 18o4, dans l'introduction de son Dictionnaire allemand1; après avoir signalé la saveur particulière du dialecte de la Suisse, il nomme l'écrivain qui en a fait le plus énergique usage, il nomme l'auteur d'Vli le valet de ferme, et ajoute ces paroles : « Il y a peu d'écrivains qui méritent de lui être comparés aujourd'hui pour la vigueur du style et l'impression qu'il produit; nous le citerons plus d'une fois dans les volumes suivants de ce dictionnaire, et puissions-nous contribuer ainsi it populariser son vigoureux idiome! »

Mai 1851.

1. Deutsches Woerterbuch von Jacob Grimm und Wilhelm Grimm. Erster Band. 1854. S. XVII.

VI

LA POÉSIE CATHOLIQUE

EN ALLEMAGNE

M. OSCAR DE REDW'ITZ

1

Les événements de ces dernières années ont été une crise heureuse dans la vie morale de l'Allemagne. Malgré le calme apparent des esprits à la veille de 1848, et quoique les partis extrêmes, en religion et en politique, fussent revenus des violences qui avaient signalé leurs débuts, toutes les mauvaises passions, toutes les erreurs détestables qui se cachent sous le nom d'humanisme faisaient secrètement leur chemin. Ceux qui dénonçaient l'athéisme démagogique comme le plus grand fléau des lettres allemandes étaient taxés d'exagération. N'était-ce pas attribuer trop d'importance à une école sans prestige? Les jeunes hégéliens n'étaient qu'une bande d'aventuriers, comme il y en a toujours à la suite des grandes expéditions. Puisque l'Allemagne s'avançait tout entière à

la conquête d'une société plus juste et d'institutions plus libérales, comment s'étonner qu'une troupe d'enfants perdus se livrât en dehors des rangs à toute sorte de folles équipées? Comment s'en alarmer surtout! La grossièreté seule des conclusions devait décréditer de tels systèmes. Ainsi parlaient les esprits inattentifs, ainsi s'endormaient euxmêmes ceux qui ne voulaient pas être réveillés, et cependant le mal gagnait de proche en proche. Les révolutions ont mis brusquement à découvert ces influences malsaines, elles ont fait éclater tout ce qui s'agitait dans l'ombre à l'abri de cette sécurité trompeuse; maintes apparitions sinistres ont eu lieu, mais finalement, on peut le dire, l'explosion a purifié l'atmosphère.

Il faut maudire et combattre dans le domaine politique, bien des choses qui ont suivi cette catastrophe, bien des réactions violentes, iniques, qui ont dépassé le but et repris ce qui était légitimement gagné : dans l'ordre tout autrement sérieux de la pensée et de l'existence morale, il n'y a rien il regretter. La crise était nécessaire, et elle a été féconde. Pour beaucoup d'intelligences, une vie nouvelle a daté de ce moment; aussitôt l'orage fini, de suaves odeurs ont parfumé la nature.

S'il est une expérience qui doive humilier notre orgueil, c'est de voir combien tout grand fait, tout changement mémorable dans les choses d'ici-bas profite rarement à celui qui en a eu l'initiative. Quand Hegel nous montre son Dieu se servant de la liberté de l'homme pour accomplir ses évolutions terribles, et qu'il s'écrie avec une sombre éloquence: « Toute action se retourne contre son auteur et le tue, » cette parole a surtout un sens métaphysique dans sa bouche;

appliquez-la aux événements de la vie intellectuelle et morale, et voyez comme les temps de révolution se chargent d'en justifier la profondeur! La liste serait longue des partis et des doctrines qu'une victoire passagère a tirés de l'obscurité pour les frapper de mort au grand jour.

On peut s'étonner à bon droit que la littérature allemande avant 1848 ai subi si complaisamment la sourde tyrannie de l'athéisme. Ni les penseurs élevés ni les écrivains habiles ne lui manquaient; mais, soit indifférence pour un péril qu'on ne croyait pas si rapproché, soit timidité en face d'adversaires à qui toutes les armes étaient bonnes, on ne vit pas (à part le hardi Jérémie Gotthelf qui écrivait surtout pour les paysans du canton de Berne, à part le noble Vinet qui.défendait si chrétiennement la liberté religieuse dans le pays de Vaud), on ne vit pas un seul penseur ou:un seul poëte opposer une résistance éclatante aux docteurs du mensonge. Quelle saveur aurait eue une oeuvre franchement et naïvement chrétienne au milieu de ces écrits de toute sorte où l'orgueil se donnait carrière 1 Comme une telle inspiration aurait été féconde ! Comme le poëte aurait pu y retrouver d'anciennes richesses germaniques et y puiser des beautés toutes neuves! Personne ne l'essaya. Les arts du dessin conservèrent seuls la tradition chrétienne, qui semblait effacée des lettres. Les critiques avaient beau proclamer la mort de la poésie religieuse et l'avènement de je ne sais quel art nouveau où l'homme remplaçait Dieu : les peintres, placés en dehors de ce mouvement et soustraits à ces influences pernicieuses, entretinrent avec grâce le dépôt de la pensée chrétienne telle que l'imagination germanique l'a conçue. Quand on voyait la poésie allemande, sur les pas des Herwegh et des

Freiligrath, s'écarter chaque jour davantage des frais domaines où elle est née, quand on voyait la grâce spiritualiste des ancêtres bafouée par tant de voix injurieuses, il était impossible de ne pas songer aux ascétiques dessins d'Owerbeck, aux œuvres si suaves de Steinlé, ou bien à ces compositions charmantes dans lesquelles M. Louis Richter groupe si harmonieusement les enfants et les mères. Comment donc quelque poëte n'a-t-il pas fait avec une pleine conscience de son œuvre ce que ces talents aimables accomplissaient d'instinct? Il fallait sans doute que la démagogie hégélienne parût victorieuse un instant pour être plus compiétement détruite. Ce qui est certain au moins, c'est que les désordres de la pensée publique provoquèrent enfin cette réaction trop lente. Puisque Henri Heine lui-même allait protester si gaiement contre le haut clergé de l'athéisme, il était bien temps que les âmes croyantes et les cœurs simples eussent un poétique interprète dans la mêlée des opinions aux prises.

Cet interprète ne leur a pas manqué. A l'heure même où la démagogie allemande est sortie de l'obscurité des systèmes pour s'emparer du monde réel, un livre a obtenu tout à coup un de ces succès immenses qui sont des événements littéraires. L'auteur était inconnu; il débutait entre l'émeute de Dresde et l'agonie furieuse du parlement de Francfort, et depuis trois ans, au milieu des préoccupations les plus graves, il a opéré un charme qui se prolonge encore : la quatorzième édition de son livre vient de paraitre. Quelle est cette œuvre accueillie avec un si rapide enthousiasme à l'heure où les humanistes saluaient dans les émeutes et les guerres civiles l'enfantement laborieux du monde

nouveau? C'est une œuvre tout enfantine. Les gracieux dessins de Steinlé et de Richter semblent y prendre une voix et se mettent à chanter. On ne saurait rien imaginer de plus candide, de plus tendre, de plus soumis, de plus humblement affectueux, rien de plus contraire, en un mot, à l'arrogance hégélienne.

Un caractère remarquable de cette humilité, c'est qu'elle a conscience de sa force, et que l'auteur l'oppose avec une certaine résolution à l'orgueil effréné de ceux qu'il veut combattre. De plus, le poëte a la prétention de faire une œuvre strictement catholique. Il ne craint pas les écarts bien naturels où l'art peut induire le cœur le plus rigide ; il dédaigne les avertissements de Boileau, et croit que les mystères des chrétiens sont susceptibles d'ornements égayés. A la manière des artistes du moyen âge, il appelle Jésus-Christ le maître du chant et l'instituteur des poëtes. Ce sont les portes sacrés qui doivent reconstruire la cathédrale renversée par tant de secousses violentes; il faut au monde des lyres nouvelles et de nouvelles harmonies. A l'œuvre, compagnons 1 ne me laissez pas travailler seul au saint édifice que je bâtis : chantons, chantons, et que l'Église catholique se relève 1

«A l'œuvre! et prenez confiance! Apportez vos harpes et vos glaives ! Ne me laissez pas construire seul le monument; trop lourde pèserait ma tâche!

« Que Dieu daigne bénir notre école! Les disciples, c'est moi qui les appelai, non pis du haut de la chaire du maître : je veux être un disciple, moi aussi.

« Celui qui trône dans l'empire des esprits, celui-là est notre maitre, c'est l'éternel seigneur et maître, c'est notre Sauveur Jésus- Christ! »

Telle est la confiance de ce juvénile enthousiasme; l'écri-

vain arbore fièrement sa foi, et il a l'ambition d'en devenir le poëte. N'est-ce pourtant qu'une reproduction des écoles qui déjà, par des procédés divers, ont essayé de créer une poésie catholique? On a vu, au commencement de ce siècle, deux manières de comprendre cette tâche : les uns se rangeaient sous la bannière de M. de Maistre, et, jetant l'injure à l'esprit moderne, relevaient insolemment les âges théocratiques; les autres cherchaient dans ces vieux siècles un mysticisme plein de grâce, ils se créaient un moyen âge de fantaisie, et ils y marchaient au milieu d'éblouissements continuels. Cette dernière école est l'école dite romantique au delà du Rhin, l'école des Clément de Brentano et des Achim d'Arnim. L'ouvrage dont nous parlons n'aurait pas eu le succès qui l'a couronné, s'il ne se fût distingué par quelque nouveauté charmante; il fallait surtout qu'il fût approprié à la situation et qu'il répondît au besoin des âmes. Ni l'altière arrogance de M. de Maistre, ni le mysticisme artificiel de Clément de Brentano ne pouvaient convenir à l'Allemagne après les crises qu'elle venait de traverser, elle était trop:souffrante pour supporter les invectives amères, elle était trop fatiguée de l'abus des systèmes pour se plaire encore aux mystiques raffinements. L'ouvrage qui l'a charmée brille par une grâce tranquille et sereine. Point de prétentions, point d'efforts; c'est la simplicité d'une âme qui s'ouvre à la lumière, c'est le calme d'une journée qui commence.

Un célèbre écrivain, M. Berthold Auerbach, vient de publier un roman sous le titre que Dante avait donné au récit de son adolescence; il l'a appelé gracieusement Vie nouvelle, Neues Leben, et il a tâché d'y peindre les émotions de l'AUe-

magne au moment où elle entre dans cette carrière que les derniers événements lui ont faite. Vie nouvelle, c'est bien en effet le mot de la situation présente. Il faut une nouvelle existence à cette Allemagne, qui, sous l'influence de tant de sophistes, en est venue à se renier elle-même. Ses traditions se sont rompues, son génie s'est voilé, le pays des idéales rêveries et des contemplations sublimes s'est prrdu dans le matérialisme comme le Rhin se perd dans les sables. Où irait-on plus loin dans cette voie? Au-dessous des Feuerbach et des Stirner, il n'y a plus rien, on a touché le fond de l'abîme. Il est bien temps que l'Allemagne se cherche enfin et se retrouve. Avec le poëte aimable qu'elle a si cordialement accueilli, il semble déjà qu'elle revienne à l'enfance. Plus tard, bientôt sans doute, elle sera redevenue assez maîtresse d'elle-même pour se mesurer de nouveau avec les questions viriles; au lendemain des secousses violentes, elle semble n'aspirer qu'au repos. La faiblesse naïve dont cette poésie catholique est empreinte était précisément la vertu magique dont elle avait besoin pour rompre les maléfices démoniaques. Un enfant a protesté, et sa voix, comme un exorcisme, a dissipé les influences maudites. Tel est le sens de ce gracieux récit d'Amaranthe adopté par l'Allemagne avec une sympathie si unanime; telle est l'originalité de ce poëte, M. Oscar de Redwitz, dont le nom s'est placé tout à coup au premier rang parmi les noms les plus aimés.

II

M. Oscar de Redwitz-Schmoelz est né le 28 juin 1823, à Lichtenau, petite ville voisine d'Ansbach, au centre de la

Franconie bavaroise. Il appartient à une ancienne famille du pays. Son père, M. Louis de Redwitz, a rempli longtemps des fonctions considérables dans l'administration publique; sa mère, Anne de Miller, est la nièce d'un poëte, Jean-Martin de Miller, qui a laissé un honorable souvenir dans l'histoire littéraire. Tout jeune encore, M. Oscar de Redwitz quitta sa ville natale pour la Bavière rhénane. Il séjourna à Kaiserslautern d'abord, puis à Spire, et enfin aux frontières mêmes de la France, dans la province des Deux-Ponts, où son père avait été appelé. C'est là que s'écoula son enfance. Après avoir terminé, au collège de Wissembourg, en Alsace, des études commencées à Spire, il alla passer cinq années à l'université de Munich, où il s'occupa surtout de philosophie et de jurisprudence. Revenu à Spire en 1846, il s'y prépara à la carrière de jurisconsulte, selon les désirs de sa famille; mais la poésie s'était déjà emparée de son âme ; il menait de front, avec une ardeur extrême, et les travaux réguliers du droit et la pratique enthousiaste de l'art auquel il avait l'ambition de consacrer sa vie.

Son père mourut au printemps de 1848. Toute l'Allemagne était en feu; de généreuses espérances, des aspirations patriotiques frayaient la route aux utopies ridicules et aux convoitises sauvages. Réduit à l'isolement par le coup qui venait de le frapper, le jeune poëte ressentit plus fortement, au sein de ses afflictions domestiques, les tourments de la vie sociale. La poésie lui offrait un refuge, il s'y enferma avec piété. La poésie n'est trop souvent qu'une chose extérieure Ii l'artiste, un emploi artificiel de l'intelligence où le sentiment moral n'a qu'une médiocre part; elle était mêlée pour lui, dès le début, à toutes les émotions de la vie.

Qui peut dire si sa tristesse particulière, jointe aux publiques inquiétudes, n'eût pas nui à la sérénité de son inspiration ? Heureusement pour l'écrivain, cette même année 1848 lui apporta des consolations précieuses. Quelques mois après la mort de son père, il se fiança à une jeune fille dont la douce influence est très-visible dans son poëme d'Amarante. C'est auprès d'elle, à une petite distance de Kaiserslautern, dans une paisible maison de campagne cachée sous une forêt de sapins, que M. de Redwitz composa la meilleure partie de son poëme. Il a décrit lui-même le tranquille bonheur de ces jours privilégiés dans une introduction ajoutée à la deuxième édition de l'ouvrage. Le titre de la pièce est le Retour d'Amaranthe. Le poëte, en se séparant de son

œuvre, avait envoyé avec confiance sa simple et chaste héroïne au milieu de la société bouleversée, et il la voit revenir toute joyeuse dans la vallée des'sapins :

« Je m'appuie silencieusement à la fenêtre cintrée, dans la vieille et solitaire métairie, tout environnée d'une noire forêt de sapins, et je contemple au dehors les spectacles de l'automne. Nul bruit de rue qui trouble ma rêverie; je n'entends que les feuilles sur les murailles tapissées de vignes qui craquent au souffle léger du vent. Du côté de la forêt, à l'extrémité des bruyères, le brouillard s'enveloppe de ses voiles blanchâtres, et là-haut, au milieu de nuées grises qui se pressent, navigue gravement une troupe de grues. C'est l'automne. Que m'importe! Dans ces murs solitaires, le printemps reste épanoui pour moi avec ses splendeurs, ses parfums et sa paix. En vain je vois tomber l'une après l'autre les feuilles desséchées; ici, une petite fleur cachée continue de fleurir pour moi. Si les oiseaux se taisent, je me chante à moi-même mes chansons. Pour le chanteur, il n'y a jamais d'hiver; aussitôt qu'un printemps est fini, un nouveau printemps recommence.

« Tout à coup on frappe doucement à ma porte. — Entrez!... Béni soit le ciel! c'est toi! Dieu te ramène à moi si promptement! 6 Amaranthe, c'est toi, ma fille ! — e,,t soudain embrassements, longs

baisers, pleurs de joie qu'on ne peut retenir. — Eh bien ! chère fille, parle vite, quelle a été ta destinée dans le monde? — Alors elle me tient embrassé avec une grâce enfantine, elle me regarde en souriant; puis son visage peu à peu devient grave, et elle me dit : — Fidèle aux recommandations que tu m'as faites en me bénissant au départ, protégée par ton bouclier et ton glaive, je suis allée dans le .vaste monde. Partout où je dirigeais mes pas dans les contrées allemandes, la tempête furieuse mugissait; mais j'avais la confiance d'un enfant, et, comme tu me l'avais ordonné, je traversais la tempête. Les places, les rues retentissantes, c'était mon devoir de les éviter avec soin; mais, dès que je trouvais une maison silencieuse, je frappais et demandais à entrer... Alors plus d'une main chère et loyale m'introduisait au sein de la demeure. Là je donnais d'abord tes compliments de bienvenue aux femmes, aux femmes allemandes, aux pieuses créatures. Puis j'illuminais les chastes regards des clartés du pur amour, je faisais couler des yeux des mères de douces larmes de tendresse. Si un cœur honnête était malade de ses illusions perdues, j'étais heureuse de le rafraîchir avec les souffles de la forêt. Plus d'une âme m'a remerciée des heures toutes divines dont je l'ai fait jouir avec mes chants; plus d'un jeune homme, le cœur plein, m'a chargée pour toi de ses saluts... »

L'écrivain qu'un succès si complet a autorisé à parler de la sorte se peint ici lui-même avec cette naïveté cordiale qui est le charme de ses vers. Cette chaste figure, si enfantine et cependant si résolue, qui a parcouru l'Allemagne à travers la mêlée révolutionnaire et y a semé tant de bonnes pensées, c'est bien la ressemblante image de sa poésie. C'est au printemps de 1849 que l'Amaranthe de M. de Redwitz s'est mise en route; c'est quelques mois après qu'elle venait s'abriter un instant sous le toit du poëte et lui rendre compte de son message. Quel poënie si nouveau, doit-on se dire, quelle invention si originale a pu distraire les âmes en ces mois terribles où, de Dresde au Palatinat et de Berlin à la

Hongrie, l'insurrection sanglante provoquait des vengeances

sans pitié? A ne considérer que le fond des choses, il n'y a rien là de très-nouveau à coup sûr; ce n'est pas une de ces ouvres hardies qui commandent l'attention et dominent les cris de la multitude; c'est simplement, à travers mille faiblesses, la grâce allemande des vieux âges depuis longtemps perdùe et tout à coup retrouvée, la grâce des Minnesinger, la candeur des Wolfram et des Hadloub, une poésie ingénue, cordiale, empressée, qui s'introduit sans efforts, qui frappe, qui entre, qui presse la main tremblante de son hôte ou essuie son visage baigné de larmes. Qu'on se garde bien de blâmer chez elle l'inexpérience de l'art, l'embarras du plan, l'indécision des épisodes : dans les tableaux qu'elle va peindre, le sentiment seul est tout. Poésie confiante et bénie 1 Si vous y voyez le sourire vrai et le charme incomparable de l'enfance, ne lui demandez pa" autre chose; elle a senti d'instinct ce qui pouvait rafraîchir les âmes, et vous avez le secret de son prestige.

Le poëme de M. Oscar de Redwitz, comme presque tous les poëmes des Minnesinger et des maîtres chanteurs, commence avec une grâce toute printanière. — La forêt est verte et parfumée, les oiseaux chantent dans les arbres, les ruisseaux courent sur la mousse; mille petites fleurs, au fond de la vallée et sur la lisière du bois, ouvrent leurs corolles humides que va sécher le soleil. Cette forêt, c'est la forêt Noire; cette vallée, c'est la vallée du Neckar. Le poëte était naturellement attiré vers ces contrées heureuses; ("est au bord du Neckar et sous les ombrages du Schwarzwald que les plus aimables des Minnesinger du treizième siècle ont semé leurs mélodies; c'est là encore que le groupe harmonieux conduit par Uhland et Justinus Kerner a cultivé tant

de précieuses fleurs. Il y a comme une invisible magie dans ces beaux lieux. A travers les défaillances que nous révèle son œuvre, M. de Redwitz a eu du moins le mérite de ressentir ces enchantements avec une âme de poëte; il est vraiment sous le charme. La forêt est toute remplie pour lui de conseils inattendus; il y a dans le frémissement des feuilles, dans le murmure de la source, dans le vol léger des phalènes, un langage dont il comprend tous les mystères. Il renouvelle sans efforts ces sujets maintes fois traités, tant ses sympathies sont vraies, tant il ouvre son âme avec bonheur aux mille bruits confus des matinées d'avril 1

La poésie catholique en Allemagne, lors même qu'elle se pique d'orthodoxie et de sévérité, n'a jamais de tendance à l'ascétisme; elle essayerait en vain de maudire la nature. La rigueur janséniste, qui voit partout le piége tendu à l'humaine faiblesse, parle une langue inintelligible au compatriote d'Albert Durer et de Goethe. Un disciple des Wolfram d'Eschembach et des Walther de Vogelweide pourra-t-il jamais admettre que cette nature tant aimée, ces bois, ces prés, ces coteaux du Neckar chargés de vignes en fleurs, aient subi comme nous l'influence du péché d'Adam? Bien loin de là, il y voit partout le sourire de Dieu. La poésie allemande ne connaît pas même cette grave tristesse d'un cœur pieux qui, sans maudire le monde comme une embûche, le compare avec regret aux domaines où nulle (leur ne se fane. Il y a un bien touchant passage dans ÏHexameron de saint Basile. L'évêque de Césarée se promène dans la campagne, et, voyant fleurir des roses, il s'apitoie sur leur destinée : « Vous avez été condamnées connue nous, s'écriet-il, condamnées à naitre et à vous flétrir. Si le péché de

l'homme n'eût bouleversé la nature, vous vous seriez éternellement épanouies dans le paradis terrestre, sans craindre ni la morsure de l'insecte ni l'haleine meurtrière du vent. »

Ce paradis terrestre, ce monde que la malédiction n'a pas encore frappé, la poésie allemande ne le regrette pas; il semble qu'elle le possède et qu'elle en jouisse. Si sévère que soit l'inlention dogmatique de l'auteur, il conduira toujours Jésus-Christ par des chemins embaumés au sein d'une nature toute pleine d'incantations, et la doctrine qu'il veut propager y laissera naturellement quelque ch >se de sa rigueur. C'est merveille de voir comme cette poésie des races du Nord, dès qu'elle se reprend aux inspirations religieuses, y mèle aussitôt, sans le plus léger scrupule, ce qui alarmerait ailleurs un esprit vigilant. Sa tradition est restée celle du moyen âge, particulièrement du moyen âge germanique. Rappelez-vous la plénitude de cœur qui débordait chez saint François d'Assise en des hymnes si chastement ardentes et qui enveloppait l'univers dans ses mystiques effusions. Rappelez-vous surtout l'audace involontaire de celui qui écrivait pour les Allemands les symboliques aventures de Parceval. Comme le moine d'Assise et comme Wolfram d'Eschembach, la poésie catholique, au delà du Rhin, converse avec les petits oiseaux, elle a des familiarités charmantes avec les Heurs, avec les animaux paisibles, avec tout ce qui vit sous le soleil, et l'àme universelle lui parle par toutes les voix de la création. A coup sûr, il ne faut pas voir là du panthéisme: n'est-ce pas toute. fois un curieux spectacle que ce poëte dont l'ambition est de relever l'art catholique, et qui commence par absoudre la nature avec la franchise d'Albert Durer? Ces innocentes

hardiesses de M. de Redwitz ont un caractère bien allemand; il y a dans ses tableaux toute la candeur, et il faut ajouter, pour être complet, toute la témérité des vieux maîtres.

III

Au milieu de cette nature sereine, dans ces vallées du Neckar où refleurit si volontiers la grâce des anciens jours, habite un jeune bomme non moins ému que M. de Redwitz par toutes les séductions de cette contrée. Nous sommes au moyen âge. C'est le temps où les chefs des Minnesinger vont' s'abandonner à leur enthousiasme dans les luttes du château de la Wartbourg, c'est le temps où Henri Frauenlob va célébrer si noblement les femmes allemandes, où Gottfried de Strasbourg sera l'interprète des tendres rêveries, et Wolfram d'Eschembach le chantre des sublimes pensées. La poésie est partout. Ici elle règne chez les ducs et les landgraves, là elle s'épanouit dans le creux du sillon ; elle embaume les retraites studieuses et les monastères des femmes, ou bien elle accompagne les Hohenstaufen dans leurs expéditions aventureuses. Le héros de M. de Redwitz a subi ces douces influences. Walther est son nom. Privé d'un père qu'il n'a pas connu, élevé par "sa mère dans le château délabré de ses aïeux, le jeune chevalier vient d'atteindre l'âge où toutes les puissances intérieures s'éveillent impétueusement et veulent se donner carrière. A cheval, son faucon au poing, courant par vaux et par montagnes, Walther appelle avec impatience les occasions glorieuses où il pourra relever l'honneur de sa maison. Chose singulière pourtant, au milieu

de ces ardeurs, il y a place dans son âme pour les sentiments les plus suaves et la plus touchante humilité : le fils des burgraves est aussi le disciple des chantres d'amour. Il chante sans cesse, il chante la joie des combats et le mépris du danger, il chante le bonheur de se sentir emporté à travers les mont et les plaines sur un coursier rapide; mais tout à coup, s'il ponse à l'amour de sa mère, sa voix s'attendrit, il oublie les guerres enivrantes et ne songe plus qu'à la félicité du foyer domestique. Comme il devient humble! comme l'impétuosité fait place à la soumission la plus douce ! comme il voit succéder aux images de batailles l'image rêvée de la petite chambre où demeurerait, solitaire et pieuse, la jeune fille qu'il prie Dieu de lui envoyer ! Il s'écriait tout à l'heure : « Je suis comme le torrent : qui pourrait m'arrêter ? Vains efforts 1 celui qui oserait l'essayer, je l'emporterais avec moi dans ma course et le traînerais sur le dos! » Écoutez-le maintenant; il est en extase devant son idéal, et il dit, les mains jointes :

1

« Je voudrais me glisser à toutes les fenêtres aussi délicatement qu'un rayon de la lune ; je voudrais, invisible, aller offrir mon anneau à toutes les petites chambres solitaires.

« Et la femme que je verrais la plus calme, la plus silencieuse, pieusement occupée à de chastes songes, je lui prendrais les mains pour les mettre sur mon cœur, et je lui donnerais mon anneau.

II

« Il ne faut à ma bien-aimée ni écrin de diamants, ni vêtements de velours et d'or ; je..ne veux pas de marbres dans sa petite chambre; les boucles de ses cheveux n'ont pas besoin de parure.

« Mais dans le trésor sacré de son cœur, c'est là que doivent étinceler l'or et les pierreries; je veux que son cœur, avec ses magnificences, soit un orfévre, et le plus riche de tous.

III

« Je ne demande pas pour son visage la beauté qui éblouit. Ce ne sont pas ses yeux, ce n'est pas sa. bouche qui doit m'enivrer; mais je veux que son cœur me salue avec sérénité, son cœur croyant, son chaste cœur,

« Afin que la vue seule de ses traits me remplisse l'àme ainsi qu'une prière, afin que mon amour, chaque fois que je me séparerai d'elle, reste toujours en moi comme une pensée pieuse.

IV

« Je ne veux pas recevoir un gage de tes mains pour être assuré de ton cœur, je ne veux pas de serments qui te lient -à moi, je ne veux pas de regards qui me sourient amoureusement.

« Je veux seulement placer ma main sur ta tête et demander à ton âme comment elle est attachée au Seigneur; cela seul me dira tout. »

Walther va partir pour la croisade avec l'empereur Barberousse. Déjà le jeune chevalier est prêt, et sa mère l'a recommandé à Dieu; mais tout à coup des étrangers, montés sur des chevaux richement équipés, ont frappé aux portes du château. Ce sont des messagers venus d'Italie. Un comte italien et le père de Walther, naguère compagnons d'armes, s'étaient promis d'unir un jour leurs enfants; le comte envoie demander à son ami la main de Walther pour sa fille Ghismonda. Ici maintes scènes de famille pleines de gravité et de charme, la réponse de la mère au messager, ses discours à son fils, tout un récit iatriarcal où brille une sorte de majesté épique. Walther est parti, et son cheval l'emporte au galop à travers la forêt Noire.

Le joyeux tableau de Walther galopant ainsi vers le pays de sa belle fiancée termine avec art ce premier chant. La piété ascétique et les libres élans d'un cœur jeune se mélangent, ou du moins se succèdent d'une façon intéressante

dans cette peinture. Le Walther de M. de Redwitz n'est peut-être pas l'image fort exacte d'un chevalier du moyen âge; on sent l'écrivain moderne dans les strophes du jeune Minnesinger, on aperçoit surtout le poëte d'une réaction religieuse, un poëte qui veut être strictement orthodoxe, un rigide amant qui interdit les regards tendres et les flatteuses paroles, et qui tout à coup, sans se l'avouer à luimême, corrige ses rigueurs factices par les franches et légitimes émotions de l'adolescence. Tel qu'il est, avec cette alliance de sentiments opposés, Walther est une figure aimable; la vérité objective qui lui manque est bien rachetée par les clartés qu'il répand sur le caractère même du poëte; il est joyeux et grave, il est fougueux et timide, il est à la foîs plein de soumission et de hardiesse : personnage naïvement dessiné qui remplit de ses émotions contraires toute la première partie de ce joli poëme.

Le second chant, à côté de ce portrait fier et candide, nous montrera la douce figure de l'héroïne. C'est la nuit, l'éclair brille, la pluie tombe à torrents; quel est ce cavalier, enveloppé dans son manteau, qui frappe à cette tour isolée? C'est Walther. Une jeune tille vient lui ouvrir et le conduit dans la pauvre et hospitalière demeure. Elle allume le feu, elle fait sécher les vêtements du voyageur et va prévenir son père : « Mon père, Dieu nous envoie un hôte. » Le père et l'hôte sont attablés ensemble; la jeune fille est remontée discrètement dans sa chambre. Cette jeune fille, ce sera celle que Walther demandait à Dieu dans ses rêves d'adolescent. Amaranthe est son nom. Son père était un de ces Minnesinger qui chantaient à la cour des ducs et qui portèrent si haut, dès le douzième siècle, cette brillante chevalerie littéraire.

Frappé d'un malheur qui a empoisonné sa vie, marié à une femme indigne de lui, qu'un hôte perfide lui a enlevée, le père d'Amaranthe s'est retiré dans un vieux burg à demi ruiné. Il est pauvre et défiant; ce n'est pas seulement son amour trompé qui lui remplit le cœur d'amertume; il songe à la fidélité domestique, il songe à la chasteté allemande qu'il a tant de fois célébrée dans ses vers et dont il se croyait un des pontifes. Sa fille Amaranthe est la seule consolation qui lui reste; par elle seule, il tient encore à la vie et conserve la foi. Quelle pure image en effet! Nulle créature n'était plus digne d'être la fille d'un chantre d'amour. L'impression qu'elle va produire sur Walther, le lecteur la devine sans peine. Walther a reconnu dans Amaranthe celle à qui il adressait tant de strophes passionnées. « Celle que je trouverais la plus douce, disait-il, je lui prendrais les mains pour les mettre sur mon cœur. » Il l'a trouvée, c'est la tille du Minnesinger.

Amaranthe aussi aime le jeune étranger. En vain se lèvet-elle dès l'aube pour. aller entendre la messe au monastère voisin, en vain prie-t-elle pour rendre le calme à son coeur : elle aime Walther et elle voudrait en vain dissimuler son trouble. M. de Redwitz nous donne ici toute une idylle charmante. Une des plus jolies scènes est celle où la jeune fille va dire au cheval du voyageur ce qu'elle n'ose dire au maître. Comme elle caresse sa crinière soyeuse! Et, lorsqu'elle est surprise par Walther, quelle confusion ! quelle rougeur sur son visage! Seulement, dès que le poëte s'est laissé entraîner sans scrupule à des tableaux de ce genre, il se rappelle la mission qu'il s'est donnée, et se hâte de se corriger luimême. Un autre épisode plein de grâce est celui qui nous

montre la charité d'Amaranthe; il y a, dans le hameau voisin, une pauvre veuve et un orphelin que la misère aurait mis au tombeau, si la jeune fille ne les avait adoptés. Walther est témoin du bien qu'elle fait avec tant de simplicité et de charme, et son amour s'en accroît encore. Singulier mélange de rigidité et d'abandon 1 Malgré la sévérité du fiancé de Ghismonda, plus d'une fois la main de Walther presse la main d'Amaranthe, plus d'une fois la tête de la jeune fille se penche sur la poitrine de son hôte, plus d'un baiser silencieusement échangé semble la promesse d'un éternel amour. Amaranthe a bientôt appris cependant quel est le but du voyage de Walther; sa piété lui est un refuge, et, cachant sa blessure au fond de son cteur, elle demande à la prière la résignation dont elle a besoin.

Walther est arrivé en Italie. Le château du comte, père de Ghismonda, s'élève au flanc des collines dorées qui dominent le lac de Côme. Ce ne sont que fanfares et parfums dans ces splendides demeures. Ghismonda est la reine des fêtes. Belb, fière, entourée d'hommages, dans les chasses au fond des forêts ou dans les promenades sur le lac, elle enivre tous les regards. Et Walther? Cette félicité que tant de brillants seigneurs lui envient trouble son cœur et ses sens ; il est sous le charme de l'altière beauté, et cependant ni l'ardeur du soleil itàlien, ni les séductions de cette molle nature, ni l'amour passionné de Ghismonda ne peuvent effacer de son souvenir l'image bien différente qui s'y est gravée. Walther est triste; il fait d'inutiles efforts pour aimer chrétiennement la femme qui va porter son nom; il lui semble que Ghismonda lui ouvre un monde nouveau, un monde funeste et condamné qui effraye son âme pieuse, et

sa pensée retourne sans cesse vers celle qu'il a laissée si humblement cachée dans un vallon de la forêt Noire.

Plus Walther est soucieux, plus la brillante comtesse redouble de séductions auprès de son fiancé. — Parle, que veux-tu? que te manque-t-il? — Et bientôt l'explication a lieu. L'auteur a placé ici un étrange dialogue où éclate plus que partout ailleurs ce qu'il y a d'inspirations fausses et contraintes sous la légère trame de sa poésie. Ghismonda devient tout à coup le symbole du panthéisme, de l'athéisme, de toutes les doctrines grossières qui ont affligé l'Allemagne en ces derniers temps et que le jeune écrivain veut flétrir. Elle proclame son système avec une assurance doctorale; elle parle de l'unique substance qui anime tout, elle parle du moi qui se crée lui-même, elle emprunte à Spinoza, à Goethe, à Fichte, des paroles qu'elle comprend tant bien que mal, et qu'elle entremêle de formules hégéliennes. N'oubliez pas que nous sommes au bord du lac de Côme et dans le siècle de saint Bernard. Laisse là le christianisme, dit Ghismonda à Walther; sors libre et triomphant de la ténébreuse vallée du mythe, et monte avec moi sur la montagne de la vérité, au sein de la lumière sans voi'e ; c'est là que j'ai bâti le palais de mon esprit! Et elle fait la description de ce palais, qui ressemble fort à une abbaye de Thélème. Rabelais inscrivait sur le seuil de son édifice ce précepte rigoureux : « Fais ce que tu voudras. » Sois mon hôte, s'écrie la jeune comtesse de Côme, entre da?is le palais de ma pensée; le drapeau de la joie y flotte sur les tours, et les proverbes dorés qui conseillent la jouissance t'y salueront au seuil. Sous le voile de Ghismonda, il est trop évident que l'auteur fait parler ici les

Feuerbach et les Bruno Bauer de son tems, et c'est lui qui va leur répondre par la bouche de Walther.

L'intention a beau être excellente, le poëte se montre bien maladroit. Non-seulement le cadre est faux, mais la discussion est ridiculement faible. C'est en face, et non par des illusions détournées, qu'il faut attaquer l'athéisme de nos jours. Si déplaisante qu'elle soit avec son grotesque pathos, Ghismonda est trop belle, trop brillante, trop Italienne, pour représenter la laideur du matérialisme allemand. Quant à la réponse de Walther, ce n'est qu'un sermon banal; lorsqu'il revendique la dignité humaine et venge la majesté de Dieu, le poëte ne trouve pas les accents sublimes qui étaient nécessaires en un pareil sujet. Ces accents, il les eût rencontrés peut-être, si la scène eût été mieux conçue; mais tout le gênait, le cadre et les acteurs. Walther et Ghismonda, devenus subitement de symboliques figures, perdent tout le charme de la réalité sans atteindre aux proportions de la haute poésie. Cette scène, qui devait contenir le sens du poëme entier et pour laquelle l'auteur semble avoir réservé ses meilleures forces, est la plus mauvaise partie de son œuvre.

Comment se terminera ce troisième chant? Quels seront les rapports de Ghismonda et de Walther? Il n'est pas besoin d'une grande sagacité pour deviner la rupture qui se prépare. On se rappelle les pieuses chansons composées par Walther dans ses vallées natales. « Je ne veux pas de serments qui te lient à moi, je ne veux pas de regards qui me sourient amoureusement ; mais je demanderai à ton âme de quelle manière elle est attachée à Dieu; cela seul me dira tout. » Après son bizarre entretien avec Walther, Ghismonda hésite un instant entre la foi de son fiancé et l'orgueil de son

propre système : l'orgueil l'emporte; par la puissance de son esprit et les séductions de sa beauté, il faut qu'elle triomphe de Walther. Cependant le jour fixé pour la cérémonie nuptiale s'est levé; les cloches sonnent, les chants retentissent, une foule brillante emplit la vaste nef de l'église; le fiancé et la fiancée sont devant l'autel, et l'évêque va les unir.

« Avant que je m'engage à toi pour la vie, ô Ghismonda! s'écrie Walther, dis-moi si tu crois au Dieu des chrétiens? » Ghismonda se détourne de la croix avec dédain, l'évêque lui lance l'anathème, et Walther, montant à cheval avec sa suite, va rejoindre en Palestine les chevaliers de l'empereur Barberousse.

M. de Redwitz n'est pas heureux chaque fois qu'il abandonne l'idylle pour des situations d'un ordre plus élevé. Nous avons signalé tout à l'heure une singulière inhabileté philosophique dans la lutte du chevalier allemand et de la comtesse italienne; la même maladresse éclate encore dans cette scène, qui vise à l'intérêt du drame. Le vrai domaine de M. de Redwitz, c'est la pastorale naïve, c'est le tableau familier d'un intérieur éclairé d'une douce lumière; partout ailleurs il est gauche et contraint. Le dernier chant du poëme ramène l'auteur dans la forêt Noire. Walther revient de la croisade et va chercher Amaranthe au fond de sa solitude. Ici, tout est prévu d'avance ; l'auteur n'a plus aucun effort d'invention à faire; il n'a qu'à peindre de fiais paysages et à placer sous les sapins, à l'ombre des tours en ruine, au bord des eaux murmurantes, les deux figures de ces jeunes gens qu'il aime. Ces éternels sujets ont été traités par bien des poëtes en Allemagne; M. de Redwitz introduit dans ses tableaux un sentiment qui lui est propre. Comme rilerniaim

de Goethe rencontre Dorothée auprès de la source et l'aide il remplir sa cruche, c'est aussi au bord du ruisseau que Walther retrouve Amaranthe. C'est l'automne; tout est est calme dans la nature, tout respire une tristesse douce et recueillie. Ces idylles d'octobre s'harmonisent ingénieusement, sous la plume de l'écrivain, avec les printanières églogues du début. Le cycle de l'année s'est accompli avec grâce : après les émotions des premiers jours dans les vallées allemandes, après les entraînements et les luttes des brûlantes journées sous les orangers d'Italie, le jeune chevalier de Barberousse, le disciple fervent des Minnesinger a trouvé le bonheur paisible auquel il aspirait. Rappelez-vous comme il lançait son cheval au galop pour donner le change à l'activité inquiète de son cœur, et voyez-le aujourd'hui, sur ce même cheval qui semble hennir de joie, voyez-le conduisant sa jeune femme au château de ses aïeux 1 La forêt s'agite au souffle de la brise, la feuille frémit, l'oiseau chante; on dirait les harmonies du printemps. C'est le printemps qui réside dans l'âme, et dont la splendeur ne se voile pas.

IV

Telle est l'œuvre de M. Oscar de Redwitz. Est-ce bien là, comme l'ont cru des admirateurs enthousiastes, un digue monument de la poésie catholique? L'auteur a-t-il vraiment compris sa tâche et rempli toutes les conditions de son programme? Si on jugeait M. Oscar de Redwitz d'après les prétentions de son talent, si on le jugeait surtout d'après l'importance que lui a donnée un succès sans exemple, son

poëme devrait appeler des conclusions sévères. Extraire du christianisme la poésie sublime qu'il renferme, toucher à des matières sacrées avec les procédés de l'art profane, intro• duire en ces domaines de la vérité immuable une pensée nécessairement capricieuse, lors même qu'elle se croit sûre de sa bonne volonté et de sa force, il n'est pas pour l'écrivain de plus périlleuse épreuve.

Il y a deux manières d'entendre la poésie catholique : ou bien l'auteur essaye audacieusement la glorification des dogmes, il essaye de peindre les splendeurs du monde invisible et de donner une forme arrêtée à ce que Bossuet appelle l'incompréhensibilité des mystères. C'est la méthode qui offre le plus de difficultés, celle qui exige les conditions les plus rares et de l'artiste lui-même et des esprits auxquels il s'adresse : Dante seul y a réussi. Soutenu par son temps, par les croyances générales, par l'imagination d'une société chrétienne, Dante a pu figurer dans son poëme le merveilleux symbole des choses qu'on ne voit pas. Au contraire, tous les poëtes modernes y ont échoué. Cette poésie catholique qu'ils cherchaient en vain, elle est bien autrement grande chez les théologiens et les orateurs sacrés; les images des poëtes rapetissent trop souvent l'infini, tandis qu'un théologien inspiré, sur les ailes de l'idéalisme, nous emporte avec lui au sein de l'éternité, et, sans rien décrire avec précision, nous fait soupçonner la majestueuse poésie des doÓmes. Lorsque Bossuet, dans ses Élévations sur les mystères, écrit ces étranges et magnifiques paroles : « Tais-toi, ma raison : et sans raison, sans discours, sans images tirées des sens, sans paroles formées par la langue, sans le secours d'un air battu ou d'une imagination agitée, sans trouble, sans

(

effort humain, disons au dedans, disons par la foi, avec un entendement, mais captivé et assujetti : au commencement, sans commencement, avant tout commencement, au-dessus de tout commencement, était Celur qui est et qui subsiste toujours : le Verbe, la parole, la pensée éternelle et substantielle de Dieu \* Lorsque Bossuet nous fait soupçonner ainsi ce qu'aucune langue humaine n'exprimera jamais, il y a là certainement plus de grandeur, plus d'émotion, plus de poésie enfin que dans toutes ces Jérusalems célestes dont les poëtes nous décrivent les palais de diamants et les escaliers de porphyre. L'autre procédé est plus accessible à notre faiblesse : il consiste à peindre, non pas la réalité divine qui nous échappe, niais les sentiments que les dogmes religieux éveillent en nous. Cette poésie subjective, pour employer le terme des Allemands, est la seule qui semble convenir aux siècles modernes. Elle est appropriée à un temps où l'unanimité des croyances a disparu. Comme elle vient du cœur et s'adresse au cœur, elle peut être comprise de ceux-là même qui admettent d'autres symboles. La lutte des émotions contraires, le combat de la vérité et de l'erreur dans une âme loyale sera toujours un des plus nobles spectacles qui puissent captiver les esprits. N'est-ce pas là ce qui fait le dramatique intérêt et la merveilleuse beauté des premières Méditations de Lamartine?

Ce n'est ni le procédé de Dante, ni l'inspiration du Lamartine de 1820 que M. Oscar de Redwitz a suivis; il n'est pas assez téméraire pour vouloir peindre les mystiques splendeurs de l'éternité, mais, il n'a pas non plus assez d'expé-

t. Bossuet, Élévations sur les Mystères, XIIe semaine, 7e élévation.

rience, il n'a pas assez partagé les douleurs et les inquiétudes de son temps pour chanter la conscience du dix-neuvième siècle. Son poëme n'est pas le poëme de la vie religieuse, le poëme de la soumission et de la discipline austère hardiment opposées aux désordres de l'orgueil : qu'est-ce donc? Une œuvre où la pensée est indécise, mais qu'illumine de toutes parts un sentiment naïf et pur. Quelle que soit la faiblesse de son invention, on aime à voir le poëte déployer une juvénile vaillance et rompre en visière à cette nouvelle Allemagne où l'humanisme triomphe. Le contraste de sa grâce enfantine et de sa belliqueuse ardeur a je ne sais quoi de touchant. A l'heure où la lumière se fait sur les tristes déviations d'une société tout entière, quel cœur sincère ne voudrait redevenir enfant, afin de recommencer la vie ?

M. de Redwitz a eu le bonheur de répondre à cette tristesse vaguement répandue et de la charmer par ses vers. D'ailleurs la faiblesse de la pensée poétique ne nuit pas dans son livre à l'habileté de la forme. Sa parole est ingénieuse, son imagination est jeune et abondante. L'Allemagne entière a subi l'ascendant de cette piété gracieuse; l'Allemagne du midi surtout a accueilli le jeune poëte avec un enthousiasme inouï. Les universités lui envoyaient sans examen le diplôme de docteur. Son livre allait de mains en mains, et il en fallait une nouvelle édition tous les deux mois. Des juges sérieux affirmaient que la poésie du treizième siècle, la poésie des Wolfram d'Eschembach et des Gottfried de Strasbourg, venait de reparaître, agrandie par un art plus savant et des inspirations plus hautes. « Aucun poëte, s'écrie l'un d'eux, ne m'a rappelé comme M. de Redwitz la glorieuse triade de chanteurs du moyen âge allemand. En lui se sont

réveillés et rajeunis, pour ne former qu'une seule personne, les trois grands poëtes du Minnegesang ; il possède à la fois et le charme de narration particulier à Gottfried de Strasbourg, et la grâce innocente d'Hartmann d'Aue, et la profondeur chrétienne de Wolfram d'Eschembachl. » Si l'on se rappelle l'admiration de l'Allemagne pour ses poëtes, qu'elle oppose si complaisamment aux Dante et aux Pétrarque, on comprendra que l'enthousiasme ne saurait aller plus loin.

N'en déplaise pourtant aux apologistes, ce n'est pas une reproduction magistrale de la poésie du moyen âge, c'est quelque chose de mieux, quelque chose de plus vrai à mon avis, c'est la candeur de cette âme d'enfant qui a produit ce merveilleux succès. Les deux volumes que M. de Redwitz a publiés depuis, la Légende de la Source et du Sapin et un recueil de Poésies, ont complété la physionomie de l'auteur : ce qui fait décidément son originalité, c'est son sentiment si vif de l'humilité et des dons précieux qui la couronnent. « Soyez soumis, répète-t-il sans cesse à cette Allemagne révoltée et entrainée hors de ses voies; soyez humbles, faitesvous petits, redevenez enfants. » Une source jaillissait du sein de la terre, à l'ombre des sapins de la forêt. Rien ne troublait la pureté cristalline de ses ondes, c'est à peine si la brise en ridait la surface. Elle veut quitter ce bienfaisant abri; elle se jette au hasard dans l'inconnu, elle court à travers le gravier, et ses eaux immaculées vont traînant maintes souillures. Avec cette idée si simple, M. de Redwitz compose une sorte de légende comme les aimait Clément de

1. Voyez l'ouvrage de M. Charles Barthel : Die deutsche National-lit eratur dcr Neuzeit, in-8 ; Brunswick, 1851; pages 4ï2-493.

Brentano, un de ces contes où la nature vit, où les choses ont une âme et conversent ave nous.

Lui-même, il est fidèle aux préceptes qu'il donne; ses Poésies contiennent d'agréables chansons d'amour, des ballades pleines d'originalité, des tableaux de genre que relève toujours une pensée pieuse. Madame Agnès est un petit drame bien conduit, où la supériorité de la femme chrétienne sur la femme musulmane est indiquée avec beaucoup d'intérêt et de grâce; mais ce qui distingue surtout ce volume, c'est une aspiration fervente à la simplicité. Le poëte va demander conseil aux maîtres les plus modestes; dans le concert de la création, la plus humble mélodie l'enchante, et il voudrait en surprendre le secret. Il interroge le brin d'herbe qui tremble, le filet d'eau qui filtre sous le sable, le buisson caché où chante l'oiseau matinal. « D'où vient que ta voix est si pure, ô chantre ailé des matinées printanières? — C'est que je suis petit, répond l'oiseau; sois petit comme moi, et tu chanteras de même. » Cette idée revient sans cesse et sous maintes formes. Lorsque l'auteur de l'Imitation s'écriait : « A quoi servent ces disputes subtiles sur les choses cachées et obscures? que nous importe tout ce qu'on dit sur les genres et les espèces? » et ailleurs : « J'éprouve un grand ennui à force de lire et d'entendre; que tous les docteurs se taisent! ô mon Dieu, parlez-moi vous seul! » il exprimait admirablement la fatigue et le dégoût des cœurs après les interminables discussions de la scolastique; c'était l'âme chrétienne, altérée par la science aride du moyen âge, qui prenait en horreur les problèmes abstrus, les syllogismes à outrance, et qui ne demandait plus que deux choses, le silence et Dieu ! Il y a quelque chose de cela dans les vers de

M. Oscar de Redwitz, et c'est ainsi qu'il est devenu, sans le chercher, le représentant d'une situation générale. L'Allemagne était comme ahurie par les clameurs des sophistes; quel bonheur de se rafraîchir à cette poésie calme dont l'inspiration constante rappelle si bien ce cri du pieux solitaire : « Que tous les docteurs se taisent ! »

V

Le succès de M. de Redwitz a été si complet, qu'une sorte d'école s'est formée autour de lui. De même que MM. Herwegh et Freiligrath, il y a quelques années, attiraient à eux tous les jeunes poëtes, l'auteur d'Amaranthe est salué aujourd'hui comme un maître. M. de Redwitz, dans la préface d'Amaranthe, invitait tous les chanteurs, comme de mystiques architectes, à la construction de la cathédrale invisible où l'humanité malade doit retrouver le repos qu'elle a perdu. Les écrivains de la génération qui entre sur la scène n'ont pas manqué à l'appel. Le réveil des sentiments religieux aura ses interprètes de tout genre, comme l'humanisme a eu les siens avant 1848.

Jusqu'à présent, ils >ont plus nombreux que distingués. Parmi ceux qui ont mérité de fixer l'attention, un seul me semble donner quelques promesses, c'est M. Hermann de Béquignolles, auteur de deux poëmes récemment publiés. Le premier de ces poëmes, Hilarion; paru en 1849, est à la fois une contre-partie du Faust de Goethe et une imitation du Livre de Job. Comme le héros du poëte de Weimar, Hilarion a étudié toutes les sciences dont l'esprit humain est

fier, et il reconnaît combien elles sont impuissantes à résoudre le problème de la destinée; seulement, au lieu de se donner au diable, il a pris le parti beaucoup plus sage de se donner à Dieu. De cette idée toute simple, l'auteur tire de beaux effets ; cette manière hardie de réformer la légende de Faust a vraiment quelque chose de poétique ; on dirait qu'un charme fatal est rompu. Satan essaye en vain de désespérer Hilarion. Hilarion voit triompher la démagogie du dix-neuvième siècle, il voit périr dans une émeute sanglante le Toi dont il est le serviteur dévoué, ses amis l'abandonnent, sa femme le trahit, son fils même lui jette des paroles de malédiction; soutenu par sa confiance dans l'éternelle bonté, Hilarion défie encore Satan. « Malgré toutes mes souffrances, lui dit-il, ma conscience est dans la joie; tu peux m'arracher tout ce que j'aime, tu ne m'enlèveras pas la paix. » Cette image de la force invincible de l'âme au milieu de nos tragiques bouleversements est exprimée par le poëte avec une certaine grandeur. Et puis l'esprit ne manque pas dans maintes scènes; la conférence des journalistes et des tribuns sous la présidence d'Hilarion est une satire pleine de verve. Le second poëme de M. de Béquignolles, publié l'année dernière, est beaucoup moins heureux. Ce qu'il y a de plus intéressant peut-être, c'est la dédicace à M. Oscar de Redwitz :

« Parce que nous confessons librement le christianisme, notre bouclier; parce qu'à nos yeux la gloire de notre sainte foi est supérieure à tout;

({or Parce que nous croyons, en toute pureté de creut-, à l'honneur de la femme, et que nous n'avons pas encore courbé le dos sous le joug moderne;

« Parce que nous sommes saintement et ardemment dévoués à

4 notre ami; parce que c'est notre plus grand bonheur de l'assister dans la souffrance et dans la joie;

« Parce que nous ne refusons pas le respect au vieillard ; parce que nos pas nous conduisent dans l'assemblée des hommes vénérables ;

« Parce que notre poésie ne s'est pas mise au service des cyniques passions de ce monde ; parce que, les yeux levés vers les étoiles et enchaînés par leur lumière, elle a placé son but dans le ciel;

« Les méchants, troupe hideuse, dardent contre nous, en sifflante leurs langues chargées de poison et d'écume, et si l'un d'eux, si le plus vil réussit à nous diffamer, ils jettent tous des cris de joie.

« Sifflez! diffamez! un jour ce sera cette école de fidèles chan- teurs qui sauvera notre société, — la société allemande, — récemment réconciliée avec son antique gloire, et qui commence à faire flotter ses jeunes voiles.

« Quand on porte Dieu, l'amour et la loyauté au fond de son cœur, on chante légèrement et gaiement, on chante comme l'oiseau envolé de sa cage, qui monte libre, libre, dans l'espace.

« Faites donc retentir vos luths au sein de la nuit profonde, chantez sans relâche, ô frères! Les magnifiques rayons d'or, les rayons du soleil de l'avenir, c'est de votre cœur qu'ils jailliront. »

On voit de quelle ardeur M. Oscar de Redwitz a enflammé ceux qui le suivent. Malheureusement le poëme de M. Hermann de Béquignolles ne répond pas à ces promesses trop confiantes. Ce poëme est intitulé Blondel. Hilarion représentait la foi en la Providence ; Blondel est le symbole du dévouement. Cette fois, le jeune écrivain a emprunté son sujet à l'histoire, et il l'a fait avec une étrange maladresse. Le moyen âge tel qu'il nous le dépeint est ce faux et prétentieux moyen âge des romantiques allemands, où tout n'est que piété, douceur, mystiques extases, béatitudes du paradis terrestre. Que le ménestrel anglais, serviteur du roi Richard, soit célébré par le poëte comme le héros de la fidélité, rien. de mieux; on comprendra moins

aisément que Richard Cœur de lion devienne un modèle de piété, que le sultan Saladin soit converti par Blondel, que sa fille Nurmahal entre au couvent et s'assoie plus tard sur le trône d'Angleterre : toutes ces fantaisies sont au-dessous de la critique. Il y a, si l'on veut, quelque poésie dans les détails : les sentiments humbles et pieux qui avaient fait le succès de M. de Redwitz sont pour son imitateur une source d'inspirations heureuses; mais, on le voit assez par cet exemple, le sentiment ne suffit pas pour animer un poëme. Là où la pensée est absente, là où des aspirations vagues remplacent toujours les conceptions de l'esprit, il n'y a pas d'école qui puisse se promettre une influence durable.

VI

M. Oscar de Redwitz, au milieu des hommages qui l'entourent, semble avoir compris lui-même combien il a encore de sérieuses conditions à remplir afin de donner une direction efficace au mouvement littéraire et moral qui s'est formé autour de son nom. Celui dont on a voulu faire un maître est allé se remettre à l'école. Son poëme d'Amaranthe une fois publié au printemps de 1849, M. de Redwitz, après plusieurs voyages à Munich, où l'accueil le plus flatteur l'attendait, s'est établi à Bonn, et il y étudie sous M. Charles Simrock la poésie allemande du moyen âge. C'est à Bonn qu'il a achevé la légende dont nous parlions tout à l'heure et mis la dernière main à son recueil de poésies. Il a quitté la forêt Noire pour cette docte université des bords du Rhin,

où un maître habile, à la fois érudit et poëte, popularise les vieux monuments épiques du génie allemand. M. Simrock connaît en philologue consommé toute cette littérature des douzième et treizième siècles, si pleine de charmants trésors, et il sait la reproduire en artiste. Ses traductions en vers des Niebelungen, du Parceval, de Titurel, de Gudrun, de Wieland le forgeron, ont une saveur originale qui leur donne un caractère à part. Voilà le maître qu'a choisi M. de Hedwitz, et il était difficile de mieux s'adresser. Avec M. Simrock, l'auteur d'Amaranthe apprendra à ne plus confondre les temps. Le moyen âge mieux connu le protégera contre les fantaisies d'une imagination mal assurée. Son \*style y gagnera. Les poëtes allemands du treizième siècle qui ont mérité de rester dans la mémoire des hommes étaient l'expression très-franche de la vie morale de leur époque ; M. de Redwitz n'est que le représentant d'une situation passagère, et le succès qu'il a obtenu pourrait l'engager dans une voie stérile. Il a été l'organe de la lassitude générale, il a été l'interprète du repentir, du retour à Dieu, du désir de commencer une carrière nouvelle; c'est là une période de transition à laquelle doivent succéder les œuvres de la pensée virile. L'étude d'une poésie dont le développement a été complet peut fortifier à temps son inspiration et la préserver de l'affadissement. C'est d'ailleurs un bon exemple que le spectacle de ce poëte couronné si jeune encore par un pareil triomphe, et qui va étudier sous un maître, comme les trouvères du treizième siècle à l'école des maîtres chanteurs. N'y a-t-il pas seulement, il est permis de le craindre, un peu d'affectation et de manière dans ce gracieux tableau?

La manière! l'affectation! J'ai dit ce que M. de Redwitz aurait à gagner dans sa retraite auprès du traducteur du Parceval et des Niebelungen; il faut bien lui indiquer aussi les périls dont il devra se défier. Que le jeune écrivain, en étudiant le moyen âge, se garde d'en reproduire les idées et d'en imiter la forme. La première condition de la poésie, surtout d'une poésie qui veut exercer une action, c'est qu'elle appartienne à son temps. L'archaïsme peut séduire les imaginations frivoles; il est antipathique à l'âme sérieuse qui se jette vaillamment au milieu des luttes morales de son siècle, et qui aspire à une influence efficace. Cette chaste sérénité qui a charmé l'Allemagne dans Amamnthe, ce n'est pas aux œuvres du moyen âge que l'a empruntée M. de Redwitz; il l'a trouvée au fond de son cœur, il l'a puisée toute vivante dans les émotions de son âme, indignée des désordres qui attristaient son pays. Ainsi s'explique la pénétrante vertu de sa parole. Si M. de Redwitz allait acquérir une plus grande habileté littéraire au prix de ce sentiment vrai qui relève la faiblesse de ses poëmes, il perdrait bientôt ce qui est tout le charme de son talent. Il ne faut pas qu'une inspiration factice prenne chez lui la place de l'inspiration sincère; il ne serait plus alors que le continuateur affaibli de ce qu'a été, il y a près d'un demi-siècle, le groupe des poëtes romantiques. Comme il ne possède ni la profondeur de Novalis, ni la fantaisie étincelante de Clément de Brentano, ni l'imagination riche et terrible d'Achim d'Arnim, il reproduirait sans éclat leurs procédés poétiques, et finirait comme eux par devenir étranger à son siècle. M. de Hedwitz n'appartient pas à cette école; l'écueil de son esprit, s'il ne veille pas sur lui-même, est de se laisser séduire au

somnambulisme des rêveurs, comme le pêcheur de Goethe aux caresses meurtrières de l'ondiné.

Quelle sera la durée de ce travail des âmes révélé par le succès de M. de Rrrlwitz ? Quel sera le sort de la poésie catholique en Allemagne? Questions sérieuses et qui touchent aux plus précieux intérêts de la pensée. Les chaleureuses sympathies excitées par le jeune écrivain semblent indiquer une transformation dont on peut attendre lex développement avec confiance. Cette transformation n'est pas seulement une promesse; elle est accomplie déjà sur les points essentiels, et elle poursuivra sa marche. L'athéisme

%

n'a été qu'une fièvre dans ce noblè pays : un air plus pur, en calmant le délire du malade, a mis en fuite les visions grimaçantes. Les partisans de la jeune école hégélienne, si nombreux encore il y a quelques années, les disciples de M. Feuerbach, les amis de M. Stirner, ne seront plus désormais, espérons-le, que des anomalies bizarres, comme chaque époque et chaque littérature en présentent. L'opinion a secoué le joug. Quant à la poésie catholique, si elle veut être digne de son titre, il faut qu'elle s'élève et se fortifie, il faut qu'elle soit grande et sévère autant que bienfaisante et douce. La profondeur lui est nécessaire en tout pays, mais particulièrement en Allemagne. La fatigue produite par 'les èxcès de la raison infatuée ne durera pas toujours; l'école que nous venons ■ de juger se retrouvera alors en face d'un peuple accoutumé aux plus hautes spéculations de la pensée. Au milieu du développement hardi de la science humaine, l'art catholique doit faire en sorte de ne pas abaisser sa mission. Le sentiment seul ne saurait lui suffire; ce ne serait pas trop de l'imagination la plus puissante mise au

service de la rétlexion la plus mâle, ce ne serait pas trop de la grande voix de Dante et de Pascal.

Ces âmes sublimes sont rares, et les littératures qui n'ont pas de tels soutiens ne sont pas pour cela condamnées à périr; que les artistes du moins aient constamment les yeux attachés sur ces incomparables modèles! A ces conditions-là seulement, la poésie catholique dont l'Allemagne du midi a salué le réveil, et qu'eUe croit déjà posséder, sera assez forte pour réaliser sa tâche. Quel que soit cependant le résultat de ces efforts, quelle que soit l'issue de ce mouvement dirigé aujourd'hui avec plus d'ardeur que de puissance par la génération qui se lève, M. Oscar de Redwitz n'en occupera pas moins une place dans l'histoire littéraire de son pays; il a obtenu, en effet, un privilége rare, un privilége envié de tout écrivain : il a eu son heure, et il a exprimé mélodieusement une des phases de la conscience publique.

Juillet, 1852.

P. S. Je ne m'étais pas trompé en disant que le succès de M. Oscar de Redwitz était dû principalement aux circonstances qui accompagnèrent la publicatioii de son poëme. Amaranthe n'est qu'une date dans l'histoire littéraire et morale de l'Allemagne de nos jours, et cette date est déjà bien loin de nous. Voilà dix ans que M. de Redwitz a été accueilli avec un enthousiasme sans exemple. Qu'est devenu le poëte pendant ces dix années? Deux ou trois drames, deux ou trois chroniques dialo/iiées, dont le nom m'orne est oublié

aujourd'hui, n'ont que trop clairement prouvé l'insuffisance de son inspiration. Je laisse subsister néanmoins le jugement que je portais alors sur les jolis tableaux de M. de Redwitz. A une époque où la réaction religieuse s'exprimait en d'autres pays avec une violence toute pharisaïque, on est touché de voir le jeune maître de la poésie catholique en Allcmagne revêtir ses sentiments d'une forme si gracieuse et si douce. Il a eu son heure, disais-je, l'heure matinale, l'heure du premier réveil; mais une fois ce charme passé, il fallait une nourriture plus mâle à la pensée philosophique et religieuse des peuples allemands. Les promesses que n'a pas tenues M. de Redwitz,. l'Allemagne entière, depuis dix ans, travaille à les accomplir. J'ai indiqué ailleurs quel a été dans ce pays le progrès du spiritualisme chrétien1; j'ai montré ce que la philosophie, l'histoire, les œuvres d'imagination, avaient gagné à ce retour du sentiment religieux. Les discussions mêmes dont le texte des livres saints est l'objet dans les travaux des plus audacieux critiques attestent un élan de la conscience, une aspiration vers l'infini, un besoin de croire et d'affirmer, indices et préludes d'une vie nouvelle. Si ce spiritualisme, franchement chrétien chez les uns, et toujours chrétiennement inspiré chez ceux-là même qui confessent d'une voix si loyale leurs difficultés et leurs doutes, si ce spiritualisme, dis-je, n'était, comme chez le poëte d'Amaranthe, qu'une affaire d'émotion et de poésie, un tel symptôme, quoique passager, aurait. encore sa valeur, mais il s'agit d'un travail d'idées bien autrement sérieux.

1. Voyez nos Études sur la révolution en Allemagne, 2 vol. in-8o; Parie, 18u3. \ oyez ai.ssi 11;":,,;/1' <<t Philosophie relii/ieuse, 1 vol. granrl in-18 ; Paris, 1800. M C iei l.r\ v.

Instruit par les révolutions, l'esprit humain semble comprendre enfin que la liberté est nécessaire au christianisme. Il y a tout un avenir dans ce principe, et c'est ainsi (disons-le aux amis un peu désappointés de M. Oscar de Redwitz), c'est ainsi que la vie spirituelle de l'homme sera régénérée, c'est ainsi que les pensées viriles succéderont aux pensées enfantines.

Avril 1861,

VII

LE ROMAN JUIF

EN ALLEMAGNE

M. LÉOPOLD KOMPERT.

1

Ce sera un des caractères de ce temps-ci que le réveil des traditions nationales d'un bout de l'Europe à l'autre. Le dix-huitième siècle avait effacé l'esprit particulier de chaque peuple ; ardent à se séparer du passé et dédaigneux de ses meilleurs souvenirs, l'homme semblait ne plus avoir de relations avec le sol qui l'avait nourri, une pensée uniforme et des sentiments convenus se substituaient presque partout aux émotions, aux idées, à tous les phénomènes moraux suscités en notre âme par la réalité qui nous entoure; la figure abstraite de l'humanité avait pris la place de la créature vivante. De toutes les causes qui ont amené, il y a un siècle, l'appauvrissement général de la poésie européenne, il n'en est pas de plus sérieuse que celle-là. Lorsque la

langue eL la pell.)(:ü Je Voltaire gouvernaient les intelligences de Saint-Pétersbourg à Londres et de Ber!in à Madrid, il n'y avait pas de place pour cette poésie vraie que le soleil fait éclore, qui se nourrit de la séve du sillon, qui reçoit pour les féconder les influences du monde réel, et porte au front, comme un signe charmant, la marque des lieux où elle est née. Une réaction ne devait pas tarder à se produire; on sait avec quelle fougue impatiente Lessing en fut le promoteur, et comme le génie national en Allemagne, en Suède, en Angleterre, combattit d'une manière éclatante et finit par remplacer la littérature artificielle dont le règne avait duré trop longtemps.

Est-ce à dire que l'inspiration du dix-huitième siècle ait - complètement disparu? Non, certes; elle persistait dans l'ombre, et les révolutions de notre âge l'ont relevée et propagée au loin. Toutefois, à côté de ce courant d'idées démagogiques qui tend à absorber chaque individu dans l'État et chaque peuple dans le genre humain, il est facile d'apercevoir aujourd'hui une force toute contraire qui pousse les peuples à ressusciter leur histoire, à réclamer leur part du sol, à se constituer d'une façon distincte au milieu de la confusion croissante. Ce double mouvement en sens inverse est un des plus curieux spectacles que présente notre société bouleversée. Ici de vagues aspirations vers l'unité universelle, là le pieux entêtement de la fidélité domestique; ici les froids et prétentieux utopistes tout prêts à abolir l'idée vivante de la patrie au profit de je ne sais quelle idole de bronze appelée par eux l'humanité; là les obstinés défenseurs des traditions qui semblaient mortes, — des érudits transformés en tribuns, des poëtes et des conteurs qui soulèvent

des races entières en vengeant leur lapgue natale disparue et leurs institutions abolies. N'est-ce pas un phénomène intéressant que ce réveil des Tchèques de la Bohême, des Magyars de la Hongrie, des Croates des côtes illyriennes, des Flamands de la Belgique, se révoltant contre l'œuvre des siècles, et s'efforçant de reconquérir une existence distincte au moment même où les docteurs de la démagogie vont enseignant partout que les nations doivent disparaître ?

Le roman rustique, accueilli avec tant de faveur depuis quelques années en France et en Allemagne, est une des formes de cette protestation que nous venons de signaler. Ce n'est plus seulement telle ou telle famille de peuples chez " qui le sentiment de race se réveille, c'est une classe partieulière qu'on s'attache à peindre avec la physionomie qui lui est propre, avec ses mœurs et son existence distincte au sein de la commune patrie. Que les écrivains s'en rendent compte eux-mêmes ou qu'ils l'ignorent, peu importe : ils suivent ici un instinct qui -ne saurait échapper à une clair-

voyante attention. Ils peuvent céder encore, je le veux bien, à d'autres influences secrètes; ils peuvent céder au désir de flatter le peuple, à l'ambition de créer une poésie démocratique, à l'espoir de renouveler par ce retour à la nature les ressources d'une littérature épuisée : ils obéissent surtout, qu'ils lii sachent, à ce sentiment dont nous parlions tout à l'heure; ils sont les interprètes involontaires de ce mouvement qui se fait de tous côtés pour rattacher fortement à la tradition du sol les races, les tribus, les classes même, que la tendance opposée voudrait confondre dans la promiscuité et le chaos.

Peindre avec amour les paysans de telle province, con-

sacrer pieusement leurs coutumes et tracer leur histoire de chaque jour, c'est suivre à peu près la même inspiration, que ces écrivains passionnés, érudits ou poëtes, dont les travaux ont ressuscité des langues éteintes et réuni sur le sol natal des tribus dispersées. Ce qu'ont fait M. Franz Palazky en Bohême, M. Louis Gaj en Illyrie, M Henri Conscience dans les Flandres, c'est ce qu'ont fait aussi d'une manière assurément moins directe, mais avec une pensée analogue au fond, M. Berthold Auerbach pour les habitants de la forêt Noire, madame Sand pour les paysans du Berri, et surtout Jérémie Gotthelf pour les rustiques populations du canton de Berne. A ce point de vue, et lors même qu'une certaine adulation démocratique se glisserait dans ces récits populaires, lors même qu'ils ne brilleraient pas tous, comme les peintures de Gotthelf, par la sincérité la plus vraie, il faudrait applaudir encore à la direction morale dont le roman rustique est manifestement le produit. Un tel genre, sans doute, peut présenter de graves .dangers : cette littérature a besoin d'être surveillée avec zèle et jugée sans complaisance; mais, si l'inspiration en est honnète,-combien ne doit-elle pas devenir salutaire et féconde 1 Ces sortes d'ouvrages, si l'on y regarde de près, acquièrent un intérêt historique en même temps qu'ils charment l'imagination; le sujet s'agrandit et s'élève; la réalité apparaît sous la fiction; on croit entendre ces bourgeois de Laon ou de Vézelay, qui, dans l'irrégulière société du moyen âge, sonnant le beffroi de la ville, appelaient tous les enfants de la commune à la défense du foyer.

Or, si ce ne sont pas seulement les paysans d'une contrée spéciale que l'auteur se propose de peindre, s'il faut ajouter

au caractère parti) ulier des lieux la dilTérence des nationalités et des cultes, s'il s'agit des paysans juifs, par exemple, et de leur vie si originale au milieu des populations chrétiennes de l'Autriche, le rapport que je viens d'indiquer entre le roman populaire et les insurrections de race ne devient-il pas plus évident encore? Parmi les écrivains qui ont contribué dans ces derniers temps au succès de cette littérature rustique, il y a une place des plus honorables pour un conteur autrichien, M. Léopold Kompert, dont les tableaux nous font pénétrer avec un grand charme de vérité et de poésie chez les pauvres Juifs de la Bohême.

La littérature juive en Allemagne a joué depuis un siècle un rôle considérable. De Mendelssohn à Henri Heine, il y a eru chez nos voisins toute une succession de talents supérieurs qui ont marqué leur passage avec éclat et laissé des traces profondes dans les lettres germaniques. On sait que les Juifs d'Europe se divisent en deux grandes familles, Juifs allemands, Juifs portugais, et que ces derniers, pendant tout le moyen âge, se considérant comme une tribu supérieure, ne témoignaient qu'indifférence et dédain à leurs frères des contrées allemandes : tout est bien changé aujourd'hui. C'est de l'Allemagne que sont sortis les représentants les plus illustres dont puisse s'enorgueillir l'auilacieuse activité de cette race invincible. Les Israélites de la famille portugaise ont produit au moyen âge des poëtes, des rabbins, des savants, qui ont tracé un sillon original dans le champ de la pensée humaine; ce sont les Juifs de l'Allemagne qui rè gnent désormais dans les arts comme dans la finance. Sans sortir du domaine des lettres, Moïse Mendelssohn et Rahel de Varnhagen, Louis Boerne et Henri Heine doivent être

rangés parmi les maîtres de la pensée allemande; ils sont de ceux qui, par des mérites opposés et dans des périodes trèsdifférentes, ont le plus vivement agi depuis cent ans sur la conscience publique. Si diverse qu'ait été leur influence, il existe toujours entre eux un lien qui les unit; ils suivent tous la direction dont Mendelssohn est le chef, ils s'élèvent au-dessus des strictes observances du judaïsme, pt, tout en conservant un caractère à part, ils passent de l'étroite enceinte du temple à cette assemblée du genre humain où la philosophie les introduit, une philosophie tantôt pieuse et sereine comme chez l'auteur du Phédon, tantôt fantasque et hardie comme chez Rahel, tantôt sceptique et poétiquement railleuse comme chez Louis Boerne et Henri Heine.

Ce n'est pas tout à fait à ce groupe d'esprits qu'appartient M. Léopold Kompert. Le caractère particulièrement juif dont ses devant iers s'éloignaient, le peintre des paysans de la Bohême est bien forcé de s'y attacher. Tandis que les e3prits d'élite entrent de plus en plus dans la grande famille humaine, il y a des populations entières qui conservent avec une piété inaltérable les coutumes, les croyances, les préjugés, les terreurs, les espérances invincibles, toutes les poétiques singularités de cette race orientale dispersée dans les brunies de l'Occident. Il y a des cœurs qui souffrent et des âmes qui vivent du plus pur enthousiasme. Sous le chaume de la masure, dans les rues immondes du Ghetto, au milieu des mauvais traitements et des malédictions, il y a des douleurs déchirantes, des dévouements sublimes, de merveilleuses extases, que la foi seule, surtout une foi opprimée, peut faire jaillir des profondeurs de l'âme. Voilà le sujet

qu'a choisi M. Kompert, voilà le monde mystérieux où nous introduisent ses peintures.

N'y a-t-il pas de graves dangers pour un artiste dans ces travaux d'une nature si spéciale? A Prague, à Presbourg, nous allons entrer avec M. Kompert dans le dédale obscur du Ghetto; nous allons visiter ces maisons ténébreuses et sales que le chrétien en passant regarde avec une sorte d'horreur, et qui semblent aussi, dans leur silence hargneux, maudire tout bas le chrétien qui passe. Nous allons voir des croyances séculaires, des mœurs qui remontent aux premiers jours du monde, des préjugés enracinés par une persécution de deux mille ans dans la famille d'hommès la plus opiniâtre qui fut jamais, et transmis de génération en génération à travers toutes les vicissitudes des âges. Quelle inspiration l'auteur va-t-il puiser dans une pareille étude? quelle espèce d'émotion voudra-t-il produire en nous? Décrire la vie du peuple, peindre les paysans de nos campagnes ou les ouvriers de nos villes, c'est déjà une entreprise périlleuse pour qui n'apporte pas dans une telle matière un cœur. passionné pour le vrai, une intention élevée et droite, une âme maîtresse d'ellemême. Que sera-ce s'il s'agit de cette race dont la servitude forme le plus mystérieux et le plus lamentable épisode des calamités humaines? Aux excitations démocratiques ne verra-t-on pas se joindre les rancunes d'une oppression séculaire? Rassurons-nous : si M. Léopold Kompert est entré avec courage dans tous les détails, dans toutes les singularités de son sujet, ce n'est pas pour y chercher des inspirations vengeresses. Parmi les écrivains juifs de l'Allemagne, il en est plus d'un qui, désabusé d'ailleurs des illusions du judaïsme, ne conservait de ses anciennes croyances que la

haine de l'esprit chrétien; ce scepticisme moqueur dans lequel ils s'étaient Réfugiés, ils l'aiguisaient contre le christianisme, et, quoiqu'ils parussent tout joyeux de confondre dans une même ruine l'Église victorieuse et l'Église vaincue, c'était toujours la colère du vaincu, c'était l'âpre passion du Juif révolté qui éclatait dans leurs écrits. Tel n'est point le romancier des paysans juifs de l'Autriche; il aime les croyances de ses pères, il aime surtout ceux qui les ont conservées et qui souffrent à cause d'elles, — et cette sympathie affectueuse, il cherche à la communiquer à ses lecteurs, non dans un esprit de secte et pour une propagande impossible, mais dans un esprit de conciliation, pour la sainte, pour l'éternelle propagande de la paix, de la tolérance et de l'amour.

s

II

Le premier ouvrage de M. Léopold Kompert est intitulé Scènes du Ghettot. Il a.paru en 1848, au milieu des passions soulevées dans tous les sens, et, malgré tant de préoccupations qui laissaient peu de place aux jouissances de l'art,

il a tout d'abord attiré l'attention de l'Allemagne et conquis de précieux suffrages. C'était l'heure des illusions révolutionnaires et des déclamations à grand fracas; on ne parlait que réformes radicales, on ne voyait partout que pétitions sans fin et promesses sans mesure. A côté de ces étourdis-

1 Ce mot'italien ghetto est le terme usité dans les villes de l'Autriche pour lésigner le quartier des Juifs. Quelquefois aussi l e. ghetto appelle simplenent la rue, die Gasse.

santés niaiseries, voyez cette réclamation si touchante et si humble 1 Le conteur recommande ses frères à la bienveillance de ceux qui gfrq.vernent; il décrit leurs misères, il ré

vêle à bien des gens qui ne s'en doutaient pas la servitude

du pauvre israélite dans les pays, allemands, il fait connaître

la dureté impitoyable des préjugés et la barbarie de la loi.

Ces mots, l'émancipation des juifs, qui ont servi de texte à tant de haranguas prétentieuses, on ne les lit pas une seule

fois dans l'ouvrage de M. Kompert, mais, combien cela vaut mieuxl on y songe sans cesse, ekjm en comprend la douloureuse portée..

C'est à son peuple surtout que le romancier s'adresse : il

lui prodigue les consolations, il lui apprend à se résigner,

il le moralise et l'élève. Tantôt, pou^l'arracher aux misères présentes, il lui ouvre\çomme un refuge le sanctuaire de l'antique foi ; il allume les candélabres du tabernacle, il redouble pour les croyants les enivrantes exaltations des jours saints; il entonne le chant de noces de la princesse Sabbath

et du prince d'Israël, ce mystique char4 d'hyménée que composa en Espagne, il y a sept cents ans, le grand poëte

juif du moyen âge, Jebuda ben Hâ-Levy: tantôt, par une x inspiration profonde et avec un art .plein. de charme, il semble l'introduire peu à peu dans le christianisme en l'accoutumant aux plus purs sentiments de la loi nouvelle, à la patience, à la douceur, au pardon des injures. De là le double aspect de ses tableaux : d'un côté, ce sont de vrais juifs, des physionomies rudement accentuées, de fanatiques et inflexibles natures, chez qui la vertu même a je ne sais quoi de barbare; de l'autre, on aperçoit des figures éclairées des douces lueurs de la grâce, des héroïnes de charité et de sa-

crifice, dignes de tenir leur place dans quelque sainte légende du moyen âge chrétien.

La première histoire du volume, celle que l'auteur intitule la Seconde Judith, est une des peintures où les mœurs juives sont reproduites dans toute leur crudité hardie. Est-il rien de plus éloigné de nos mœurs, rien qui marque plus vigoureusement le caractère farouche d'une race exaltée? La scène se passe en 1809, pendant l'invasion de Napoléon en Autriche; les Français occupent les routes et les villes de la Uohême. Tout le pays tremble devant ces soldats qui, depuis les pyramides jusqu'à Berlin, ont vaincu les plus redoutable£ armées du monde. In seul homme semble ne rien craindre, c'est un habitant du Ghetto de Presbourg, un petit colporteur nommé Leb-Ie-Houge. Envoyé naguère à Schœnbrunn avec je ne sais quelle députation de sa commUIre, Leb-le-Rouge a eu l'insigne honneur de parler à l'empereur d'Autriche; depuis ce moment, son patriotisme s'est transformé en un mystique enthousiasme. Voyez-le, le jour même où se livre la bataille de Wagram, courant de côté et d'autre dans les rues du Ghetto et demandant tout effaré si personne n'a reçu de nouvelles ; de temps en temps, il s'arrête, et des versets des psaumes de David s'échappent de ses lèvres. L'instinct cupide du juif trouve aussi son compte au milieu des émotions ardentes du patriote. Leb a conçu un projet qui peut servir la cause de l'Autriche sans que ses petits intérêts y perdent rien. Il a résolu d'aller la nuit sur les champs de bataille, de ramasser tout ce qu'il pourra, armes, vêtements, munitions, et de porter ce bagage au quartier général, où la pénurie est extrême. On le payera bien, sans doute; ce n'est pas pourtant le seul espoir du

gain qui le fait agir : l'ardeur du patriotisme et le sentiment de l'intérêt se combinent ici de telle façon qu'il serait difficile de faire exactement les parts.

Pour réaliser son plan d'une manière fructueuse, Leb-leRouge a besoin d'un auxiliaire. Le seul associé qu'il ait pu trouver est maitre Christophe, l'aubergiste du Lion d'or. Christophe n'est pas israélite; mais, né et élevé aux envirúns du Ghetto, il connait les usages, les cérémonies, la langue même des juifs de Presbourg, et ce serait là pour Leb-le-Rouge un collaborateur très-convenable, s'il n'était aussi sceptique que Leb-le-Rouge est dévoué à la religion de ses ancêtres. Christophe est un esprit fort, et l'on devine que de contrastes, que de conflits bizarres-entre les deux amis pendant leurs expéditions nocturnes. L'auteur a dessiné avec une rare habileté le portrait du colporteur juif tourmenté de mille façons dans ses croyances les plus chères par son impitoyable associé. L'ardent mysticisme populaire et le voltairianisme grossier d'un épicurien de bas étage sont confrontés ici et mis aux prises dans des scènes qui. provoquent à la fois l'attendrissement et le sourire. Cependant Leb-le-Rouge et Christophe ont laissé derrière eux un ennemi dont ils ne se doutent pas : c'est un certain maître d'école nommé Chajim, lequel, sachant un peu le français, est devenu, à titre d'interprète entre le peuple et les soldats de Napoléon, le personnage le plus important de la province. Chajim est naturellement l'allié et le défenseur des Français, comme Leb-le-Rouge est leur plus implacable adversaire. Grande rumeur dans la population du Ghetto; il faut se décider entre les deux rivaux, il faut prendre parti pour Leb ou pour Chajim. C'est Leb-le-Rouge, on le pense

bien, qui, par son exaltation mystiqne, gouverne l'opinion de ses frères. Chajim est presque un renégat; à force de fréquenter les Français, il a négligé peu à peu les observances judaïques, et il lui échappe maintes paroles qui accroissent chaque jour la défiance.

Au milieu de ces événements domestiques, rehaussés par l'art ingénieux et la sincère émotion du narrateur, on voit apparaître une calme.et silencieuse figure c'est Blumèle, la fiancée de Chajim. Blumèle est orpheline et pauvre; elle est belle, elle est bonne, et lorsque Chajim pense qu'il va l'épouser après les fêtes de Pâques, il lui semble qu'une bénédiction céleste inonde son cœur. Il ne se souvient pas de la détresse de la pauvre fille et de l'abandon où elle vit; il ne croit pas qu'elle lui doive de la réconnaissance pour le choix qu'il a fait d'elle; c'est lui qui se sent l'obligé, et jamais il n'entre dans sa misérable demeure sans une sorte de crainte respectueuse. Il y a une singulière délicatesse dans ce portrait de Blumèle; la beauté morale couvrant de son pur éclat les haillons de la misère, la dignité imposante et suave se maintenant sans effort au milieu de la condition la plus triste, c'est là certainement un spectacle digne de tenter un poêle, et M. Kompert a peint celte situation en quelques traits sobres et exquis, lorsqu'il a dessiné la douce figure de son héroïne. Douce, ai-je dit? Oui, mais quelle énergie étrange, quelle exaltation à demi barbare sous le calme de cette physionomie) Blumèle est profondément pieuse, et si Chajim tient encore par quelque lien à la foi de Moïse, elle 'ait bien que c'est par l'amour qu'elle lui inspire. Aussi, malgré la gravité de sa parole, malgré la froideur qu'elle lui témoigne souvent et les reproches qu'elle lui adresse, Blu-

mêle aime Chajim avec une sorte de dévotion concentrée et brûlante. Elle l'aime et comme son fiancé et comme une âme fraternelle dont la garde lui a été remise. Cet amour, où se mêlent les bizarres transports du fanatisme, est capable de sacrifices inouïs; la jeune fille, que l'auteur appelle hardiment la seconde Judith, va nous montrer bientôt à quelles extrémités sa passion la peut conduire. Leb-le-Rouge et

Christophe ont été arrêtés par les Français et vont être fusillés. Qui les a trahis? Il n'y a qu'une voix dans le Ghettu : le traître, c'est Chajim, et déjà le malheureux est sous le coup du mépris universel. Chajim cependant n'est pas coupable. Sa bonne conscience et le témoignage de sa fiancée le soutiennent au milieu des avanies sans nombre dont l'accable la vengeance populaire. La confiance de Blumèle console Chajim et lui fait oublier le monde entier; mais Blumèle, qui la consolera? Un soir que Chajim lui disait : « Ne sommes nous pas fous, toi et moi, de nous tourmenter ainsi? »

« — Dieu d'Israël ! s'écrie Blumèle tout en émoi, que dis-tu là, Chajim? Oublies-tu qu'on te mettra toujours l'image de Leb devant les yeux, dusses-tu vivre cent ans encore? Oublies-tu que tu seras forcé\*de marcher dans le sang de Leb aussi longtemps que tu seras au monde, et que ce sang finira par monter, monter, jusqu'à ce que tu en aies par-dessus la tète?... Songe à toi; quand tu auras des enfants et que les gens diront : Ce sont les enfants d'un traître, qu'en espérer de bon ? Et ce n'est pas tout : Leb-le-Rouge est une âme de juif; veux-tu donc le laisser périr?

« Ces paroles rejetèrent Chajim dans sa morne tristesse. — Mon Dieu ! mon Dieu! s'écria-t-il, pourquoi m'as-tu envoyé cette épreuve? Que faut-il que je fasse?

« Après une longue pause, Blumèle lui dit : — Écoute, Chajim, serait-ce un malheur pour toi si je ne devenais pas ta femme?

« Chajim sourit comme s'il n'y pouvait croire. — Belle demande pensait-il.

« — Écoute-moi, Chajim, reprit Blumèle avec un accent extraordinaire, j'ai quelque chose à te dire... Tu vas te détourner avec dégoût dès le premier mot ; tu vas me chasser, me frapper au visage, car tu ne saurais imaginer ce que je veux faire... Je ne peux plus être ta femme.

« Chajim écoutait avec angoisse. — Je veux aller trouver le général français, dit Blumèle presque sans voix.

« — Et quoi faire ?

« — Je veux demander la grâce de Leb-le-Rouge et de Christophe.

« — Toi?

« Cette résolution parut si étrange à Chajim, qu'il garda longtemps le silence. Il ajouta enfin : — Et s'il te la refuse?

« Aussitôt, d'un mouvement rapide, Blumèle se jeta à scm cou et lui murmura quelques mots à l'oreille. Tout son corps tremblait, et une rougeur de flamme inondait son visage. Ce qu'elle avait dit devait être quelque chose d'exécrable, car Chajim poussa un cri aigu et la rejeta loin de lui.

« — Que Dieu. l'empêche 1 s'écria-t-iL Tu ne commettras pas ce péché.

« — Ne mêle pas Dieu là dedans, dit tranquillement la jeune fille.

C'est pour lui seul que je le fais. Je l'ai bien résolu : il ne faut pas que Leb-le-Rouge périsse.

« Chajim pleurait, sanglotait. — Ne fais point cela, Blumèle, disait-il au milieu de ses cris de douleur, ne fais point cela! Quelle faute as-tu donc commise pour sacrifier ainsi ton plus p-écieux trésor?— Et il se couvrit le visage comme s'il avait trop clairement exprimé la résolution de Blumèle.

« — J'irai seule, dit Blumèle, et elle se dirigeait vers la'porte.

Chajim s'élança devant elle, se jeta tout de son long au travers de l'entrée et lui barra ainsi le passage. Son visage était tourné contre la terre ; il resta là quelques instants sans mouvement et sans vie, tandis que Blumèle, incertaine de ce qu'elle devait faire, allait et venait par la chambre. Tout à coup Cbajim se redresse; il se lève lentement, passe la main sur son front et regarde Blumèle sans manifester de tristesse, sans verser une seule larme. Pendant ce temps, la lumière que nous nommons inspiration était venue frapper son esprit; tout était transfiguré à ses yeux.

« — Va, va, lui dit-il, je vois bien que c'est la volonté de Dieu. il faut qu'un Juif se sacrifie pour un Juif. Va donc, et, si tu veux, je te conduirai moi-même, car, je le vois bien aussi, c'est à cause de moi que tu fais cela; mais tu seras ma femme, Blumèle.

« Blumèle se jette à son cou, et tous deux se tiennent embrassés avec amour.

« Deux heures avant le milieu de la nuit, Chajim et Blumèle partirent. La nuit était illuminée de ses plus brillantes étoiles. Le Ghetto était triste et silencieux. Lorsqu'ils arrivèrent au guichet de fer que leur ouvrit le gardien de la ville, Blumèle jeta encore un dernier regard dans la rue qu'elle quittait. Ils continuèrent leur route sans s'adresser une parole. Le général demeurait sur la place de la Charité. Le soldat qui était de garde retroussa sa moustache en souriant, lorsqu'il vit cette belle jeune fille demander l'entrée de l'hôtel à une heure si avancée de la nuit. La porte s'ouvrit et Blumèle disparut. Chajim resta dehors'dans l'obscurité solitaire et froide. Des caractères comme le sien reprennent bien vite leurs allures accoutumées; comment s'étonner que son stoïcisme ait fléchi et que l'infinie douleur dont son âme était pleine ait débordé alors en flots de larmes?

« Le jour suivant, on fut bien surpris dans le Ghetto lorsqu'on vit Leb-le-Rouge et Christophe, déclarés innocents et libres, sortir de leur prison. Cela semblait un miracle. On ne sut que longtemps après quel sacrifice avait fait la fiancée de Chajim pour sauver une âme de juif. »

Certes il y a là, comme dit l'auteur, quelque chose d'exécrable. Ce dévouement farouche, cette interprétation étrange des exemples des livres saints, ce fanatisme qui ne craint pas d'employer le déshonneur comme un moyen religieux, cette association de généreux sentiments et de procédés sauvages, tout cela blesse le cœur et révolte la nature. En peignant de telles mœurs avec ses couleurs nettes et hardies,

M. Léopold Kompert a fait preuve d'une impartialité redoutable. Bien qu'il n'intervienne pas dans sa narration, bien qu'il ne se donne pas la peine de dégager de son œuvre la leçon qu'elle renferme et de l'adresser directement à ceux

qui doivent l'entendre, la leçon parle assez haut. Dans la rudesse même de cette peinture, dans l'émotion compliquée et poignante qui en résulte, il y a un avertissement qui doit faire naître des réflexions sérieuses. Pour nous qui, en de tels récits, cherchons surtout le mérite du peintre et la vérité du tableau, nous ne pouvons que féliciter M. Kompert de l'audace avec laquelle il a mis en scène cette ignorance barbare, et des révélations si franches que son récit nous apporte. Quand on a lu la Seconde Judith, on pénètre dans les obscures et ardentes passions qui fermentent au fond de ces tribus opprimées, on voit à nu l'affreuse influence que le double fanatisme de religion et de race, exalté par tant de maux présents et tant de souvenirs cruels, peut exercer sur les âmes simples, sur celles-là particulièrement qui seraient le mieux préparées à la vertu.

III

Heureusement, ce ne sont pas toujours là les pratiques dévotes du Ghetto. Les croyances des populations que M. Kompert s'est proposé de peindre se présentent sous maints aspects plus aimables. Des clartés nouvelles se sont introduites, non sans douleur, hélas! chez ces natures incultes, et il y a profit à suivre dans les récits du conteur le développement de ces vicissitudes où tant de respectables intérêts sont engagés. Que les communications de plus en plus fréquentes, la diffusion des lumières et l'adoucissement des moeurs aient fait disparaître des classes bourgeoises l'âpreté de l'esprit israélite, c'est un résultat qui ne

doit pas surprendre : au sein des régions inférieures, cet effacement des anciens types ne saurait s'accomplir sans des émotions profondes et de secrets déchirements. L'antique fidélité, qui disparaît si facilement en haut, semble gagner en bas de plus solides attaches. Déjà frappé de mort à sa cime, le vieil arbre d'Israël conserve toute sa vigueur au tronc et aux racines; c'est là que fermente encore la séve, c'est là qu'elle souffre et crie sous la cognée. Combien de fois ne voit-on pas, pour de simples raisons de convenance, les fils élevés dans la religion chrétienne, tandis que les parents, par pure convenance aussi, restent fidèles à leur passé! Ces compromis, que permet dans les hautes classes le doute envahissant, sont impossibles chez les pauvres gens du Ghetto. Là aussi, le doute peut bien se glisser; le jeune homme qui a quitté les ténèbres du quartier juif pour visiter les villes prochaines reviendra maintes fois avec une pensée troublée; celui dont une mère imprudente a voulu faire un docteur rapportera de l'université une philosophie de l'histoire bien différente de celle que lui enseignaient les légendes de la maison paternelle. Cependant le père et la mère n'accepteront pas de tels événements avec indifférence; toute leur vie était là; frappés au cœur, comme l'arbre déjà vieux à qui l'on arrache sa meilleure branche, ils mourront. Ils mourront, et cette altération des vieilles moeurs qui causera leur mort sera visible jusqu'en ces cœurs fidèles; ils mourront sans maudire ceux qui les tuent; ils mourront chrétiennement, avec une angélique patience.

La disparition de l'antique âpreté judaïque qui semble se fondre peu à peu et s'exi aie en religieux parfums sous les rayons d'une société plus humaine, voilà le sujet qu'affec-

tionne M. Kompert. La Seconde Judith n'est peut-être qu'une indication de l'ancien fanatisme destinée à faire mieux ressortir les modifications morales dont il va tracer l'histoire, histoire à la fois douloureuse et charmante, puisqu'il y a là tout ensemble de fortes convictions qui souffrent et de rudes passions qui s'éteignent. Tantôt il peindra avec une sympathie pénétrante les tristesses résignées des derniers croyants, à l'heure où ils emportent dans la tombe les préceptes de la foi de leurs ancêtres ; tantôt il montrera des âmes candides obstinément dévouées au culte national, mais incapables de ressentir désormais les haines des temps passés et introduisant sans le savoir au sein de leurs traditions altières la mansuétude de l'esprit chrétien. Une foi inflexible, une sourde ardeur de vengeance, tels étaient les sentiments secrets de ces peuples : eh bien 1 il s'attachera surtout a révéler les atteintes que subit cette foi, il aimera à montrer la résignation la plus douce prenant la place de l'esprit de vengeance. Les vieux juifs disparaissent, les vieilles haines s'évanouissent; je ne sais quoi de triste et de doux remplace l'énergie redoutable de la race qui se transforme. Il semble par instants qu'on entende les derniers soupirs d'une religion qui meurt.

Un des plus émouvants récits de M. Kompert est celui qu'il intitule Les Enfants du Randar. « C'est l'habitude, dit l'auteur, de refuser aux juifs la naïveté et la bonhomie; l'erreur est grande : sans doute le juif du Ghetto est ordinairement rusé et prompt à la raillerie; on sait trop ce qui l'y oblige la raillerie est l'arme de l'opprimé. Si le juif de la campagne, plus heureux que son frère du Ghetto, connaît les jouissances de la nature et enlend chanter 1 alouette

dans les blés, d'un autre côté sa part n'est pas la meilleure ; il manque de cette verve originale, de cet esprit aiguisé et agile qui est souvent une défense si précieuse. Vraiment, faut-il l'en plaindre? » Cn ne l'en plaindra pas si on lit le portrait de IleolJ Schmul, le plus riche randar de la contrée'. Ce n'est pas seulement une rustique auberge qui est administrée par Rebb Schmul; il a affermé aussi les domaines, les champs de son riche propriétaire, et tout cela, terres et auberge, prospère merveilleusement entre ses mains. Rien de plus gai, rien de plus aimable que le tableau de cet intérieur où la familiarité villageoise d'un Teniers est rehaussée par cette grâce exquise que reflètent toujours les croyances religieuses d'un cœur simple. La piété de Rebb Schmul est fervente; personne ne chante avec plus d'amour les psaumes de David et les hymnes mystiques de la synagogue, personne n'est plus dévoué à la race de ses pères. Il a rebâti au fond de son âme les murailles renversées de Jérusalem, et il invite dans la cité sainte tous les enfants dispersés de Jacob. Les pauvres mendiants juifs chassés de Pologne par l'administration russe sont sûrs de trouver un asile sous son toit, et quand ils racontent les souffrances de leurs frères, quand ils disent de combien de coups de hache le moderne Aman frappe le tronc d'Israël, chaque coup retentit

1. Le randar est le fermier d'un cabaret de village. Arrendator, donneur d'arrhes, serait le nom véritable, mais le jargon des Juifs autrichiens l'a défiguré de cette manière. Ce nom, d'origine latine (arrha-dare), existe encore dans les largues du midi : arrendador en espagnol, ari-eiida.tore en italien, signifient littéralement fermier et répondent au mot allemand paechter, dont la racine (pacht, contrat, du latin pactum) exprime une idée toute semblable. Ce sont probablement les Juifs d'Espagne et de Portugal qui ont introduit ce mot chez leurs coreligionnaires de Bohême ; il n'a pas pénétré dans les idiômes germauiques; les Juifs smils, en Allemagne, emploient cette forme de langage en la défigurant.

dans l'âme désolée du randar. Ces images nous peignent au vif l'originalité de ce caractère rustique. Entouré de ses mendiants attablés, le cabaretier juif s'élève ici à une dignité singulière; on dirait un Mardochée qui veille sur le peuple de Dieu. L'empereur de Russie, assurément, ne se doute pas que le plus implacable de ses ennemis est un paysan de la Bohême, le brave aubergiste Rebb Schmul.

La plus vive préoccupation de Rebb Schmul est l'éducation religieuse de ses enfants. Qu'ils sachent les psaumes et les prières, qu'ils soient et demeurent. de bons juifs, voilà ce qu'il veut : toute autre instruction serait superflue ou dangereuse. En vain la femme du randar, dans sa tristesse inquiète, espère-t-elle pour le petit Moïse au moins une éducation plus complète et des destinées plus hautes; ni Moïse ni Anne ne doivent quitter la maison paternelle ou l'ombre de la synagogue. — Il faut que les enfants grandissent comme les plantes dans le sillon qui les a vus naître, répond toujours le paysan obstiné. La mère cependant finit par l'emporter, et Moïse étudiera pour devenir docteur.

Hélas ! elle ne savait pas, la pauvre mère, que ce serait là l'issue fatale par où le doule entrerait dans sa maison, et avec le doute la rupture des liens de la famille. Le jour où elle apprend que son fils raille les pratiques religieuses de son enfance, qu'on l'a vu pendant les jours saints attablé dans les cabarets et dansant avec les filles de ceux qui méprisent et maudissent sa race, ce jour-là elle se sentira frappée du .coup qui la conduira peu à peu vers la tombe. Qu'est devenu le petit Moïse (on l'appelait Moïse dans son enfance; mais, pour être inscrit sur les registres de l'école, il a fallu remplacer Moïse par Maurice)? qu'est devenu le petit Moïse

si pieux naguère, si attentif aux récits des mendiants polonais, et qui, un beau matin, voulait partir avec le vieux mendiant Mendel Vilna pour rebâtir Jérusalem ? Mendel Vilna est revenu après de longues années; il n'a pas rebâti Jérusalem, mais il rapporte à Hebb Schmul un sac rempli de cette poussière sainte qu'ont foulée les pieds de? prophètes, et Maurice n'est plus là pour prêter l'oreille à ses légendes mystiques. Le père est soucieux, l'âme de la mère est en deuil. Quel contraste avec les années heureuses où la famille du randar vivait sous l'abri d'une même croyance! Anne n'est pas plus fidèle que Maurice; l'étude a détourné l'un du chemin que Suivaient ses pères, c'est l'amour qui emportera l'autre. Elle a aimé, tout enfant, un de ses compagnons de jeux nommé Honza, un enfant catholique du même village, devenu plus tard le camarade de Maurice à l'université. Honza entre au séminaire; il revient dans ses campagnes natales avec le caractère de prêtre, et, employant au profit de sa foi l'ascendant que lui donne la folle passion de la jeune fille, il la convertit en secret, il lui fait abjurer le judaïsme. Les désordres de Maurice avaient tué déjà la pauvre femme du randir; le randar à son tour sera tué par l'abandon de sa fille. Point de colères, point de malédictions violentes; l'un et l'autre, ce père et cette mère désolés, ils ne peuvent faire autre chose que mourir.

De tels événements ne sont rien quand on les résume en peu de mots ; le vivant récit de l'auteur en fait une tragédie pleine de larmes. L'originalité du tableau de M. Kompert est dans un mélange très-habile de majesté religieuse et d'émotions domestiques. Ce Mardochée(je répète le vrai nom qui convient au fermier de la Bohême), ce Mardochée

compatissant et grave qui veille sur ses frères, qui les accueille tous à son foyer, que tant d'Israélites indigents, en Gallicie, en Hongrie, en Pologne, à deux cents lieues à la ronde, se recommandent les uns . aux autres comme leurpatron, — il n'a pas su, hélas 1 garder ses propres enfants. Dans cette tente de Jacob qu'il dresse avec un religieux enthousiasme pour y recueillir tant de pélerins égarés, les deux places les plus chères demeureront vides; voilà pourquoi il meurt. La narration de M. Kompert est pleine de mouvement et de vie. C'est bien en Bohême que la scène se passé, les détails de la réalité y sont reproduits avec une franchise singulière; rien d'abstrait, rien qui donne à la pensée philosophique la place que l'imagination doit rem. plir; cependant un souffle tellement religieux, un sL grave sentiment biblique anime ces familières aventures, que le récit en maints endroits s'élève sans effort aux proportions du symbole. Ce n'est plus l'histoire de la famille du randar qui se déroule sous nos yeux; il semble voir la triste et expressive image des destinées d'Israël.

Cette impression qu'éprouve le lecteur attentif, M. Léopold Kompert a-t-il voulu la produire? Je ne le crois pas. M. Kompert est surtout un peintre; c'est une imagination vive, sympathique, habile à reproduire les mœurs populaires; il aime les tribus juives, il s'associe à leurs souffrances, et si une intention philosophique soutient en lui l'artiste, c'est uniquement, je l'ai déjà dit, le désir de con- • soler des âmes affligées ou d'apaiser des cœurs violents. Écrire l'histoire prophétique des derniers descendants d'Abraham, annoncer la ruine prochaine des synagogues, ■ ce n'est pas là son affaire. Si cette pensée nous vient en li-

sant ses ouvrages, cela prouve seulement quelle est l'impartialité du conteur et avec quelle vivacité sincère il reproduit ce qu'ilxvu. Nous pouvons nous fier à ses rapports : il écrit pour nous mémoires particuliers du monde juif; il nous révèle ce qui se passe aujourd'hui au fond de ces classes simples où s'est réfugiée la foi de Moïse. Là est encore la foi, là est aussi le me, l'instruction, l'intérêt. L'étude des mœurs israëlites dans les hanses classas nous apprendrait peu de chose; l'auteur a bien fait de s'adresser aux paysans, surtout aux paysans d'un royaume où les communications des classes sont peu fréquentes, et où les lumières n'ont guère pénétré vers le bas. Que le doute y ait déjà sa place, c'est une chose grave assurément; que la famille juive soit troublée par des déchirements de ce genre dans un obscur village de la Bohême, c'est un symptôme que le moraliste doit recueillir et qui peut donner à penser. Suivons encore dans leur humble existence de chaque jour les naïfs personnages de M. Kompert ; on dirait un enquête historique, tant les peintures sont nettes, tant les caractères sont reproduits sans efforts et marqués du sceau de la réalité.

IV

Nous venons de voir les douloureux drames domestiques que produit au sein même des retraites les plus paisibles I.e la Bohême l'altération des croyances juives; nous avons vu du père au fils, de la mère à la fille, les liens religieux se dénouer, et un désespoir muet succéder chez des âmes can-

dides aux imperturbables illusions de l'espérance. Les mêmes gens qu'atteignent si profondément ces émotions pénibles savent résister à l'oppression des gouvernements. Ils ne survivent pas aux déchirements intérieurs, et devant les mille entraves qu'une loi barbare leur oppose, devant les brutales iniquités dont ils sont chaque jour les victimes, ils se relèvent, ils retrouvent leur obstination invincible. Écoutez l'histoire dé Jaikew et de Resèle.

Les lois de l'Autriche sont bien cruelles pour les juifs des campagnes ; la loi fixe un certain nombre de famiUes qui ne peut s'accroître : le fils aîné hérite du titre de chef de famille, il est le seul à qui il soit permis de se marier. Que de drames secrets amenés par cette barbarie 1 Le mariage, la propriété, les droits primordiaux de la vie humaine sont interdits à une foule de malheureux ; ils sont mis hors la loi et rejetés-du sein de la nature. S'ils'se marient cependant, que deviendront leurs enfants? Des bâtards. Cette injure fut adressée un matin au fils de Jaikew et de Resèle par un vaurien de leur village. On célébrait la Pentecôte, et le brave Jaikew allait joyeux de côté et d'autre, quandlout à coup, au milieu d'une querelle d'enfants, il entendit ces paroles qui lui firent monter le rouge au visage : « Va, va, ton père et ta mèré se sont mariés sans autorisation; fn n'es qu'un bâtard! » Il s'approche; c'était son enfant qu'on insultait ainsi. Il l'entraîné par la main et revient au logis le cœur gonflé de honte et de douleur. A quelque temps de là il est cité devant le juge. Jaikew est coupable en effet; il s'est marié, il a voulu devenir chef de famille malgré l'interdiction de la loi, et, maintenant que le secret est connu, il faut qu'il réponde de son délit. Le pauvre Jaikew avait cepen-

dant attendu de bien longues années avant d'enfreindre cette loi odieuse. Combien de tentatives n'avait-il pas faites pour obtenir la permission tant désirée 1 Quelle patience! quelle soumission respectueuse et humble! et qui ctonc n'eût été touché jusqu'aux larmes en voyant le fiancé et la fiancée, Jaikew et Resèle, se proméner doucement, silencieusement, aux jours de fête, le visage empreint à la fois d'une tristesse résignée et d'une confiance naïve? Ce sont de vieux fiancés déjà; la joie a disparu, la gaieté s'est enfuie. Les autres fiancés se marient au bout de quelques semaines; eux seuls ils attendent, ils attendent de mois en mois et d'année en année. Les années s'écoulent cependant, et Jaikew, perdant enfin patience, a emmené Resèle chez le rabbin, sans que le juge l'eût permis. Voilà la rébellion dont le pauvre paysan est obligé de rendre compte.

M. Kompert introduit en ces scènes touchantes un vrai rayon de la beauté morale. Rien de plus gracieux que le tableau de ces longues années de fiançailles, l'effroi des deux époux devant l'assignation du juge, leur délibération in quiète avec l'avocat. — Vous nierez le mariage, dit l'homme de loi, et vous verrez que le juge fermera les yeux. — Mais le moyen de décider Jaikew à déclarer qu'il n'est pas marié! le moyen de faire entendre à Resèle qu'elle devra renier Jaikew pour son époux! L'entêtement naïf de ces braves gens et les subterfuges hardis de l'homme de loi forment ici un contraste dont l'habile narrateur a tiré le meilleur parti. Vainement le rusé tacticien, conseille-t-il à ses clients de tourner la difficulté; l'instinct de la femme indignée se révolte, et Resèle veut braver le péril plutôt que de renoncer à sa dignité d'épouse.

L'avocat, moitié grondant, moitié souriant, finit toutefois par triompher. Jaikew et Resèle ont comparu devant un tribunal, et tous deux ont fait les réponses que leur avait dictées l'homme de loi. Comme ils maudissaient intérieurement les paroles que leur bouche était forcée de prononcer! Que de fois la honte couvrit le front de Resèle d'une rougeur subite! Ils se sont contenus enfin; la déclaration a été donnée, et le juge, décidé à ne pas sévir, a bien voulu l'accepter sur parole. Tout serait terminé, si Resèle ne se tourmentait, chemin faisant, de certaines expressions de légiste prononcées par le juge à propos de l'enfant. Ces paroles, elle en a bientôt l'explication : elle apprend que son fils n'a pas de père reconnu par la loi. Dès lors l'avocat a perdu sa peine: plus de ruses, plus de mensonges; Resèle réclame son titre d'épouse avec l'impétuosité d'un cœur généreux qui se redresse sous l'outrage. Elle a bien voulu s'humilier ellemême, elle ne consentira pas à l'humiliation de son enfant; elle ira plutôt, dans sa confiance, demander justice à l'empereur. Ce portrait de la femme si pénétrée de ses droits, de la mère si dévouée à ses devoirs, cette alliance extraordinaire de naïveté enfantine et de résolution impétueuse, d'ignorance et d'ardeur, de patience et de force, fait vraiment beaucoup d'honneur à l'habileté du peintre; le caractère de Resèle peut être signalé comme une création originale. La voilà à Vienne ; elle a trouvé asile chez des parents, et là l'auteur ne manque pas d'opposer ingénieusement les juifs de la ville à ceux de la campagne. Les parents de Resèle la prendraient volontiers pour une folle; son entreprise est une énormité inconcevable. Le placet que lui a rédigé l'homme de loi du village exc:te l'hilarité inextinguible de

son cousin l'étudiant, lequel est tout disposé à lui en rédiger un autre; Resèle ne s'émeut pas de ces railleries; le placet qu'elle porte lui parait exprimer très-convenablement ce qu'elle a dans le cœur.; elle s'y tient. Suivons-la donc à l'audience impériale :

« L'empereur avait lu la pétition et il avait souri. A genoux à la porte de la salle d'audience, Resèle était près de s'évanouir. Alors le bienveillant souverain s'approche d'elle, et, d'une voix qui enveloppa la pauvre femme comme le courant d'un fleuve chargé d'or : — Relève-toi, dit-il, mon enfant; on ne s'agenouille que devant Dieu.

« Mais Resèle ne se releva pas; du plus profond de son âme, elle jeta ce cri : — Grâce, grâce, Majesté ! donnez une famille à mon Jaikew !

« — Est-il vrai, demanda l'empereur, que tu aies vécu depuis vingt et un ans déjà avec lui?

« — Il y aura bientôt vingt-deux ans, répondit-elle, et nous avons un enfant.

« L'empereur se dirigea vers la table où était la pétition; il écrivit quelques mots sur le verso : — Et maintenant, va, mon enfant, lui dit-il avec une douceur vraiment humaine, ton Jaikew aura une famille. Comptes-y, les choses iront mieux à l'avenir.

« Resèle se leva. Si son âme, dans ce moment, se fût dépouillée de son vêtement terrestre, c'est en chantant une hymne à l'empereur qu'elle serait entrée dans les radieuses demeures dè l'éternelle vie.

« Quatre semaines plus tard (depuis longtemps déjà Resèle était de retour; elle avait subi maintes questions sur son audience et fait ouvrir de grands yeux à maintes bonnes gens qui l'écoutaient), Jaike", reçut une nouvelle assignation du bourgmestre. Ce fut avec un joyeux pressentiment, cette fois, qu'il gagna, par le petit escàlier tournant, le bureau n° 5. Qu'on se représente l'émotion de Jaikew, lorsque le bourgmestre lui déclara, dans les termes les plus affectueux, qu'un ordre supérieur enjoignait de donner à Jaikew la première famille vacante. — Précisément, ajoutait le bourguemestre, il y en avait une de libre; Jaikew n'avait qu'à produire ses pièces pour obtenir le privilége qu'il souhaitait. Quinze jours après, Jaikew était chef de famille.

« Alors s'éleva entre les deux époux une singulière question : —

Devront-ils célébrer un nouveau mariage? —Jaikew n'eu avait guère envie. — Maintenant que je suis chef de famille, pensait-il, que m'importent les propos du monde?

« — Non, Jaikew, disait Resèle, je ne suis pas de ton avis. Puisque je suis allée à Vienne solliciter une famille pour toi, il faut que notre mariage soit régulier.

« Tout le Ghetto approuva cette résolution. Une chose plaisante, c'est que les deux vieux époux durent subir l'examen religieux qui précède la cérémonie, et ce qui parut plus plaisant encore, ce fut l'examen lui-même.

« — Voyons, dit le commissaire de la synagogue qui interrogeait

Resèle, quels sont les devoirs d'une mère envers son enfant?

« Resèle réfléchit assez longtemps, puis, le visage rayonnant, elle répondit : — C'est de l'aimer, monsieur le commissaire.

« l.e commissaire regarda le rabbin, qui, au même moment, tournait les yeux vers lui. Tous deux souriaient de la simplicité de la femme.

« — Et toi, demanda-t-on à Jaikew, dis-nous quel est le neuvième commandement?

« Jaikew ne s'en souvint pas; il fallut que le commissaire lui soufflât les premiers mots pour le mettre sur la voie : — Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain.

« — Belle demande! reprit Jaikew en souriant; aurais je donc attendu Resèle aussi longtemps, si j'avais voulu convoiter la femme d'un autre? Ce n'est pas pour moi que Dieu a donné ce commandement. »

Il y a, ce me semble, une grâce touchante dans ce tableau.

Les bizarreries de mœurs, qui nous révèlent une race particulière, n'y nuisent pas à cette vérité générale, qu'on peut appeler la vérité humaine. Lorsqu'on a assisté aux longues épreuves des deux époux, il est impossible de ne pas être ému de ce naïf examen, où ni l'un ni l'autre ne sait formuler les devoirs qu'il a si cordialement pratiqués. Cette petite scène, simple, rapide, et qui dit tant de choses, n'est-elle pas un trait de maitre? Il y en a plus d'une de ce genre chez

M. Léopold Kompert. Ses récits abondent en inspirations

heureuses, en pensées fivs, profondes, vraiment poétiques; il les produit en quelques traits nets et sobres, mais il n'a garde d'insister, et les images qu'il évoque se gravent d'ellesmêmes dans le souvenir.

Je disais tout à l'heure que certains récits de M. Léopold Kompert pouvaient nous faire pressentir la prochaine disparition ou du moins un singulier affaissement du judaïsme; l'histoire de Jaikew et de Resèle semble nous indiquer, au contraire, les chances de durée qui lui appartiennent encore. Cette patience angélique, cette pieuse et tranquille longanimité est une meilleure sauvegarde que la colère. Abritées sous une résignation si doucement obstinée, les croyances paraissent bien fortes; et cependant ces vertus mêmes ne sont-elles pas l'œuvre d'une religion plus haute? Ne doit-on pas croire que Resèle a subi à son insu l'influence d'un esprit meilleur ? C'est l'esprit chrétiqji qui l'anime; ce sont des vertus chrétiennes que sa conduite nous tait aimer. Assurément, la pauvre femme n'en sait rien; si on l'interrogeait sur les secrètes pensées de son âme, elle répondrait comme elle a répondu au commissaire et au rabbin. Elle ignore d'où lui viennent ces précieuses inspirations; son instinct a parlé, elle l'a suivi. Pour que l'instinct toutefois lui ait été un guide si intelligent et si sûr, il faut bien que la lumière, une lumière plus douce et plus bienveillante que les traditions de sa race, ait pénétré dans l'humble monde où elle vit; il faut bien qu'elle ait recueilli, sans y faire attention, maint enseignement précieux. Une parole, un exemple, cela suffit pour éveiller ce christianisme naturel qui est au fond de nos âmes. Comment croire que la race juive, pressée de toutes parts, enveloppée et comme battue par la civilisation chré-

tienne, ait pu se soustraire aux couçpnts invisibles des idées, aux mystérieuses propagations des sentiments? Les clartés qui illuminent le monde depuis plus de dix-huit siècles ne doivent-elles pas triompher à la fin des sombres lueurs de la synagogue? La toiture est percée déjà; le jour s'infiltre par mainte issue; les symboliques chandeliers pâlissent, et cette dernière lueur vacillante qu'ils jettent encore va disparaître dans des flots de lumière.

V

M. Léopold Komf ert, qui sait si bien décrire les religieuses émotions de ses rustiques héros, so préoccupe de toutes ces questions. Quels sont, chez les pauvres israélites de la Bohême, les rapports du chrislianisme avec les croyances juives ? Y a-t-il moyen de concilier les deux esprits hostiles? Que doit-on espérer de l'avenir? Que faut-il faire enfin pour frayer la voie à cet avenir plus heureux et préparer l'émancipation d'un peuple esclave? En étudiant à la lumière de ces pensées les populations juives de son pays, M. Kompert a découvert une veine nouvelle bien digne de tenter son talent. Le livre que nous venons d'examiner était surtout l'œuvre d'un peintre, d'un peintre ému et sympathique sans doute, mais particulièrement attentif à la vérité des mœurs et des coutumes. Deux autres récits moins importants, la Vieille Babe et Schlemii, sont d'agréables tableaux de genre; une série d'histoires populaires, de contes et de naïves légendes empruntées au foyer de la cabane rustique, complètent ces Scènes du Ghetto où l'auteur, je le répète, a

cherché à mettre en relief la poésie cachée des moeurs juives. L'ouvrage intitulé les Juifs de Bohème nous montrera une pensée plus haute, une préoccupation plus douloureuse et plus tendre; le jùilosophe, sans effacer l'artiste, s'y déploiera librement, et les généreuses inspirations du conteur nous introduiront au sein des problèmes les plus graves.

Le second recueil de M. Léopold Kompert ne renferme que trois études. Il y en a deux, le Colporteur et Trenderln, qui se font suite l'une à l'autre; la troisième, la plus longue et la plus importante de toute manière, est intitulée la Juive perdue, ou, pour traduire plus littéralement, la .Perdue, die Verlorene.

C'est une conception assez semblable qui se retrouve dans le Colporteur et la Juive perdue; on dirait les deux aspects de la même pensée, les deux solutions différentes de l'éternel problème que tourne et retourne en tous sens l'inquiète sollicitude de l'écrivain israélite. Dans le premier de ces tableaux, nous voyons une famille de pauvres gens qui est sur le point de perdre un de ses membres les plus chers. Le fils aîné du colporteur a quitté le village natal, il a étudié, il ne croit plus au judaïsme, et il est décidé à se faire chrétien. Une dernière fois cependant, avant d'acéomplir ce grand acte, il veut revoir sa famille et la revoir un jour de sabbat : c'est comme un adieu aux émotions religieuses de son enfance, aux traditions sacrées de sa race; pour conserver toute sa liberté, il se déguise. Ce n'est pas le fils du petit marchand du Ghetto, c'est un mendiant juif qui ira frapper au seuil du colporteur et prendre place, selon l'usage immémorial, au repas dévotement célébré. Or, les émotions qu'il éprouve sont si vives, tant de souvenirs se réveillent

en lui, tant de liens mal dénoués l'enlacent, qu'il renonce peu à peu à soh projet d'abjuration. Le docteur Emmanuel, — c'est son nom, — a cessé évidemment d'être juif; les circonstances seules l'empêchent de déclarer sa foi nouvelle. Il restera donc juif par respect pour son vieux père, par attachement à son frère Benjamin. Nous ne sommes plus au temps où le divin Réformateur, pour mieux briser les anciennes attaches, jetait de sa voix si douce ces paroles terribles : « Croyez-vous que je sois venu pour apporter la paix sur la terre? non, je vous assure, mais la division; — car désormais, s'il se trouve cinq personnes dans une maison, elles seront divisées les unes des autres, trois contre deux et deux contre trois. » La conduite du docteur Emmanuel est d'accord avec le tempérament de son époque. Il restera juif, mais il ne vivra plus désormais que pour la réforme et l'amélioration de ses frères. L'histoire de Trenderln nous le montre à l'œuvre. C'est un des préjugés les plus enracinés chez les israélites que la loi de Dieu leur défend toute industrie manuelle; ils croient que le commerce seul leur est permis. Partout, dans les villages juifs de l'Autriche, vous ne rencontrez que spéculateurs de bas étage, trafiquants, colporteurs, jamais un homme qui manie la truelle ou le rabot. Le récit intitulé Trenderln est le tableau des efforts inouïs que fait le docteur pour donner à la commune un serrurier israélite : petite affaire, à ce qu'il semble, mais semée de maintes traverses et pleine d'un intérêt singulier. Ce serrurier qui bat le fer rouge sur son enclume, c'est le commencement d'une révolution dans les mœurs juives de la Bohême. Ainsi s'occupe le juif qui n'a pu se dégager des liens de sa race; ainsi se dédommage, par maintes réformes

utiles, cet esprit mal à l'aise dans une atmosphère étouffante.

Mais, s'il y a une famille à qui le christianisme ait tout à fait ravi l'un de ses enfants, c'est là surtout qu'il faut étudier les douleurs, les colères, les ressentiments de l'orthodoxie populaire. Aussi la Juive perdue est-elle sans contredit, au point de vue de l'art comme au point de vue philosophique et moral, le principal titre-de M. Léopold Kompert.

Dans le village où nous conduit M. Kompert, il n'existe qu'une famille juive. Trois personnages seulement la composent, la grand'mère Babe, le père de famille appelé Joseph, et l'enfant, qui a nom Fischèle. La maison est triste, la famille est sombre; une préoccupation pénible agite diversement ces trois âmes. Le père est en proie à une haine implacable, et devant cette passion qui remplit toute sa vie, qui éclate dans toutes ses paroles, la vieille mère et l'enfant ressentent comme un superstitieux effroi. Un jour, une paysanne, revenant des champs avec un fardeau énorme, s'arrête non loin de la maison de Joseph : elle a déposé sa charge afin de reprendre haleine; mais, quand elle veut la remettre sur son dos, elle s'épuise en vains efforts. Babe et Fischèle la regardaient avec une étrange attention; la vieille femme manifestait au milieu de son trouble une sollicitude inquiète; l'enfant aussi semblait plein de compassion et de crainte. La grand'mère se décide enfin; elle envoie Fischèle donner un coup de main à la pauvre femme. Or, au moment où l'enfant sort de la maison, le père est là, sombre, irrité : « Où vas-tu, Fischèle? Crois-tu que je ne sache pas où Babe t'a envoyé? Si tu remues seulement un doigt, je te tords le cou. » Quelle était donc cette femme dont l'as-

pect seule excitait chez Joseph et chez les siens des émotions si différentes? C'était la fille de Babe et la sœur de Joseph, c'était Dina, qui avait renoncé à sa religion pour épouser un paysan du village.

Ainsi commence la douloureuse histoire de M. Kompert. Le soir même, une main inconnue traçait sur la porte de Joseph ces trois mots : « Ahasvérus, juif maudit ! » Cette mystérieuse inscription l'étonné, l'inquiète; Joseph d'ailleurs n'est pas assez enivré de sa colère pour que le remords ne le trouble pas. Il est dévoué à sa foi, il est religieux jusqu'au fanatisme; mais cette piété plus tendre qui est naturelle au cœur de l'homme vient tempérer sans cesse l'ardeur farouche de ses croyances, il sent naître en lui des doutes qui le déchirent. Est-ce vraiment la volonté de Dieu qu'il maudisse sa sœur depuis dix ans? Ainsi lui parle sa conscience, et chaque fois qu'il lit la Bible, il y cherche d'effrayantes paroles, des exemples et des préceptes de vengeance qui puissent excuser sa conduite. Si le maître qui donne des leçons à Fischèle adoucit, par ses interprétations, ce qu'il y a d'excessif dans l'ancienne loi, Joseph est là qui le reprend avec violence. A la théologie éclairée et circonspecte du docteur, il oppose son orthodoxie sans pitié. On voit qu'il voudrait s'engager irrévocablement dans sa colère et entretenir, comme un feu qu'on ranime, sa haine mal assurée. Le tableau de ce cœur tourmenté, ce mélange de doutes et d'emportements, est rendu avec une habileté parfaite. Voilà bien le juif maudissant et maudit, voilà bien l'Ahasvérus qui n'a pas permis au Christ de se reposer sur le banc de sa porte lorsqu'il gravissait le Calvaire. Vous connaissez le sens profond du symbole : depuis l'heure de son crime, l'Ahasvérus de la

légende semble toujours entendre la voix divine lui reprocher sa dureté; il en est de même chez Joseph. Depuis qu'il a empêché son enfant de porter secours à sa pauvre sœur brisée de fatigllc,-:je ne sais quelle révolution étrange s'est accomplie en lui. Il apprend bientôt que sa sœur était enceinte, et la dureté de l'action que sa conscience lui reproche lui apparaît encore sous un jour plus odieux. Alors, sans qu'il s'explique à lui-même les secrets mouvements de son cœur, sa piété prend un caractère plus compatissant et plus doux. Cette âme, pleine de rancunes impitoyables, s'ouvre par instants à des sympathies inconnues.

Une nuit, un démagogue du village, croyant pouvoir compter sur les passions de l'Israélite, lui a donné rendezvous au pied de la statue de saint Jean Népomuk, le grand saint national de la Bohême. Le matin, on a célébré la fête du saint : la statue est couverte de fleurs et d'offrandes ; le démagogue veut se faire aider par le Juif pour dépouiller saint Jean Népomuk et mettre à sac tous les témoignages de la piété populaire. « Tu ne feras pas cela, s'écrie Joseph; je saurai bien t'en empêcher. — Toi! répond le démagogue furieux; tu es donc aussi un cafard? — Écoute, reprend Joseph, ce que d'autres hommes, des milliers et des millions d'hommes adorent, nous sommes bien libres de ne pas y croire, mais nous devons le respecter. »

Ce Juif défendant saint Jean Népomuk par de naïfs arguments d'abord, et bientôt dans une lutte sanglante, contre la rage idiote d'un démagogue, est une dramatique peinture. Et qui donc vient d'enseigner ainsi à ce Juif ignorant un si sympathique respect des croyances qu'il a toujours mau-

dites? C'est la dureté même dont il s'est rendu coupable, c'est son remords qui le trouble et fait jaillir de son cœur les sentiments qui y demeuraient enfouis.

Une autre scène non moins poétique est celle qui précède la mort de la vieille Babe. La pauvre femme a toujours gardé précieusement le souvenir de son grand-père, accablé naguère de mille outrages par les gens de sa religion pour une faute qu'elle ne connait pas. Si jeune qu'elle fût alors, elle n'a pas oublié que les rabbins avaient rassemblé les livres, les manuscrits, tous les papiers de son grand-père, qu'on les avait brûlés, qu'on lui avait craché au visage. Ce souvenir l'agite, et plus d'une fois elle en a parlé avec mystère, comme si des doutes imperceptibles sur l'autorité des rabbins commençaient à s'élever dans son esprit. Quelques jours avant sa mort, dans une sorte d'exaltation mystique, elle révèle à son fils une cachette où elle conservait un des manuscrits paternels dérobé au feu des persécuteurs. Joseph saisit avidement ces saintes reliques, il déchiffre ces caractères vénérables : quelle douceur inconnue pénètre son âme 1 quelle lumière merveilleuse le charme et le trouble à la fois 1 Une morale qu'il ne soupçonnait pas, des préceptes de conduite dont il n'avait jamais ouï parler et qui répondent merveilleusement à la situation présente de son âme, se déroulent devant lui. Le manuscrit qu'il a entre les mains n'est autre chose qu'une traduction de l'Évangile de saint Matthieu, écrite par le grand-père de Babe. Ces pages qui ont changé le monde, il est naïvement persuadé qu'elles sont l'œuvre de son aïeul. Pour s'éclairer toutefois sur le caractère et le sens de ces paroles qui l'ont si profondément ému, il va trouver le maitre de son fils, celui-là même dont les com-

m en ta ires sur la Bible irritaient l'autre jour son intraitable orthodoxie.

« Eh! que voulez-vous que ce soit? dit Arnsteiner avec dédain, tout en développant devant lui les feuilles jaunies. Un chat aura goûté à la marmite, et votre aïeul aura écrit tout un livre sur la question de savoir ce qu'il convenait de faire au chat. Voilà ce que que c'est, sans doute !

« — Lisez toujours, monsieur le professeur, dit Joseph énergiquement; vous verrez qu'il s'agit d'autre chose.

« Arnsteiner répondit par un mouvement d'épaules méprisant. Puis il feuilleta le manuscrit en chantant cette psalmodie avec laquelle on apprend à lire la Bible aux enfants.

« Joseph le regardait sans détourner un instant les yeux. Il vit l étonnement du professeur s'accroître à mesure qu'il avançait dans sa lecture. Arnsteiner ne levait plus les épaules avec mépris, il ne psalmodiait plus dédaigneusement; on voyait que ce manuscrit captivait son attention au dernier degré.

« Tout à coup il s'élança de sa place, et, se frappant le front : — Je connais cela, s'écria-t-il, je suis sûr de l'avoir lu quelque part. — Il réfléchit quelques instants, puis il ouvrit une caisse de livres, et tout au fond, tout au fond, caché sous un grand nombre d'autres ouvrages, il en tira un volume assez épais. Il le feuilleta à la hâte, parcourant çà et là des pages entières d'un coup d'œil rapide, puis il s'écria soudain : — Je savais bien que j'avais vu tout cela quelque part; le voici mot pour mot.

« Joseph lui demanda avec surprise ce qu'il avait trouvé.

« — Votre aïeul, lui dit le professeur avec une joie où éclatait la malice, était à coup sûr un homme éminent et hardi. Voulez-vous savoir ce que votre manuscrit renferme?

« — C'est précisément pour cela que je suis venu chez vous, répondit tranquillement Joseph.

« — Mais vous allez trembler, dit le professeur en faisant mine d'hésiter.

« — Je ne peux plus avoir peur, reprit Joseph, puisque je l'ai déjà lu. Ces paroles m'ont déjà remué l'àme tout entière.

« — En vérité? dit l'autre avec un sourire bizarre. En effet, il ne saurait en être autrement. Il y a des siècles que ce livre passionne l'humanité. On a répandu des flots de sang, on s'est battu, battu pendant trente ans de suite et plus encore, pourquoi? Parce qu'on

n'était pas d'accord sur le sens de ce livre, et il y aurait un homme qu'un tel livre ne toucherait pas! Dois-je vraiment vous dire ce que c'est, maître Joseph?

« — Suis-je donc un enfant? reprend celui-ci.

« — Eh bien! écoutez, s'écria Arnsteiner, et il tenait ses yeux fixement attachés sur Joseph. L'écrit de votre aïeul est une traduction de l'Èvangiie de saint Matthieu.

« — Qu'est-ce que cela? demanda Joseph sans émotion.

« — Vous l'ignorez ! s'écria le professeur avec un bruyant éclat de rire. Lisez ce livre à la place que vous indique mon doigt.

« Joseph lut, cinquième chapitre : Sermon du Christ sur la montagne. De la béatitude des chrétiens et de l'intelligence deia loi. Évangile du jour de la Toussaint.

« — C'est pour eux, dit Joseph en regardant le professeur, et par ce mot il entendait les coreligionnaires de Madeleine.

« Arnsteiner se mit à ricaner de nouveau. — Pourquoi ne lisezvous pas davantage, maître Joseph? lui demanda-t-il. — Joseph voulait prouver au professeur qu'il ne craignait plus de toucher à des livres défendus ; il continua :

« Jésus, voyant la foule, monta sur une montagne, et, quand il fut assis, ses disciples s'approchèrent de lui.

« Et ouvrant la bouche, il les enseignait, disant :

« Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume du ciel est à eux !

« Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre !

« Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ! »

« — Eh bien! maître Joseph, s'écriait Arnsteiner avec une ironie triomphante, savez-vous maintenant ce que pensait votre aïeul? savez vous ce qu'était pour lui Jésus, fils de Marie?

« Joseph tremblait sous le poids de cette demande impitoyable. Levant vers le professeur son visage atterré, il répondit d une -voix que la crainte religieuse étouffait :

« — C'est une punition de Dieu, monsieur le professeur. Mon cœur s'est enorgueilli, mon cœur s'est glorifié en lui-même, parce que j'ai trouvé dans la Bible un passage par lequel je croyais me justifier. Voici maintenant autre chose, et c'est peut-être aussi là vérité. Dieu m'a envoyé depuis quelques jours bien des avertissements; 'y joindrai encore celui-ci. Et enfin, qui que ce soit qui ait écrit

cela, ou mon aïeul ou celui que vous dites, la seule question est de savoir s'il n'avait pas raison.

« Arnsteiner en croyait à peine ses oreilles : tant de douceur dans les paroles et dans l'attitude de maître Joseph ! Il ne comprenait pas qu'un homme, si irrité l'autre jour à propos de son commentaire de la Hible, pût entendre avec tant de calme et de sérénité une révélation bien faite pour troubler tout autre cœur de Juif. Révélation singulière en effet; ce qu'il avait pris pour l'œuvre de son grand-père était sorti du cœur du blond rabbin de Nazareth. Arnsteiner ne connaissait pas l'histoire de cette âme. »

Si le sceptique professeur eût connu cette histoire intime étudiée avec tant de soin, racontée avec tant d'émotion par M. Léopold Kompert, il n'eût pas été étonné de ce changement ; il n'eût pas été surpris non plus de voir Joseph, au sortir de cette conférence, se diriger en toute hâte vers le champ où travaillait sa sœur et lui demander pardon. Entre le vieux juif et la juive convertie, les douces paroles du sermon sur la montagne ont rétabli le lien brisé par dix années de haine. Si Joseph n'a pas renoncé à sa religion, il s'est affranchi du moins des sombres fureurs du fanatisme ; un rayon de l'Évangile a transformé son cœur. Est-ce son grand-père, est-ce Jésus de Nazareth qui lui a enseigné cette mansuétude? Peut-être ne le sait-il pas d'une manière précise ; mais les paroles qui ont anéanti en lui le vieil homme jettent sur ses pas comme une lumière mystique et couvrent toute la distance qui le séparait de sa sœur. Joseph a acheté un champ auprès de celui de Madeleine ; il laboure, il sème, et les blés grandissent sous la bénédiction du bon Dieu. « Que de semences encore, ajoute l'auteur en terminant, que d'autres semences plus précieuses vont se développer peut-être et fleurir avec grâce en ce domaine propice ! »

VI

Bien que M. Léopold Kompert ne dogmatise jamais, il est impossible de ne pas être saisi vivement par les problèmes que nous font entrevoir ses récits. Lorsqu'on vient de fermer ce livre, la pensée s'élève sans effort aux réflexions -les plus sérieuses. Quelle doit être, se demande-t-on, la fin de cette douloureùse histoire? Quelle satisfaction sera donnée aux droits des tribus asservies, quel adoucissement à leur misère ? A cette première question, la réponse ne saurait être douteuse; la réforme accomplie chez nous, en ce qui concerne les relations de l'hébraïsme avec les autres cultes, s'étendra peu à peu à toutes les nations civilisées. Qu'il y ait des juifs dans le domaine des idées religieuses, on le conçoit; du moins n'y en aura-t-il plus au sein de la société civile. L'union des croyances ne se réalisera pas avant que la réconciliation ne soit opérée sur le terrain de la vie ordinaire, dans le domaine commun des devoirs et des droits sociaux. Le fond de l'hébraïsme, c'est cet esprit exclusif et insociable qui, depuis les luttes d'Israël et des Amalécites, lui a enseigné comme premier dogme l'orgueil de race et le mépris du genre humain. Plus vous retenez la famille juive en dehors de la société moderne, plus aussi vous entretenez la sombre et solitaire ardeur qui a nourri son existence séculaire. On l'enferme en elle-mème pour l'affaiblir ; on l'exalte au contraire, et on multiplie ses forces. Appelez-la dans le foyer commun. Déjà les lumières du christianisme enveloppent les juifs de toutes parts; que sera-ce lorsqu'ils

ne seront plus séparés de nous par d'odieuses barrières, lorsqu'ils seront associés à nos droits et à nos devoirs ! Croit-on que pour certaines contrées de l'Europe cette émancipation serait aujourd'hui prématurée? Répondre affirmativement, ce serait s'enfermer pour toujours dans un cercle vicieux; les difficultés qu'on oppose à cette réforme sont précisément les traditions haineuses et les vices sociaux que l'émancipation ferait disparaître. Voyez d'ailleurs combien la réforme intérieure du judaïsme est avancée déjà, malgré des lois qui semblent n'avoir d'autre but que de perpétuer les rancunes et d'enflammer les vengeances. L'enquête si dramatique et si vraie de M. Léopold Kompert, espérons-le, dissipera bien des préjugés opiniâtres. Ces juifs de la Bohême ont mérité depuis bien longtemps que la loi s'humanise pour eux et que les dernières marques de la servitude soient effacées. Il ne suffit pas que le juge applique la loi avec douceur, que l'empereur, touché par une pétition suppliante et naïve, daigne lever, dans un cas spécial, les interdictions d'un règlement odieux : c'est ce règlement même qui doit être mis en pièces, c'est la loi qu'il faut purger des vieilles iniquités du moyen âge pour la rendre également juste et humaine, également chrétienne pour tous.

Cette pacifique révolution est inévitable, et, si elle comptait beaucoup d'apôtres comme M Léopold Kompert, le résultat que nous signalons serait prochain. En sera-t-il de même des autres espérances que nous ont suggérées les histoires de M. Kompert? Les transformations plus géné- . raies entrevues et comme annoncées d'instinct par le peintre du Ghetto: s'accompliront-elles avec succès? Nous ne

parlons plus de l'Autriche, mais du monde : le moment estil proche où sera gagnée partout la dernière et définitive victoire de la société chrétienne sur les doctrines et les moeurs judaïques? A lire les pathétiques récits de M. Kom. pert, il est manifeste que l'antique foi s'altère, et qu'un esprit meilleur s'y introduit déjà par mainte brèche. Ces données d'un observateur attentif sont d'accord avec les spéculations de la philosophie et les nécessités de l'histoire. Le vieux judaïsme doit se renouveler ou périr.

Je signalais, en commençant, cette espèce de révolution' intellectuelle et morale qui, depuis plus d'un demi-siècle, pousse tous les peuples, toutes les races, à réclamer leur existence particulière au sein de cette société collective qu'on nomme le genre humain. Chaque peuple revient à ses souvenirs nationaux, chaque famille d'hommes défend sa tradition et son sol; oui, sans doute, mais ce mouvement de concentration individuelle n'empêche pas le mouvement contraire, je veux dire le mouvement d'expansion et de sympathie qui porte les nations à abaisser leurs barrières et à associer de plus en plus leurs destinées. Pour s'unir sérieusement, il faut d'abord que les peuples soient en possession d'eux-mêmes; sans cela, le sentiment de IaJ solidarité humaine ne serait qu'un texte à déclamations creuses, et, au lieu d'une alliance féconde, il n'en résulterait que la promiscuité et le chaos. Ainsi s'explique l'apparente contradiction de ce double mouvement en sens inverse : le culte des traditions particulières et l'aspiration vers l'unité sont 'deux sentiments qui se répondent. Le judaïsme, dont l'esprit exclusif semble justifié par la première de ces deux influences, obéira-t-il à la seconde? S'accoutumera-toi! enfin à

vivre hors de lui-même? Verra-t-on fléchir ce tempérament qui l'a tenu éloigné des voies de l'histoire? Cette race, condamnée à errer sans patrie en punition de son esprit de nationalité insociable, retrouvera-t-elle en quelque sorte une patrie plus haute en faisant cause commune désormais avec le genre humain? Les tableaux de M. Kompert nous permettent d'entrevoir cette transformation dans l'avenir. Or, quel est le nom précis de cette transformation ? Qu'est-ce . que le judaïsme, lorsqu'il s'élève au-dessus de l'étroite idée de race pour marcher avec la famille humaine ? Comment s'est appelée jadis cette révolution profonde ? C'est le plus grand fait, la plus merveilleuse révolution que présentent les annales spirituelles de l'homme, et on l'appelle le christianisme. Si les doctrines juives, chez ceux-là même qui les gardaient avec un simplicité opiniâtre, commencent à subir cette altération manifeste, si l'ancienne piété, sans disparaître, se transforme et s'adoucit ; en un mot si la tolérance succède à l'orgueil, le judaïsme changera bientôt d'essence. Qu'il reconnaisse ou non la divinité de Jésus, qu'il s'incline ou non devant l'Évangile, peu importe : la révolution intérieure est consommée, et le christianisme est assuré de son triomphe.

Bien des esprits, frappés du rôle sublime et mystérieux

| de la race juive dans les destinées du monde, seraient volontiers portés à des conjectures toutes mystiques sur cette | merveilleuse solution. Il y a un passage célèbre de saint

| Paul, dans l'Épit?,e aux Romains, où la chute des Juifs est | expliquée par des arguments extraordinaires; l'Apôtre y [ prédit aussi leur conversion future, et tout cela, explication du passé, prédiction de l'avenir, est marqué d'un incompa-

rable caractère de sublimité. L'auteur, comme dit Bossuet, entre dans les profondeurs des conseils de Dieu. « Il fait voir (c'est encore Bossuet qui interprète ainsi le grand docteur dans le Discours sur l'Histoire universelle), il fait voir la grâce qui passe de peuple en peuple, pour tenir tous les peuples dans la crainte de la perdre, et nous en montre la force invincible en ce qu'après avoir converti les idolâtres, elle se réserve pour dernier ouvrage de convaincre l'endurcissement et la perfidie judaïques1. » Cette victoire sur l'en- durcissement judaïque, il semble faire pressentir qu'elle sera gagnée au détriment des gentils. La grâce avait passé des Juifs aux gentils; elle retournera des gentils aux Juifs. Les gentils avaient été détachés de l'olivier sauvage pour être entés dans l'olivier franc contre l'ordre naturel ; combien plus facilement les branches naturelles de l'olivier même seront-elles entées sur leur propre tronc ! Quand l'incrédulité aura envahi le monde, la race juive rendra au genre humain devenu vieux le même service qu'elle lui a rendu dans son enfance; elle sera investie une fois encore de l'autorité religieuse, elle sera de nouveau le peuple de Dieu 1 Voilà ce que paraît annoncer saint Paul avec cette hauteur de vues qui n'appartient qu'à lui.

Ces étranges et éblouissantes promesses ont fait naître bien des conjectures; des âmes préoccupées de l'affaiblissement des croyances chrétiennes dans l'univers ont entrevu, ont appelé ardemment cette dernière phase du développement religieux de l'humanité.— Il faut un nouveau peuple! s'écriaient souvent les jansénistes, et le passage de saint

1. Discours surl'hist. univ., 2e partie, chap. xx.

Paul était commenté à Port-Royal par d'austères illuminés. Il était impossible que le judaïsme ne s'empressât pas d'accueillir des prophéties de cette nature ; il y a en Allemagne et en France même des penseurs distingués qui se sont emparés des versets de saint Paul pour les interpréter à leur manière et en faire un aliment aux espérances obstinées des synagogues. Ce n'étaient là pourtant que des fantaisies de rêveurs, des spéculations de philosophes et de lettrés ; allez interroger les vrais croyants, les âmes simples, les Juifs ignorants et candides des provinces autrichiennes; suivez dans les rapports que nous donne l'historien du Ghetto la marche des sentiments et des idées : vous verrez bien que ces subtiles conceptions n'ont rien de commun avec les chosès possibles. Ces interprétations d'un passage obscur de saint Paul ne sont que chimères de beaux esprits ou rêves d'imaginations mystiquement exaltées; le judaïsme, répétons-le, est condamné à périr, s'il ne se renouvelle pas, et il n'y a pour lui qu'une manière de se renouveler : c'est de renoncer à son esprit de caste, c'est de s'élever aux vastes pensées, d'entrer dans la société humaine, de prendre une part directe à tous les intérêts de la civilisation spirituelle et morale, c'est-à-dire de devenir chrétien. L'instinct naïf des gens du Ghetto ne s'y trompe pas : ou bien ils désespèrent et meurent, ou bien ils ouvrent les yeux et s'acheminent vers le christianisme. C'est là ce qui donne un intérêt si vif aux récits de M. Kompert; le cœur est ému de ses touchantes peintures, la pensée y découvre tout un trésor d'observations sans prix.

Une chose encore doit être signalée dans les scènes juives de M. Kompert, une chose qui honore hautement en lui et

l'observateur et le peintre. Les personnages, je ne dirai pas seulement les plus doux, mais les plus intelligents de ses tableaux, ce sont les femmes. C'est chez elles, excepté peutêtre l'étrange figure de la seconde Judith, que brillent le mieux l'esprit de tolérance et la sympathique ouverture de l'âme. Si l'auteur veut représenter l'obstination étroite, la foi de caste et de race inflexiblement fermée à toute clarté nouvelle, c'est toujours un homme qu'il mettra en scène. La femme au contraire, lors même qu'elle n'est pas convertie, semble déjà comme à moitié chemin entre le judaïsme et la religion du Christ. Il y a une gracieuse et poétique page de Chateaubriand sur les juives1. Il se demande pourquoi elles sont plus belles que les hommes de leur nation, et il pense qu'elles ont dû échapper à la malédiction dont furent frappés leurs pères, leurs maris et leurs frères. Elles n'insultèrent jamais Celui que M. Kompert appelle le blond rabbin de Nazareth ; elles l'aimèrent, elles furent empressées à le suivre, à l'assister, à lui prodiguer maints soulagements. Le Christ, il son tour, était pour elles une source de miséricorde et de grâces. « Le reflet de quelque beau rayon, ajoute le poëte, sera resté sur le front des juives. » Ce que Châteaubriand dit simplement de la beauté du visage, M. Léopold Kompert semble l'appliquer au caractère même de ses héroïnes. Oui, un beau reflet, un rayon d'une grâce particulière est visible chez les simples femmes dont il nous raconte les épreuves; elles sont plus près de nous, elles sont comme préparées d'avance aux transformations futures, et, sans le savoir, elles y aideront elles-mêmes. Ce trait,

1. Chateaubriand, Essai sur la littérature anglaise, 5" partie; voyez le chapitre intitulé : Walter Scott, les Juives.

qui fait honneur à la sagacité de l'observateur, a heureusement inspiré l'artiste. Ses plus originales créations sont des portraits de femmes : c'est la femme du randar, c'est Resèle, c'est Madeleine, douce et grave assemblée, groupe charmant qui accompagne et console les rustiques tribus d'Israël opprimé, comme les filles de Jérusalem assistaient, il y a dix-huit siècles, le condamné de Pilate.

Que M. Léopold Kompert poursuive ses travaux sans se hâter. L'intérêt de ses tableaux n'est pas purement littéraire; des considérations plus hautes s'y rattachent. S'il ne veut pas déchoir, il faut qu'il continue d'observer avec un soin religieux, avec une sympathique philosophie, ces naïves peuplades qui lui ont révélé tant de choses, et dont il peut, à son tour, préparer l'émancipation et aplanir les voies. Qu'il ne se fie pas à l'habileté de son art, qu'il ne s'empresse pas de produire; l'artiste ne serait rien dans une telle matière, si le penseur attentif et compatissant ne faisait la moitié de sa tâche. L'auteur des Scènes du Ghetto et des Juifs de Bohême est engagé dans une œuvre sérieuse, et ih ne s'en détournera pas. Il étudiera la réalité comme un peintre amoureux de la nature, mais toujours une intention généreuse et profonde le guidera. Sans dogmatiser jamais, sans méconnaître les lois de l'art, il sera pathétique et instructif à la fois, et, quelle que soit l'issue des luttes intérieures qu'il raconte, quelque parti qu'il prenne lui-même dans ces révolutions de la conscience, il aura du moins attaché son nom à la peinture d'une crise intéressante, il aura écrit avec émotion une page de l'histoire religieuse et morale du dixneuvième siècle.

Décembre 1851.

VIII

LE ROMANCIER DU GHETTO

ET

L'ÉMANCIPATION DES JUIFS DE BOHÈME

A Prague comme à Presbourg, tout le ghetto est en émoi. Ce ne sont partout que préparatifs de départ, on n'entend de tous côtés que paroles de séparation et d'adieu. Quelle tristesse à travers ce bruit et ce mouvement ! Il y a surtout une pauvre famille agitée de mille sentiments divers. Le brave Rebb Schlome Hahn est un marchand qui gagnait péniblement sa vie en vendant comme ses pareils toute sorte de friperies et de bric-à brac. Or, depuis le matin, une voiture est arrêtée devant l'humble demeure de Rebb Schlome, et tous les membres de la petite communauté, le père, la mère, les deux fils, la jolie petite fille elle-même avec son babil naïf et sa gaieté confiante, tous enfin sont occupés a transporter sur la charrette les meubles, le linge, les ustensiles du ménage. Voilà des gens bien affairés, les uns tristes jusqu'aux larmes, los autres plus résolus en apparence, mais tourmentés en secret par une vague inquiétude. Au moment de quitter les lieux connus depuis l'enfance, au moment de déplacer ces meubles qui rappellent les événements du foyer,

que de pensées, que d'émotions viennent assaillir ces pauvres âmes 1 On s'arrête, on réfléchit, on évoque maintes circonstances du passé, circonstances insignifiantes, mais qui tout à coup, en de tels instants, prennent des proportions inattendues; une dernière fois, on veut revoir à leur place ordinaire les objets familiers, on se remet à l'œuvre, on s'interrompt encore, on ne finirait jamais... Cependant le froid est vif dans la rue; le voiturier, qui attend depuis le lever du jour, trouve les heures longues et fait claquer son fouet. Heureusement plus débonnaires, plus compatissants que leur maître, et comme s'ils comprenaient toutes les douloureuses émotions de ce départ, les chevaux restent là, immobiles, la tête basse, sans fouiller le sol du pied, sans jeter dans les airs des hennissements d'impatience. Hélas ! il n'est que trop vrai ; avant une heure, ces pauvres gens auront quitté leur maison pour n'y jamais revenir. De joyeux cris d'enfants ont-ils rempli jadis ces chambres abandonnées ? Une mère a-t-elle exhalé ici les secrètes tristesses de son cœur? Sous ce misérable toit, naguère encore un père de famille a-t-il porté le poids de ses inquiétudes et lutté contre les difficultés de la vie? Qui révélera ces secrets? qui parlera de ces choses d'hier? Ces murailles dégarnies sont muettes et lugubres. Une autre famille, une famille heureuse et fortunée, peut s'établir maintenant dans cette demeure; elle ne soupçonnera pas seulement les douleurs qui l'ont traversée. C'en est fait : voilà un passé, tout vivant encore, effacé du livre de la vie. Un lourd verrou de fer a scellé le tombeau où tant de souvenirs reposent; les émigrants viennent de partir.

Ainsi commence le nouveau récit que vient de nous donner le peintre et le conseiller des pauvres israélites de Bo-

hême, M. Léopold Kompert. On n'a pas oublié peut-être les premiers travaux de ce profond et sympathique écrivain. J'ai été heureux de signaler ses débuts; j'ai pris plaisir à mettre en lumière ses peintures si vives, si nouvelles, si tragiques parfois, toujours si instructives et si touchantes. M. Léopold Kompert n'était pas à mes yeux un romancier ordinaire. Israélite lui-même, âme sincèrement religieuse, mêlé et pour ainsi dire attaché par les fibres les plus secrètes de son cœur aux choses douloureuses qu'il raconte, je sentais bien qu'il exerçait une fonction sérieuse en composant ces dramatiques récits. L'auteur des Scènes du Ghetto et des Juifs de Bohème avait étudié de près les coutumes, les croyances, les préjugés, les terreurs, les doutes sans cesse croissants, et finalement les transformations insensibles de ses coreligionnaires. Dans la Seconde Judith, il avait peint cette exaltation farouche que les croyances persécutées allument chez les âmes fières ; les Enfants du Randar exprimaient avec une sorte de grandeur épique le doute religieux entrant au sein de la famille juive et brisant les liens du foyer; l'histoire de Jaikew et de Resèle nous montrait l'obstination invincible des juifs d'Allemagne luttant contre des lois iniques; enfin le Colporteur, Trenderln, la Juive perdue mettaient dramatiquement en scène les rapports du christianisme de nos jours avec les croyances hébraïques et plaidaient au nom de l'Évangile en faveur d'une race opprimée. Encore une fois, M. Kompert ne s'était pas annoncé comme un romancier de profession, on sentait qu'il avait charge d'âmes. — Poursuivez, lui disions-nous, poursuivez cette enquête et cette prédication. Continuez d'observer avec un soin religieux, avec une sympathique philosophie, ces naïves peu-

plades qui vous ont révélé tant de choses, et dont vous pouvez à votre tour préparer l'émancipation et aplanir les voies !

M. Léopold Kompert ne s'est point hâté. On a pu craindre un instant que ce premier succès n'eût épuisé les forces ou ralenti l'ardeur du jeune écrivain; non, il étudiait en silence, il observait le développement des idées nouvelles chez les hommes du ghetto, il suivait le conseil que j'avais osé lui adresser et travaillait à l'émancipation de sa race. Le récit que vient de publier M. Kompert est la suite logique des touchantes narrations que je rappelais tout à l'heure. Après la Juive perdue et le Colporteur, il faut lire l'histoire de Rebb Schlome. Heureux le conteur dont les études sont attendues avec cette légitime impatience 1 Heureux et bienvenu ce roman qui se rattache à de telles œuvres et continue une entreprise si noble ! Ne dites pas que ces détails sont loin de nous, que cette question des juifs nous touche peu, que ce s.ont là des événements bien humbles et accomplis sur un théâtre ignoré : qu'importe, si cet obscur épisode appartient à l'histoire religieuse de notre dix-neuvième siècle? Ouvrons-le, ce livre, avec l'attention qu'il mérite. Nous avions laissé ces pauvres juifs de Bohême au milieu d'une crise inquiétante; voici le tableau qui se déroule devant nous, et les plus graves questions qui puissent préoccuper l'humanité sont engagées daus ces rustiques aventures.

Que s'est-il donc passé depuis que M. Kompert écrivait la Seconde Judith et les Enfants du Randar ? Un grave événement en vérité. M. Kompert écrivait son premier volume en i848, et le second paraissait l'année suivante. Or, cette année même, en 1849, le jeune empereur François-Joseph, au milieu des réformes qui signalaient son avénement au

trône, décrétait l'émancipation des juifs. Ces lois odieuses qui pesaient sur les héros de M. Kompert, les voilà abolies. Le pauvre Jaikew ne serait plus obligé d'attendre vingt et un ans l'autorisation d'épouser Resèle; il ne serait pas traduit en justice pour avoir perdu patience un beau jour et s'être marié devant le rabbin sans avoir le droit d'être chef de famille; la chaste Resèle ne serait pas forcée d'aller à Vienne se jeter aux pieds de l'empereur pour obtenir que son fils ne soit pas un bâtard aux yeux de cette loi sans pitié; non, toutes ces iniquités, et bien d'autres encore, le jeune souverain en a purgé ses États. L'israélite peut être chef de famille, il peut se marier comme il l'entend, il peut a ussi posséder la terre et y verser en sécurité la sueur de son front. Quelle joie et quel étonnement dans l e ghetto! L 'étonnement, je le crois bien, est plus grand encore que la joie. Ces malheureuses victimes d'une oppression séculaire avaient fini par s'habituer aux ténèbres de leur existence ; au moment de relever la tête et de marcher à la lumière du soleil, je ne sais quelle timidité les enchaîne. Il y a surtout, je le sais, un noble cœur qu'agite une douloureuse inquiétude : c'est le publiciste qui a demandé l'émancipation de ses frères, c'est le tendre penseur qui veille sur eux et qui compose tout exprès des récits populaires pour diriger ces âmes irrésolues dans les voies de la société moderne. Quel effet vont produire sur les pauvres gens du ghetto ces nouveautés inattendues ? comment passeront-ils de l'état de tutelle à la virilité ? Seront-ils dignes de cette liberté qu'on leur donne? sauront-ils changer de vie, secouer les vieilles haines, abandonner les ténébreux négoces et prendre loyalement leur place dans la grande famille qui leur ouvre ses rangs?

Qu'on ne s'y trompe pas, c'est une transformation complète qui sera exigée d'eux. Ces droits qu'ils viennent d'obtenir, le guide intelligent qui les surveille sait bien que ce sont surtout des devoirs nouveaux. Il est troublé, il est ému, et s'il apprend que Rebb Schlome quitte le ghetto' pour répondre aux intentions du souverain et labourer le coin de terre qu'il a acheté, soyez sûr qu'il accompagnera la famille du marchand dans la rustique demeure, et que la, inquiet, attentif, dévoué, il viendra en aide aux cœurs pusillanimes et dirigera vaillamment l'éducation des forts.

Telle est l'inspiration de M. Léopold Kompert dans ce curieux tableau qui va nous montrer les marchands juifs du ghetto mettant la main à la charrue. A la charrue! c'est le titre même du livre. Le dramatique intérêt du récit, l'intérêt d'une enquête ethnographique et morale, tout cela se tient dans l'œuvre de M. Kompert. Cette histoire qu'il va nous raconter, c'est une sorte de révolution rustique et populaire qui demeurerait inconnue sans ses révélations. Les érudits qui ont essayé d'écrire l'histoire des classes agricoles se plaignent avec raison de l'insuffisance des documents ; en voilà un, ne négligeons pas de le recueillir. Il est aussi vrai que les diplômes officiels, il est vivant comme la réalité.

Rebb Schlome a donc quitté sa maison du ghetto, et le voilà qui part avec sa petite caravane pour aller prendre possession de son modeste domaine. Hélas! avant cette heure décisive, il y a eu bien des larmes versées en secret. Rebb Schlome est un homme impérieux; il n'a pas délibéré là-dessus avec sa femme Nachime, il n'a pas pris l'avis de ses deux fils et consulté leurs goûts. La seule personne de la famille qui ait de l'influence sur l'esprit dominateur du

chef, c'est la petite Tillé, une belle enfant d'une douzaine d'années, joyeuse, aimable, insouciante, avec des reparties subites et des idées imprévues qui font songer aux femmes inspirées dont le rôle est si éclatant dans la Biljl<\*. Oui, Tillé n'est qu'une enfant, et déjà il est évident que la famille de Rebb Schlome admire en elle un être choisi, une fille de Judith ou de Déborah. Un jour que Rebb Schlome voyait tous ses confrères du ghetto faire leurs paquets et profiter, qui d'une façon, qui de l'autre, de la liberté octroyée par la loi : « Et nous, disait-il, qu'en ferons-nous, de cette liberté tant désirée? Faut-il que nous restions enchaînés ici, comme au temps de notre servitude? est-ce en vain que l'empereur nous aura fait cette grâce, et personne de nous ne saura-t-il se rendre utile? — L'empereur! l'empereur: s'écria naïvement Tillé, le regard en feu, la voix tremblante, et comme possédée d'une inspiration subite. Tu ne l'as pas encore remercié, mon père! Tu n'as pas encore remercié l'empereur. Je crois cependant qu'il conviendrait... — Moi! remercier l'empereur ! dit Rebb Schlome, tout surpris de cette singulière parole de l'enfant. — S'il m'était permis d'avoir une opinion là-dessus, dit subitement Anschel, le fils aîné de Rebb Schlome et de Nachime, je sais bien ce que nous aurions tous à faire. » Ce cri lui était échappé; il semblait pourtant qu'il n'osât continuer et qu'une crainte respectueuse enchaînât sa langue. « Silence! laisse parler l'enfant, lui cria impérieusement Rebb Schlome; ce n'est pas par tes lèvres que parle la sagesse. » Anschel devait être accoutumé à se voir ainsi humilié devant sa sœur, car il se tut à cette rude apostrophe sans en paraître blessé. « Vous allez tous vous moquer de moi, reprit Tillé, un peu troublée

cette fois de fa supériorité que lui attribuait son père, mais si j'étais le maître ici, je voudrais être paysan et cultiver une terre qui serait à moi. — Dieu vivant! murmura Anschel, la chère Tillé est-elle dans mon cerveau pour savoir ce qui s'y passe? Elle a dit précisément ce que je voulais dire. " Rebb Schlome avait attendu avec anxiété la décision de l'enfant. Tout à coup, à ce cri poussé par Tillé': « Je voudrais cultiver ma terre! » il lui sembla que la chambre était illuminée par les mystiques candélabres, et qu'au milieu de cette lumière éblouissante une voix se faisait entendre, une voix mystérieuse et douce qui lui dévoilait à lui-même le secret de ses confuses pensées. Il se sentait frappé au plus profond de son cœur. Pour cette âme ardente et timorée, pour cette vraie nature de juif toute nourrie des antiques traditions et de la lecture du saint livre, le cri de l'enfant était une révélation d'en haut. Il avait entendu une de ces sentences décisives qui changent notre vie de fond en comble. « C'est vrii 1 » disait-il en phrases entrecoupées, tandis qu'il tournait et retournait dans tous les sens les paroles auxquelles il attribuait une céleste origine: « c'est vrai! Avonsnous remercié l'empereur? 0 Dieu d'Israël; moi, Rebb Schlome Hahn, moi sur qui Pawel et Honza ont craché avec mépris parce que Pawel et Honza vont à l'église, moi, Rebb Schlome, je puis maintenant devenir bourgmestre, je puis établir ma boutique là où bon me semblera, je puis me faire bâtir une maison auprès de l'hôtel du premier conseiller de la ville, et si j'ai de quoi m'acheter un champ, je puis vivre de mes récoltes 1 0 Dieu d'Israël ! de quelle manière remercie-t-on l'empereur pour des bienfaits comme ceux-là? » Et, suivant toujours sa pensée, il se demandait naïvement ce que

l'empereur avait voulu en promulguant un tel décret, quel était le but de cette loi, le sens de cette épreuve, en un mot par quels actes de reconnaissance et de bon vouloir les gens du ghetto se montreraient dignes de la libéralité du souverain. Un vague sentiment de la transformation de ses frères s'éveillait alors dans son esprit et devenait peu à peu plus distinct : « Ne disent-ils pas toujours (et il avait en vue les ennemis implacables de sa race), ne disent-ils pas toujours que le juif n'est pas fait pour la vie des champs, qu'il aime mieux se traîner par la ville avec son sac de marchandises que de prendre en main le timon de la charrue et d'aiguillonner une paire de bœufs? Hélas! n'est-il pas trop fondé, ce reproche qu'ils nous adressent, et n'est-ce pas maintenant surtout qu'ils auront le droit de le répéter avec injure, si nous ne profitons pas dignement et courageusement de la nouvelle vie qui nous est offerte? Moi, du moins, j'accomplirai ce devoir; aussi vrai que je me nomme Rebb Schlome Hahn, je veux montrer à l'empereur ce que je puis faire. La chère )Tillé a raison; le Dieu d'Israël a parlé par sa bouche. »

C'est ainsi que Rebb Schlome s'est décidé à quitter sa boutique du ghetto pour aller cultiver son coin de terre. Une parole inspirée de sa fille a éveillé en lui de graves méditations; il a compris qu'il y avait là un sérieux devoir à remplir, et aussitôt, sans prendre conseil de sa femme Nachime, sans lui communiquer ses plans, sans l'élever peu à peu à ce même sentiment du devoir, il a vendu son fonds de commerce et acheté une petite ferme dans le pays tchèque. Au moment où il s'enthousiasme si vaillamment pour la régénétion des juifs, au moment où il promet à l'empereur de s'as-

socier pour sa part à l'œuvre bienfaisante de la loi, il obéit encore aux instincts du vieil homme. C'est l'esprit oriental qui reparaît ici; c'est le juif hautain, impérieux, chez qui les habitudes du temps des patriarches ont dégénéré en tyrannie domestique. Pourquoi n'essaye-t-il pas de convertir Nachime à ses idées? Nachime est bien triste déjà de quitter le ghetto et de recommencer à son âge une existence nouvelle; ce dur silence jettera dans son cœur le germe d'une rancune amère et implacable. La première condition du succès dans ce travail qu'ils vont commencer, c'est l'union du père et de la mère. Si la femme n'est pas dévouée à sa tâche, si Rachel ne vient pas en aide à Jacob, comment s'accom-- plira cette transformation laborieuse?

Il y a encore un autre membre de la famille qui paraît souffrir en secret de la décision de Rebb Schlome. Élie n'est pas un robuste garçon comme son frère aîné Anschel; il a eu une enfance maladive, il est taciturne, il souffre, et je ne sais vraiment ce qu'il deviendra dans la rude existence de la ferme. Élie aura du moins une consolation ; il est passionné pour la science. Disciple. enthousiaste du Talmud, il passe ses journées dans la méditation et l'étude. Si vous avez lu dans les Mélodies hébraïques d'Henri Heine le poëme de Jehuda-ben-ha-Levy, si vous vous rappelez cette poétique description de la halacha, véritable salle d'escrime, effrayant arsenal de problèmes et de décisions, tandis que l'autre partie du grand livre des rabbins, celle qu'on appelle la hagada, est un jardin enchanté où fleurissent des milliers de légendes, un paradis plein de fleurs, de chants d'oiseaux, de fontaines jaillissantes, où le lutteur va s'abriter à l'ombre et reposer son front, — si vous vous rappelez, disais-je, cette

description magique, vous ne serez pas inquiet pour le pauvre fils de Rebb Schlome. Sous le toit de chaume de la ferme comme dans la sombre chambre du ghetto, il verra s'ouvrir tour à tour la salle d'escrime et le merveilleux jardin; mais Nachime, que deviendra-t-eile? Qui pourra calmer sa tristesse, adoucir ses rancunes? Celle qui devrait être l'âme de la maison se sentira seule, abandonnée... Ce ne sont là toutefois que des pressentimenls; l'auteur, qui les fait entrevoir, a d'autres scènes encore à raconter avant de nous montrer la tribu juive à la charrue.

Rebb Schlome va donc partir avec toute sa famille. Na,chime a pleuré comme un enfant, mais elle a bien été obligée de se soumettre. Seulement, lorsqu'on veut revenir un jour dans la maison que l'on quitte (c'est une superstition des pauvres gens de la Bohême), il faut cacher un objet précieux dans quelque coin de la muraille. Nachime vient de confier à une cachette obscure le collier que son mari lui donnait il y a vingt-cinq ans, à la fête des fiançailles. Le père, la mère, les trois enfants ont pris place dans le fourgon qui doit les conduire à la ferme. Il y a là encore un sixième personnage, un vieux cousin à moitié fou, le pauvre Coppel, armé du talisman qui jouait un si grand rôle chez les juifs du moyen âge. Ce talisman est une plaque de bois noir sur laquelle un losange de cuivre représente le bouclier de David; au milieu du bouclier est tracé en grosses lettres dorées le mot Orient, en langue hébraïque misrach. Or le cousin Coppel est persuadé que son misrach a appartenu au roi David lui-même. David, poursuivant son fils Absalon, laissa tomber son misrach à l'endroit le plus sombre de la forêt, et Coppel l'a retrouvé. Les tristes réflexions

de l'insensé produisent un singulier effet au milieu de la douleur de tous. Le voyage est triste. Maintes pensées inquiètes assiègent les émigrants. C'est en vain que l'auteur, au moment où la voiture s'est ébranlée, a prononcé sur eux la bénédiction sacerdotale ; c'est en vain qu'il s'est écrié : « Dieu vous bénisse et vous protège ! Qu'il éclaire votre chemin des rayons de sa face majestueuse! Qu'il laisse tomber sur vous ses regards et qu'il vous donne la paix ! » Ces souhaits pourront être exaucés quelque jour, l'heure présente ne s'y prête pas. Vous voyez, hélas 1 ce qu'ils emportent avec eux pour la protection de leur entreprise! Un débris des vieilles superstitions aux mains d'un insensé. Où est le talisman vivant, l'union des cœurs et des courages? Le père est dur, les tils sont défiants, le cœur de la mère est désolé.

M. Léopold Kompert a peint ici avec une singulière franchise un trait bien dramatique et bien vrai du caractère israélite, je veux dire la défiance produite par une oppression séculaire. Lorsque les émigrants atteignent, après une longue journée de pluie, le village qui va devenir leur séjour, la nuit est déjà tombée, une nuit sombre et lugubre. A peine arrivés aux premières maisons, ils entendent un coup de feu qui retentit comme un signal. Des voix moqueuses entonnent une chanson où il est question de juifs, de juifs qui veulent devenir laboureurs, et qui préfèrent le sillon nourricier au pavé du ghetto; puis soudain une immense lueur embrase le ciel. « Dieu vivant! s'écrie Nachime, c'est un incendie, c'est notre maison qui brûle! Je te l'avais bien dit, Rebb Schlome, quel accueil nous feraient ces paysans 1 » — Les chevaux s'arrêtent tout effarés, et le

voiturier n'ose continuer sa route. Rebb Schlome sent fléchir son courage, Nachime éclate en sanglots et en reproches. Tillé seule n'a pas peur, elle écoute cette chanson que profèrent des centaines de voix, et là où les autres ont vu une raillerie injurieuse, elle croit saisir une parole de bienvenue. Tillé ne se trompe-t-elle pas? Pourquoi ce rassemblement et ces rires étouffés? Pourquoi cet incendie qui projette au loin sa lumière? On n'est guère disposé cette fois à accepter l'avis de l'enfant comme une révélation; Rebb Schlome se dresse sur le marchepied de la voiture, et de toute la force de ses poumons il apostrophe la foule cachée dans l'ombre. « Tais-toi 1 lui crie Nachime épouvantée, n'ameute pas contre nous ces sauvages. » Cependant les voix s'éloignent, les rires ont cessé, la chanson tumultueuse n'est plus qu'un murmure lointain, mais la campagne semble toujours éclairée par les flammes. Ce silence en un tel moment n'est-t-il pas plus effrayant que le vacarme de tout il l'heure? Point de clo<?hes, point de tocsin pour appeler au secours, nul mouvement dans ces rues solitaires. Si c'est la maison du juif qui brûle, elle brûlera sans qu'une main humaine ait essayé de combattre le fléau. Il faut pourtant voir ce qui se passe dans le village. Anschel veut sortir de la voiture : « Non ! non ! lui crie Nachime, ils vont te tuer, mon enfant ! » Nachim resterait là, pétrifiée par la peur, incapable d'avancer ou de reculer; mais Anschel a désobéi au cri de sa mère, il s'est élancé hors du fourgon, et déjà, comme si ses pieds avaient des ailes, le voilà au milieu du village. Nachime pousse des cris de détresse; elle croit que son enfant court à une mort certaine, qu'il va être dévoré par les flammes de l'incendie ou assassiné par ce peuple en

fureur. « Ne craignez rien, Nachime, » s'écrie alors une voix qui ne s'était pas encore fait entendre au milieu de cette scène d'épouvante. C'était le cousin Coppel, auquel on ne songeait guère en ce moment. « Ne craignez rien, disaitil, — et son accent avait je ne sais quoi de religieux qui commandait la confiance, — j'ai encore entre les mains le misrach du roi David, et tant que le misrach sera avec nous, il n'arrivera pas malheur à la famille. » Disant cela, il s'était levé, et, tenant au-dessus de sa tête le bouclier sacré, il jetait du côté du village, comme un prêtre de Lévi, cette solennelle apostrophe : « Gardez-vous bien de toucher à un cheveu de sa tête 1 C'est moi, Coppel, qui vous parle ici ; c'est moi qui vous donne cet ordre au nom du roi David ! j) Toute la scène que je résume ici est développée de main de maître; il est impossible de ne pas en être ému. Que de choses dans ce tableau! Cette carriole arrêtée pendant la nuit à l'entrée du village, cette famille tremblante, ces chevaux qui n'osent pas faire un pas de plus, le voiturier luimême qui partage l'épouvante de la petite tribu qu'il conduit et ne songe pas à faire claquer son fouet, voilà bien la première heure de liberté pour ces juifs après des siècles et' des siècles de servitude. Ils sont libres, et la liberté leur semble pleine de piéges. Inquiets, effarouchés, ils voient partout des ennemis. En vain leur dirait-on que les temps sont changés, que le moyen âge n'est plus, qu'une lumière plus pure s'est levée sur le monde, que l'esprit de l'Évangile a percé enfin les ténèbres qui l'obscurcissaient, et que l'égalité des hommes est inscrite dans les lois. Étranges arguments pour des juifs ! Accoutumés à la haine depuis dixhuit cents ans, accoutumés à maudire et à être maudits, il

faut, pour les rassurer, invoquer le nom du livre qui pendant une longue suite de siècles a renfermé leur condamnation. C'est bien ici que se vérifient les terribles paroles des prophètes, lorsque, prédisant la ruine d'Israël, ils montraient tous ses enfants en proie à l'épouvante. Ecce ego dabo te in pavorem, s'écriait Jérémie. Isaïe disait aussi, et avec plus de force encore : Formido, et fovea, et laqueus super te. « La peur sera sur toi, partout tu verras le piége, partout l'abîme. » Cette effrayante menace revient sans cesse dans les versets des sublimes voyants. Écoutez encore cette prophé. tie : « Ceux qui survivront porteront un cœur lâche dans le pays de leurs ennemis; le frémissement d'une feuille morte les remplira de terreur; ils s'enfuiront devant elle commo devant une épée; ils s'enfuiront et tomberont la face contre terre, bien que personne ne les poursuive. » Le tableau do M. Kompert est la vivante traduction de ces paroles. L'enfant seul (symbole expressif), l'enfant seul et l'insensé n'ont pas partagé la commune épouvante.

Il n'y avait cependant rien de sérieux dans ces aventures nocturnes. Il n'y avait pas de complot contre les émigrants Israélites, pas d'émeute, pas d'incendie. C'était plutôt le contraire. Lé lendemain, après une nuit d'insomnie et d'angoisses sous ce toit qu'ils avaient cru incendié, nos gens s'occupaient encore des premiers soins de leur installation, quand arrive chez Rebb Schlome une députation du village. Celui qui la conduit est un homme robuste, aux épaules carrées, à la figure franche et loyale. Il parle au nom de tous, parce que le suffrage populaire l'a fait magistrat de la petite communauté. Il va droit à Nachime, lui prend les mains et les secoue cordialement. « A celle-là d'abord mon salut ! —

dit le rustique magistrat d'une voix qui fait résonner les vitres. A celle-là d'abord, car c'est la femme qui est l'âme et la la vie dans le ménage du paysan, et ensuite à toi, Rebb Schlome! » Il lui serre la main comme il a fait à Nachime; puis, ôtant son chapeau à larges bords et enveloppant de son regard toute la famille assemblée : « Soyez les bienvenus, dit-il, au nom de Notre-Seigneur Jësus-Ghrist! Puissent le bonheur et la santé vous réjouir à souhait dans notre village 1 Nous savons, nous autres paysans, ce qu'il faut demander à Dieu; que Dieu vous donne tout cela, à toi, à ta femme et à tes enfants ! » Rebb Schlome est si ému, qu'il ne sait que répondre; mais les larmes qui coulent sur ses joues expriment mieux que des paroles les sentiments qui l'animent. Il se remet pourtant peu à peu, et s'excuse de son émotion. Il cherche en même temps à expliquer son inquiétude. Quand on quitte sa profession et sa demeure pour entreprendre une vie nouvelle, est-on sûr de l'accueil qui vous attend? Hier encore, le village ne paraissait-il pas soulevé contre les arrivants? Ah! quelle soirée d'épouvante et d'angoisses 1 Ils ne l'oublieront de leur vie. — A ces mots imprudents, le paysan irrité frappe le sol de son bâton ferré et fait retentir un juron épouvantable. cr: En sommes-nous encore là, s'écrie-t-il, et ces haines d'autrefois ne s'éteindrontelles jamais ? Ne sommes-nous pas tous égaux? A quoi bon cette liberté que l'empereur nous a donnée à tous, si les hommes ont peur des hommes comme on a peur d'une bande de brigands ? » Un murmure d'indignation parcourt les rangs des laboureurs, comme pour confirmer ce cri du magistrat. « C'est moi qui ai tiré le coup de fusil, dit une voix, je donnais le signal de votre arrivée. — C'est moi qui a

composé la chanson, dit un autre, et le feu qui vous effrayait, c'était lïn feu de joie dans les champs. » Tout cela est exact. On était alors en 1849. Après les rudes secousses de l'année précédente, on avait gardé les généreuses idées entrevues seulement à travers l'anarchie démagogique, et les réformes par lesquelles l'empereur François-Joseph inaugurait son règne étaient accueillies et fêtées avec une joie naïve.

La'colère du magistrat et l'indignation de ses amis sont aussi rassurantes pour la famille de Rebb Schlome que leurs protestations et leurs vœux. Ce n'est pas tout cependant, nous ne sommes ici qu'au début. De nouvelles épreuves vont commencer pour les émigrés du ghetto. Il ne suffit pas d'avoir écarté cette terreur farouche dont les menaçait la Bible; il ne suffit pas de se sentir en sécurité sous son toit, si l'on ne se décide pas courageusement à cette transformation qu'on désire. Au sordide amour du gain doit succéder le sentiment de la dignité retrouvée, aux pratiques suspectes le travail régulier et honnête. Cet apprentissage de la dignité et du travail, c'est précisément le sujet de M. Léopold Kompert.

Quel sera le maître de Rebb Schlome et de ses fils? Un valet de charrue. Ce valet, qui se nomme Wojtêch, est un paysan de race slave, un paysan tchèque, comme la plupart des habitants du bourg. C'est un étrange personnage, une nature bourrue, hargneuse, insolente, capable toutefois de dévouement et de tendresse, en somme un caractère plein de contradictions mystérieuses dont le secret ne sera dévoilé que plus tard. Un matin que Rebb Schlome, en se levant, descendait dans la cour (c'était le cinquième jour de leur installation à la ferme), il fut tout surpris de trouver

es chevaux attelés à la charrue et Wojtêch à côté, qui achevait d'aiguiser le soc. « Où vas-tu, Wojtêch? — Où aller, si ce n'est aux champs? répond durement le valet sans quitter son travail. Voici le moment de semer. Si l'on attend toujours ainsi, il sera trop tard, et le grain pourrira dans le sol. Avec une maison organisée de la sorte, il faut bien se ■ résoudre à agir sans attendre les ordres. » Rebb Schlome sent la violence du reproche, et au fond de son cœur il en reconnait la justesse. Oui, ce reproche poignant est mérité,

et cependant est-ce à un valet de parler sur ce ton ? Le rouge lui monte.au visage. « Si tu n'es pas disposé à attendre mes ordres, dit-il, tu peux décamper tout de suite. Je n'ai que faire d'un valet qui prend des allures de maître. » Wojtêch le regarde sans colère, mais plutôt avec un mélange de compassion et d'étonnement; puis, plaçant sa main sur le cou du cheval et caressant sa crinière : \* Ces chevaux-là, dit-il d'une voix lente et pensive, personne ne m'en séparera jamais. Nous avons grandi ensemble, et lors même que tous les juifs de la terre viendraient ici, ils ne m'en arracheraient pas. J'appartiens à la maison, j'y resterai. »

Rebb Schlome n'ose en croire ses oreilles. Stupéfait d'une telle audace, partagé entre la colère et une sorte de terreur secrète, il répond d'une voix assez ferme : « Tu menaces les juifs? Ce sera un juif qui te montrera lequel de nous deux est le maître dans la maison. » Wojtêch ne s'émeut pas, et, sautant d'un bond sur le dos de son cheval, il ajoute d'un ton indifférent et comme si rien ne se fût passé entre eux :

« Vient-il avec moi? — Qui cela? dit Rebb Schlome. — Eh! votre fils, apparemment. Ne dirait-on pas, en vérité, que la

9

moisson est déjà sur pied? Le gars aura besoin de se lever

plus d'une fois avant le soleil, s'il veut arriver à temps. — Allons! que veux-tu dire? » s'écrie Rebb Schlome impatienté, car ce ton hautain et mystérieux commence à lui faire monter le sang aux oreilles. c Prenez-le comme vous voudrez, dit le valet en fronçant le sourcil, je n'en retirerai pas un mot. J'avais toujours entendu dire que les juifs comprennent bien leurs intérêts, mais jusqu'ici je ne m'en suis guère aperçu. Voilà déjà quatre jours écoulés, et je ne vois pas qu'on mette la main à l'œuvre. Si vous ne vous en inquiétez pas davantage, mieux vaut aller tout de suite chez le magistrat et revendre au plus tôt les champs et la ferme; sans quoi les rats auront bientôt saccagé la maison, et au lieu d'une belle moisson dorée votre champ ne produira que de mauvaises herbes à peine dignes d'être jetées aux pourceaux. Ces juifs ont d'étranges idées de la campagne! ils ne savent pas que la terre est semblable à l'homme et qu'elle veut sa nourriture à heure dite. Le champ a faim aujourd'hui, il aura soif demain; il faut le veillJer et le soigner de près, comme la nourrice son nourrisson. Mais je vois bien que les juifs ne veulent pas travailler. Le travail leur est à charge, ce n'est pas la première fois que j'en ai la preuve. Voilà des gens qui viennent au village avec l'intention de se faire cultivateurs : admirables cultivateurs, en vérité! De tout ce qu'ils produiront, il n'y en aura pas assez pour leur chat. Je l'ai dit, je le répète : ces juifs sont une misérable race, et il n'y a rien à faire avec eux. » Après cette rude mercuriale, Wojtêch, faisant claquer sa langue, donne le signal du départ à ses chevaux ; l'attelage s'ébranle et sort de la cour au grand trot, avant que le juif ébahi ait pu seulement ouvrir la bouche.

Que vous semble de la leçon? Voilà nos israélites de Bohême assez rudement avertis des devoirs qui les attendent. Ces paroles du valet de charrue, ne les appliquez pas seulement au travail ùe la terre, appliquez-les au travail en général, au travail vrai, suivi, régulier, à ce travail qui n'est plus le brocantage ou l'usure, mais un travail fécond qui enrichit le patrimoine commun de l'humanité : vous comprendrez tout ce qu'il y a de profondément senti dans cette scène. M. Léopold Kompert a le droit de ne pas ménager ses coreligionnaires d'Autriche, car dans ces reproches qu'il leur adresse il y a une compassion sincère et un généreux souci de leur transformation morale. Ces malheureux, pendant des siècles, ont été privés du droit de posséder la terre, de s'établir sur le sol, de faire partie du pays natal et de la cité, c'est-à-dire en définitive du droit de travailler honnêtement; le jour où ce droit leur est rendu, ils se troublent, ils hésitent, ei ces 'hommes si rompus aux affaires équivoques semblent tout à coup frappés d'inertie et de stupeur. Faut-il donc désespérer? Non, certes; il faut continuer l'éducation des émigrés du ghetto. M. Kompert est plein de confiance, sa sévérité même l'atteste. Il ne châtierait pas si durement, par la bouche du valet de charrue, l'apathie et l'incertitude de Rebb Schlome, s'il ne savait bien qu'un jour viendra où la famille juive ira joyeusement faucher les épis d'or sur les sillons arrosés de ses sueurs.

Rebb Schlome est un cœur droit. L'arrogance de Wojtêch a beau l'irriter, il a senti l'espèce de sollicitude cachée sous ces cruelles paroles. Il se garderait bien de chasser un valet si attaché aux intérêts de la ferme. Surtout il est touché de ses paroles, et, rentrant en lui-même, il ne se traitera pas

mieux que n'a fait le rude paysan. Si vous pouviez suivre les tumultueuses pensées qui se pressent dans son cerveau, vous verriez que la réprimande de Wojtêch a déjà porté ses fruits. Être mécontent de soi, c'est le commencement de la sagesse. Rebb Schlome est soucieux et sombre; il lui échappe des paroles de colère: contre qui? Contre lui-même, et aussi, il faut bien le dire, contre sa femme Nachime, qui se prête si peu aux devoirs de leur vie nouvelle et qui décourage toute la maison par ses éternelles jérémiades. Ces dures paroles, ces effrayantes prédictions du valet de charrue, il les répète à son tour comme si elles venaient de lui. C'est encore là une de ces scènes excellentes dont le roman de M. Kompert est rempli. Anschel, qui a entendu de sa chambre la mercuriale de Wojtêch, descend il la hâte auprès de son père afin de le distraire de ses tristes pensées : «Mon père, que faut-il que je fasse aujourd'hui? — Belle question! répond Rebb Schlome avec colère; ce qu'il faut que tu fasses? Il faut travailler, et labourer, et semer, jusqu'à ce que la sueur t'inonde le visage. Sans travail, la ferme est perdue, la maison s'écroule, et c'est à peine si le champ produira des herbes à jeter aux pourceaux. » Anschel avait entendu cette sinistre prophétie dans la bouche de Wojtêch; quand il vit que son père la répétait en son nom, une émotion douloureuse le saisit : c Cela n'arrivera pas, mon père, dit-il d'un ton ferme; nous sommes là précisément pour que cela n'arrive pas. Tu parles comme si nous étions depuis de longues années au village, et nous ne faisons que d'arriver. Nous sommes à notre début, mon père! — Notre début ! reprend Rebb Schlome avec amertume. J'en souhaite un pareil à nos ennemis. Ne perdons-nous pas le temps à

errer comme des âmes en peine, sans nous décider à rien ? A nous voir ainsi sans courage, on dirait que nous venons de faire des centaines de lieues à pied et que nos forces sont à bout. Et pourquoi, je te le demande; oui, pourquoi? Quelqu'un me dira-t-il pourquoi les choses vont de la sorte ? — Je n'en sais rien, répondait Anschel à voix basse; mais il sentait bien aussi que ce tableau était vrai. — Je vais te le dire, Anschel, d'où vient tout le mal : c'est ta mère qui en est cause. Ces reproches, ces gémissements, ou bien ce sombre silence plus insupportable encore que ses plaintes, n'y a-t-il pas là de quoi faire perdre la tête aux plus forts? Nous en sommes tout démoralisés, cela est trop clair. Ah! il y a par le monde des milliers de femmes juives qui pleureraient de joie, si elles avaient ce que j'ai donné à ta mère ; mais elle, y prend-elle garde, seulement? Au ghetto, elle attendait souvent des journées entières pour voir arriver, quoi?... Un acheteur défiant dont elle tirait à grand'peine quelques creuzers. Ici, elle est chez elle, elle n'aura qu'à étendre la main pour trouver le pain que son champ aura produit. Elle devrait en remercier Dieu à genoux. Non, elle aime mieux se désoler et nous désoler tous.'C'est ainsi que le temps passe. Ah! mon pauvre Anschel, comment tout cela finira-t-il? »

C'est une triste situation quand le père est obligé d'accuser ainsi la mère devant son fils. Heureusement Anschel a toute l'ardeur et la confiance de ses vingt ans. La mère se révolte et le père se décourage. Anschel les ramènera l'un et l'autre. Charmant tableau domestique au milieu de ces pénibles épreuves ! Image gracieuse et pure des ressources que renferme un jeune cœur! C'est à la génération nouvelle

de venir en aide à ses ainés, c'est aux enfants d'accepter vaillamment leur vie nouvelle et d'encourager les anciens. M-. Kompert indique tout cela avec une rare finesse. Il n'y a pas trace de prétention dogmatique dans les scènes qu'il raconte, mais la leçon qui en résulte est vivante et éclaire l'esprit en le touchant. C'est là, ce me semble, un des traits distinctifs de M. Léopold Kompert. Il est souvent un peu long, il s'arrête à d'inutiles détails, on pourrait lui souhaiter, plus d'art et plus d'adresse, mais on voit que le fond de son œuvre est sérieusement médité. Les idées abondent dans ses récits, et ces idées se produisent toujours sous une forme dramatique. Lisez-le attentivement, laissez-vous prendre aux choses, comme disait Molière, vous sentirez bientôt que votre pensée est provoquée par cette narration féconde, et le pathétique tableau du peintre se traduira dans votre esprit avec la précision d'un enseignement. Est-ce un roman que je lis ? Est-ce une étude historique sur une crise morale de ce temps-ci ? Je lis un roman, un roman qui m'intéresse et qui m'émeut; mais derrière les héros de la fiction, l'histoire m'apparait en traits visibles. Qu'on publie maintes enquêtes, maints documents statistiques sur l'émancipation des juifs de Bohême, j'ai mes documents qui me suffisent, j'ai les récits de M. Léopold Kompert.

Nous avons dit qu'Anschel veut consoler Nachime et relever le cœur abattu de Rebb Schlome; il faut d'abord qu'il leur donne l'exemple et qu'il soit un paysan pour tout de bon. Le matin même où le valet de charrue a parlé si rudement à son père, Anschel va trouver aux champs ce terrible moniteur. C'est précisément le titre de ce poétique épisode : Anschel m à l'école. Voyez-le marcher; comme il est dispos

et joyeux! comme l'idée du travail relève déjà son front et fait briller ane mâle fierté dans son regard! — Oui, se dit-il tout bas, je vais à l'école. Les autres ont appris la culture dès qu'ils ont appris à manier une bêche ; le fils l'a apprise du père, le père l'a apprise de l'aïeul ; moi, je n'ai pas appris cette tradition de mes ancêtres; je viens d'une boutique du ghetto, mais je suis libre aujourd'hui; j'ai le cœur d'un homme, et je veux apprendre volontairement ce que ceux-là ont recueilli par routine. — D'inquiètes pensées traversent encore son esprit au souvenir de sa mère; mais quelle joie, quelle émotion profonde, lorsqu'au milieu de ses méditations il entend Wojtêch qui lui crie : « Eh! où allez-vous là-bas? vous voici sur vos terres ! » Ses terres ! son domaine ! quel ravissement pour l'israélite maudit! avec quelle musique enchanteresse ce mot résonne à son oreille ! Voilà un coin du monde où il est chez lui, où il est le maître, où il est ce que ses pères avaient cessé d'être depuis tant de siècles, un citoyen du sol! Il a sa part dans l'univers immensé! il peut presser le sein de la terre nourricière ! A cette pensée, qui pourra dire tout ce qu'il y a de bonheur, de reconnaissance et de piété au fond de cette âme naïve ? Celui-là seul le sait vers qui montent comme un encens les saints élans du cœur, les prières et les actions de grâce que le monde ignore. C'est à peine si une parole bourrue de Wojtêch peut l'arracher à sa rêverie. Il regarde avec une admiration mêlée de joie ce paysan qui vient de le rudoyer; il examine avec quelle sûreté il manie le timon, avec quelle souplesse et quelle force il dirige le soc, comme il le soulève à de certains endroits et le replonge de nouveau, comme la terre fume sous le fer qui l'entr'ouvre, comme le sillon se dessine et

s'allonge. Il voit tout, et les moindres détails le ravissent. Saura-t-il en faire autant? Cette idée s'offrait à lui sans l'effrayer, quand tout à coup Wojtôch l'interpelle de son ton railleur et hargneux. Mais laissons parler M. Kompert; la scène est belle et originale.

« Wojtêch était arrivé à l'endroit où se tenait Anschel, et celui-ci avait dû changer de place pour que le valet pût faire tourner les chevaux et la charrue. Tout à coup, Wojtêch s'arrête, et, sans regarder son jeune maître, il lui dit de cet accent bourru qui lui était familier : — As-tu quelque ordre à me donner de la part de ton père, mon petit gars ?

« Anschel n'eut pas l'air de remarquer cette désignation méprisante. Au milieu de l'enthousiasme qui faisait bondir son cœur, c'était assez pour lui que le valet de charrue l'eût jugé digne de lui adresser la parole.

« — Mon père ne m'a donné aucune commission pour toi, répondit-il d'une voix humble, comme si Wojtèch eût été son supérieur, et un de ces supérieurs qui tiennent entre leurs mains le sort de leurs subordonnés.

« Le valet parut réfléchir longtemps à cette réponse. Il tira de sa poche une bourse à tabac en peau de truie, bourra sa pipe et essaya de l'allumer. Anschel le regardait faire avec une attention inquiète; oui, il était inquiet et presque effrayé, car le valet, n'ayant pas réussi à faire brûler son tabac du premier coup, replaça de l'amadou sur la pierre à feu avec un mouvement de colère, et se mit à battre le briquet aussi violemment que s'il eût eu à dompter un cheval emporté.

« Il réussit enfin, et, après avoir tiré de sa pipe quelques bouffées de tabac pour s'assurer qu'elle allait bien, il remit la bourse de cuir dans sa poche, aspira encore une vigoureuse bouffée qui se répandit sur les sillons comme un léger nuage, et s'installa de nouveau à sa charrue. Anschel sentit son cœur qui se serrait; Wojtèch n'avait-il donc rien à lui dire? Ces allures hargneuses du valet ne lui promettaient rien de bon. Sa joie et sa confiance l'abandonnaient déjà.

« Wojtêch en effet, d'un coup de main énergique, avait imprimé une direction nouvelle à la charrue et s'apprêtait à entamer un sillon. Il se retourna tout à coup et regarda fixement son jeune maitre; ce fut un étrange regard, un regard sombre et sardonique tout en-

semble, que le valet de charrue envoya à Anschel. — Eh bien ! mon petit gars, si tu n'as rien à me dire de la part de ton père, qu'es-tu venu faire ici 9

« Ansch°l n'était pas préparé à cette apostrophe : un valet lui demandait ce qu'il était venu faire dans le champ de son père, dans son propre champ à lui-même! Il sentit son sang s:échauffer, et, contenant sa colère à grand'peine, il répondit : — Je viens dans ce champ, parce que ce champ est à nous.

« Wojtêch ne parut pas troublé de la juste irritation d'Anschel. Son visage ne prit. pas une expression plus sombre ; il jeta devant lui une large bouffée de tabac et continua d'une voix lente : — Tu ne m'as pas compris, mon petit gars; je n'ai pas dit que le champ ne fùt pas à toi, je t'ai demandé ce que tu venais y faire.

« — Ne peut-on jeter les yeux sur son champ ? s'écria Anschel, toujours irrité.

« — Pourquoi pas? répliqua Wojtèch avec la même indifférence ; mais je le vois bien, il faut attendre jusqu'au jugement dernier pour que les Juifs deviennent d'autres hommes. La malédiction de NotreSeigneur les a traversés jusqu'au dernier fond de leur être. Il n'y a pas de remède.

« — Que veux tu dire? demanda Anschel, tout surpris de ces mystérieuses paroles.

« Wojtèch, au lieu de répondre, voulut aspirer une bouffée de tabac; mais pendant cette conversation la pipe s'était éteinte. Il la remit dans sa poche avec un mouvement d'humeur : — Il n'y a pas jusqu'à une damnée pipe qui ne veut pas brûler, quand il y a là des Juifs. — Il avait dit ces mots à voix basse, mais de telle façon cependant qu'Anschel n'en comprit que trop bien le sens et la portée. Puis il reprit à voix haute : — Veux-tu savoir comment Notre-Seigneur a maudit votre race de fond en comble ? comment il l'a si bien et si complétement maudite, qu'elle ne s'en relèvera pas? Les Juifs n'auront jamais un morceau de terre verte qui soit véritablement à eux, ils ne pourront pas posséder un fétu de paille sur toute la surface du monde. Voilà l'éternelle malédiction qu'il leur a jetée.

« — Mais ce champ est à nous, s'écria Anschel, nous l'avons payé de notre argent.

« — 11 est à vous! dit le valet. C'est vrai et c'est faux, suivant ce qu'on entend par là.

(c — Je ne te fais que cette question, Wojtèch, dit Anschel avec

vivacité : l'empereur nous a-t-il permis d'acheter et de posséder un champ ?

« — Oui et non, répondit l'inflexible Wojtêch.

« - Ne l'as-tu pas lu dans les journaux ? reprend Anschel avec colère.

« — Je ne sais pas lire, dit Wojtêch d'un ton bref.

« — Si tu ne sais pas lire, pourquoi parler ainsi? Sache-le donc : nous pouvons acheter des champs autant que nous eu voulons.

« — Quand cela serait imprimé dix millions de fois, dit Wojtêch en élevant la voix avec une sorte de solennité, mais sans ancune expression de colère, et quand tous les prêtres du monde en feraient lecture du haut de la chaire, je ne le croirais pas.

« — Tu ne veux pas croire ce que l'empereur a ordonné et ce qui a été imprimé pour être lu en son nom? dit Anschel, stupéfait plutôt qu'irrité d'une telle assurance.

« — Cela peut être, reprend le valet; l'empereur peut vous avoir autorisés à acheter des champs, car celui qui a de l'argent peut acheter ce qui lui plaît. Ce que l'empereur ne veut pas, c'est que vous soyez des paysans, que vous labouriez la terre et que vous y semiez du grain.

« — Quoi! nous serons libres d'acheter des champs, et nous ne serons pas libres de devenir des paysans! Au contraire, c'est précisément là ce que ne voudrait pas l'empereur; il faut que nous changions d'existence et que nous apprenions à cultiver la terre.

« Wojtêch secoua la tète d'un air de doute. Il parut cependant un peu ébranlé par ces paroles d'Anschel. Le jeune israéhte remarqua que ses lèvres s'agitaient comme s'il comprimait quelque vive réponse. Puis il tira la pipe de sa poche et en fit tomber la cendre; on eût dit qu'il se recueillait pour lancer à Anschel une réfutation décisive; mais les arguments qu'il cherchait n'arrivèrent pas, car, après une pause assez longue, il s'écria avec une sorte d'impatience : — Non ! non ! cela ne se peut. Comment l'empereur eût-il accordé une chose si manifestement contraire à la malédiction du Sauveur?

« An schel comprit qu'il n'avait rien à répondre à cet argument du paysan. On lui avait enseigné dès l'enfance qu'il était dangereux de contester avec l'Église dominante. Wojtêch avait transporté le débat sur le terrain théologique, mettant ainsi à l'abri de la religion l'antipathie que lui inspiraient les Juifs. Instruits ou ignorants, tous font de mème à cet égard. Anschel eût été fort empêché de le suivre sur ce champ de bataille, quand même la crainte ne l'eût retenu, il sa-

vait trop peu de théologie pour essayer de combattre son adversaire. — Là-dessus, Wojtèch, reprit-il après quelques instants de réflexion, tu comprends que je n'ai absolument rien à dire. Si mon frère était ici, tu trouverais à qui parler, car il a étudié, et il sera un jour un des rabbins de la synagogue.

« — Rabbin, dit Wojtèch, est-ce la même chose que prêtre?

« — C'est la même chose, répondit naïvement Anschel.

« — Pourquoi donc n'étudie-t-il pas au séminaire, sous la direction de son évêque? — Et en disant cela, Wojtêch paraissait attacher un singulier intérêt à ce tour nouveau que prenait la conversation.

« — Es-tu fou ? dit Anschel en riant. Chez nous, il n'y a pas d'évéque, et l'on peut devenir prêtre sans étudier hors de la maison.

« — Sans étudier hors de la maison ? dit Wojtêch étonné.

« Anschel remarqua un léger tremblement sur la figure du valet de charrue. D'où venait cela? que signifiait ce symptôme? Ce ne fut d'ailleurs qu'une émotion fugitive; Wojtêch se remit bientôt ; mais Anschel fut singulièrement surpris quand le valet, changeant de ton, lui demanda d'une voix presque douce :

« — Tu crois donc que le Sauveur ne vous a pas maudits, qu'il vous a permis d" posséder des terres et de devenir des laboureurs ?

« — Je le crois, dit Anschel, très-frappé de l'accent sérieux et réfléchi du valet.

« — Penses-tu que ton frère le prêtre le croie aussi? demanda Wojtèch d'une voix mal assurée et jetant à Anschel un regard presque suppliant.

« — Oui, dit Anschel, dont la voix tremblait aussi, car une sorte d'effroi l'avait saisi pendant ce singulier interrogatoire, oui, je le pense.

« Wojtèch s'éloigna brusquement et murmura des paroles qu'Anschel ne comprit pas; mais quelle fut la surprise du jeune israélite quand le valet de charrue revint de son côté et qu'il put examiner son visage! Wojtèch semblait métamorphosé. C'était une physionomie nouvelle. Tout ce que son regard avait de dur et de sardonique s'était subitement évanoui; une bienveillance douce et même une sorte de tendresse avait remplacé l'expression hargneuse qui tout à l'heure déconcertait Anschel. L'étonnement du jeune homme s'accrut encore lorsque Wojtèch lui dit : — Tu veux donc devenir un vrai paysan?

« — Je le veux, dit Anschel troublé.

« — Tu veux labourer, tu veux semer, tu veux faire verdir les

épis et les couper au jour de la moisson? continua Wojtêch avec douceur.

« — Oui, disait Anschel.

« — Eh bien! viens ici, dit-il en élevant la voix. Je te mels les rênes dans la main. Voilà dix ans que je conduis ces chevaux-là; à ton tour désormais. Écoute-moi bien; je vais te montrer comment on laboure.

« Anschel sentit qu'il tenait les rênes de l'attelage; les avait-il saisies lui-même? Était-ce le valet qui les lui avait données? Il n'en savait rien, tant cette prompte résolution de Wojtêch l'avait comme étourdi. En même temps, Wojtêch, saisissant la charrue à deux mains, la plaçait dans une direction régulière. Tout cela fut l'affaire d'une minute.

« — Comment dois-je m'y prendre? dit Anschel.

« — D'abord il faut prier, dit le valet d'une voix grave, et, comme uour encourager Anschel à élever ses pensées vers Dieu, il ôta pieusement son bonnet. Anschel, à ce seul mouvement, se sentit ému au fond de l'àme. Il lui sembla qu'une inspiration invisible descendait sur lui. Il éprouvait des émotions qu'il n'avait jamais ressenties avec cette force; maintes pensées religieuses affluaient dans son cœur, maintes paroles bénies abondaient sur ses lèvres, si bien qu'Anschel avait achevé sa prière avant de s'être aperçu qu'il priait, prière courte, qui n'était imprimée dans aucun livre, mais qui était sortie vivante d'un cœur d'homme sous l'haleine féconde de la piété. Ainsi les douces brises que Dieu envoie échauffent et fertilisent les sillons.

« — As-tu fini? dit Wojtêch après une pause de quelques minutes.

« — Oui, dit Anschel.

« — J'aimerais bien à connaître ta prière, dit Wojtêch avec la même douceur, mais d'un ton qui n'admettait pas de refus.

« Anschel hésita toutefois un instant. Par une sorte de pudeur religieuse, il éprouvait quelque embarras à exposer devant les regards curieux du paysan ce tissu de pieuses pensées qui s'était formé presque à son insu dans son âme.

« — As-tu honte? dit Wojtêch.

« — Tu ne me comprendrais pas, répondit Anschel en rougissant.

« — Pourquoi?

« — Parce qu'il y a des expressions de notre langue sacrée.

« — Dis toujours, ajouta Wojtèch en le pressant davantage.

« Alors Anschel essaya de faire comprendre sa prière à son compagnon. Les phrases étaient brisées, les paroles étaient insuffisantes, car il était obligé de traduire dans une langue apprise ce qui tout à l'heure était sorti comme un flot brûlant du fond le plus intime de son âme. C'était un mélange des formules consacrées de la synagogue pt des naïves prières que lui avait inspirées la solennité du moment. Voici la prière d'Anschel :

« Gloire à toi, ô Dieu, notre Dieu, roi du monde, qui as créé les fruits de la terre et les fruits des arbres! Bénis-nous, ô notre Dieu, pendant toute cette année ! Fais prospérer tous les fruits, répands la pluie et la rosée sur la terre comme une bénédiction, afin que nous soyons nourris par ton infinie bonté, et que cette année soit bénie et heureuse entre toutes! 0 Dieu! ô notre Dieu! bénis notre maison, fais que nous trouvions tous notre joie dans ce village; oui, qu'il n'y ait pas parmi nous un seul cœur attristé. Fais que nous ne demeurions pas plongés dans l'inquiétude, car tu peux tout, ô Dieu ! ô notre Dieu ! toi qui fais souffler les vents et tomber l'eau des nuages. Dieu tout-puissant, béni et glorifié sois-tu pendant l'éternité! Amen.

« Wojtéch avait écouté avec attention et sans perdre un seul mot. Lorsque Anschel eut fini, le valet semblait attendre encore une continuation, et il suivait des yeux les lèvres de son jeune maitre; puis il s'écria tout à coup : — Maintenant, à l'œuvre! nous allons labourer. — Les chevaux partirent, et, dans le sol béni par la prière, le fer tranchant du soc traça le premier sillon' d'Anschel. »

Avez-vous remarqué cette gradation dramatique depuis l'insolente défiance de Wojtêch jusqu'à cette prière en commun ? Voilà, ce me semble, un tableau fait de main de maitre. La bonne résolution d'Anschel a trouvé sa récompense.

Il n'a pas seulement entr'.ouvert le sein de la terre, il a touché le cœur de ce farouche personnage que toute la maison redoute comme un ennemi d'Israël. Le juif maudit est réhabilité par le valet de charrue, et certes, quand on a vu Wojtèch à l'œuvre, on sait que cette réhabilitation en vaut bien d'autres. Il y a une inspiration biblique et moderne à la fois dans cette scène familièrement majestueuse. L'auteur de

Jocelyn, dans son épisode des laboureurs, a magnifiquement décrit la vertu du travail et les champs fécondés parla sainte sueur humaine. J'aperçois ici quelque chose de plus encore : les bénédictions descendent du haut du ciel sur ces sillons fraîchement remués, 0:1 deux cœurs viennent de s'unir malgré les préjugés et les haines des deux. religions ennemies. La semence confiée à cette terre fructifiera sans peine.

Qu'est-ce donc pourtant que ce Wojtêch? On a été frappé sans doute de certaines paroles échappées de ses lèvres, on a vu l'agitation qui le possède lorsqu'il interroge Anschel sur les juifs. Pourquoi cette curiosité singulière? pourquoi ces questions suppliantes et cette espèce d'angoisse avec laquelle il attend la réponse? Il y a quelque secret douloureux dans cette conscience inquiète, et il est évident que les juifs y sont mêlés. Puisque c'est le valet de charrue qui va faire l'éducation d'Anschel, et par lui de la famille tout entière, il faut connaître enfin ce mystérieux personnage. Wojtêch est heureux d'initier Anschel au travail des champs, et cependant, contradiction inattendue, toutes ses sympathies sont pour le second fils de Rebb Schlome, pour le grave et silencieux Élie, qui jamais n'a mis la main à la charrue, et qui passe. des journées à méditer la halachi, Wojtêch se. garderait bien d'adresser à Élie une parole offensante;- il a pour lui une sorte de vénération mêlée de tendresse, et il ne le désigne jamais que par ces titres respectueux dont le paysan tchèque honore ses prêtres catholiques. Le jeune étudiant, que l'auteur, d'après la formule hébraïque, appeJIe le disciple du Talmud, Wojtêch le nomme le respectable, 1(3 vénérable, oii tout au moins monsieur l'abbé. Un jour, Ejlig

tombe malade; sa frêle organisation est ébranlée, et déjà le voilà aux portes du tombeau. Qui passera les nuits auprès du moribond, tandis que Rebb Schlome et Anschel, fatigués du travail de la terre, succombent au sommeil ? Ce sera la pauvre mère, ce sera surtout Wojtêch. Assurée du dévouement du valet, Nachime pourra se décider quelquefois à aller chercher le repos dont elle a besoin. Wojtêch restera là toute la nuit, attentif au moindre signe, et prodiguant ses soins au malade avec une délicatesse maternelle. On dirait qu'il a un intérêt particulier à sauver le pauvre Élie. Qu'est-ce donc? quel est ce secret? D'où vient que cet ennemi des juifs s'attache ainsi au disciple du Talmud, et qu'il semble avoir besoin de sa direction religieuse? Le jour où Élie sera sauvé, une intimité naturelle s'établira entre le rabbin et le paysan catholique; il faudra bien qu'Élie soit frappé des mystérieuses allures du valet de charrue, et qu'il lui arrache son sècret. Écoutons 1 histoire de Wojtêch.

\* Quand j'étais jeune, monsieur l'abbé, — dit le paysan au rabbin, j'étais joyeux comme un oiseau, et dans le presbytère où je servais comme valet on ne m'appelait que le joyeux Wojtêch. Ce sont les juifs qui m'ont pris ma gaieté. Oui, ce sont des voleurs, ces juifs, des voleurs que le diable a envoyés pour me tromper, pour me dérober la joie de ma conscience. » On devine quel est l'étonnement du jeune rabbin à ce singulier début. Avec des sentiments comme ceuxlà, se peut-il que Wojtêch lui ait été si dévoué, et comment est-ce à un disciple du Talmud qu'il réserve de pareilles conudences? Mais Wojtêch ne parait pas s'apercevoir de sa surprise; on dirait qu'il attend des décisions d'Élie l'apaisement de sa conscience troublée. Étrange aventure! c'est une

confession que vient de commencer le paysan catholique, et il ouvre son âme à un rabbin. — « J'étais donc au service, reprend Wojtêch, dans un presbytère situé à dix milles de ce village, et jamais de ma vie je n'avais vu un homme de votre religion. Comment sont faits les enfants de ceux qui ont trahi notre Sauveur, je l'ignorais absolument, et, à vrai dire, je ne me souciais guère de le savoir. Or un jour d'hiver, il y a de cela vingt-deux ans, j'étais devant la maison, occupé à balayer la neige pour que M. le curé pût aller à pieds secs du presbytère jusqu'à l'église, quand une voiture arrive au galop par la grande roule et s'arrête à notre porte. Un homme veut en sortir; mais tout à coup j'entends des cris perçants, des cris de femme qui me fendent le cœur, et au moment où le voyageur s'élance, je vois une jeune fille qui le retient de toutes ses forces, qui pleure, se lamente, et le conjure de ne pas aller au presbytère. Les paroles qu'ils échangeaient, je ne pouvais toutes les comprendre, car ils ne s'exprimaient pas en tchèque; mais le sens des supplications de la jeune fille n'était que trop facile à saisir. C'est de là, monsieur l'abbé, qu'est venu mon malheur. »

Élie écoutait avec une attention croissante et tâchait de démêler quelque chose de précis au milieu du trouble, des hésitations ou des réticences du paysan. A chaque phrase, Wojtêch s'interrompait comme si un poids énorme, un instant soulevé, fût retombé plus lourd sur sa poitrine. « L'étranger, continue Wojtêch, me demande si le curé est chez lui : Oui, lui dis je, et à ce mot le voilà qui s'élance malgré les efforts, malgré les cris déchirants de la jeune fille; puis il entre an presbytère et me laisse seul avec

cette pauvre enfant. J'étais tout tremblant d'émotion. Je m'approche pourtant : Pourquoi vous lamenter ainsi? lui dis-je. Votre compagnon est allé au presbytère, voilà tout. Le curé est un brave homme qui ne lui fera pas de m'al. Alors elle cesse de pleurer, et me regardant avec de grands yeux que je vois encore : Il ne lui fera pas de mal, dis-tu, ton curé? Il en fera un chrétien. Je compris tout. Son pere était juif, il voulait se convertir, et la pauvre fille était si malheureuse, si malheureuse, elle pleurait tant et de si bon cœur, que la colère me prit; je voulais entrer à la maison et en arracher ce père insensible à une telle douleur. Je ne le fis pas cependant, quoique je ne fusse plus maitre de ma colère. Je ne sais quelle puissance me retint. Ce fut l'enfer peut-être; car, je vous le répète, monsieur l'abbé, c'est de ce moment-la que mon malheur a commencé. Je restai près de la jeune fille. Elle continuait à pleurer à chaudes larmes. Je la regardais tout bouleversé, et n'osais plus lui adresser la parole. Cela dura bien une heure. Enfin le curé sort du presbytère, accompagné du juif. Il s'était revêtl1 de ses habits d'église. — Wojtêch, me dit-il, veux-tu être le parrain de cet homme? Je regardai le converti avec curiosité, mais j'entendais toujours les sanglots redoublés de la jeune fille, et tout à coup, comme si je ne sais quelle force invisible m'eût arraché violemment cette réponse . — Non! m'écriai-je, je ne veux pas. Le curé s'irrite et me demande si je comprends bien toute la gravité de mon refus. Ses raisonnements sont inutiles : Non, non, monsieur le curé! — Et il a beau s'emporter, s'emporter, si bien que tout son visage était rouge de fureur, je tiens bon jusqu'au bout. — SoitJ dit le cnré, j'en trouverai bien un autre, —

et le voilà qui court au village chercher un parrain. Alors la jeune fille s'élance de la voiture, se précipite aux pieds de son père, et là, agenouillée dans la neige, se met encore à le conjurer les mains jointes. Le père demeurait impassible. A cette vue, une colère infernale bouillonnait en moi, je ne sais ce qui m'empêcha de lui sauter au cou et de l'étrangler. Bientôt le prêtre arriva avec un paysan du village, et tous les trois entrèrent dans l'église. »

Ce commencement du récit de Wojtêch ne prouve pas seulement la naïve candeur de son âme; c'est une dramatique peinture de tout ce qu'il y a de navrant dans les divisions religieuses de l'humanité. Ces redoutables problèmes, nous les traitons le plus souvent d'une manière abstraite, et notre esprit seul y est engagé. Telle religion est-elle supérieure à telle autre? Voilà deux communions qui prétendent posséder Dieu : laquelle se trompe? dans quelle Église est le salut, dans quelle voie la vérité et la vie? Terribles questions à coup sûr, mais qui s'offrent rarement à nous avec les angoisses qu'elles semblent contenir. On a là-dessus des principes arrêtés d'avance, on discute, on se passionne, l'intelligence s'anime et s'enflamme; le cœur ne souffre pas. Ici c'est un cœur simple à qui ces douloureux problèmes se présentent subitement sous la forme la plus touchante et la plus pathétique; il se trouble, et sa raison s'égare.

Wojtêch sait qu'il existe des hommes dont les ancêtres, il y a dix-huit cents ans, ont mis Jésus-Christ sur la croix, mais ce n'est chez lui qu'une idée vague à laquelle rien de vivant ne se rattache. Tout à coup il entend des sanglots, il voit couler des larmes, il assiste au supplice d'une âme; ce sont des juifs aux prises avec des chrétiens. Ces émotions

inattendues sont trop fortes pour ce cœur naïf. Écoutez-le : « Quand je vis le curé et le juif entrer dans la chapelle avec le parrain, il me sembla que de ma vie je ne mettrais plus le pied dans une église. Si quelqu'un m'eût dit : « Wojtêcli, tu n'as pas été baptisé, tu ne t'es jamais approché de la sainte table, » je l'aurais cru. Je fais encore un effort sur moi -même, j'essaie une dernière fois de consoler la pauvre affligée: « Pourquoi pleurer? Quand votre père sortira de là, ce n'en sera pas moins votre père. — Oh! non, le voulût-il mille fois, ce ne serait plus la même chose. — Mais qui donc lui défend de faire ce qu'il fait là? — Qui? notre Dieu. » Involontairement alors je tourne mes yeux vers le ciel; il me semblait que j'allais y apercevoir Dieu lui-même et que je pourrais lui crier : « Seigneur, dites- le. moi, cela est-il vrai? » A ce moment, le juif sort de la chapelle et remonte dans sa voiture. Sa fille devint p4le comme un suaire; je crus qu'elle allait mourir. Elle tremblait de tous ses membres et avait si peu la force de se mouvoir que je fus obligé de la soulever pour la placer à côté de lui. Ils partirent; mais je vois toujours son regard désolé qui me poursuit. Était-ce une illusion? on' eût dit que j'étais son seul soutien, et que, dans l'abandon où la laissait son père, elle invoquait l'assistance du pauvre valet qui avait compati à sa douleur. »

Si l'on ne se reporte à la simplicité de l'état de nature, l'histoire des sentiments de Wojtêch paraîtra sans doute bien étrange. La fin est plus singulière encore. Chassé par le prètre qu'il a si gravement offensé, le valet de charrue n'a plus qu'une pensée en tète : Qu'est devenue la pauvre désolée? Il la retrouve bientôt à quelques milles de là, et il a p secret de la conversion du père. Le juif venait de s'ache-

ter une ferme, mais la loi ne permettait pas encore aux israélites d'être propriétaires, et le magistrat avait dû annuler la vente; irrité, il avait pris aussitôt son parti, il était monté en voiture, s'était rendu chez le curé d'une paroisse voisine, avait abjuré le judaïsme, puis était revenu triomphant avec son acte-de baptême, qui lui assurait la possession de son champ.

Wojtêch s'offre comme valet de charrue au juif devenu chrétien, et reste là pendant quatre années, soignant les chevaux comme sa chose propre, travaillant plus que dix hommes à la fois. Ce n'était pas, vous pouvez le croire, par dévouement à son maître; bien loin de là, il le méprisait. La scène du presbytère était toujours présente à ses yeux, et quand il voyait le renégat s'en aller chaque dimanche à la messe, je ne sais quel dégoût s'emparait de lui, pareil à celui qu'inspirerait la vue d'une bassesse ou d'un crime. Non, certes, ce n'était pas dévouement à son patron, et toutefois une force irrésistible l'attachait à la ferme. Était-ce une curiosité instinctive? était-ce le désir de débrouiller les émotions incohérentes de son âme? était-ce seulement un besoin impérieux de se dévouer à la jeune fille qu'il avait vue pleurer e't souffrir pour sa foi? Ces divers sentiments étaient mêlés ensemble, mais le dernier dominait tout. Pendant ces quatre annéps, Wojtêch, si pieux jusque-'à, n'alla pas une seule fois à l'église; il lui semblait que Térczka (c'est le nom de la jeune israélite) lui saurait gré d'agir ainsi. Vous le voyez, Wojtêch a beau ne pas se l'avouer à lui-même, il est à moitié juif; non, je me trompe, il n'est pas juif, il ne sait pas le premier mot des dogmes des rabbins : ce sont les larmes de Térezka blessée dans sa foi qui

ont ébranlé et transformé son âme, il est de la religion de ceux qui souffrent. Heureux le pauvre Wojtôch s'il se rendait compte des sentiments qui t'animent ! il oserait s'en tenir à ces bienfaisantes paroles de t'Ëvangite qui condamnent surtout le méchant et l'impie, sans s'occuper des dogmes positifs et des formalités extérieures. Le divin auteur du Sermon sur la montagne ne répand-il pas sur tous ceux qui pleurent des bénédictions ineffables? Voil.î au fond la doctrine de Wojtûch, mais Wojttch s'est perdu au milieu des naïves contradictions de sa pensée. Au nom des sentiments évangéliques dont son cœur est rempli, il en vient à s'indigner sérieusement qu'un juif puisse changer de religion, et quand Térezka, touchée de son amour, veut se faire chrétienne aussi pour l'épouser, le malheureux la repousse avec fureur.

En racontant ces scènes de folie et de violence, le pauvre valet de charrue ne peut contenir ses larmes. « Depuis lors, dit-il, je n'ai pas revu Térezka. Je suis venu travailler dans cette ferme, j'ai essayé de chasser tous ces souvenirs; mais un jour, — c'était environ deux ans après ma rupture avec la juive, — j'appris qu'elle était morte. On ajoutait qu'à sa dernière heure elle avait demandé un prêtre catholique et reçu le sacrement du baptême Cette nouvelle me bouleversa, car on ne ment guère sur un lit de mort, monsieur l'abbé. Si Térezka, au moment de paraître devant Dieu, a persisté dans les sentiments qui me semblaient chez elle une impiété et un mensonge, c'est donc moi qui ai eu tort de la repousser avec injure? 0 mon Dieu, mon Dieul si Térezka avait raison! Cette pensée me déchirait l'âme. J'essayai de me soulager par la confession, mais les prêtres auxquels je m'adres-

sai me renvoyèrent comme un fou. L'un d'eux pourtant, érnu dé pitié, m'a ordonné une Qénitence qui devait mettre fin à mes angoisses. Rien n'y a fait, monsieur l'abbé, ni pénitences, ni prières, et chaque nui\* je vois Térezka m'apparaître, Térezka que ma fureur a tuée. Alors j'ai pensé à vo'is; vous êtes un théologien, un homme de Dieu, et tous les hommes de Dieu ont le droit d'entendre une confession. Répondez, monsieur l'abbé; dites-moi que je n'ai pas eu tort. »

Cette question singulière adressée au jeune rabbin par le paysan catholique présente ici un dramatique intérêt. Le rabbin Élie est dans une situation analogue à celle du pauvre diable qui l'interroge d'une voix si troublée. Le jeune rabbin aime la fille du magistrat, et lui aussi, comme Térezka, pour briser l'obstacle qui s'oppose à son bonheur, il est sur le point de se faire baptiser. La confession de Wojtêch est comme un reproche qui l'épouvante. Que répondra t-il ? S'il absout l'étrange rigorisme du paysan, il se condamne lui-même; s'il approuve Térezka d'avoir voulu se faire chrétienne, il sçra fidèle sans doute aux inspirations de son propre cœur, mais il jettera le malheureux paysan dans le désespoir et le livrera en proie à sa folie. Bizarre et douloureux combat 1 Le rabbin hésite, il se trouble, il va condamner le paysan ; mais voyant à ses genoux ce malheureux dont la raison s'égare et qui attend sa réponse comme une sentence de vie ou de mort : « Wojtêcb, lui dit-il d'une voix tremblante et avec un geste solennel, Wojtêch, relèvetoi ; 'tu as bien fait : Térezka ne devait pas abjurer sa religion. t Le paysan se lève et semble transformé par l'abso. lution du rabbin ; c'est un homme nouveau. La malédiction

qui l'accablait s'est évanouie comme un mauvais songe ; le démon de l'incertitude s'est enfui de l'âme exorcisée. Hélas 1 la joie de Wojtêch ne durera pas longtemps, et la conduite du rabbin donnera un c^menti à ses paroles. Le rabbin s'est fait chrétien, mais les émotions qui ont tourmenté sa conscience ont brisé cette frôle nature, et lorsque Wojtêch rend les derniers soins à Élie, il aperçoit à son cou le petit crucifix que lui a donné la fille du magistrat. Quelle révélation dans l'âme du paysan 1 Il voudrait encore interroger le rabbin; mais Élie vient de rendre le dernier soupir. Alors il apostrophe le mort avec une fureur sauvage, il accuse Élie de l'avoir trompé; mais bientôt la vénération que lui a inspirée la douce et mélancolique nature de son conseiller spirituel écarte ce dernier reste de folie. Il comprend la délicatesse profonde qui a dicté la réponse du jeune théologien, et un sentiment d'upe espèce toute nouvelle, un sentiment chrétien et philosophique à la fois, s'en,parant de cette âme bouleversée, apaise les contradictions qui la troublaient. Il ne savait s'il devait absoudre ou maudire la religion juive; la charité introduit dans son esprit un rayon de la divine lumière, et la folie est vaincue. Ce n'est pas Wojtêch qui tourmentera désormais les juifs de son village; mais si Térezka vivait encore, il ne l'empêcherait plus de se faire chrétienne.

Ce singulier épisode aurait pu être conçu avec plus de netteté ou du moins développé avec plus d'art. On n'aperçoit pas assez distinctement les précieuses richesses qu'il renferme. La pensée, souvent subtile, a besoin des commentaires que je viens d'y joindre. M. Léopold Kompert revient ici aux nobles préoccupations philosophiques et re-

ligieuses qui donnent tant d'attraits à ses premiers écrits, mais l'inspiration était plus claire dans les Juifs de Bohême et les Scènes du Ghetto. Cette inspiration, c'est la tolérance, c'est la sympathie pour toutes les croyances sincères et aussi nn désir manifeste d'abaisser peu à peu les barrières qui séparent la tradition judaïque des enseignements de l'Evangile. M. Léopold Kompert, dans l'une des plus touchantes histoires de ses Juifs, de Bohême, appelait JésusChrist le blond rabbin de Nazareth ; gracieuse façon d'accoutumer ses frères à voir dans l'Évangile ce que l'Évangile a été,en effet, la continuation et l'achèvement de l'ancienne loi. Ces deux figures, le catholique Wojtêch et le rabbin Élie, sont encore l'expression de la même idée. Par un renversement des rôles aussi touchant que bizarre, le catholique est ici le défenseur farouche de la fidélité judaïque, et c'est le rabbin qui lui donne l'exemple d'une inspiration plus aimante. Y a-t-il donc si loin du judaïsme à t'Evangite? Non, certes; il suffit que l'idée de sympathie générale et humaine prenne la place de la tradition étroitement nationale, et aussitôt une révolution s'accomplit chez les enfants d'Israël. Cette révolution s'est faite il y a dix-huit cents ans et elle s'appelle le christianisme. Voilà ce que veut dire M. Kompert; pourquoi faut-il que cette pensée, si claire, si vivante, si dramatique dans maintes peintures des Juifs de Bohéme, soit enveloppée ici de voiles bigarres qui en offus(IUent la tumicre? Je reprocherai aussi à M. Kompert de ne pas avoir assez intimement rattaché ce curieux épisode au fond même du récit. La fille du magistrat, aimée à la fois d'Anschel et d'Élie, et qui devient un instant l'un des personnages de ce drame psychologique, apparaît à peine dans

le tableau comme une ombre incertaine. La mort subite d'Elie, la mort de sa fiancée qui suit de près, ont je ne sais quoi de fantastique et d'obscur. Il y a là des lacunes, des maladresses qui impatientent le lecteur. La pensée morale n'est pas suffisamment soutenue par la poésie.

Heureusement, si la pensée religieuse manque trop souvent de précision, M. Léopold Kompert prend sa revanche dans ce qui est en définitive le sujet même du livre, je veux dire l'éducation rustique et la transformation virile de ses héros. Wojtêch continue de donner à Anschel ces mâlps leçons dont toute la famille recueillera le bénéfice, car bientôt l'activité du fils unie à la confiance de Tillé détournera les pensées inquiètes qui assiègent l'esprit de Rebb Schlome, et Nachime elle-même, touchée d'un tel spectacle, aura honte de l'isolement hargneux où elle s'enferme. Toute cette peinture est pleine de détails charmants. On dirait la fête du travail. Je signale le rôle d'Anschel, son courage, son activité, la délicatesse exquise avec laquelle il prend le gouvernement moral de la maison. Lorsque Nachime, avec son entêtement judaïque, refuse de participer aux travaux de cette vie nouvelle, c'est Anschel qui la décide un jour à quitter sa chambre et la conduit dans le champ qu'ils ont semé. Quelle douce matinée de juin! les blés sont sur pied, et Tillé, couronnée de bluets, bondit comme un jeune faon. Anschel a foi dans la terre, il a foi dans le sillon qui fume et dans les saintes émanations qui s'en exhalent. Cette foi est l'âme du livre et jette un reflet de l'ancienne poésie sur ces choses familières. M. Kompert a souvent dans son style une sorte d'emphase provinciale, particulière aux écrivains de fAulrirhe. Ici il est simple, et le tableau est charmant.

Les muses rustiques ont passé par là, gaudentes rure Camamœ. Je signale encore la scène qui couronne tant de gracieux épisodes. Avec quelle joie, avec quelle fierté le disciple de Wojtêch amène à la maison la première charrette chargée d'un monceau de gerbes 1 Dieu a béni le courage et, la persévérance d'Anschel; il n'y a pas dans tout le village une seule récolte qui vaille cellè de Rebb Schlome. Depuis plusieurs jours déjà, les moissonneurs sont à l'ouvrage. La charrette va et vient du champ à la maison, de la maison au champ; la grange est pleine, et la charrette arrive toujours avec les gerbes d'or. Vivantes peintures qui eussent enchanté Léopold Robert 1

Ce n'est pas tout : ces peintures sont intimement liées à l'histoire d'une âme, au tableau d'une famille, à une grande question d'humanité et de droit social. Il faut bien enfin que la compagne de Rebb Schlome sente fléchir ses rancunes; les leçons détournées que lui donne son fils Anschel, les conseils directs de cette terre où fructifie la sueur de ses enfants, tout cela finit par triompher de l'obstination de Nachime. La mort d'Élie, rapprochant le père et la mère dans une douleur commune, est le dernier coup qui achève cette guérison désirée. J'ai dit que cette mort subite du jeune rabbin était un incident que rien n'amène et ne justifie; l'auteur rachète du moins sa faute par les belles conséquences qu'il en tire. Chose étrange 1 Rebb Schlome a été si longtemps tourmenté par les reproches et l'opposition de Nachime, que sa conscience en est troublée. Il commence à croire qu'il a été coupable, qu'il n'aurait pas dû contraindre sa famille à ce changement d'existence, que la mort de son enfant est la punition de sa dureté, et c'est précisément

cette mort d'Élie qui va convertir Nachime et vaincre ses dernières résistances. Écoutez Rebb Schlome, il vient de conduire le corps d'Élie au cimetière israélite d'une commune des environs.

« — Bonsoir, Nachime, dit Rebb Schlome en entrant; bonsoir, comment te trouves-tu ? — Il s'inclinait sur lui-même, brisé par tant d'émotions violentes, et ces mots avaient coulé de ses lèvres avec une douceur inaccoutumée.

« Nachime voulut se lever, mais elle retomba sur son fauteuil, se couvrit le visage de ses deux mains et se mit à pleurer amèrement.

« — Pardonne-moi le mal que je t'ai fait, Nachime, s'écria Rebb Schlome, dont le cœur s'ouvrait enfin; pardonne-moi, je souffre bien aussi.

« A ces mots, Nachime cessa tout à coup de pleurer; ses mains glissèrent de son visage, et elle regarda autour d'elle avec des yeux étonnés et hagards. Puis, la force morale suppléant à la faiblesse de son corps, elle se leva, s'élança d'un bond vers son mari, et, saisissaut sa main, y inclina son visage noyé de larmes, comme si elle eùt voulu y déposer un baiser plein de soumission et de repentir. — Ami, dit-elle en sanglotant, quelle punition m'infligeras-tu?

« — Dieu tout-puissant! s'écria Rebb Schlome, c'est à moi que tu parles ainsi, Nachime?

« — Je ne puis parler, disait-elle, je ne puis parler; je sens mon cœur qui éclate.

« — Pleure, Nachime, pleure, pleure encore, les pleurs te calmeront.

« En disant cela, il la soulevait, l'attirait vers lui et la tenait enveloppée de ses deux bras. Les deux époux demeurèrent ainsi quelque temps. Nachime pleurait à chaudes larmes, appuyée sur le cœur de Rebb Schlome. Ses pleurs ne tarissaient pas. Plusieurs fois, elle essaya de parler, mais il ne tombait de ses lèvres, au milieu de ses sanglots, que des sons inintelligibles. Une heure décisive venait de sonner dans la vie de Rebb Schlome et de Nachime. Les deux enfants étaient debout au seuil de la chambre, muets, immobiles, craignant de profaner par un mot, par un geste, la sainte majesté d'un tel moment.

« Ce fut Nachime qui rompit le silence : — Pourquoi ne me chasses-tu pas d'ici? s'écria-t-elle enfin en éclatant, l'ne méchante

femme comme moi n'a pas le droit d'être traitée avec tant d'indulgence.

« — Pour l'amour de Dieu, tais-toi, Nachime, lui dit Rebb Schlome. Ne t'humilie pas ainsi devant moi!... Te chasser! Nous partirons ensemble, je vais vendre le champ et la ferme, nous retournerons au ghetto... Oui, nous partirons, Nachime. Je ne te laisserai pas ici un jour de plus. Je ne veux pas que tu te consumes ici davantage... Tu retrouveras ta maison, tes amis, tes occupations d'autrefois.

« — Mais tu ne songes pas à ton empereur, Rebb Schlome ; tu ne songes pas à ce qu'il dira de toi, quand il saura que tu as renoncé à ton projet.

« — Ne me raille pas, Nachime, dit Rebb Schlome avec vivacité, mais sans le moindre sentiment d'amertume, ne me raille pas, je ne l'ai pas mérité.

« — Que Dieu ne m'assiste jamais dans mes chagrins, si je songe à te railler, Rebb Schlome ! Je te le demande sérieusement : Que dira ton empereur quand il saura ce que tu veux faire? N'est-ce pas par amour pour lui que tu es venu au village?

« Rebb Schlome ne sut d'abord que répondre. Il réfléchit un instant et reprit d'un ton pénétré : — Dieu n'exige pas qu'on se martyrise: l'empereur pourrait-il l'exiger? Je le remercierai toujours, je le remercierai à genoux de m'avoir donné le droit d'acheter un champ et une maison, mais il ne saurait me demander l'impossible. Sire, lui dirai-je, si je puis élever ma voix jusqu'à lui, mon bon maitre, tu es puissant et généreux, tu nous as accordé une gràce pour laquelle tu seras béni de nos enfants et des enfants de nos enfants. J'ai essayé pour ma part de te prouver ma reconnaissance. Ton désir, je le sais, c'est que nous fermions nos boutiques du ghetto; je me suis fait cultivateur, j'ai acheté un morceau de terre et une maison au village, je me suis mêlé aux paysans, pendant une année entière je n'ai pas vu d'autres visages juifs que ceux de ma femme et de mes enfants; mon fils s'est mis à l'œuvre, il a conduit la charrue et semé du grain dans les sillons. Personne de nous n'a épargné ses sueurs. Que veuxtu pourtant que nous devenions, si nos efforts sont vains et si ma pauvre femme ne peut s'y faire? Peux-tu exiger que je m'expose à la voir mourir de consomption et de désespoir? J'ai prétendu la contraindre, j'ai fait saigner son cœur; ce péché est retombé sur ma tète. Veux-tu encore que je reste paysan? Ne me dégageras-tu pas de ma parole? — L'empereur, j'en suis sûr, ne me dira pas non.

« — Mais tu oublies un point, Rebb Schlome. — Et pendant que

Nachime parlait ainsi, un éclair brillait dans ses yeux.

« — Quoi donc? dit Rebb Schlome étonné.

« — L'empereur te demandera pourquoi ta femme ne veut pas s'associer à tes projets.

« — Et moi je lui répondrai, s'écria Rebb Schlome avec une vivacité naïve, et comme si en effet il plaidait sa cause devant l'empereur : Sire, comment le pourrait-elle, si elle n'est pas née pour cela? Change-t-on ainsi d'existence du jour au lendemain? Ma femme .n'a de goût que pour son commerce du ghetto. Tout le monde ne peut pas être paysan; laisse-la reprendre sa tàche. Nous autres qui commençons à vieillir, il faut être indulgent avec nous, il ne faut pas trop nous demander. Nous avons encore notre vieil -esprit juif qui ne se façonne pas volontiers aux choses nouvelles. Les jeunes gens, c'est une autre affaire.

« — Ne t'inquiète pas, Rebb Schlome; tu n'auras pas besoin de parler ainsi à l'empereur, et l'empereur n'aura rien à te répondre, car tu as encore oublié quelque chose de plus important, tn as oublié l'essentiel.

« — Quoi donc, Nachime ?

« — Tu ne me demandes pas si j'y consens.

« — Que dis -tu là, Nachime ?

« — Je dis, reprend-elle du ton le plus calme et le plus résolu, je dis que je ne veux plus retourner au ghetto et que je reste au village. »

C'est ainsi que se termine l'épreuve. La moisson a été bonne dans le champ de Rebb Schlome, la moisson est plus abondante encore au fond des cœurs régénérés. Avant de quitter les traditions du judaïsme, avant de renoncer aux préjugés, aux soupçons, aux rancunes d'une race farouche et de prendre place au sein de la famille humaine réconciliée, toutes ces malheureuses victimes auront ainsi bien des luttes à soutenir contre elles-mêmes. Quelle que soit la condition de la vie, les mêmes souffrances reparaîtront. Ce qui s'est passé sous l'humble toit de Rebb Schlome se reproduira du haut en bas zotis des formes différentes. Puisse l'esprit libéral et

humain de notre dix-neuvième siècle triompher partout comme ici 1 L'oppression entretenait chez les juifs un levain de défiance et de haine. Relevés de la malédiction séculaire, ils comprendront leurs devoirs et dépouilleront le vieil homme. Est-ce donc à nous de répéter les imprécations des prophètes ? est-ce à nous de célébrer la vérification de ces menaces et de montrer avec orgueil les enfants d'Israël dispersés et captifs, « n'ayant, dit Bossuet, aucune terre à cultiver, esclaves partout 0,) ils sont, sans honneur, sans liberté, sans aucune figure de peuple? » Saint Paul, dans un magnifique passage, objet d'explications bien diverses, a fait une prédiction toute différente : il annonce la conversion future et peut-être un règne nouveau d'Israël. A Dieu ne plaise, s'écrie l'Apôtre, que les juifs soient tombés pour ne se relever jamais! Les gentils, qui s'enorgueillissent de leur supériorité présente, ne sont après tout « qu'une branche de l'olivier sauvage entée dans l'olivier franc contre l'ordre naturel, et combien plus facilement les branches naturelles de l'olivier même seront-elles entées sur leur propre tronc 1 i Laissons les théologiens expliquer ces merveilleuses promesses; nous, au nom de la seule humanité, au nom des bienfaisants principes de 89, réjouissons-nous de voir, comme dans ce tableau de Rebb Schlome, les juifs émancipés comprendre vaillamment leur tâche et effacer de leurs fronts les derniers stigmates de la servitude.

Telle devrait être, à ce qu'il semble, la conclusion de cette touchante histoire. Ce n'est pas cependant ainsi que se termine la prédication de M. Léopold Kompert. Commencé avec une joie patriotique, ce livre finit tristement. — « L'année dernière, dit l'auteur, un cruel chagrin est venu frapper la

famille de Rebb Schlome; les droits accordés aux juits en 1849, un décret de 1851k les leur a retranchés en partie. Sans doute les dispositions de ce décret ne peuvent s'appliquer à Rebb Schlome, car les titres antérieurs sont respectés; mais ce droit de Rebb Schlome lui était précieux surtout, quand il s'y sentait uni avec les hommes de sa race. Peut-il jouir maintenant de son héritage, tandis que ses frères sont replongés par milliers dans ces gouffres obscurs où ne pénètre pas la lumière du droit commun? Toutefois le dernier mot n'est pas dit sur cette question. Rebb Schlome, pour ce qui le regarde, est persuadé que son empereur, dans sa bonté souveraine, restituera un jour aux israélites de ses États ce droit d'être citoyen et de posséder la terre. » Je le crois aussi; quand de telles peintures peuvent être tracées par une plume si impartiale, quand la scrupuleuse enquête d'un écrivain comme M. L''opo!d Komport donne de si consolants résultats, il est impossible de faire peser de nouveau sur une population à demi émancipée les lois barbares du moyen âge. L'Autriche est-elle donc assez prospère pour repousser impunément des hommes qui sont résolus à devenir des citoyens utiles? N'y a-t-il pas en Bohême, en Hongrie, en Illyrie, en Gallicie, en Transylvanie, assez de difficultés et de périls causés par l'antagonisme des races, sans augmenter à plaisir ces divisions menaçantes?

Je sais toutes les objections qu'on oppose à l'affranchissement trop rapide de la race juive; j'y réponds par les écrits de M. Kompert. Cette enquête sympathique et sévère fournit sur les israélites de Bohême d'inestimables renseignements, et il est impossible de révoquer en doute l'impartialité de l'écrivain quand on le voit donner de si vigou-

reuses leçons à son peuple. Ces juifs de Bohème sont une race honnête et débonnaire. Ils ont quelque chose de la douceur, de la sensibilité indolente qui semble propre au caractère autrichien. Ce n'est pas là qu'on trouve ces fanatiques dont l'espoir opiniâtre ne s'éteindra jamais. M. Kompert a peint çà et là de mystiques rêveurs qui appellent de leurs vœux impatients les triomphes promis aux enfants d'Israël; tel est, dans les Scènes du Ghetto, ce vieux mendiant Mendel Wilna qui part un matin pour aller reconstruire le temple de Salomon; tel est aussi, dans le roman que je viens de juger, ce pauvre fou, le cousin Coppel, qui croit que David est revenu et que son bouclier est une sauvegarde invincible pour les soldats de sa sainte milice, mais ces naïves hallucinations sont rares chez les juifs de Bohême, et là où elles apparaissent de loin en loin, elles n'excitent que le sourire et la pitié. On a vu dans les temps modernes des juifs exaltés entraîner des populations entières par une folie assez semblable à celle de Mendel Wilna. Il y en eut jusqu'au dix-septième siècle, et l'un d'eux, qui venait de prendre le titre de Messie, faillit mettre l'Occident en émoi : «Tous les juifs, dit Bossuet, commençaient à s'attrouper autour de lui. Nous les avons vus en Italie, en Hollande, en Allemagne et à Metz, se préparer à tout vendre et à tout quitter pour le suivre. Ils s'imaginaient déjà qu'ils allaient devenir les maîtres du monde, quand ils apprirent que leur christ s'était fait Turc et avait abandonné la loi de Moïse. » Je ne sais si ce christ du dix-septième siècle aurait trouvé des adhérents en Bohême; il est certain qu'il n'en trouverait pas aujourd'hui; et ce qui me frappe dans le sympathique tableau de M. Kompert, c'est de voir ces pauvres gens si doucement

résignés. Qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent, l'influence de l'Évangile a transformé insensiblement leurs idées et leurs mœurs. Ceux qui sont restés le plus obstinément fidèles au culte de leurs aïeux appartiennent sans y prendre garde à ce christianisme naturel que la suprême raison a mis au fond de nos âmes.

Je lis dans une savante étude sur la poésie juive et la littérature rabbinique en Allemagne des renseignements qui confirment de tout point les peintures de M. Léopold Kompert. L'ami de Lessing et de Lavater, Moïse Mendelssohn, qui tient une si noble place dans les lettres allemandes du dix-huitième siècle, avait exercé aussi une influence beaucoup moins connue, mais tout aussi digne d'être signalée, sur la littérature spécialement hébraïque. Il a écrit en hébreu des journaux très-répandus alors, et il a formé avec le poëte juif Naftali Wessely une société littéraire dont l'action fut immense. Mendelssohn était le chef d'un libéralisme philosophique qui tendait à détruire l'antique influence des rabbins. Tant que ce mouvement fut dirigé par le Platon du judaïsme, il se développa avec une lenteur circonspecte et féconde; mais bientôt, favorisé par l'esprit général du siècle, il s'accrut avec une telle rapidité, que la tradition hébraïque semblait menacée d'un discrédit complet. Ces témérités amenèrent une réaction qui éclata de nos jours. Entre l'orthodoxie farouche des\* rabbins et les libertés voltairiennes de la nouvelle école, il y avait place pour une réconciliation habile du judaïsme et de l'esprit européen. Un

1 ..Zur Geschichte der jiidischen Poesie, vom Abschluss der heiligen Schriften alten Bundes bis auf die neueste Zeit, von Franz Delitzsch ; 1 vol.; Leipzig 1836.

recueil intitulé le Nouveau Collecteur fut l'organe de cette tentative et fit son apparition en 1809. L'école dont je parle poursuit encore son oeuvre ; elle parait avoir son siége principal en Autriche, et particulièrement en Bohême. Un des plus laborieux ouvriers de cet éclectisme israélite, le docteur Zunz, occupait il y a une dizaine d'années des fonctions importantes à la synagogue de Prague. Cette école a ses littérateurs et ses poëtes qui écrivent tous en hébreu et n'ont été révélés au monde littéraire que par l'histoire de M. Delitzsch. Schiller est le maître qu'ils ont choisi; ils traduisent ses drames, ils imitent ses ballades, et dans la plupart des villes de l'Autriche, à Vienne, à Prague, à Presbourg, les jeunes filles du ghetto récitent les vers de don Carlos comme les jeunes filles de la Souabe chantent les lieder de Goethe et les ballades d'Uhland.

L'historien auquel j'emprunte ces curieux détails déplore amèrement cette introduction de l'élément européen dans la littérature nationale. » Si la poésie juive, dit M. Delitzsch, abandonne ce qui est le ce.itre même de la foi israélite, le sentiment de notre nationalité indestructible et la foi dans nos triomphes à venir, c'en est fait, elle perd tout ce qui faisait sa force, elle est frappée de stérilité et de mort. » Ces plaintes du critique ne donnent-elles pas une valeur nouvelle à la plaidoirie du romancier? Les juifs que M. Kompert met en scène, ce sont bien ceux à propos desquels M. Delitzsch nous signale avec douleur la disparition du vieil esprit; ce mélange des traditions nationales et des sentiments de la moderne Europe, ce contraste de fidélité naïve et de sympathie à demi chrétienne, nous le voyons en traits vivants dans ces gracieuses histoires, et M. Léopold Kompert

' -exprime une confiance bien naturelle lorsque, après avoir peint ses héros déjà émancipés des préjugés antiques, il s'écrie que l'émancipation légale ne saurait tarder longtemps. Ces droits si ardemment désirés, comment se fait-il que le bienveillant souverain ne les ait accordés que pour les reprendre? Il a été trompé sans doute, il ne peut plus l'être après la touchante pétition de M. Kompert. Rebb Schlome a raison : l'empereur sera touché, il saura comment ces braves gens ont profité de ses dons, il déchirera une loi barbare, et le proscrit des "anciens jours, admis au droit de cité dans la patrie commune, pourra-nourrir sa famille avec les fruits de son champ.

Oui, M. Léopold Kompert a le droit d'attendre avec confiance les dérisions du souverain; quoi qu'il arrive en effet, il a accompli sa tâche. Il y avait au seizième siècle un juif portugais, Samuel Usque, qui, chassé de Portugal avec les hommes de sa race, passa en Italie, s'établit à Ferrare, et y vécut tout occupé de travaux littéraires avec ses deux parents, Abraham Usque, le célèbre typographe, et Salomon Usque, à qui l'on doit une élégante traduction espagnole du Canzoniere de Pétrarque; lui, c'étaient surtout les œuvres patriotiques et religieuses qui remplissaient sa vie. Samuel Usque publia à Ferrare, en 1553, un livre intitulé Consolacion à las tribulaciones de Ysrael; et ce livre est demeuré célèbre dans les annales de la littérature -juive. M. Léopold Kompert vient d'écrire à son tour sa Consolation israélite; le roman A la charrue, ainsi que les Scènes du Ghetto et les Juifs de Bohême, méritent bien le titre que Samuel Usque donnait à sa pieuse homélie. C'est plus encore, c'est une exhortation virile, une tendre et sévère initiation à l'esprit de la société

moderne. Les pauvres déshérités qui liront ce manuel de morale pratique n'y trouveront que des inspirations généreuses; consolés et rendus meilleurs, ils seront membres de la société libérale du dix-neuvième siècle, en dépit même des règlements qui prétendraient encore les repousser. Peu importe, en effet, que la victoire soit consacrée par la loi, si elle est établie dans les mœurs. M. Kompcrt a-t-il donné aux juifs de son pays le sentiment de la dignité et l'amour du travail? Cela suffit, la révolution est faite, et les habitants de tous les ghettos autrichiens peuvent entonner le chant du Psalmiste : Diripuisti vincula mea.

Janvier 1856.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

I. Le^mÀiWifel'VfeLJ\*(démocratie américaine. — M. Charles

Seaï?fiW?rf\_ 1

II. Poëtes modernes de l'AlléI1)1lgne. — Henri Heine 89

III. De la renaissance flaman&é-ep Belgique. — M. Henri

Conscience ....T 154

IV. Du théâtre en Allemagne. — M. Frédéric Hebbel 191

V. Le romancier populaire de la Suisse allemande.— Jérémie

Gotthelf îti3

VI. La poésie catholique en Allemagne. — M. Oscar de Redwitz 327

Vil. Le roman juif en Allemagne. — M. Léopold Kompert.... 365

VIII. Le romancier du Ghetto et l'émancipation des Juifs de

Bohème ......................................... 412